

TIMÉE DE LOCRES

EN GREC ET EN FRANÇOIS

avec

DES DISSERTATIONS

SUR LES PRINCIPALES QUESTIONS DE la Metaphisique, de la Phisique, & de la Morale des anciens; qui peuvent servir de suite & de conclusion à la Philosophie du Bon Sens,

par

Mr. LE MARQUIS D'ARGENS

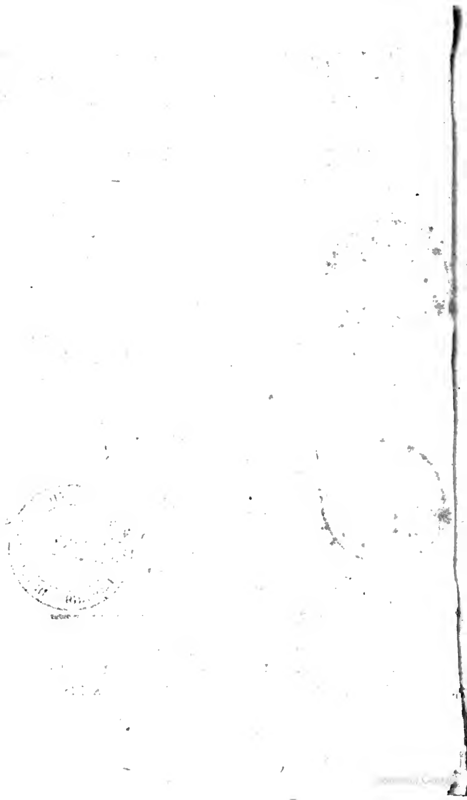
CHAMBELLAN DE S. M. LE ROI DE PRUSSE de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin, Directeur de la Classe de Philologie.



À Berlin, 1763.

Chez HAUDE et SPENER

Libraires de la Cour et de l'Académie Roiale des Sciences.



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE

PRINCE

FERDINAND

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR!

En offrant à VOTRE ALTESSE ROYALE cet Ouvrage, je suis bien éloigné de croire, qu'il soit digne d'Elle: mais les bontés dont Elle m'a

toujours honoré dès sa tendre jeunesse, me font espérer qu'Elle daignera accepter favorablement ce temoignage de mon respectueux attachement; & qu'Elle me permettra d'apprendre au public, que j'ai été assés heureux pour meriter la protection & les bontés d'un Prince, dont les qualités exigent l'estime & l'admiration de tous les gens, qui chérissent l'honneur & la vertu. Si Vous n'aviés été, MONSEIGNEUR, *qu'un simple particulier, vôtre bonté, vôtre affabilité, vôtre exacte probité, vôtre amour pour la Patrie, vôtre courage, dont Vous avés donné, par vôtre intrépidité, tant de marques dans plusieurs batailles, Vous attireroient tous les cœurs:*

quel effet n'y doivent donc pas produire ces éminentes qualités, quand elles sont jointes avec la plus illustre naissance?

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

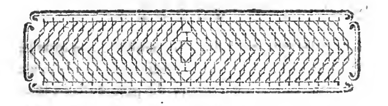
MONSEIGNEUR

DE

VOTRE ALTESSE ROYALE

Berlin ce 1 de Septembre 1762.

Le très-humble très-obéïssant et très-devoué Serviteur Le Marquis d'Argens.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Voici la Traduction de *Timée de Locres*, que je destinai à servir de conclusion à la *Philosophie du bon sens*, lorsque je publiai celle d'*Ocellus Lucanus*. J'espere que ceux de mes Lecteurs, qui savent la langue grecque, trouveront que j'ai traduit ce second ouvrage, avec autant de fidelité & d'exactitude, que le premier. S'ils rencontrent quelques endroits dans le françois, qui leur paroissent contenir des idées obscures, ils verront qu'elles se trouvent dans le grec, & que je n'ai pu faire dire à *Timée*, que ce qu'il a dit. J'ai cependant expliqué, dans les dissertations qui sont à la fin de chaque chapitre, les choses qui m'ont paru meriter d'être éclaircies.

Il n'y a jamais eu aucune traduction de l'ouvrage de *Timée de Locres* en langue vulgaire. Celle que nous avons en latin, est souvent fautive, & quelquefois inintelligible; parceque celui qui l'a faite, ne comprenant pas, dans certains endroits, ce que vouloit dire *Timée*, s'est contenté de rendre mot

à

à mot le grec en latin. Il resulte d'une pareille traduction un galimatias inintelligible. Il n'est rien de si aisé, que de traduire du grec en latin littéralement; mais rien de plus difficile, que de faire entendre aux Lecteurs, ce que signifie une semblable traduction. C'est bien avec raison, que l'inimitable & immortel *Despréaux* a dit: „Qu'il est „aisé à un traducteur latin, de se tirer d'affaire, aux „endroits même qu'il n'entend pas; il n'a qu'à tra„duire le grec mot pour mot, & à débiter des pa„roles, qu'on peut au moins soupçonner d'être in„telligibles. En effet le Lecteur, qui bien souvent „n'y connoit rien, s'en prend plutôt à soi-même, „qu'à l'ignorance du traducteur. Il n'en est pas „ainsi des traductions en langue vulgaire, tout ce „que le lecteur n'entend point, s'appelle un galima„tias, dont le traducteur tout seul est responsable: „On lui impute jusqu'aux fautes de son auteur, & „il faut en bien d'endroits qu'il les rectifie, sans „néanmoins qu'il ose s'en écarter." *Despréaux Préface de la traduct. de Longin.*

J'ai éprouvé toutes ces difficultés; j'espere que je les ai vaincues; ce n'est pas qu'il ne se trouve encore, dans ma traduction, quelques endroits qui demanderoient plus de clarté; mais il est impossible aujourdhui, de pouvoir parvenir à les rendre plus intelligibles, parceque nous ignorons certaines choses, qui ont une liaison absolument necessaire avec l'ex-

l'explication diſtincte de ces paſſages. Je renvoie ſur cela mes lecteurs à mes remarques, ou plutôt à mes conjectures.

Platon goûta ſi fort l'ouvrage de *Timée de Locres*, qu'il crut devoir ſe l'approprier: il compoſa un Dialogue, ſous le nom de Timée, qui n'eſt qu'un long commentaire ſur le texte de nôtre philoſophe, qu'il a entierement inſeré dans le ſien; mais il s'en faut bien, que *Platon* ait égalé ſon original; au contraire, en l'augmentant, il l'a gâté, & j'oſe dire beaucoup défiguré. Mon ſentiment eſt appuié par celui de pluſieurs Savans illuſtres. *Thomas Gale* dit, dans un avertiſſement qu'il a mis à la tête de l'Edition, qu'il a donnée du texte grec de *Timée* [1]: „Platon, pour étendre & amplifier „la doctrine de Timée, mêle aux opinions de ce „philoſophe les ſentimens fabuleux des Egyptiens, „qu'il a ramaſſés avec ſoin, & qui ne ſont que „des bagatelles & des reveries metaphiſiques. Il „eſt

[1] *Hoc tamen notandum, Platonem, ad doctrinam amplificandam, fœda quædam commenta ex Ægyptiorum ſcholis, putida quadam diligentia, illuc congeſſiſſe, quæ commodius & modeſtius hic notantur a Timæo: veluti ſunt nugæ περὶ μεταφύσεως, in quibus ſane nimius eſt Plato. hic notantur quidem, ſed ita ut & conficta dicantur, & ξέναι τιμωρίαι appellentur, quibus minime ſit fides adhibenda: eas tamen neceſſario dici, ut tam horibili pœnarum denuntiatione homines a ſceleribus abſterreantur.* Thom. Gale Argum. in Tim. Locr.

[2] *Me-*

„eſt vrai, que Timée de Locres en fait mention, „mais il n'en parle que comme de choſes imaginai- „res, aux quelles l'on ne doit pas ajoûter foi, & il „ne les rapporte, que dans le deſſein de montrer, „qu'elles ſont néceſſaires pour contenir les hommes „par la crainte des chatimens."

Le ſavant *Brucker* eſt du même ſentiment que *Thomas Gale*. Il met l'ouvrage de *Timée de Locres* infiniment au deſſus de celui de *Platon*. Ecoutons le parler lui-même. „Le livre de Timée de „Locres, *dit-il*, [2] merite d'être confronté avec „celui de Platon qui porte le même nom; on pourra „voir ainſi, en quoi Platon s'eſt éloigné de ſon ori- „ginal. Il y a longtems que les Savans ont obſervé, „que ce philoſophe, au lieu d'éclaircir certaines „opinions de Timée, en les traitant beaucoup plus „am-

[2] *Meretur tamen Timæi libellus cum Platonis Timæo conferri, ut inde pateat, in quo hic ab illo receſſerit. Dudum enim obſervatum eſt viris doctis, Platonem, dum Locro lucem dare conſtituit, in nonnullis locis ſimplicem & rectum ſcriptorem anili ſuperſtitione, & commentis quibusdam ex Ægyptiorum ſcholis corrupiſſe, & putida quadam diligentia illuc congeſſiſſe, quæ commodius & modeſtius notantur a Timæo, veluti ſunt nugæ περὶ μεταφύσεως, in quibus nimius eſt Plato, quas explicat quidem, ſed confictas ait Timæus. Dum etiam dialogiſtica methodo Timæi phyſiologiam Plato explicuit, ſcriptorem ſatis luculentum, ſi Doricam dialectum tollas, obſcuravit.* Hiſt. crit. philoſophiæ &c. Jacobi Bruckeri Tom. I. pag. 1127.

„amplement que lui, ne fait que les obſcurcir, & les „gâter par un mêlange fabuleux des ſuperſtitions „Egyptiennes, qu'il a compilées abondamment. „Il débite, comme des verités autentiques, des ſentimens, que Timée n'admet, que comme des „fictions néceſſaires, pour contenir le vulgaire dans „la vertu, par la crainte des peines après la mort. „Enfin, Platon par ſon long verbiage, & par ſes „reflexions ſuperſtitieuſes, a trouvé le ſecret de ren„dre obſcur ce qui étoit très clair: ſi l'on en ôte „les difficultés, que cauſe quelquefois la dia„lecte dorique, de la quelle Timée de Locres „s'eſt ſervi."

Pour obvier à cet inconvenient, j'ai expliqué au bas du texte, dans de petites notes, tous les termes doriens, qui pouvoient embaraſſer quelques Lecteurs.

L'édition grecque, que je donne, eſt différente de toutes celles, qui ont paru juſqu'à preſent, & infiniment plus commode. J'ai diviſé le texte en paragraphes, qui auparavant étoit ſans interruption, ce qui augmentoit beaucoup ſon obſcurité, parceque l'on trouvoit ſouvent une penſée à côté d'une autre, qui n'avoit rien de commun, avec celle qui la précédoit, & avec celle qui la ſuivoit: car l'ouvrage de Timée n'eſt qu'un précis exceſſivement ſuccint, qui ſemble avoir été écrit pour préſenter dabord à l'eſprit des philoſophes, qui

avoient

avoient adopté les sentimens de Pythagore, un tableau de toute sa philosophie, plutôt que pour instruire ceux qui n'y étoient pas déja initiés.

Timée de Locres vecut peu de tems avant *Socrate:* on prétend même qu'il fut son contemporain. *Mr. Brucker* [3] a suivi ce sentiment, quoiqu'il ait été rejetté par *Macrobe.* *Synesius* nous apprend, que *Timée de Locres* parvint à une vieillesse fort avancée, & qu'il gouverna pendant longtems sa republique, avec beaucoup de gloire & de vertu. *Ciceron*, ce juge si éclairé sur le merite des philosophes anciens, parle, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, avec de grands éloges de *Timée de Locres;* il prétend même, que c'est aux instructions de ce philosophe [4], que *Platon* dut toute la connoissance, qu'il eut des dogmes de *Pythagore.* Ainsi *Ciceron* fait *Timée* non seulement con-

3 *Timæus Locrensis, Platonis ætate scholam Italicam nobilitavit, quamquam Socratem & Timæum eodem seculo fuisse negat Macrobius. Cicero enim diserte inter ceteros Pythagoreos Timæum Locrum accessisse, eumque cognovisse, & didicisse Pythagorea, testatur. Idem Hieronymus asserit. Certe librum Timæi*, de rerum naturæ, *acquisivit, indeque Timæum suum conscripsit.* Hist. critic. philos. &c. J. Bruckeri. Tom. I. pag. 1127.

4 *Platonem ferunt ut Pythagoreos cognosceret in Italiam venisse, & in ea cum alios multos tum Archytam Timæumque cognovisse, & didicisse Pythagorea omnia.* Lib. I. Tuscul. Quæstionum.

contemporain de *Socrate*, mais de *Platon*, qui étoit encore jeune lorsque *Socrate* mourut. Le court espace de cette préface ne me permet pas de faire mention de tous les éloges, que les Savans ont donnés dans tous les siècles à *Timée*, & qui forment une chaine depuis *Ciceron* jusques aux gens de Lettres de ces derniers siècles.

Je crois devoir repeter ici, ce que j'ai déja dit dans le Discours préliminaire de ma traduction d'*Ocellus*: après avoir examiné, en philosophe, les objections qu'on peut faire en faveur ou contre les opinions, que les anciens & les modernes ont soutenues, j'ai toujours dit, & même prouvé évidemment, si j'ose me servir de cette expression, qu'il est absolument nécessaire de soumettre sa raison, & de suivre ce que la foi nous apprend.

Les Protestans veulent, que l'on consulte la raison, dans les dogmes que l'on reçoit. Cette opinion est très sensée; car sans cela il n'y auroit rien de si absurde, que certains hommes mal intentionnés & orgueilleux ne pussent persuader à des esprits crédules, qu'ils auroient intérêt de tromper. Il ne faut pas cependant abuser de cette sage maxime des Protestans: après s'être servi de la raison, il faut savoir la soumettre, dans toutes les choses que la révélation nous apprend; parceque si nous l'examinons attentivement, nous verrons toujours, que celles qu'elle nous enseigne veritablement, sont

* quel-

quelquefois au dessus de la raison, mais jamais contraire à la raison. Je me sers du terme *veritablement*, car combien de fables n'a-t-on pas voulu accréditer, par le moien de la révélation? & combien de fois ne s'est on pas servi de la parole de Dieu, qui est la verité même, pour établir les mensonges les plus grossiers, & les plus pernitieux à la societé? Je m'éléve souvent, dans cet ouvrage, contre ces erreurs: celle que je condamne avec le plus d'indignation, c'est l'intolérance que certains theologiens bilieux ont soutenue, & soutiennent encore avec plus de fureur que de bon sens. Les Catholiques sensés, & qui suivent les veritables principes de leur religion, condamnent ce dogme impie & abominable: ils gémissent dans la douleur de leur cœur des feux, que l'Inquisition allume en Espagne & en Portugal. Je fais gloire de me mettre dans le nombre de ces catholiques raisonnables, imitateurs des chretiens des premiers siècles, & si Rome demande qu'on soutienne le dogme de l'intolérance

Je rends graces au Ciel de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

J'ai attaqué le fanatisme le plus fortement, qu'il m'a été possible. Nous avons vu, depuis six ans, deux Rois, tendrement cheris de leur peuple, être prets de succomber sous les coups d'infames assassins, armés par ce monstre, qui a si souvent fait le malheur des Etats les plus florissants, & qui merite l'horreur

reur de tous les gens qui pensent, sous quelque forme qu'il se présente. Je ne l'ai donc pas épargné d'avantage chés les Ecrivains anciens, que chés les modernes; & lorsque je l'ai découvert, dans les ouvrages d'un auteur ecclésiastique, qui vivoit il y a quinze-cens ans, je l'ai condamné avec le même zele, & avec la même vivacité, que si j'avois parlé de *Busenbaum*, ou de quelques uns de ces Theologiens modernes, dont les ouvrages ont formé les *Clement*, les *Ravaillac*, les *Damiens*, & les *Malagrida*. *Theodoret*, louant l'assassinat d'un Souverain, m'a paru, quoiqu'au nombre des Peres de l'Eglise, meriter dans cette occasion aussi peu d'égard, que le Jesuite *Bellarmin*, soutenant [5]; *Que les Prêtres ne sont point sujets des Puissances temporelles, qu'ils ne peuvent en être jugés, quoiqu'ils blessent les Loix civiles.* Selon ce même Jesuite, (devenu Cardinal par ses pernitieux ouvrages:) [6] *Si les Chretiens n'ont point fait périr autrefois Diocletien, Julien, Valens, & plusieurs autres Empereurs; c'est parcequ'ils manquoient de force, pour executer ce pieux dessein: puisque le Pape* [7], *comme Souverain Prince spirituel, peut changer les Roiaumes, les ôter à leurs Rois, & les donner à d'autres.* Ajoutons à tant d'erreurs pernitieuses, ce que dit ce dangereux Cardinal pour

5 Bellarm. de Clericis. Lib. I. cap. 28.
6 Bellarm. de Rom. Pontif. Lib. V. cap. 7.
7 Bellarm. de, Rom. Pontif. Lib. V. cap. 6.

éluder l'exemple de *S. Paul*, qui plaide sa cause devant *Felix* juge seculier, *Act. des Apot.* 24, & devant *Festus Act.* 25: & qui definitivement en appelle à *Cesar*. *Bellarmin* repond à cela, *que S. Paul étoit sujet à Cesar de fait, & non pas de droit, & qu'il a appellé à lui, non point comme à son superieur*, (notés cela) *mais comme au superieur du Gouverneur de Judée & des Juifs, des quels il étoit opprimé: et qu'il étoit contraint d'appeller à Cesar, parceque les gentils & les Juifs se fussent moqués de lui* (& avec raison,) *s'il eut appellé à S. Pierre, qui étoit son Prince & son Souverain juge*. Bellarm. Precogn. lib. de summ. Pont. & de Cler. lib. I. C. 30.

Peut-on s'imaginer quelque chose de plus extravagant & de plus contraire à l'Evangile, que de vouloir faire passer l'Apôtre *S. Pierre* pour un Prince Souverain, un juge civil, & lui assujetir *S. Paul* en cette qualité? Voila donc les beaux fondemens de l'autorité papale temporelle. Cette infernale doctrine ne tend pas seulement à bouleverser l'Univers, mais encore à ternir la mémoire & la gloire des martirs, dont les suplices n'auront plus été que les suites de leur foiblesse, & non pas de la soumission, que Dieu a ordonné aux sujets d'avoir pour leur Souverain, contre la personne des quels ils ne leur est jamais permis d'attenter.

Les passages grecs & latins, qui se trouvent dans cet ouvrage, ne doivent pas embarasser ceux qui n'entendent point ces Langues. Ils sont tous fidelement tra-

traduits, & le ſens eſt toujours lié indépendemment des citations grecques & latines (ainſi que dans les Diſſertations ſur *Ocellus Lucanus.*) Ces citations ſont néceſſaires, 1°. pour verifier la fidelité de la traduction; 2°. pour procurer aux Savans, qui ne veulent pas toujours ſe donner la peine de les chercher dans l'original, la commodité de les avoir ſous leurs yeux. On peut donc lire cet ouvrage ſans aucune interruption, & avec la même facilité que s'il ne s'y trouvoit ni grec ni latin.

L'on a dit de *Montagne* & de *Bayle*, que ces Auteurs faiſoient converſation avec leurs Lecteurs. J'ai cru que je ne pouvois mieux occuper l'eſprit des miens, dans un ouvrage de philoſophie & de critique, qu'en leur faiſant faire cette même converſation avec les plus grands hommes anciens & modernes: je les laiſſe parler eux mêmes, autant qu'il eſt poſſible, toutes les fois qu'il s'agit d'établir ou de deffendre leur ſentiment. Quel eſt l'homme qui ne ſoit plus charmé d'entendre *Ariſtote*, *Epicure*, *Platon*, *Ciceron*, expliquer leur ſiſteme, que de l'apprendre par les diſcours d'un Ecrivain moderne, qui ne ſauroit le rendre avec la même verité & la même préciſion. L'on ne peut jamais bien juger des opinions d'un auteur que par ce qu'il en dit lui-même.

S'il eſt néceſſaire pour bien comprendre les veritables idées d'un philoſophe, de l'entendre parler ou

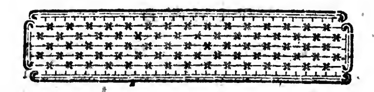
de

de lire ſes ouvrages, cela eſt encore plus utile dans les matieres de critique : la moindre variation dans une expreſſion, dans un mot, agrave, augmente ou diminue, & attenue le ſentiment d'un auteur. C'eſt un juge qui doit prononcer ſon arrêt de ſa propre bouche, & cet arrêt court risque d'être alteré dés qu'il paſſe par celle d'un autre. D'ailleurs dans des matieres ſujetes à la diſpute, & dans les quelles il faut toujours prouver les faits, que l'on avance, par l'autorité de ceux de qui on les prend, les citations originales deviennent d'une abſolue néceſſité, pour verifier l'exactitude des paſſages dont on pourroit chicaner le ſens dans la traduction. *Mr. Bayle*, le plus grand & le plus ingénieux des Critiques, a toujours ſuivi invariablement cette utile maxime. „C'eſt aller, *dit-il*, contre la nature des choſes, que „de pretendre, que dans un ouvrage deſtiné à prou„ver & à éclaircir des faits, l'auteur ne ſe doit ſervir „que de ſes propres penſées, ou que pour le moins „il doit citer rarement.“ *Bayle, Reponſes aux queſtions d'un Provincial. Tom I. Preface p. 4.*

Il eſt auſſi oppoſé à la raiſon de ne pas convenir du principe, qu'établit ici Mr. *Bayle*, que de prétendre qu' un Avocat ne doit pas faire mention, dans ſon Plaidoyer, des pieces qui ſervent au gain de ſa cauſe, & qu'il faut en ſupprimer la lecture comme inutile au procès, quoique ces pieces ſoient pourtant les ſeules choſes ſur les quelles les Juges puiſſent fonder leurs déciſions.

TIMÉE

TIMÉE DE LOCRES.



TIMÉE DE LOCRES

DE

L'AME DU MONDE

& de la Nature.

Chapitre I.

§. 1.

Timée de Locres a dit, qu'il-y-a deux causes de tous les êtres ; sçavoir l'Esprit des choses qui ont été faites par la raison, & la Néceſſité des choses qui ont été faites par la force, selon la puissance des corps. La premiere de ces deux causes de

ΤΙΜΑΙΩ ΤΩ ΛΟΚΡΩ

ΠΕΡΙ

ΨΥΧΑΣ ΚΟΣΜΩ,

Καὶ Φύσιος.

Κεφ. α.

§. 1.

Τίμαιος ὁ Λοκρὸς τάδε ἔφα. δύο αἰτίας εἶμεν [1] τῶν συμπάντων· νόον μὲν, τῶν κατὰ λόγον γιγνομένων· ἀνάγκαν δὲ, τῶν βίᾳ καττὰς δυνάμεις τῶν σωμάτων. τουτέων δὲ, τὸν μὲν, τᾶς

[1] Εἶμεν pour εἶναι.

τᾶς [2] τἀγαθῶ φύσιος εἶμεν, θεόν τε ὀνυμαίνεσθαι, ἀρχάν τε τῶν ἀρίςων· τὰ δ' ἑπόμενά τε καὶ συναίτια, ἐς ἀνάγκαν ἀνάγεσθαι.

tous les êtres, c'est l'esprit qui est de la nature du bien: il est nommé Dieu, & il est le principe de ce qu'il-y-a de meilleur; mais les choses qui suivent, & qui sont causes adjointes, se rapportent à la nécessité.

§. 2. Τὰ δὲ ξύμπαντα, ἰδέαν, ὕλαν, αἰσθητόν τε, [3] οἷον ἔκγονον τουτέων.

§. 2. Tout ce qui est, existe par l'idée (ou la forme), par la matiere, & par le sensible, qui est comme une production de la forme & de la matiere.

§. 3. Καὶ τὸ μὲν, εἶμεν ἀγένατόν τε καὶ ἀκίνατον, καὶ μένον τε, [4] καὶ τᾶς ταυτῶ φύ-

§. 3. L'idée (ou la forme) est improduite, inaltérable, fixe, & d'une nature homo-

[2] Τἀγαθῶ pour του αγαθȣ. Il y a des Manuscrits qui ont ταγαθων.

[3] Oἷον ἔκγονον τουτέων: *comme production de ces deux*, c'est à dire, *de la forme & de la matiere.*

[4] Καὶ τᾶς φύσιος ταυτῶ *& de la nature du même*, c'est à dire, *& homogene.* Nous rendrons toujours, dans le reste de cet ouvrage, les expressions ou les termes du

gene, intelligible; & le modele des êtres engendrés, qui sont dans le changement : & ce qu' on appelle idée (ou forme) peut être compris.

§. 4. La matiere est l'expression, la mere nourrice, la force générative de la troisieme substance (c'est à dire *du sensible*); car aiant reçu dans elle les ressemblances, & les ayant comme exprimées, elle finit toutes les productions.

§. 5. Timée de Locres soutient encore, que la matiere est éternelle & mobile, qu'elle

φύσιος, νοατόν τε καὶ παράδειγμα τῶν γενωμένων, [5] ὁκόσα ἐν μεταβολᾷ ἐντί. τοιοῦτον γάρ τι τὰν ἰδέαν λέγεσθαί τε καὶ νοεῖσθαι.

§. 4. Τὰν δ' ὕλαν, ἐκμαγεῖον καὶ ματέρα, τιθάναν τε καὶ γεννατικὰν εἶμεν τᾶς τρίτας οὐσίας. δεξαμέναν γὰρ τὰ ὁμοιώματα ἐς ἑαυτὰν, καὶ οἷον ἀναμαξαμέναν, ἀποτελεῖν πάντα τὰ γεννάματα.

§. 5. Ταύταν δὲ τὰν ὕλαν ἀΐδιον μὲν ἔφα, οὐ μὰν ἀκίνατον·

du même par *homogene*, & ceux *de l'autre* par *hétêrogene*, parceque c'est ce qu'ils signifient, & qu'on en comprend mieux le veritable sens en françois par les mots, *homogenes* & *hétérogenes*.

[5] Ὀκόσα pour ὅποσα. πάντα τὰ γεννάματα. On lit dans quelques Manuscrits τάδε τὰ γεννάματα, & peu après ἀμόρφατον pour ἄμορφον.

ἄμορφον δὲ καθ' αὐτὰν, καὶ ἀσχημάτιστον, δεχομέναν δὲ πᾶσαν μορφάν. τὰν δὲ περὶ τὰ σώματα, μεριστὰν εἶμεν, καὶ τᾶς θατέρω[σ] φύσιος. ποταγορεύοντι δὲ τὰν ὕλαν, τόπον καὶ χώραν.

est par elle-même sans forme & sans figure; mais capable de recevoir toutes les formes; elle est divisible dans les corps, & sa nature est hétérogene. On appelle la matiere le lieu & la place.

§. 6. Δύο ὦν αἵδε ἀρχαὶ ἐναντίαι ἐντί· ἂν τὸ μὲν εἶδος λόγον ἔχει ἄῤῥενός τε καὶ πατρός· ἁ δ' ὕλα, θήλεός τε καὶ ματέρος. τρίτα δὲ εἶμεν τὰ ἐκ τούτων ἔκγονα. τρία δὲ

§. 6. Il-y-a donc deux principes contraires, l'idée (ou la forme) & la matiere; la forme tient lieu de male & de pere; la matiere de femelle & de mere. Ce qui est engendré de ces deux premiers principes, est comme la troisieme chose. Or ces trois choses sçavoir, la forme, la matiere, &

[σ] *Καὶ τᾶς θατέρω φύσιος*, & de la nature *d'un autre*, c'est à dire, *hétérogene*, c'est ce que nous avons deja remarqué. *θατέρω* pour *τοῦ ἑτέρου*.

Τὰν

la troisieme chose, produite par ces deux premieres, sont connues par trois moiens : la forme par l'esprit & la science; la matiere par une notion oblique & indirecte, qui ne s'acquiert pas par l'intuition, mais par l'analogie ; & quant aux productions, qui naissent de ces deux premiers principes, elles sont connues par la sensation & par l'opinion.

δὲ ὄντα, τρισὶ γνωρίζεσθαι, τὰν μὲν ἰδέαν, νόῳ κατ' ἐπιστάμαν· [7] τὰν δ' ὕλαν, λογισμῷ νόθῳ· τῷ μήκω κατ' εὐθυωρίαν νοεῖσθαι, ἀλλὰ κατ' ἀναλογίαν. τὰ δ' ἀπογεννάματα, αἰσθήσει καὶ δόξᾳ.

§. 7. La forme & la matiere étoient donc en puissance avant que le Ciel fut, & Dieu aussi, l'ouvrier du meilleur. Or ce qui est l'ancien étant meilleur

§. 7. Πρὶν ὦν ὠρανὸν γενέσθαι, λόγῳ ἤστην ἰδέα τε καὶ ὕλα, καὶ ὁ θεὸς δαμιουργὸς τῶ βελ-

A 3

7 Τὰν δ' ὕλαν λογισμῷ νόθῳ ; *par une notion oblique, & indirecte*, mot à mot, *par une notion batarde.*

8 Δη-

βελτίονος. ἐπεὶ δὲ τὸ πρεσβύτερον κάῤῥον ἐςὶ τῶ νεωτέρω, καὶ τὸ τεταγμένον πρὸ τῶ ἀτάκτω, ἀγαθὸς ὢν ὁ θεὸς, ὁρῶν τε τὰν ὕλαν δεχομέναν τὰν ἰδέαν καὶ ἀλλοιουμέναν, παντοίως μὲν, ἀτάκτως δὲ, ἐδεῖτ' ἐς τάξιν αὐτὰν ἄγεν, καὶ ἐξ ἀορίςων μεταβολᾶν, ἐς ὡρισμέναν καταςᾶσαι· ἵν' ὁμόλογοι ταὶ διακρίσεις τῶν σωμάτων γίγνοιντο, καὶ μὴ κατ' αὐτόματον τροπὰς δέχοιτο. ἐποίησεν ὦν τόν δε τὸν κόσμον ἐξ ἁπάσας τᾶς ὕλας, ὅρον αὐτὸν κατασκευάξας τᾶς τῶ ὄντος φύσιος,

que le nouveau, & ce qui eſt arrangé que ce qui eſt dans le déſordre ; Dieu, qui eſt bon, & qui voioit que la matiere recevoit la forme, & étoit changée en toute ſorte de manieres, mais ſans ordre, voulut la conduire à l'ordre, & la reduire, après des changemens indéfinis, à une forme déterminée, afinque les changemens des corps fuſſent homologues (*euſſent la même juſte proportion*), & ne reçuſſent pas des variations par hazard. Dieu fit donc avec toute la matiere ce monde, & le rendit le terme de la nature, & de tout ce qui exiſte, parcequ'il contient διὰ

[8] Δηλεόμενος pour θελόμενος.

[9] Δια-

dans lui toutes les autres choses, & parcequ'il est un, seul, engendré parfait, animé, & raisonnable. Car ces qualités étoient meilleures que celles d'un monde inanimé. Le monde est un Corps sphérique, cette figure étant la plus parfaite de toutes les autres figures.

διὰ τὸ πάντα τἄλλα ἐν αὑτῷ περιέχεν, ἕνα, μονογενῆ, τέλειον, ἔμψυχόν τε καὶ λογικόν· (κρέσσονα γὰρ τάδε ἀψύχω καὶ ἀλόγω ἐσόν) καὶ σφαιροειδὲς σῶμα· τελειότερον γὰρ τῶν ἄλλων σχημάτων ἦν τοῦτο.

§. 8. Dieu aiant donc voulu faire une production très bonne, fit ce Dieu engendré & impérissable, qui ne peut être détruit par aucune cause que par Dieu, qui l'aiant arrangé pourroit le déranger s'il vouloit. Mais il n'est pas de la nature d'un Etre bon, de se porter à la de-

§. 8. Δηλεόμενος [8] ὦν ἄριστον γέννημα ποιεῖν, τοῦτον ἐποίει θεὸν γενατὸν, οὔ ποκα φθαρησόμενον ὑπ' ἄλλω αἰτίω, ἔξω τῶ αὐτὸν συντεταγμένω θεῶ, εἴ ποκα δήλετο αὐτὸν διαλύεν. [9] ἀλλ' οὐ γὰρ τἀγαθῶ ἐστιν, ὁρμᾶν ἐπὶ φθορὰν γεννάματος καλ-

9 Διαλύεν pour διαλυειν, & δήλετο pour εθελετο, & ὁρμᾶν pour ορμαειν.

καλλίςω. διαμένει ἄρα, τοιόσδε ὤν, ἄφθαρτος καὶ ἀνώλεθρος καὶ μακάριος. κράτιςος δ' ἐςὶ γεννατῶν, ἐπεὶ ὑπὸ τῶ κρατίςω αἰτίω ἐγένετο, ἀφορῶντος οὐκ εἰς χειρόκματα παραδείγματα, ἀλλ' ἐς τὰν ἰδέαν καὶ ἐς τὰν νοατὰν οὐσίαν· ποθ' ἅν περ τὸ γεννώμενον ἀπακριβωθὲν, κάλλιςόν τε καὶ ἀπαρεγχείρητόν γίγνεται. τέλειος δ' ἀεὶ κατὰ τὰ αἰσθητά ἐςιν, ὅτι καὶ τὸ παράδειγμα [10] τῆνο αὐτῶ περιέχον πάντα τὰ [11] νοατὰ ζῶα ἐν-

ſtruction d'une production très bonne; donc le monde demeurera incorruptible, impériſſable, heureux, & il eſt la plus excellente des choſes, qui pouvoient être produites, puiſqu'il a été fait par une cauſe très excellente, qui ne regardoit point à des modeles, faits par la main, mais à l'idée (ou à la forme), & à la ſubſtance intelligible, ſelon la quelle le monde aiant été produit, & conſtruit exactement, eſt devenu très beau, & n'a pas beſoin d'être retouché ; parceque ſon modele enferme tous les êtres intelligibles dans lui, & ne laiſſe aucune choſe au

αὐ-

10 Τῆνο pour ἐκεῖνο.

11 Νοα-

dehors, étant le terme parfait des choses intelligibles, ainsi que le monde l'est des choses sensibles.	αὐτῶ, οὐδὲν ἐκτὸς ἀπέλιπεν ἄλλο, ὅρος ὢν νοατῶν παντελὴς, ὡς ὅδε ὁ κόσμος αἰσθητῶν.
§. 9. Le Monde étant solide, palpable, & visible, *par une suite de ces qualités*, il a eu en partage la terre, le feu, & les choses qui sont entre ces deux élémens, comme l'air & l'eau. Et il est composé de corps parfaits, les quels sont entiers *& essentiellement* en lui; ensorte que jamais une partie ne peut être hors de lui, afinque le corps du Tout (*ou du Monde*) soit très suffisant à lui-même, exempt des accidents du dehors; car il	§. 9. Στερεὸς δὲ ὢν, ἁπτός τε καὶ ὁρατὸς, γᾶς μεμόρακται, πυρός τε, καὶ τῶν μεταξὺ, ἀέρος καὶ ὕδατος. ἐκ παντελέων δὲ συνέστακε σωμάτων, τὰ περ ὅλα ἐν αὐτῷ ἐντὶ, ὡς μή ποκα μέρος ἀπολειφθῆμεν ἐκτὸς αὐτῶ· ἵνα ᾖ αὐταρκέστατον τὸ τῶ παντὸς σῶμα, ἀκήρα-

A 5

[11] Νοατὰ ζῶα. On lit dans quelques Manuscrits αἰσθητὰ ζῶα.

12 Δι-

ϱατον τῶν ἐκτὸς κηϱῶν. οὐ γὰϱ ἦν δίχα τουτέων ἄλλα, καὶ τῶν ἐντός.

§. 10. Τὰ γὰϱ καττὰν ἀϱίςαν ἀναλογίαν συντεθέντα ἐν ἰσοδυναμίᾳ, οὔτε κϱατεῖ ἀλλάλων ἐκ μέϱεος, οὔτε κϱατέεται· ὡς τὰ μὲν, αὔξαν, τὰ δὲ φθίσιν λαμβάνεν. μένει δ' ἐν συναϱμογᾷ ἀδιαλύτῳ κατὰ λόγον ἄϱιςον. τϱιῶν γὰϱ ὡντινωνοῦν ὅϱων, ὅταν καὶ τὰ δια-

ne subsiste que ce qui subsiste dans le tout. Le Monde est pareillement exempt des accidents du dedans, *ainsi qu'il l'est de ceux du dehors.*

§. 10. Les choses ont été placées *dans lui* selon la meilleure analogie : dans une égalité de puissance elles ne peuvent pas se vaincre les unes & les autres en partie, ni être vaincues ; ensorte que les unes ne prennent aucune augmentation, & les autres aucune diminution, mais elles restent *telles qu'elles doivent être*, & demeurent dans une harmonie indissoluble *selon la plus exacte proportion*, & la raison la meilleure. Car quand

ςα-

[12] Δικαν il y a δικας dans quelques Manuscrits.

13 Ποττὸ

ϛάματα κάττὸν αὐτὸν ἐςάθη λόγον ποτ' ἄλλαλα, τότε δὴ τὸ μέσον ἔυσμω[12] δίκαν ὁρήμεθα [13] ποττὸ πρᾶτον ὅ, τι περ τὸ τρίτον ποτ' αὐτό· κἂν πάλιν καὶ παραλλὰξ, κατ' ἐφάρμοσιν τόπων καὶ τάξιος. ταῦτα δ' ἀριθμήμεναι μὴ μετ' ἰσοκρατείας, ἀμάχανον παντί. εὖ δ' ἔχει καὶ καττὸ σχῆμα, καὶ καττὰν κίνασιν. καθ' ὃ μὲν σφαῖρα ὄν, ὡς ὅμοιον αὐτὸ αὐτῷ, πᾶν τε εἶμεν, καὶ πάντα τἆλλα ὁμογενέα σχήματα

les intervales de trois termes quelconques sont placés entre eux, selon la même proportion & selon la même raison, nous voions que le terme moien, à l'instar *&* *comme* dans l'harmonie, est au premier ce que le troisieme est au terme moien. *La même chose* a encore *lieu* derechef alternativement, selon la convenance des lieux & de l'arrangement. Car il est impossible que personne puisse compter ces choses, sans leur accorder une valeur égale, & cela se rapporte bien à la figure & au mouvement, entant que le monde est sphérique, & comme semblable lui-même à lui-

13 Ποττὸ pour πρὸς τό.

14 Συα-

ματα χωρεῖν δύνασθαι· καττὰν δὲ ἐγκύκλιον μεταβολὰν, ἀποδιδὸν δι' αἰῶνος. μόνα δὲ ἁ σφαῖρα ἐδύνατο καὶ ἀρεμέουσα καὶ κινουμένα ἐν τᾷ αὐτᾷ συναρμόσεν [14] χώρα, ὡς μή ποκα ἀπολείπεν, μήτε λαμβάνεν ἄλλον τόπον, τῷ ἐκ μέσου ἴσον εἶμεν πάντα.

même. Toutes choses sont en lui, & il peut contenir toutes les autres figures homogénes, & il se conserve pendant l'éternité, selon son changement circulaire. Car la seule sphére, soit se reposant soit étant mue, pouvoit s'arranger *& s'ajuster* dans le même lieu, ensorte que jamais elle ne laisse, ni elle ne prend un autre lieu, parceque toutes ses parties sont également *éloignées* du milieu.

§. 11. Λειότατον δ' ὂν ποτ' ἀκρίβειαν, καττὰν ἐκτὸς ἐπιφάνειαν, οὐ ποτιδέεται θνατῶν ὀργάνων, ἃ διὰ τὰς χρεί-

§. 11. Ce monde est uni avec exactitude dans sa surface extérieure; il n'a pas besoin des organes mortels, qui ont été accomodés, & disposés dans

[14] Συναρμόσεν, pour συναρμόσειν *s'arranger* ou *s'ajuster*.

15 Ἐασ-

les autres animaux pour leurs besoins. Et Dieu aiant attaché l'ame, au milieu de *la sphere du Monde*, l'étendit au dehors, aiant couvert le monde entier de cette ame, & l'aiant fait un mêlange de la forme indivisible & de la substance divisible, afinque son essence consistat dans le mêlange de ces deux choses, aux quelles il mêla encore deux forces, qui sont les principes des deux mouvements, sçavoir du mouvement homogene, & du mouvement hétérogene. Or l'ame étant difficile à mêler ne se mêloit pas facilement.

χρείας τοῖς ἄλλοις ζώοις ποτάρτηται τε καὶ διᾶκται. τὰν δὲ τῶ κόσμω ψυχὰν μεσόθεν ἐξάψας ἐπάγαγεν ἔξω, [15] περικαλύψας αὐτὸ ὅλον αὐτᾷ, κρᾶμα αὐτὰν κερασάμενος ἔκ τε τᾶς ἀμερίστω μορφᾶς καὶ τᾶς μεριστᾶς οὐσίας. ὡς ἓν κρᾶμα ἐκ δύω τουτέων εἶμεν, ᾧ ποτέμιξε δύο δυνάμις, ἀρχὰς κινασίων, τᾶς τε ταυτῶ καὶ τᾶς τῶ ἑτέρω. ἃ καὶ δύσμικτος ἔασσα [16], οὐκ ἐκ τῶ ῥάστω [17] συνεκίρνατο.

§. 12.

15 Ἐπάγαγεν ἔξω. *l'étendit au dehors*, mot à mot, *la conduisit au dehors*.

16 Ἔασσα pour οὖσα.

17 Συνεκίρνατο *ne se mêloit pas*, au *medium*.

§. 12. Λόγοι δ' οἵδε πάντες ἐντὶ κατ' ἀριθμὼς ἁρμονικὼς συγκεκραμένοι· ὡς λόγως κατὰ μοῖραν διαιρήκει ποτ' ἐπισάμαν· ὡς μὴ ἀγνοεῖν ἐξ ὧν ἁ ψυχὰ καὶ δι' ὧν συνεσάκει. ἂν οὐχ ὑσέραν τᾶς σωματικᾶς οὐσίας συνετάξατο ὁ θεὸς, ὥσπερ λέγομες ἄμμες. (πρότερον γὰρ τὸ τιμιώτερον καὶ δυνάμει καὶ χρόνῳ) ἀλλὰ πρεσβυτέραν ἐποίει, μίαν ἀφαιρέων τᾶν πρώταν μονάδων ἔασσαν τεττόρων ποτὶ ὀκτὼ δεκάσι καὶ τρισὶν ἑκατοντάσι. ταύτας δὲ τὰν

§. 12. Ces proportions, établies dans ce mêlange, sont toutes tempérées selon les nombres harmoniques, puisque *Dieu* a distingué ces proportions convenablement & avec science, afinqu'on n'ignore pas de quelle chose, & par quelle chose cette ame a été composée; la quelle Dieu n'a pas formée postérieurement à la substance corporelle, ainsi que nous le disons ordinairement. Car ce qui est premier, est plus honorable, & par la puissance & par le tems. Dieu donc a fait l'ame plus ancienne, étant la premiere monade, qui étoit une des quatre monades, outre huit dixaines & trois centaines. Il est

facile de supputer le double & le triple de cette somme, *c'est à dire des monades*, le premier nombre étant posé; & il faut que tous les termes avec leur complement, & leur octave majeure, *ou leur huitieme*, soient trente six, & que le nombre total soit onze miriades, & quatre milliers six cens nonante cinq. Et les divisions sont les mêmes: onze miriades &c. Donc ces choses ont separé l'ame du Monde.

τε διπλασίαν καὶ τριπλασίαν ῥᾶον συλλογίξασθαι, ἑσταμένω τῶ πράτω. δεῖ δ' εἶμέν πως πάντας σὺν τοῖς πληρώμασι καὶ τοῖς ἐπογδόοις, ὅρους ϛ' καὶ λ'. τὸν δὲ σύμπαντα ἀριθμὸν γενέσθαι μυριάδας ια', καὶ τεττόρων χιλιάδων ἑξακοσίων ϟε. ταὶ δὲ διαιρέσιες αὗται ἐντὶ, μυριάδες ια' δ χ ϟε. τὰν μὲν οὖν τῶ ὅλω ψυχὰν ταῦτά πως διεῖλε.



DIS

DISSERTATIONS
sur le
PREMIER CHAPITRE.

Δύο αἰτίας εἶμεν τῶν συμπάντων, νόον μὲν, τῶν κατὰ λόγον γιγνομένων· ἀνάγκαν δὲ τῶν βίᾳ καττὰς δυνάμεις τῶν σωμάτων. Il y a deux causes de tous les êtres, sçavoir l'esprit des choses qui ont été faites par la raison, & la nécessité des choses qui ont été faites par la force, selon la puissance des corps. Ch. I. §. 1.

Ce début de l'ouvrage de *Timée* de *Locres*, paroit ressembler au sisteme de l'harmonie préétablie de Mr. *Leibnitz*. Car on pourroit soutenir, que le philosophe grec, ainsi que le philosophe moderne, a prétendu que les loix générales de l'Univers, ont été établies par une intelligence, & que dans le monde materiel tout se fait en conséquence de ces loix, mais mechaniquement & par nécessité. Le monde est comme une montre, dont la composition est l'ouvrage d'un ouvrier intelligent, & dont le mouvement s'execute nécessairement par l'arrangement, que l'ouvrier a mis dans les ressorts: c'est ce que ces mots: τῶν βίᾳ καττὰς δυνάμεις τῶν σωμάτων, *qui ont été faites par la force selon la puissance des corps:* semblent exprimer clairement. Nous trouverons dans la suite bien d'autres ressemblances entre les sentimens de *Timée* de *Locres* & de *Leibnitz*. Mais il-y-a cependant plusieurs endroits, où les opinions du philosophe ancien s'éloignent beaucoup de celles du philosophe moderne: par exemple, il ne faut pas croire que *Timée* de *Locres* entende par le mo

νόος

νόος esprit un Etre absolument immateriel, comme l'a entendu Mr. *Leibnitz*: car nous avons montré, dans nos remarques sur *Ocellus Lucanus*, que jamais les philosophes anciens n'avoient eu l'idée de la veritable spiritualité; par le mot *ἀσώματος* ils entendoient une Intelligence, composée d'un feu subtil, d'une matiere éthérée, ils prouvoient même l'existence de l'esprit parcequ'il étoit corps; tout ce qui n'étoit point absolument corps ne pouvant exister. C'est pourquoi les Stoïciens disoient, que toutes les causes étoient corporelles, parcequ'elles étoient esprit, *οἱ Στωικοὶ πάντα τὰ αἴτια σωματικὰ, πνεύματα γάρ. Stoici omnes caussas statuunt corporeas, dicunt enim esse spiritus.* Plut. p. Phil. Et c'est ce qui paroit évident par la maniere dont s'exprimoient les premiers Peres de l'Eglise, qui sortant des différentes Ecoles des philosophes payens, conservoient encore quelques unes de leurs opinions sur la nature divine. Ainsi *S. Justin* Martir disoit, "toute „substance qui ne peut être soumise à une autre, à „cause de sa legereté, a cependant un corps, qui con„stitue son essence. Si nous appellons Dieu incorpo„rel, ce n'est pas qu'il le soit, mais c'est parceque „nous sommes accoûtumés d'approprier certains noms „à certaines choses, pour désigner, le plus respectueu„sement qu'il nous est possible, les attributs de la Divi„nité. . . . . Ainsi, parceque l'essence de Dieu ne „peut être apperçue, & ne nous est point sensible, nous „l'appellons incorporel.„

Καὶ καθόλȣ εἰπεῖν, πᾶν ἐνȣ́σιον τὸ ὑπό τινος μὴ δυνάμενον κρατεῖσθαι, σῶμά ἐςὶ τῷ κρατοῦντι αὐτό. καὶ τὸ θεῖόν φαμεν εἶναι ἀσώματον, ὀυχ ὅτι ἔςιν ἀσώματον. (ἐπέκεινα γάρ ἐςιν ὁ Θεὸς τῇ ἀυτοῦ ὀυσίᾳ, ὥσπερ τοῦ σώματος, ὅυτως καὶ τοῦ ἀσωμάτου, ὡς ἑκατέρου τούτων ὑπάρχων δημιουργός· ἀδὲ γάρ ἐποίησεν

 ὁ Θεὸς

ὁ θεὸς ἂ αὐτὸς ὑπάρχει.) . . . . Ὡσάυτως δὲ ἐπειδὴ τὸ μὴ κρατεῖσθαι ὑπό τινος, τοῦ κρατεῖσθαι τιμιώτερόν ἐςι, διὰ τοῦτο καλοῦμεν αὐτὸν ἀσώματον.

Quidquid eſt ſubſtantiale, quod ab aliquo prehendi non poteſt, corpus ei eſt quod id prehendit: & divinitatem dicimus eſſe incorpoream, non quod incorporea, ſed quemadmodum ſoliti ſumus in rebus materialibus, quæ apud nos ſunt, præſtabilioribus deitatem cohoneſtare, ita etiam in nominibus facimus, non quod illis Deus indigeat, ſed ut per ea noſtram de ipſo mentem declaremus . . . . . conſimiliter vero, quia non prehendi honorificentius eſt, idcirco eum vocamus incorporeum. S. *Juſtini* Philoſoph. Martyr. Oper. quæſt. græcanicarum ad Chriſtianos de incorporeo & Deo &c. p. 230.

Tertulien, qui vecut près d'un ſiècle après S. *Juſtin* Martir, parloit ainſi que lui. „Qui peut nier, „diſoit-il, que Dieu ne ſoit un corps? Quoiqu'il „ſoit eſprit; tout eſprit eſt corps, & a une forme, & „une figure qui lui eſt propre. *Quis autem negabit Deum eſſe corpus, etſi Deus ſpiritus? Spiritus etiam corporis ſui generis in ſua efigie. Tertulianus* advers. prax. cap. 7.

Nous nous contentons de rapporter le temoignage de ces deux Peres, & nous renvoions nos lecteurs aux Diſſertations ſur le premier chapitre d'*Ocellus*, où nous avons traité cette matiere fort amplement. Nous ne parlons donc ici de l'opinion des anciens ſur la ſpiritualité, que pour montrer, que lorsque nous trouverons, dans la ſuite, beaucoup de reſſemblance entre ce que *Timée* de *Locres* a écrit ſur la nature de la matiere, & ce qu'en a dit Mr. *Leibnitz*, nous ne devons pas penſer que le philoſophe grec ait prêtendu comme lui, que le corps eſt un aſſem-

assemblage de substances simples sans parties. Comment eut-il pu croire, que les premieres parties de la matiere fussent absolument incorporelles, puisqu'avant la revélation personne n'avoit eu aucune idée de la parfaite spiritualité, même de celle de la nature divine.

Τουτέων δὲ, τὸν μὲν, τᾶς τἀγαθῶ φύσιος εἶμεν, θεόν τε ὀνυμαίνεσθαι, ἀρχάν τε τῶν ἀρίστων. *La premiere de ces deux causes de tous les êtres, c'est l'Esprit, qui est de la nature du bien, il est nommé Dieu. Chap. I. §. 1.*

Les philosophes payens, ceux mêmes qui ont été les plus éclairés, n'ont pu donner d'autre idée de la nature de Dieu, qu'en le faisant considérer comme la source & l'origine du bien, la bonté & la puissance. Voila les deux seules qualités, par les quelles ils l'ont toujours défini; les Chrêtiens, qui vinrent après eux, n'ont pu avoir, malgré la revélation, des idées plus distinctes de la Divinité, parceque sa nature ne peut être apperçue (à cause de la foiblesse de notre raison) que par les notions que nous avons des vertus humaines; ces notions nous font connoître, que le principe de ce qu'il y a de meilleur doit être souverainement bon, & souverainement puissant. C'est là tout ce que les Ecritures saintes ont pu nous donner d'intelligence.

„Nous appercevons Dieu, *dit S. Basile*, par ses „ouvrages, mais nous ne pouvons point découvrir sa „nature: Car si ses ouvrages sont à la portée de nôtre „raison, il n'en est pas de même de son essence.„ *Ἡμεῖς ἐκ τῶν ἐνεργειῶν γνωρίζειν λέγομεν τὸν Θεὸν ἡμῶν, τῇ δὲ οὐσίᾳ αὐτῇ προσεγγίζειν οὐχ ὑπισχνούμεθα, αἱ μὲν*

 γὰρ

γὰρ ἐνέργειαι αὐτοῦ πρὸς ἡμᾶς καταβαίνουσιν, ἡ δὲ οὐσία αὐτοῦ μένει ἀπρόσιτος. *Deum cognoscendum ex operibus suis pronunciamus, nequaquam profitemur appropinquari posse ad essentiam ejus. Ipsius siquidem operationes ad nos descendunt, manet autem ejus essentia inaccessa. D. Cæs. Basil. Epist. cccc. pag. 1185.*

Le même Pere de l'Eglise dit encore, dans la lettre que nous venons de citer. „Nous connoissons „Dieu par sa puissance, nous croions donc à lui sans con„noître sa nature, & nous l'adorons.„ Γινώσκομεν ἐκ τῆς δυνάμεως τὸν Θεόν, ὥστε πιστεύομεν καὶ τῷ μὴ γνωσθέντι, προσκυνοῦμεν δὲ τῷ πιστευθέντι. *Deum cognoscimus potentia sua: credimus ergo incognitum, & creditum adoramus Deum.* Id. ib.

„Dieu, *dit S. Athanase*, a si bien & si avantageu„sement arrangé toutes les choses, que quoique nous „ne puissions point le connoitre par sa nature, „nous le connoissons cependant par ses ouvrages.„ Οὕτω διεκόσμησε τὴν κτίσιν ὁ Θεός, ὥστε καὶ μὴ ὁρώμενον αὐτὸν τῇ φύσει, ὅμως ἐκ τῶν ἔργων γινώσκεσθαι. *Ita Deus res creatas recte atque ordine constituit, ut etiamsi natura non videatur, ex operibus tamen agnescatur.* D. Athan. orat. contra gentes. Tom. I. pag. 35.

„Non seulement, *dit S. Clement d'Alexandrie*, il est „nécessaire que la bonté, & que la puissance divine fas„sent le bien, puisque c'est dans leur essence, ainsi „qu'il est dans celle du feu d'échauffer, & dans celle „de la lumiere d'éclairer; mais il faut encore qu'elles „tournent en bien ce que d'autres Etres pourroient faire „de mal.„ Τῆς θείας σοφίας καὶ ἀρετῆς, καὶ δυνάμεως ἔργον ἐστὶν, οὐ μόνον τὸ ἀγαθοποιεῖν. φύσις γὰρ, ὡς εἰπεῖν αὕτη τοῦ Θεοῦ ὡς τοῦ πυρὸς τὸ θερμαίνειν, καὶ τοῦ φωτὸς τὸ φωτίζειν· ἀλλὰ κἀκεῖνο μάλιστα, τὸ διὰ κακῶν τῶν ὑπονοηθέντων πρός τινων, ἀγαθόν τι καὶ χρηστὸν τέλος ἀπο-

ἀποτελεῖν, καὶ ὠφελίμως τοῖς δοκοῦσι φαύλοις χρῆσθαι. *Divinæ sapientiæ, & virtutis & potentiæ opus est, non solum bene facere, hæc enim est ut ita dicam Dei natura, ut ignis calefacere, & lucis illuminare; sed illud quoque maxime, ut id, quod per malos aliquos excogitatum est, ad bonum aliquem finem, & utilem deducat, & utiliter iis quæ mala videntur utatur.* Clem. Alexandr. Strom. 1. pag. 312.

Nous pouvons, *dit S. Gregoire de Naziance*, désigner Dieu par plusieurs noms, qui marquent combien il nous paroît grand & admirable. Cependant il n'y a rien qui soit plus essentiel à sa nature, que de faire du bien à tous les êtres. Θεὸς, ὃ πολλῶν ὄντων ἐφ' οἷς θαυμάσεται, οὐδὲν οὕτως, ὡς τὸ πάντας εὐεργετεῖν ἰδιώτατον. *Deus cum multis nominibus admirabilis nobis, & suspiciendus occurrat, tamen nihil æque proprium habet, atque omnes beneficiis afficere.* Gregor. Nazianzenus oratione XXVI. pag. 459.

Nous n'avons donc d'idée de la nature de Dieu, que celle que nous acquerons par les notions, que nous avons de la bonté & de la puissance. L'idée de la puissance nous fait connoître quel doit être le pouvoir de Dieu, lorsque nous considérons ses ouvrages; & l'idée de la bonté nous éleve jusqu'à la connoissance de celle de Dieu, qui doit être nécessairement la souveraine bonté, & le principe de ce qu'il y a de meilleur, ainsi que le dit Timée de Locres.

Τὰ δ' ἑπόμενά δε καὶ συναίτια, ἐς ἀνάγκαν ἀνάγεται. *Mais les choses qui suivent & qui sont causes adjointes, se rapportent à la Nécessité. Chap. I. §. 2.*

Le savant *Brucker* a judicieusement remarqué, que *Timée de Locres*, à l'exemple de *Pythagore* & de ses

disciples, admettoit deux principes, l'un bon & l'autre mauvais: sçavoir l'Esprit & la Nécessité. L'Esprit étoit la cause de tous les biens, qui sont dans le monde, & la source d'où venoient les natures intelligibles; la Nécessité étoit au contraire la cause & l'origine de tout le mal. Par l'Esprit, *Timée* entendoit Dieu, & par la Nécessité, la matiere dont les corps prenoient leur origine. *Duas primas causas posuit (Timæus) deum sive mentem, fontem naturarum intelligibilium, & necessitatem sive materiam corporum scaturiginem. Histor. crit. philosophiæ &c. Jacobi Bruckeri Tom. I. pag.* 1127.

Le dogme des deux principes avoit été établi bien longtems avant les Pythagoriciens. „Aristote, *dit Diogene Laerce*, prétend, dans le premier livre de sa „philosophie, que les Mages sont plus anciens que les „Egyptiens; il dit qu'ils reconnoissoient deux princi„pes, le bon & le mauvais génie; qu'ils appelloient l'un „Jupiter & Orosmade, & l'autre Pluton & Arimane.„ *Ἀριστοτέλης δ' ἐν πρώτῳ περὶ φιλοσοφίας μάγους καὶ πρεσβυτέρους εἶναι τῶν Αἰγυπτίων. Καὶ δύο κατ' αὐτοὺς εἶναι ἀρχὰς, ἀγαθὸν δαίμονα, καὶ κακὸν δαίμονα· καὶ τῷ μὲν ὄνομαι εἶναι Ζεὺς καὶ Ὠρομάσδης. Τῷ δὲ Ἅιδης καὶ Ἀρειμάνιος. Ægyptiis vero antiquiores esse Magos Aristoteles auctor est in primo de philosophia libro: duoque ex illorum sententia esse principia, bonum dæmonem & malum; alterum ex his Jovem & Orosmadem; alterum Plutonem & Arimanium dici. Diogenis Laertii de Vit. & dogm. phil. proem. p.* 8.

Soit que les Mages soient plus anciens que les philosophes Egyptiens, soit qu'ils ne le soient pas, il est toujours certain que les uns & les autres crurent également le dogme des deux principes, & que cette opinion est aussi ancienne, que la premiere connoissance que nous aions de la philosophie. „Il est impossible, „dit

„*dit Plutarque*, qu'il y ait une feule caufe bonne ou „mauvaife, qui foit le feul principe de toutes les cho„fes; car Dieu ne fauroit être la caufe d'aucun mal. „Cependant ce monde eft compofé également & de „bien & de mal. . . . L'opinion qui admet deux prin„cipes eft très ancienne, elle vient des Theologiens „& des Legislateurs, qui ont vecu dans les tems les „plus éloignés, fans que l'on fache cependant qui en „eft le veritable auteur. . . . . C'eft le fentiment des „plus fages anciens. Plufieurs ont cru, qu'il y avoit „deux Dieux oppofés dans leurs actions; l'un auteur „de tous les biens, l'autre de tous les maux. Il y „en a eu quelques uns, qui ont appellé Dieu le prin„cipe qui produit le bien, & qui ont nommé Demon „celui qui eft la caufe du mal. Et Zoroaftre, qui vecut „cinq mille ans avant le fiege de Troye, eft du nom„bre de ces derniers. . . . Quant aux Chaldéens, ils „difent que parmi les Dieux des *fept* planetes, il y en „a deux qui font le bien, deux qui font le mal, & „trois qui font communs & comme moiens *entre ces* „*quatre premiers.* Ἀδύνατον γὰρ ἢ καὶ φλαῦρον ὁτιοῦν ὁμοῦ πάντων ἢ χρηστὸν, ὅπου μηδενὸς ὁ Θεὸς αἴτιος ἐγγενέσθαι.... Διὸ καὶ παμπάλαιος αὕτη κάτεισιν ἐκ θεολόγων καὶ νομοθετῶν εἴς τε ποιητὰς καὶ φιλοσόφους δόξα τὴν ἀρχὴν ἀδέσποτον ἔχουσα, τὴν δὲ πίστιν ἰσχυρὰν καὶ δυσεξάλειπτον..... Καὶ δοκεῖ τοῦτο τοῖς πλείστοις καὶ σοφωτάτοις. νομίζουσι γὰρ οἱ μὲν θεοὺς εἶναι, καθάπερ ἀντιτέχνους, τὸν μὲν γὰρ ἀγαθῶν, τὸν δὲ φαύλων δημιουργόν· οἱ δὲ τὸν μὲν ἀμείνονα θεὸν, τὸν δὲ ἕτερον δαίμονα καλοῦσιν· ὥσπερ Ζωροάστρις ὁ μάγος, ὃν πεντακισχιλίοις ἔτεσι τῶν τρωικῶν γεγονέναι πρεσβύτερον ἱστοροῦσιν. . . . . Χαλδαῖοι δὲ τῶν πλανητῶν τοὺς θεοὺς γενέσθαι, ὃυς καλοῦσι, δύο μὲν ἀγαθουργοὺς, δύο δὲ κακοποιοὺς, μέσους δὲ τοὺς τρεῖς ἀποφαίνουσι καὶ κοινούς. *Impoſſibile enim est ubi*

nullius rei causam Deum statueris, aliquid unum vel bonum facere omnium rerum principium. . . . . Vetustissima proinde a sacrarum professoribus rerum & legumlatoribus derivata opinio auctore incognito. . . . . Atque hæc quidem sententia plerisque & iisdem sapientissimis probatur; existimant enim alii duos esse Deos, quasi contrariis deditos artibus, ut bona alter, alter mala opera conficiat. Alii eum qui est melior Deum, qui deterior dæmonem dicunt, in qua sententia fuit Zoroaster quem narrant 5000 annis antiquiorem bello Trojano exstitisse. . . . Chaldæi planetas Deos faciunt, quorum duos beneficos, totidem maleficos, reliquos tres medios affirmant & promiscuos. Plutar. de Iside & Osiride. Tom. sec. pag. 368. & seq.

Les Grecs prirent des Chaldéens & des Egyptiens le dogme des deux principes: c'est ce que nous apprend *Plutarque.* „Quant aux opinions des Grecs, „*dit-il*, personne ne les ignore: Ils disent, qu'il y a „deux portions du monde, l'une bonne, qui est de Jupiter Olimpien; l'autre mauvaise, qui est de Pluton „Dieu des enfers. Ils ont feint que la Déesse de l'harmonie (c'est à dire l'accord de l'univers) étoit née de „Mars & de Venus, dont l'un est cruel, aimant les „querelles & les combats; & l'autre au contraire est „douce & féconde.„ Τὰ δὲ Ἑλλήνων, πᾶσί που δῆλα, τὴν μὲν ἀγαθὴν διὸς ὀλυμπίου μερίδα, τὴν δὲ ἀποτροπαίου Ἅδου ποιουμένων· ἐκ δὲ Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεως Ἁρμονίαν γεγονέναι μυθολογοῦνται· ὧν ὁ μὲν ἀπηνὴς καὶ φιλόνεικος, ἡ δὲ μειλίχιος καὶ γενέθλιος. *Græcorum opinio nemini fere ignota est, qui bonam partem Jovi Olimpio, malam diti averunco adsignant, & harmoniam (quasi concinnitatem) a Venere & Marte natam fabulantur, quorum hic sævus est, & contentiosus, illa comis & genitabilis. id. ib. pag. 370.*

Les

Les Pythagoriciens adopterent donc le dogme des deux principes; ainsi que tous les philosophes Mages, Chaldéens, Perses, & Egyptiens. „Ils les désignerent, „*dit Plutarque*, par plusieurs noms. Ils appellerent le „bon principe *un*, *fini*, *reposant*, *droit*, *impair*, *quarré*, „& ils désignerent le mauvais principe par les mots, „*infini*, *mouvant*, *courbe*, *pair*, *plus long que large*, *inégal*, *gauche*, *tenebreux*. Οἱ μὲν Πυθαγορικοὶ διὰ πλειόνων ὀνομάτων καθηγοροῦσι, τοῦ μὲν ἀγαθοῦ τὸ ἓν πεπερασμένον, τὸ μένον, τὸ εὐθὺ, τὸ περισσὸν, τὸ τετράγωνον, τὸ δεξιὸν, τὸ λαμπρόν· τῦ δὲ κακῦ, τὴν δυάδα, τὸ ἄπειρον, τὸ φερόμενον, τὸ καμπύλον, τὸ ἄρτιον, τὸ ἑτερόμηκες, τὸ ἄνισον, τὸ ἀριστερὸν, τὸ σκοτεινόν· ὥστε ταύτας ἀρχὰς γενέσεως ὑποκειμένας. *Pythagorici pluribus utrumque principium afficiunt nominibus: bonum unitatis, finiti, quiescentis, recti, imparis, quadrati, dextri, splendidi; malum binarii, infiniti, in motu versantis, curvi, paris, altera dimensione longioris, inaequalis, sinistri, tenebricosi, hæc esse principia ortus rerum statuunt. Id. ib.*

Les Platoniciens, qui ne furent que des Pythagoriciens reformés, & qui en prirent les principales opinions, adopterent le dogme des deux principes; d'abord d'une maniere couverte, ils appellerent le bon principe l'homogene, & le mauvais l'hétérogene. Mais dans la suite ils s'expliquerent d'une maniere plus claire. „Platon, *dit Plutarque*, couvrant, & enveloppant de quelque obscurité son sentiment, appelle, en plusieurs endroits de ses ouvrages, le premier de ces principes „contraires *le même* (ou l'homogene), & le second „*l'autre* (ou l'hétérogene): mais dans les livres des „Loix, qu'il écrivit dans un age avancé, il ne se sert plus „de noms ambigus & couverts. Il dit en termes exprès, „que ce monde n'est pas gouverné par un seul esprit, „ou par une seule ame, mais peut être par plusieurs

„autres. Il veut que le nombre de ces ames soit „pour le moins de deux, dont l'une est bienfaisante „& l'autre mechante, ensorte qu'elles produisent des „effets contraires. Πλάτων δὲ πολλαχοῦ μὲν οἷον ἐπιλυγιζόμενος καὶ παρακαλυπτόμενος, τῶν ἐναντίων ἀρχῶν, τὴν μὲν ταυτὸν ὀνομάζει, τὴν δὲ θάτερον. ἐν δὲ τοῖς νόμοις ἤδη πρεσβύτερος ὤν, οὐ δι' αἰνιγμῶν, οὐδὲ συμβολικῶς, ἀλλὰ κυρίοις ὀνόμασιν, οὐ μιᾷ ψυχῇ φησὶ κινεῖσθαι τὸν κόσμον, ἀλλὰ πλείοσιν ἴσως, δυοῖν δὲ πάντως οὐκ ἐλάττοσιν, ὧν τὴν μὲν ἀγαθουργὸν εἶναι, τὴν δὲ ἐναντίαν ταύτῃ, καὶ τῶν ἐναντίων δημιουργόν. *Plato, multis locis quasi occultans & obumbrans suam sententiam, alterum contrariorum principiorum* idem *alterum appellat* diversum, *at in libris de legibus, jam senior, non per ambages & notas, sed disertis verbis pronunciat mundum non unica anima, sed compluribus fortasse, ad minimum autem duabus, cieri: quarum una boni sit efficax, altera ejus contraria & contrariorum opifex. Plut. de Iside & Osiride. Tom. II. pag. 370.*

Avant de parler aussi clairement dans ses livres des Loix, *Platon* avoit déjà dit approchant la même chose dans sa République. Voici comment il s'explique. „Dieu étant bon, il n'est pas la cause de tout ce qui „arrive, comme plusieurs personnes le prétendent; mais „au contraire, il n'a aucune part à beaucoup d'événe„mens aux quels les hommes sont sujets. Et comme „il y a dans l'Univers bien plus de mal que de bien, „& que Dieu ne peut faire que le bien, il faut cher„cher une autre cause, & un autre principe du mal „que Dieu. Οὐδ' ἄρα ὁ θεὸς, ἐπειδὴ ἀγαθὸς, πάντων ἂν εἴη αἴτιος, ὡς οἱ πολλοὶ λέγουσιν. ἀλλ' ὀλίγων μὲν τοῖς ἀνθρώποις αἴτιος, πολλῶν δὲ ἀναίτιος. πολὺ γὰρ ἐλάττω τἀγαθὰ τῶν κακῶν ἡμῖν· καὶ τῶν μὲν ἀγαθῶν οὐδένα ἄλλον αἰτιατέον, τῶν δὲ κακῶν ἄλλ' ἄττα δεῖ ζητεῖν τὰ

αἴτια

αἴτια, ἀλλ' ὁ τὸν θεόν. Non igitur Deus, quum bonus sit, omnium causa est, ut multi dicunt, sed paucorum quidem hominibus in causa est, multorum vero extra causam. Multo enim pauciora nobis sunt bona quam mala, & bonorum quidem solus Deus causa est dicendus, malorum autem quamlibet aliam præter Deum causam quærere decet. Plato de Republ. lib. 2. pag. 605.

Cela est clair, & *Plutarque* a raison de dire, que *Platon*, dans ses derniers ouvrages, ne chercha plus à cacher ce qu'il pensoit du dogme des deux principes. Le même *Plutarque* prétend encore, qu'*Aristote* fut d'un sentiment pareil à celui de *Platon*, & que le fondement de sa philosophie est établi sur l'existence de deux principes, l'un bon l'autre mauvais. „Aristote „appelle, dit-il, l'un la forme & l'autre la privation.„ C'est à dire, la forme est le bon, & la privation est le mauvais, Ἀριστοτέλης δὲ τὸ μὲν εἶδος, τὸ δὲ στέρησιν. *Aristoteles formam & privationem.* Plut. ib.

Le dogme des deux principes continua parmi les philosophes payens plus de deux siecles après l'établissement du Christianisme; c'est ce que nous voions dans *Plutarque*, qui favorisoit cette opinion & qui la préferoit aux Sentimens des Epicuriens & des Stoiciens. „Il ne faut pas, *dit-il*, établir les principes de l'Uni-„vers dans des corps, qui n'ont point d'ame, comme „l'ont fait Democrite & Epicure: ni croire qu'il y ait „un seul ouvrier qui ait arrangé & ordonné la matiere „premiere, comme font les Stoiciens, qui n'admettent „qu'un seul Etre, une seule providence, qui est avant „tous les autres êtres, & qui les gouverne. Il est „impossible, qu'il y ait une seule cause bonne ou mau-„vaise, qui soit le principe de toutes les choses en-„semble, parceque Dieu ne sauroit être la cause du „mal, & que l'accord de ce monde est composé de

„con-

„contraires: il ressemble, selon Heraclite, à une lire, „ou à un arc qui ont leur tension & leur détension.„ Ὄυτε γὰρ ἐν ἀψύχοις σώμασι τὰς τοῦ παντὸς ἀρχὰς θετέον, ὡς Δημόκριτος καὶ Ἐπίκουρος, οὔτε ἄποιον, ὡ δημιουργὸν ὕλης, ἕνα λόγον καὶ μίαν πρόνοιαν, ὡς οἱ Στωικοὶ, περιγενομένην ἁπάντων καὶ κρατοῦσαν. ἀδύνατον γὰρ ἢ καὶ φλαῦρον ὁτιοῦν ὁμοῦ πάντων ἢ χρηστὸν, ὅπου μηδενὸς ὁ Θεὸς αἴτιος ἐγγενέσθαι. παλίντονος γὰρ ἁρμονίη κόσμου, ὥσπερ λύρης καὶ τόξου καθ' Ἡράκλειτον. *Quippe nec incorporibus animæ exsortibus principia universi sunt constituenda, ut fecere Democritus & Epicurus, neque qualitatis expers materiæ opifex providentia unica, quæ omnia superet atque contineat, hunc titulum meretur: qui fuit Stoicorum error, impossible enim est ubi nullius rei causam Deum statueris, aliquid unum vel bonum facere omnium rerum principium: cum, Heraclito teste, ut lyræ & arcus ita mundi quoque concinnitas, contensionem & remissionem admittat.* Plutar. de Iside & Osiride. Tom. 2. pag. 369.

L'opinion des deux principes trouva beaucoup de partisans parmi les premiers Chretiens; & peu de tems après les Apôtres, on vit plusieurs sectes, qui admirent ce dogme comme une verité fondamentale.

Saturnin, prétendoit que le grand Dieu, le Dieu suprême étoit inconnu, qu'il étoit bon & créateur; mais qu'un des Dieux, qu'il avoit fait, avoit semé la Zizanie, & étoit la cause de tout le mal qui arrivoit. Les Sectateurs de *Saturnin*, qui vivoient dans les tems apostoliques, suivirent les mêmes opinions. Τὸν μέγαν ἄγνωστον θεὸν, πατέρα οἰκεῖον ὠνόμαζον. τοῦτον δὲ ἀγαθὸν εἶναι, καὶ θεὸν ποιητὴν. ἕνα δέ τινα τῶν ὑπ' αὐτοῦ γεγονότων ἐπισπεῖραι ζιζάνια. ὃς καὶ πάντας ἡμᾶς, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, κακοῖς περιέβαλεν, ἀντιταξάμενος ἡμῶν τῷ ἀγαθωτάτῳ πατρί. *Magnum ignotum Deum patrem*

patrem suum appellabant, hunc vero esse bonum, & Deum creatorem: unum autem quempiam ex iis, qui ab eo facti erant, seminasse Zizania: qui in nos omnes, ut ipsi dicunt, mala injecit, ut qui optimo patri nostro restiterit. Theodoret. hæres. fabul. L. I. Cap. XVI. pag. 206.

Le même *Saturnin* disoit, que le Dieu des Juifs n'étoit *qu'un Ange.* Τὸν τῶν Ἰουδαίων θεὸν ἕνα τῶν ἀγγέλων εἴρηκεν εἶναι. *Judæorum Deum unum ex angelis esse.* Theod. Lib, XVI. cap. III. pag. 194.

Cerdon & ses disciples soutinrent selon *Theodoret*, dans le second siecle, les mêmes opinions sur les deux principes, que les Sectateurs de *Saturnin* avoient eues dans le premier. Ils disoient que le Dieu, Pere de Jesus-Christ, avoit été inconnu aux Prophêtes, qu'il étoit différent du Dieu Legislateur des Juifs, & Créateur du monde. L'un de ces Dieux étoit juste, & l'autre étoit bon. Ὁ Κέρδων ἔφη, ἄλλον εἶναι θεὸν τὸν πατέρα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ἀγνωστον τοῖς προφήταις, ἄλλον δὲ τοῦ παντὸς ποιητὴν, καὶ τοῦ νόμου τοῦ Μωσαϊκοῦ νομοθέτην, καὶ τὸν μὲν εἶναι δίκαιον, τὸν δὲ ἀγαθόν. *Cerdo docuit alium esse Deum, patrem Domini nostri Jesu Christi, ignotum Prophetis: alium vero universi conditorem, legisque mosaicæ legislatorem, atque hunc quidem justum esse, illum vero bonum.* Theodoreti hæres fabul. Lib. I. Cap. XXIV.

Il ne faut pas croire qu'en admettant deux Dieux, l'un juste & l'autre bon, *Cerdon* & ses disciples crussent qu'ils faisoient également le bien, au contraire l'un étoit l'auteur du mal, & l'autre du bien. *S. Epiphane* éclaircit ce qu'il peut y avoir d'obscur dans le discours de *Theodoret.* „Les Sectateurs de Cerdon, „*dit ce Pere*, établirent deux Dieux, un bon & inconnu „à tout le monde, qu'ils appelloient le Pere de Jesus-„Christ, & un Créateur de l'Univers qui étoit méchant,

„connu

„connu des hommes, qui avoit donné la Loi, qui étoit „apparu aux Prophêtes, & qui s'étoit fait voir plusieurs „fois.„ Θεοὺς δύο, ἕνα ἀγαθὸν, καὶ ἕνα ἄγνωστον τοῖς πᾶσιν, ὃν καὶ πατέρα τοῦ Ἰησοῦ ἐκάλεσαν. καὶ ἕνα τὸν δημιουργὸν πονηρὸν ὄντα, καὶ γνωστὸν, λαλήσαντα ἐν τῷ νόμῳ, καὶ ἐν τοῖς προφήταις φανέντα, καὶ ὁρατὸν πολλάκις γενόμενον. *Duos Deos (dixerunt) unum bonum, & unum ignotum omnibus, quem etiam patrem Jesu appellarunt: & unum creatorem qui malus sit & notus, qui in lege sit locutus, & in prophetis aparuerit, & sæpe visus sit.* Epiphan. hæres. XLI. pag. 134.

Les Manichéens vinrent dans le troisieme siècle & soutinrent, d'après *Manes*, leur Maître, qu'il y avoit deux Etres qui étoient éternels, Dieu & la matiere. Ils appelloient Dieu la lumiere; & la matiere les tenebres. Οὗτος δύο ἀγεννήτους, καὶ ἀϊδίους ἔφησεν εἶναι, Θεὸν, καὶ ὕλην, καὶ προσηγόρευσε, τὸν μὲν Θεὸν φῶς, τὴν δὲ ὕλην σκότος. καὶ τὸ μὲν φῶς ἀγαθὸν, τὸ δὲ σκότος κακόν. *Duos ingenitos, & æternos esse dixit, Deum & materiam, apellavitque Deum lucem, materiam tenebras, & lucem bonum & tenebras malum.* Theodoreti hæres. fabul. lib. I. Cap. XXVI. pag. 212.

L'on s'étonnera moins de voir, pendant les trois premiers siecles de l'Eglise, tant de différents partisans du dogme des deux principes, si l'on reflêchit aux difficultés, qui se trouvent, lorsqu'on veut expliquer l'origine du bien & du mal moral, & la source du bien & du mal physique. Il ne faut pas se figurer, qu'il n'y eut que des gens d'un genie mediocre dans les différentes sectes hétérodoxes, qui admettoient deux principes: elles étoient fort nombreuses, surtout celle des Manichéens, & elles avoient dans leur sein des gens d'un grand merite, & d'un genie supérieur. On ne sauroit le nier, puisque *S. Augustin* fut assez long-

tems

tems Manichéen, & qu'il embrassa le dogme des deux principes dans un âge, où il avoit acquis déjà de grandes connoissances: il continua pendant plusieurs années à croire, qu'il étoit impossible de pouvoir défendre la verité de la Religion chrêtienne : & peut-être eut-il persisté toujours dans la même idée, si la ville de Milan n'eut pas eu besoin d'un Professeur de Rhetorique. Le Prefet *Symmaque* l'envoya dans cette Ville, pour y montrer l'éloquence. *S. Augustin*, aiant entendu prêcher *S. Ambroise*, commença à ne plus sentir tant d'éloignement pour les opinions des Orthodoxes. Enfin convaincu par les raisons de ce Saint Evêque, il embrassa la veritable religion. Mais il convient lui même, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que rien ne s'opposa plus à sa conversion que les difficultés, qu'il trouvoit dans l'origine du mal phisique & moral. On ne peut nier qu'elles ne soient très grandes, lorsqu'elles sont ou proposées ou défendues par des philosophes, privés du secours de la revélation. *Lactance* les a montrées dans toute leur force, dans son Ouvrage sur la colere de Dieu, mais selon Mr. l'Abbé d'*Olivet*, il les a peut être mieux exposées que refutées. Quoiqu'il en soit, voici l'argument que *Lactance* fait faire à *Epicure*; „ Ou Dieu, *dit ce Philosophe grec*, veut „détruire le mal, & il ne le peut pas; ou il peut le „détruire, & il ne le veut pas; ou bien, il ne le veut „ni ne le peut; ou bien encore, il le veut & le peut. „Si Dieu veut détruire le mal, & ne le peut pas, il „est donc foible & sans pouvoir, ce qui ne peut con„venir à l'essence d'un Dieu. S'il le peut, & qu'il „ne le veuille pas, il est donc jaloux, mechant; cela „est encore contraire à la nature divine. S'il ne le „veut, & ne le peut, il est tout à la fois foible, sans „pouvoir, & mechant. S'il le veut & s'il le peut,

„ce

„ce qui eſt la ſeule choſe qui convienne à Dieu, d'où „vient donc le mal dans ce monde, & pourquoi Dieu „ne l'en ôte-t-il pas?„ *Deus inquit* (Epicurus) *aut vult tollere mala & non poteſt; aut poteſt & non vult, aut neque vult neque poteſt; aut & vult & poteſt. Si vult & non poteſt imbecillis eſt, quod in Deum non cadit. Si poteſt & non vult, invidus; quod æque alienum a Deo. Si neque vult neque poteſt, & invidus & imbecillis eſt: ideoque neque Deus. Si vult & poteſt, quod ſolum Deo convenit, unde ergo ſunt mala? aut cur illa non tollit?* Firm. Lactant. de ira Dei Cap. XIII.

On comprend bien qu'à cet argument *Lactance* repond, ce qu'un philoſophe peut oppoſer de meilleur, en montrant que l'homme, par ſa chûte, eſt la ſeule cauſe du mal, qui ſe trouve actuellement dans le Monde. Mais un philoſophe, qui admet le dogme des deux principes, repond à cela; que la chûte de l'homme eſt juſtement une preuve, que Dieu n'eſt pas l'auteur de tout ce qui exiſte, & qu'il faut donc qu'il y ait un autre principe éternel, qui ait coexiſté avec lui, qui ſoit la cauſe du mal phyſique & du mal moral. Les Lettrés Chinois font beaucoup valoir cet argument contre les Chretiens. „Quand on „leur repreſente, *dit un Miſſionaire*, que le mal & le „peché ſont des ſuites du mauvais uſage du libre arbi- „tre des créatures; ils repondent d'un grand ſang „froid, que cela même prouve, que Dieu ne crée „pas tout: car puiſqu'il y a d'autres êtres que lui, „qui ont le pouvoir de créer, & qu'il y a des êtres „qui ne tiennent pas leur naiſſance de lui, il n'eſt „donc pas la ſeule cauſe de tout ce qui exiſte dans „le monde. Lorſqu'on veut, pour repondre à cette „objection, oppoſer aux Chinois, que le mal eſt le peché „procedant du non-être & du néant, ils rejettent ce rai-

„raisonnement comme une subrilité scholastique, indigne d'un philosophe; & ils repliquent, que le néant „ne peut être la cause de rien; que si Dieu est l'au„teur du bien qui existe dans le monde, & que le „mal qui inonde l'Univers procede du non-être, le „pouvoir qu'a le néant de créer des êtres s'étend aussi „loin que celui de Dieu, ce qui est absurde en tout „sens; le mal moral & le mal physique étant des êtres „aussi positifs que le bien moral & le bien physique. „Quand les Missionnaires soutiennent, que le mal est „une privation, qui tient du non-être, comme la ma„ladie est une privation de la santé; les Chinois ajou„tent qu'on peut avec autant de raison dire, que la „santé n'est qu'une privation de la maladie; ce qui est „un cercle vicieux, pour s'empêcher d'avouer une „verité évidente: savoir, qu'un homme qui prend le „bien d'autrui, par un motif d'avarice, fait un acte „aussi réel & aussi positif, qu'un homme qui donne „l'aumone à un pauvre par motif de charité. Les „actes de l'entendement de ces deux hommes sont „aussi réels, & aussi positifs l'un que l'autre. Cela „étant évident, il s'en suit qu'il faut que le mal découle, „ainsi que le bien, d'un principe éternel, & Adam „n'a pu le produire de nouveau dans la nature.„

Le mal physique & le mal moral n'aiant donc pu être introduit dans le monde, ni par Dieu, qui ne sauroit par son essence faire le mal, ni par l'homme qui ne peut rien créer. Il faut absolument, qu'il y ait eu de tout tems deux principes, l'un bon qui est Dieu, & l'autre mauvais, auteur du mal, & dont Dieu, malgré sa bonté, n'a pu corriger ni l'imperfection ni la mechanceté. Le bon principe a bien fait tout ce qu'il a pu de son coté, pour rendre heureux tous les êtres particuliers, mais il n'a pu vaincre

totalement les obstacles, qui se trouvent dans le mauvais principe.

C'est là la maniere dont *Balbus* Stoicien, deffend contre l'Epicurien *Vellejus* la providence & la bonté des Dieux. Il admet d'abord leur existence, ensuite il rejette ce qu'il-y-a de mal dans le monde sur une nécessité inviolable. „Nous voions, *dit-il*, „des gens qui doutent si l'Univers n'est point l'effet „du hazard ou d'une aveugle nécessité, plutôt que „l'ouvrage d'une intelligence divine. *Archimede*, selon „eux, montra donc plus de savoir, en representant le „globe celeste, que la nature en le faisant, quoique „la copie soit bien au dessous de l'original.„ *Hi autem dubitant de mundo, ex quo & oriuntur, & fiunt omnia, casune ipse sit effectus, aut necessitate aliqua, an ratione, ac mente divina: & Archimedem arbitrantur plus valuisse in imitandis sphæræ conversionibus, quam naturam in efficiendis.* Cicero de natur. Deorum L. II. Cap. XXXV.

Voilà la nécessité d'une Intelligence bonne & sage établie, mais *Balbus* n'ose dire, qu'elle soit l'auteur de tout ce qui nous paroit défectueux; il en rejette la faute sur le vice incorrigible des materiaux, dont elle étoit obligée de se servir. „La nature, *dit-il*, a fait „ce qui se pouvoit faire de mieux avec les élemens „qui existoient: qu'on nous montre qu'elle a pu mieux „faire, mais c'est ce qu'on ne montrera jamais, & „qui voudroit toucher à son ouvrage feroit pis, ou „désireroit ce qui n'est pas possible„ *Ex iis enim naturis, quæ erant, quod effici potuit optimum, effectum est, doceat ergo aliquis, potuisse melius; sed nemo unquam docebit: & si quis corrigere aliquid volet, aut deterius faciet, aut id quod fieri non potuit desiderabit.* Id. ib. Cap. XXXIV.

A cela

A cela *Vellejus* repond, que les Dieux ne pouvant pas faire un monde meilleur, ils devoient par pitié pour les hommes n'en point faire, puisqu'ils sont si malheureux: il falloit ou que les Dieux fissent les hommes fortunés, ou du moins qu'ils ne les créassent pas, & qu'ils les laissassent dans le néant, afin de ne leur pas faire éprouver les plus grands maux, surtout à ceux qui sont vertueux, & qui meritent toutes sortes de biens. „Si les Dieux, *dit Vellejus*, avoient été „bien intentionné pour nous, ils auroient du faire „ensorte que nous fussions tous gens de bien, ou du „moins que ceux qui seroient gens de bien fussent „heureux. Pourquoi donc Asdrubal opprima-t-il en „Espagne les deux Scipions, aussi recommandables par „leur probité que par leur courage? Pourquoi Fabius „vit-il expirer son fils qui avoit déjà été Consul? pour„quoi Annibal tua-t-il Marcellus? pourquoi la jour„née de Cannes couta-t-elle la vie à Paulus? pour„quoi le corps de Regulus demeura-t-il en proie à „la cruauté des Carthaginois? pourquoi Scipion l'Afri„cain ne fut-il pas à couvert de la violence, même „dans sa maison? De ces événemens passés, & aux „quels tant d'autres pourroient être ajoutés, venons en „à de plus recens. Pourquoi mon Oncle Rutilius, l'in„nocence même, passe-t-il ses jours dans l'exil? pour„quoi mon ami Drusus a-t-il été assassiné chez lui? „pourquoi nôtre grand Pontife Scævola, qui étoit un „exemple de modération & de prudence, a-t-il été „massacré devant la statue de Vesta? pourquoi quel„que tems auparavant y eut il quantité de nos plus „illustres citoiens égorgés par Cinna? pourquoi Ma„rius, le plus grand traitre qui fut jamais, eut-il le „pouvoir de contraindre un homme tel que Catulus „à se donner la mort lui-même. . . . . . Comme on

 „ne

„ne croira pas que des personnes sensées gouvernent „une famille, un Etat, où l'on ne verra point les bon„nes actions reçompensées & les mauvaises punies: „aussi n'est-il pas croïable, qu'une providence divine „& toute bonne souffre, que les scelerats & les hon„nêtes gens soient traités de la même maniere. Mais „Dieu, repondrez-vous, néglige les choses de peu „d'importance & ne prend pas garde à un champ & „à une vigne, qui sont gatés par la grêle & par „la secheresse. Les Rois même n'entrent pas dans tous „les petits details du gouvernement. Vous repondrés „juste, si en citant Rutilius, je m'étois plaint de la „ruine de ses champs; mais je parlois d'un mal qui „le touche lui-même, de son exil. Dieu ne fait pas „attention à tout, de même que les Rois, quelle com„paraison! Si les Rois négligent quelque chose, le „défaut seul de connoissance les peut excuser. Mais „pour Dieu on ne sauroit l'excuser sous le pretexte „d'ignorance.„ *Debebant illi quidem omnes bonos efficere, siquidem hominum generi consulebant. Sin id minus: bonis quidem certe consulere debebant. Cur igitur duo Scipiones, fortissimos & optimos viros, in hispania Pœnus oppressit? cur Maximus extulit filium Consularem? Cur Marcellum Annibal interemit? Cur Paullum Cannæ sustulerunt? Cur Pœnorum crudelitati Reguli corpus est præbitum? Cur Africanum domestici parietes non texerunt? Sed hæc vetera, & alia permulta: propiora videamus. Cur avunculus meus, vir innocentissimus, idemque doctissimus, P. Rutilius in exsilio est? cur sodalis meus interfectus domi suæ, Drusus? cur temperantiæ, prudentiæque specimen, ante simulacrum Vestæ, pontifex maximus est Q. Scævola trucidatus? cur ante etiam tot civitatis principes a Cinna interemti? cur omnium perfidiosissimus, C. Marius, Q. Catulum, præstantissima dignitate virum, mori*

mori potuit jubere? . . . . . *Ut enim nec domus, nec respublica ratione quadam & disciplina designata videatur, si in ea nec recte factis præmia exstent ulla, nec supplicia peccatis: sic mundi divina in homines moderatio, profecto nulla est, si in ea discrimen nullum est bonorum & malorum.* Id. ib. Cap. XV.

L'on voit que les Manichéens trouvoient, dans les philosophes payens les plus éclairés, de très fortes raisons pour favoriser leur dogme, aussi leur Secte se repandit beaucoup, & elle eut fait de bien plus grands progrès, si la violente persécution, qu'elle essuya, ne l'avoit diminuée, & à la fin totalement dissipée. Les Empereurs en vinrent jusqu'à emploier le fer & le feu. C'est assez souvent les raisons, que bien des Princes mettent en usage pour convaincre les hérétiques, qui n'ont point de soutien, & qui ne peuvent faire aucune deffense contre les violences les plus fortes.

Deux grands hommes ont écrit sur les Manichéens: Mr. *de Beausobre* & Mr. *Bayle*. Le premier a fait l'histoire de ces Sectaires. Il les décharge avec raison d'un grand nombre de fausses imputations, qu'on leur avoit faites. Il montre qu'on leur a prêté bien des erreurs, qu'ils n'ont point soutenues, & qu'on leur a imputé plusieurs crimes dont ils n'étoient pas coupables. Cela lui donne souvent occasion de justifier des personnes, qui ont été la victime innocente de l'esprit dangereux, qui regne dans toutes les religions, où l'on cherche également à donner un mauvais tour aux opinions, & aux actions de tous ceux, qui sont dans une Communion différente, de celle où l'on est engagé.

Quant à Mr. *Bayle*, il examine en philosophe les raisons, dont se servoient les Manichéens, pour soutenir

leur dogme, & celles qu'ils auroient encore pu emploïer. „Afin que l'on voie, *dit-il*, combien il feroit „difficile de refuter ce faux fifteme, & qu'on en con„clue qu'il faut recourir aux lumieres de la revelation „pour le ruiner, feignons ici une difpute entre Me„liffus & Zoroaftre: ils étoient tous deux payens, & „grands philofophes. Meliffus, qui ne reconnoiffoit „qu'un principe, diroit d'abord, que fon fifteme s'ac„corde admirablement avec les idées de l'ordre: l'Etre „néceffaire n'eft point borné; il eft donc infini & „tout puiffant, il eft donc unique; & ce feroit une „chofe monftrueufe & contradictoire, s'il n'avoit pas de „la bonté & s'il avoit le plus grand de tous les vices, „favoir une malice effentielle. Je vous avoue, repon„droit Zoroaftre, que vos idées font bien fuivies, & „je veux bien vous avouer, qu'à cet égard vos hypo„thefes furpaffent les miennes: je renonce à une ob„jection, dont je me pourrois prévaloir, qui feroit de „dire que l'infini, devant comprendre tout ce qu'il-y„a de realités, & la malice n'étant pas moins un être „réel que la bonté, l'Univers demande qu'il y ait des „êtres méchants & des êtres bons; & que comme la „fouveraine bonté, & la fouveraine malice, ne peuvent „pas fubfifter dans un feul fujet, il a fallu néceffaire„ment qu'il y eut dans la nature des chofes un être „effentiellement bon, & un autre être effentiellement „mauvais; je renonce, dis-je, à cette objection, je „vous donne l'avantage d'être plus conforme que moi „aux notions de l'ordre: mais expliquez-moi un peu, „par votre hypothefe, d'où vient que l'homme eft mé„chant, & fi fujet à la douleur & au chagrin. Je „vous défie de trouver dans vos principes la raifon „de ce phénomene, comme je la trouve dans les „miens; je regagne donc l'avantage: vous me fur„paffez

„passez dans la beauté des idées, & dans les raisons „*à priori;* & je vous surpasse dans l'explication des „phénomenes, & dans les raisons *à posteriori.* Et „puisque le principal caractere d'un bon sisteme est „d'être capable de donner raison des experiences, & „que la seule incapacité de les expliquer est une preuve „qu'une hypothese n'est point bonne, quelque belle „qu'elle paroisse d'ailleurs; demeurez d'accord que „je frappe au but en admettant deux principes, & „que vous n'y frappez pas, vous qui n'en admettés „qu'un. *Dict. Hist. & Crit. art. manichéens.*

Il y a deux manieres de refuter les objections de Mr. *Bayle*. La premiere, c'est par les seuls arguments philosophiques: la seconde, c'est par le secours de la revelation. Nous examinerons ici ces deux différentes façons d'attaquer le dogme des deux principes, & nous verrons qu'on ne peut le renverser, que par les raisons & les lumieres que nous fournit la revelation. Voila une nouvelle preuve, de ce que nous avons soutenu dans nos dissertations sur *Ocellus*, qu'il est impossible sans la revelation, que l'esprit humain puisse être assuré, d'une maniere évidente, des verités qui paroissent les plus claires, & qu'il est nécessaire, ainsi que le dit *S. Thomas*, „que les hommes reçoivent par l'au„torité de la foi, non seulement les choses qui sont au „dessus de la raison, mais même celles que la raison „peut connoître, à cause de la certitude; la raison hu„maine étant fort défectueuse dans les choses divines.„ *Necessarium est homini accipere per modum fidei non solum ea quæ sunt supra rationem, sed etiam ea quæ per rationem cognosci possunt, propter certitudinem. Ratio enim humana in rebus divinis est multa deficiens.* S. Thom. II. Quæst. 2 & 4.

Mr. *Leibnitz*, voulant repondre aux difficultés, qui paroissent favoriser le dogme des deux principes, pré-

tendit, qu'il resulte de la suprême perfection de Dieu, qu'en produisant l'Univers, il a choisi le meilleur plan possible, où il y a le plus de varietés avec le plus d'ordre; l'espace, le lieu, les tems, les mieux ménagés; le plus d'effets produits par les loix les plus simples; le plus de connoissances, le plus de bonheur & de bonté dans les créatures, que l'Univers en pouvoit admettre; car tous les êtres possibles, prétendant à l'existence, dans l'entendement de Dieu, à proportion de leurs perfections, le résultat de toutes ces productions doit être le monde actuel, & le plus parfait qu'il soit possible. „Ce monde corporel est une machine „ou une montre, qui va toujours sans que Dieu la „corrige, parcequ'il a tout prévu & remedié à tout „par avance. Il y conserve la même quantité de la „force totale & absolue, de la force respective, directive; les loix de la convenance sont melées avec les „loix geometriques. Rien n'existe, ni n'arrive sans „une raison suffisante: les changemens ne se font point „brusquement, ou par sauts; mais par degrés & par „nuances comme dans la suite des nombres.„ *Voyez la Theodicée en divers endroits, & le Sisteme nouveau de la Nature & de la communication des substances, aussi-bien que de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps, inseré au Journal des savans 27 Juin & 27 Juillet 1695.*

La base du sisteme de Mr. de *Leibnitz* c'est donc, 1°. que de tous les mondes possibles, le meilleur est celui que Dieu s'est librement déterminé de produire; 2°. que la raison n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans ce monde, soit qu'on les connoisse par la lumiere naturelle ou d'une maniere extraordinaire. Ce sont là les deux points que nous allons examiner bientôt. Mais nous croions devoir d'abord remarquer, que ce sisteme, loin d'être nouveau

étoit

étoit celui des Pythagoriciens, des Platoniciens, & des Stoïciens, ainsi que les Lecteurs auront pu s'en appercevoir, par ce que nous avons deja dit à ce sujet: les Juifs même connurent ce sisteme; & *Philon* explique fort clairement ce choix du meilleur monde possible, parmi tous ceux que Dieu s'étoit representé pouvoir avoir lieu. „Dieu, *dit Philon*, prévoiant, comme Dieu, qu'on ne sauroit bâtir un bel ouvrage sans „un beau modele, & qu'aucune chose sensible ne sauroit être parfaite & sans défaut, si elle n'est con„struite selon son modele & sa forme intellectuelle: „voulant créer ce monde visible, il en construisit au„paravant en soi-même le modele original, afin qu'à „l'exemple & à l'imitation de ce monde incorporel, „& divin, il en fit un nouveau, corporel, le quel „seroit l'image nouvelle du premier, contenant dans „soi autant de choses sensibles, comme il y en avoit „d'intellectuelles dans le modele intelligible. . . . . . „Ainsi de même qu'une Ville, qui est d'abord con„struite dans l'esprit d'un architecte, n'a point encore „de place au dehors de l'esprit de l'ouvrier: de même „le monde composé & arrangé intellectuellement n'a „pu avoir lieu, que lorsque la raison divine l'a orné, „& embelli de toutes les qualités possibles. Προλαβὼν γὰρ ὁ Θεὸς ἅτε Θεὸς, ὅτι μίμημα καλὸν οὐκ ἄν ποτε γένοιτο; καλȣ̃ δίχα παραδείγματος, ȣ̓δέ τι τῶν αἰσθητῶν ἀνυπαίτιον, ὃ μὴ πρὸς ἀρχέτυπον καὶ νοητὴν ἰδέαν ἀπεικονίσθη, βȣληθεὶς τὸν ὁρατὸν τȣτονὶ κόσμον δημιȣργῆσαι, προεξετύπȣ τὸν νοητὸν, ἵνα χρώμενος ἀσωμάτῳ, καὶ θεοειδεστάτῳ παραδείγματι, τὸν σωματικὸν ἀπεργάσηται, πρεσβυτέρȣ νεώτερον ἀπεικόνισμα, τοσαῦτα περιέξοντα αἰσθητὰ γένη, ὅσα περ ἐν ἐκείνῳ νοητά. . . . . . Καθάπερ ȣ̃ν ἡ ἐν τῷ ἀρχιτεκτονικῷ προδιατυπωθεῖσα πόλις, χώραν ἐκτὸς ȣ̓κ εἶχεν, ἀλλ' ἐνεσφράγιστο τῇ τȣ̃ τεχνί-

τεχνίτου Ψυχῇ, τὸν αὐτὸν τρόπον ὐδ' ὁ ἐκ τῶν ἰδεῶν κόσμος ἄλλον ἂν ἔχοι τόπον, ἢ τὸν θεῖον λόγον τὸν ταῦτα διακοσμήσαντα. *Deus enim ubi pro ſua deitate prævidit, imitamentum pulchrum non poſſe absque exemplari pulchro exiſtere, nec ſenſibile quicquam reprehenſionis expers fore, quod non archetypo intelligibilis ideæ reſpondeat, poſtquam decrevit viſibilem huncce mundum condere, prius formavit ſimulacrum ejus intelligibile, ut ad exemplar incorporci Deoque ſimillimi, corporeum abſolveret mundum recentiorem hunc antiquioris effigiem, totidem complexurum ſenſibilia genera, quot in illo intelligibilia. . . . . Quemadmodum igitur illa in archytecto præſignata urbs locum extra nullum habuit, tantum impreſſa artificis animo: eodem modo ne ille quidem ex ideis conſtans mundus alibi locum habere poterat, quam in Dei verbo quod adornavit hæc omnia.* Philonis Judæi lib. de mundi opificio. pag. 3.

L'on voit aiſement que c'eſt ſur ces idées du monde intellectuel & du monde corporel, faits ſur le meilleur modele, que Mr. *Leibnitz* a formé ſon ſiſteme. Venons actuellement aux difficultés qui s'y trouvent. On accordera à Mr. *Leibnitz*, par la foi, que le monde, aiant été créé par Dieu, qui agit néceſſairement d'une maniere parfaite, doit par conſéquent n'avoir aucun défaut, mais dès qu'il voudra démontrer cette verité philoſophiquement, il ſe trouvera accablé de mille difficultés inſurmontables. Et non ſeulement on lui prouvera, que ce monde ne merite pas d'être regardé comme le meilleur entre les poſſibles; mais au contraire, qu'il eſt le plus mauvais, & par conſéquent qu'il eſt impoſſible que Dieu ſoit l'auteur de tout ce qui s'y trouve, & qu'il ait, en le faiſant, (pour me ſervir des expreſſions de Mr. *Leibnitz*) tout prévu, tout reglé, que rien ne s'y faſſe ſans ſa permiſſion & ſans

ſa

sa volonté, puisque le mal, soit physique soit moral, y domine infiniment au dessus du bien.

Pour mettre cette objection (insoluble par la simple philosophie) dans tout son jour, examinons le sort d'un des Etats, qui nous paroit avoir le moins essuié de changement, & de bouleversement, & voions combien pendant deux cens ans le mal y a prédominé sur le bien.

Parcourons le sort de la France depuis *François I* jusqu'à la mort de *Louis XIV*. Nous verrons d'abord les françois reduits à la mendicité, obligés de vendre jusqu'aux vases sacrés, pour rachêter un Roi, qui après avoir fait couler tant de sang humain, dans différentes guerres, est fait prisonnier dans une bataille, où la moitié de la noblesse est détruite. A peine est-il revenu dans ses Etats, qu'il fait pendre, bruler un grand nombre d'honnêtes gens, parcequ'ils suivoient quelques opinions sur la religion, différentes de celles qu'il avoit: & ce qu'il y a de plus affreux, c'est que pendant qu'il livroit aux flames les protestans en France, il les protegeoit, les secouroit en Allemagne, & contribuoit, autant qu'il étoit possible, à y détruire le parti catholique; parceque *Charles-quint* son ennemi en étoit le chef. Il mourut enfin, & recommanda, dit *Mezerai*, à son fils, de diminuer les tailles & les impots qu'il avoit haussés excessivement, & dont il avoit accablé ses peuples. Mais s'il vouloit, ajoûte ce veridique historien, que ses dernieres volontés fussent accomplies, il en falloit faire executeurs, ceux qui devoient être les Ministres de son fils; ce Prince les ensevelit dans l'oubli, avant que son pere le fut dans le cercueil.

Henri II. étant monté sur le trône, continua la guerre, & le sang humain fut repandu en abondance pendant plusieurs années. Enfin la débauche & le luxe

luxe de la Cour, qui épuisoient les provinces, succéderent à la guerre: aussi *Henri* laissa-t-il quinze millions de dettes, somme exorbitante pour ces tems. „Presque „tous les vices, *dit Mezerai*, qui ruinent les grands „Etats, regnerent dans sa Cour: le luxe, l'impudicité, „le libertinage, le blasphème. La cruauté de *Henri II* „égala la dépravation de ses mœurs. Lorsque la Cour „étoit lassée de jeux & de plaisirs, dit encore *Mezerai*, „on vit succeder les affreux supplices de quantité de „miserables Protestans, qui furent brulés en Grêve: on „les guindoit en haut avec une chaîne de fer, puis „on les laissoit tomber dans un grand feu, ce qu'on „réiteroit plusieurs fois. Il voulut même repaitre ses „yeux de ce tragique spectacle; & l'on dit que les „cris horribles d'un de ces malheureux, qui avoit été „son valet de chambre, lui frapperent si vivement l'ima„gination, que toute sa vie, il en eut de fois à autres „de très facheux & importuns ressouvenirs, qui le fai„soient tressaillir. Quoiqu'il en soit, il est constant „que la fumée de ceux qu'on rotissoit de la sorte, en„trant dans la tête de bien des gens, qui voiant d'un „côté leur constance, & de l'autre les dissolutions „scandaleuses de la Cour, appelloient cette rigueur une „persecution, & leur suplice un Martyre.„

L'imbecile *François II* succèda à son pere *Henri*: la foiblesse de son regne, court & malheureux, donna naissance aux divisions des *Guises* & des *Bourbons*.

Enfin *Charles IX* monta sur le trone. C'étoit à lui qu'il étoit reservé de faire assassiner une moitié de ses sujets par l'autre. A quoi serr de rappeller ici toutes les horreurs de la S. *Bartelemi?* quelle est la personne, qui sache lire, qui n'ait fremi en voiant la description de ces affreux massacres, que les *Guises* & *Charles* excitoient d'une maniere aussi cruelle que feroce.

„Pour faire, *dit Mezerai*, en petit le tableau de cet „horrible massacre, il dura sept jours entiers: les trois „premiers, savoir depuis le Dimanche, jour de S. *Bar-„telemi* jusqu'au Mardi,, dans sa grande furie; les qua-„tre autres jusqu'au Dimanche suivant avec un peu „plus de ralentissement. Durant ce tems il fut tué „près de 5000 personnes de diverses sortes de mort, „& plusieurs de plus d'une sorte; entre autres cinq à „six cens gentils-hommes. On n'épargna ni les vieil-„lards, ni les enfans, ni les femmes grosses: les uns „furent poignardez, les autres tués à coups d'épée, „de halebarde, d'arquebuse ou de pistolet, quelques „uns précipités par les fenêtres, plusieurs trainés dans „l'eau, & plusieurs assommés à coups de croc, de mail-„let ou de levier. Il s'en étoit sauvé sept à huit cens „dans les prisons, croiant trouver un azile sous les „ailes de la justice; mais les Capitaines, destinés pour „le massacre, se les faisoient amener sur une planche „près la valée de Misere, où ils les assommoient à „coups de maillet, & puis les jettoient dans la riviere. „Un boucher étant allé le mardi au Louvre, dit au „Roi qu'il en avoit tué cent cinquante la nuit pré-„cedente, & un Tireur d'or se vanta souvent, mon-„trant son bras, qu'il en avoit expedié quatre cens „pour sa part.

„Les plus signalés des massacrés, outre l'Amiral „& *Teligni*, étoient le Comte de la *Rochefoucaud*, le „Marquis de *Renel* frere uterin du Prince de *Portian*, „le Baron de *Lavardin*, *Baudiné* frere de *Dacier*, *Fran-„çois* de *Nompar*, *Caumont-la Force*, & son fils ainé, „le brave *Piles*, *François de Quellevé-Pontivy*, *Brion*, „*Puviaut*, *Pardaillan*, *Montalbert*, *Valavoire*, *Guerchy*, „*Pierre de la Place* premier Président de la Cour des „Aides, *Francour* Chancelier du Roi de Navarre, & *Lome-*

„*Lomenie* Secretaire du même Roi. Qui le pourroit „croire, de tant de vaillans hommes, pas un ne mou„rut l'épée à la main que *Guerchy*, & de six à sept „cens maisons, qui furent saccagées, il n'y en eut „qu'une qui fit resistance. . . . . . Ceux qui étoient „logés dans le Louvre ne furent pas épargnés. Après „qu'on les eut dèsarmés, & chassés des chambres où „ils couchoient, on les égorgea tous les uns après les „autres, & on exposa leurs Corps tout nuds à la porte „du Louvre; la Reine Mere étant à une fenêtre qui „repaissoit ses yeux de cet horrible spectacle.„

Charles imitant la cruauté de l'infernale *Medicis* sa mere tiroit, avec une arquebuse par les fenêtres du Louvre, sur ceux qui fuioient au de là de la riviere. Ces mêmes massacres eurent lieu dans la moitié des Villes du Roiaume.

Quelque tems après ces horreurs épouvantables *Charles* mourut, selon toute apparence empoisonné par sa Mere, qui avoit promis à son fils bien aimé *Henri III*, qu'il ne resteroit pas longtems en Pologne. Voici le portrait que fait *Mezerai* du Regne de *Charles IX*. „Les mêmes vices, de l'impudicité, du luxe, de l'im„pieté, & des abominations magiques qui avoient „regné sous *Henri II*, triompherent sous *Charles IX* „avec une licence effrenée. Outre ces dereglemens, „la trahison, l'empoisonnement, & l'assassinat devin„rent si communs, que ce n'étoit plus qu'un jeu de „perdre ceux de la mort des quels on croioit tirer „quelque avantage. Je ne parle point de cette fureur „meurtriere, que la diversité des religions avoit alu„mé dans les esprits des peuples de l'un & de l'autre „parti.„

Henri III étant monté sur le trone, tout son regne ne fut qu'une horrible confusion, où la fausseté, la dissimu-

dissimulation, la débauche, la cruauté triompherent tour à tour. La guerre civile continua presque toujours pendant son regne; il persécuta tantôt les protestans & tantôt les *Guises*: enfin, il fit assassiner ces derniers, & fut peu de tems après assassiné lui-même.

Après tant de crimes, d'infamies, d'assassinats, d'empoisonnemens, de flots de sang repandus, *Henri IV* par sa valeur, par sa fermeté, enfin par mille vertus, soumit ses sujets rebelles; ne se vangea de ses ennemis qu'en les accablant de bienfaits, & emploia tous ses soins à les rendre heureux. Il sembloit qu'après tant de maux, le bien alloit à la fin arriver; mais ce Roi dans le meilleur des mondes possibles est assassiné. Toutes ses bonnes intentions sont anéanties, & le désordre & la confusion se renouvellent plus que jamais.

Louis XIII succèda à son pere *Henri*, & fut appellé *Louis* le *Juste*, parcequ'il se contenta de laisser faire à ses Ministres & à ses favoris les plus grandes injustices, & qu'il ne les fit pas lui-même. Sous son regne les françois continuerent à s'égorger mutuellement, & la fureur des guerres civiles continua, par la mauvaise foi des Ministres de *Louis XIII*, qui violerent tous les privileges, que *Henri IV* avoit acordés à des sujets, qui lui avoient conservé la Couronne. Enfin *Louis* devint l'esclave d'un Prêtre ambitieux qu'il haïssoit, & qu'il fit également par foiblesse & par nécessité son premier Ministre. Cet homme revêtu de la pourpre romaine, & aiant en main toute la puissance de son Maître, fut vindicatif, sanguinaire & ambitieux. Ce furent là les trois qualités, qui formerent le fond de son caractere. Il fit condamner, comme sorcier, un prêtre qui avoit eu quelque demêlé avec lui, lorsqu'il n'étoit que simple Evêque. Il fit périr le petit fils d'un Historien illustre (Mr. de *Thou*), parcequ'il

qu'il avoit condamné, dans son histoire, les mœurs depravées d'un de ses ancêtres. Pour contenter son ambition, il mit l'Europe en feu, & fit dévaster l'Allemagne par les Suedois, dans le dessein d'abaisser la Maison d'Autriche. On voit aujourdhui l'utilité de tant de sang françois, repandu pendant deux Siécles, pour détruire les projets de cette Maison contre celle de Bourbon. Enfin ce Ministre, également pernitieux aux françois, & aux ennemis de la France, mourut. Le Roi son Maître ne lui survecut que fort peu, & *Louis* son fils parvint au trone.

Le regne de *Louis XIV* ne fut qu'une suite continuelle de guerres, dont les dernieres furent si malheureuses, qu'elles reduisirent ses peuples aux plus grandes extremités. Il chassa de son Royaume deux millions de sujets qui se repandirent, pour chercher un azile contre une persécution qu'ils n'avoient point meritée, sur toute la surface du meilleur des mondes possibles: il y en eut plusieurs, qui allerent jusques dans les Indes Orientales & Occidentales; la plus grande partie se retira en Angleterre, en Hollande & en Allemagne. Sous le regne de ce Roi on vit renouveller les persécutions des Diocletiens, & des Empereurs payens contre les chretiens. Les protestans furent pendus, roués, brulés, sans qu'on eut d'autre sujet de plainte contre eux, que de ce qu'ils étoient attachés à la religion, où ils avoient été élevés dès la tendre enfance, sous l'autorité des loix du Royaume, & à la faveur des privileges qui leur avoient été accordés par *Henri IV*, confirmés par *Louis XIII*, & par ce même *Louis XIV*, à qui ils avoient toujours été très fideles, pendant que ses autres sujets s'étoient revoltés contre lui dans sa minorité. Ceux qui veulent excuser *Louis* disent, qu'il ignora les cruautés, que les Inten-

Intendans, & les Gouverneurs commirent. Les gens, qui parlent ainsi, justifient son cœur au dépend de son esprit, & de son jugement : C'est tout ce que l'on pourroit dire en faveur de ces Rois faineans, qui enfermés dans leurs palais ignoroient parfaitement ce qui se passoit dans leur Royaume.

Après tant de sang repandu, & tant de miseres, dont les peuples étoient accablés, *Louis* mourut lorsqu'il songeoit à reparer, autant qu'il lui seroit possible, les malheurs dans les quels la France étoit plongée. Les peuples si longtems vexés par des impots exorbitans, & par des guerres malheureuses, se livrerent à une joie immoderée, mais elle fut de courte durée. Le Sisteme, sous la minorité de *Louis XV*, acheva de ruiner la fortune des familles, qui avoient échappé à la fureur de la guerre, & à la dureté des impots.

Il ne faut pas croire, que pendant l'espace des deux cens ans, que nous venons de parcourir, les autres Etats du meilleur monde possible jouissoient d'un meilleur sort. L'Allemagne ètoit perpetuellement déchirée par des guerres inteltines & étrangeres. Les Espagnols détruisoient les habitans d'un monde nouveau, qu'ils avoient découvert : ils poussoient leurs cruautés jusques à nourrir de gros chiens de la chair des Indiens, dont ils faisoient une espece de boucherie : ils bruloient à petit feu les Rois, pour savoir d'eux où étoient leurs tresors : ils persécutoient les Flamands, qui ne pouvant plus souffrir les tirannies de *Philippe II* se revolterent. En Angleterre *Henri VIII*, & sa fille *Marie* faisoient les cruautés les plus grandes. *Cromwel* conduisoit *Charles II* son Roi sur l'échafaut, où ce Prince eut le cou coupé. En Suede, *Christierne* faisoit égorger dans un jour tout le Sénat de Srockholm, & presque toute sa noblesse suedoise : il traitoit les

D Danois,

Danois, ses sujets, avec tant de barbarie, qu'ils le chasserent à la fin de son trone. En Portugal & en Espagne l'Inquisition alumoit, encore plus souvent qu'elle ne le fait aujourdhui, ces buchers ardents où tant de victimes infortunées sont immolées à la superstition.

Je demande actuellement, si l'on avoit voulu faire le plus mauvais monde, entre tous les possibles, si l'on auroit pu en trouver un plus détestable, que celui qu'on dit être le meilleur?

Jusques ici nous n'avons encore considéré que le mal moral; disons un mot du mal physique. D'où viennent, dans le meilleur des mondes, ces pestes générales, qui de tems en tems détruisent, sur la surface de toute la terre, une partie du genre humain? ces tremblemens de terre, qui renversent des Provinces entieres? ces maladies épidemiques, qui font de si cruels ravages? ces orages, ces débordemens de rivieres, ces inondations qui submergent tout à coup de vastes contrées? pourquoi tous ces différents fléaux dans le meilleur des mondes? ils devroient naturellement n'être le partage que du plus mauvais des possibles.

Citoiens de *Marseille*, habitans d'*Aix*, d'*Arles*, de *Toulon*, d'*Avignon*, de *Carpentras*, & de tant d'autres grandes Villes, lorsque la mort dévorante habitoit parmi vous; que l'enfant à la mamelle expiroit en prennant le sein de sa mere déjà morte; que le pere, temoin du malheur de sa famille, sentoit approcher les attaques d'un venin, dont il alloit périr; pourquoi gémir, pourquoi vous plaindre du mal qui vous opprimoit, vous viviés dans le meilleur des mondes possibles: la peste, qui faisoit tant de ravage parmi vous, étoit une suite de la raison suffisante. Et vous Portugais écrasés, sous les ruines immenses de *Lisbonne*, dans le moment que vous étiés prosternés devant les autels, pour remercier

le

le Ciel des biens qu'il vous donnoit, vous viviés aussi dans le meilleur des mondes, & ceux qui parmi vous ont échappé à la mort, & qui habitent au milieu de ces ruines, agitées & ébranlées encore très souvent par un feu souterrain, sont habitans du plus excellent des mondes possibles.

Malades incurables, accablés de douleurs aigues, repandus en si grande quantité dans tous les hopitaux de l'Europe, rejouissez-vous, vous êtes dans le meilleur des mondes: il n'est aucun de vous dont la maladie ne soit occasionnée par la raison suffisante: apprennez que rien n'arrive sans elle; instruisés-vous du Sisteme de *Leibnitz*, & vous verrés qu'il falloit absolument, que vous eussiés la goute, la gravelle, la fievre, la dissenterie, le pourpre, la lepre, & même la rage. Tout cela étoit une suite de l'harmonie préétablie dans le meilleur des mondes possibles.

Que repondent à des objections si pressantes les Leibnitziens? ils disent que l'homme seul est la cause du mal; mais nous avons déjà vu, que selon plusieurs Philosophes, le mal n'a pu émaner de l'homme, parcequ'alors il auroit créé un être effectif, & qu'il y auroit donc des êtres réels qui seroient émanés, par la création, d'un autre principe que Dieu, qui nécessairement est l'auteur de tous les êtres possibles qui existent, lui seul aiant le pouvoir de les créer. Abandonnons cet argument, & venons à d'autres encore plus pressans.

D'où vient, Dieu souverainement bon & souverainement puissant, aiant prévu la chute d'Adam ne l'empecha-t-il pas? Dieu, dira-t-on, lui avoit accordé le libre arbitre, & il étoit le maître de pecher, ou de ne pas pecher; ainsi Dieu laissa aller les choses selon qu'il les avoit reglées, dans l'harmonie qu'il avoit

préétablie. Je reponds à cela, qu'il est impossible de comprendre, qu'un Etre souverainement bon ait établi un certain acord général dans l'Univers, dont il savoit qu'il resulteroit tout le mal possible. A quoi servoient le libre arbitre & la raison à *Adam?* Dieu connoissoit certainement, qu'il ne s'en serviroit que pour faire le mal. De quelle utilité est un don à un homme, qu'on connoit devoir en faire un très mauvais usage, & qui bien loin de lui être utile, lui deviendra non seulement pernitieux mais encore à toute sa posterité. „On n'ex-„cuseroit pas, (*dit Cotta, en refutant le Stoicien Balbus*) „un Medecin qui ordonneroit le vin à son malade, „sachant que le malade le boira pur, & aussi-tôt en „mourreroit. La providence n'est pas moins blamable „d'avoir donné la raison aux hommes, qu'elle savoit „devoir en abuser.„ *Ut, si medicus sciat, eum ægrotum qui jussus sit vinum sumere, meratius sumturum, statimque periturum, magna sit in culpa: sic vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem dederit iis, quos scierit ea perverse & improbe usuros.* Cicer. de Nat. Deor. lib. III. Cap. 31.

On ne peut nier, qu'il paroit bien plus convenable a la nature d'un Etre souverainement bon, d'empêcher absolument le mal, pouvant le faire, que d'établir un remede très-incertain & souvent inutile, pour le détruire. La plus solide gloire que celui, qui est le maître des autres, puisse acquerir, c'est de maintenir parmi eux l'ordre, la paix, la vertu, le contentement de l'esprit, & la santé du corps. Le plus grand amour qu'un Etre parfaitement bon & souverainement puissant puisse temoigner pour la vertu, est de faire, s'il le peut, qu'elle soit toujours pratiquée, sans aucun mélange de vice. Permettre au crime d'inonder l'Univers, sauf à le punir après l'avoir longtems toleré,

c'est

c'eſt non-ſeulement n'avoir pas pour la vertu la plus grande affection, que l'on puiſſe concevoir, mais c'eſt agir comme agiroit un Etre naturellement mauvais, qui laiſſeroit pecher, pouvant l'empecher, pour avoir le plaiſir de punir. La plus grande haine que l'on puiſſe avoir pour le mal, n'eſt pas de le punir, lorsqu'il eſt fait, mais c'eſt d'empêcher qu'il n'ait lieu. On n'eſt excuſable de ſouffrir le mal, que lorsqu'on ne ſauroit y remedier; ſi l'on peut l'éviter & qu'il arrive, ſoit par des voies morales, ſoit par des voies phyſiques, on eſt auſſi condamnable, que ſi on l'avoit occaſionné, puisqu'on a pu non ſeulement l'écraſer dès ſa naiſſance, mais prévenir qu'il ne naquit.

Si l'homme venoit purement d'un bon & unique principe, il faudroit, ſuivant les idées que nous avons de l'ordre, qu'il eut été créé, non ſeulement ſans aucun mal, mais même ſans aucune inclination au mal. Si l'on objecte, qu'il avoit ſimplement la force de ſe déterminer au mal, & qu'il eſt ſeul coupable du mal moral, qui s'eſt introduit dans l'Univers, on ne ſera guere plus avancé; car Dieu avoit prévu que l'homme pecheroit, & qu'il ſe ſerviroit mal de ſon franc arbitre, puisqu'on ne peut nier, que tout ne ſoit préſent & connu à la Divinité. Or ſi Dieu avoit prévu le peché de l'homme, qui le rendroit malheureux lui & toute ſa poſterité, il devoit l'empecher, parcequ'il eſt contre la nature d'un Etre parfaitement bon, de permettre qu'il ſoit obligé d'accabler ſes créatures de toutes ſortes de malheurs. „Vous „dites toujours, *dit Cotta au Stoicien Balbus*, c'eſt la faute „des hommes, ce n'eſt pas celle des Dieux: mais ne „ſe moqueroit-on pas d'un Medecin ou d'un pilote, „qui pourtant ne ſont que de foibles mortels, s'ils „accuſoient de leur mauvais ſuccès la violence de la „maladie ou de la tempête? qui vous eut appellé, leur

„diroit on, s'il n'y avoit eu du peril? or ce raisonnement est bien plus fort contre les Dieux. C'est la „faute de l'homme, dites-vous, s'il commet des cri„mes? que ne lui donnoit-on une raison, qui ne fut „capable ni de fautes, ni de crimes..„ *Sed urgetis identidem, hominum esse istam culpam, non Deorum. Ut si Medicus gravitatem morbi, gubernator vim tempestatis accuset: etsi hi quidem homunculi, sed tamen ridiculi. Quis enim te adhibuisset, dixerit quispiam, si ista non essent? contra Deum licet disputare liberius: in hominum vitiis ais esse culpam. Eam dedisses hominibus rationem, quæ vitia culpamque excluderet.* Cicer. de Natura Deor. lib. III. Cap. 31.

Il ne reste qu'une ressource aux deffenseurs de l'origine du mal par la chute d'*Adam:* c'est de dire, que Dieu ne l'avoit pas prévue. Mais outre qu'un pareil sentiment détruit, de fond en comble, la prévoiance & la préscience de Dieu, & qu'il est absurde, en tout sens, de prétendre, que Dieu aiant combiné, & choisi entre tous les mondes possibles, il n'ait pas prévu ce qui arriveroit dans celui, dont il avoit fait choix: on peut repondre à cette foible objection; que si Dieu n'avoit pas prévu la chute d'Adam & la naissance du mal, il l'avoit du moins jugé possible, & il devoit par les mêmes raisons, que s'il l'avoit prévue, empecher qu'elle ne put arriver, & entrainer après elle tant de suites funestes. Car la bonté d'un Etre infiniment parfait ne seroit pas infinie, si l'on pouvoit avoir une notion d'une bonté plus grande que la sienne. Or il est certain, qu'un être bon doit non seulement s'opposer à tout ce qu'il sait devoir procurer le mal, mais même à ce qu'il soupçonne pouvoir y donner lieu: il empeche également, dans ce cas, celui qu'il prévoit & celui qu'il pense être simplement possible.

possible. S'il agissoit autrement, il ressembleroit à ces Dieux, dont se moque Cotta, qui sans savoir le mal qui devoit en arriver, avoient accordé aux hommes, comme des graces, les dons qui leur étoient devenus les plus pernitieux. „Comment est-il possible, *dit* „*Cotta*, que les Dieux aient pu tomber dans l'erreur? „quand nous laissons nos biens à nos enfans, c'est „dans l'espérance qu'ils en feront un bon usage, nous „pouvons y être trompés; mais comment un Dieu „a-t-il pu l'être? Ainsi que le fut le Soleil, lorsqu'il „confia son char à son fils Phaeton? ou comme Neptune, „lorsqu'aiant permis à Thesée son fils de lui demander „trois choses; Thesée lui demanda la mort d'Hippo„lyte? Fictions de poëte; à nous autres philosophes „il nous faut du vrai. Cependant, si ces Dieux avoient „prévu, que leur facilité seroit funeste à leurs enfans, „on leur feroit un crime d'avoir été bons & complai„sans à ce prix-là.„ *Ubi igitur locus fuit errori Deorum? nam patrimonia spe bene tradendi relinquimus; qua possumus falli: Deus falli qui potuit? an ut Sol, in currum cum Phaethontem filium sustulit: aut ut Neptunus, cum Theseus Hippolytum perdidit, cum ter optandi à Neptuno patre habuisset potestatem? Poetarum ista sunt: nos autem philosophi esse volumus, rerum auctores, non fabularum. Atque ii tamen ipsi Dii poetici, si scissent perniciosa fore illa filiis, peccasse in beneficio putarentur.* Cicer. de Nat. Deor. lib. III. cap. 31.

Il ne peut donc convenir à un Etre souverainement parfait, de donner aux hommes, en présent, un franc arbitre, dont il sait qu'ils feront un usage, qui leur sera pernitieux. Il n'appartient qu'à un Etre malfaisant & mauvais d'accorder des dons aux créatures, qui doivent certainement leur devenir nuisibles ou inutiles. Si un Souverain faisoit distribuer à tous ses soldats

des armes, qui pourroient les garantir de la mort dans le besoin, mais qu'il ſçut certainement, que loin de s'en servir à cet uſage, ils les emploieroient à s'entretuer les uns les autres; ne seroit-il pas coupable du mal, que produiroient ces dangereuſes armes, & ne vaudroit-il pas mieux qu'il ne leur en eut pas donné? Voila cependant ce qui arrive dans le meilleur des mondes poſſibles, où le reſultat de la prétendue harmonie préétablie doit être néceſſairement la cauſe de tout le mal, que nous voions arriver dans le monde. Car tout aiant été arrangé dans le commencement, le peché d'*Adam* étoit une ſuite néceſſaire de cet arrangement, & il étoit impoſſible qu'il fit uſage de cette prétendue liberté qu'il avoit.

S'il eſt vrai, comme le prétend Mr. *Leibnitz*, que Dieu ait créé l'ame dans le meilleur des mondes poſſibles, de telle maniere, que par le moien de l'harmonie préétablie, elle n'a beſoin de recevoir aucune influence phyſique du corps, & que le corps s'accommode de même aux volontés de l'ame par ces loix préétablies: ſi les perceptions de l'ame lui arrivent par ſa propre conſtitution originaire, qui lui a été donnée dès ſa création, & qui fait ſon caractere individuel; il faut regarder les hommes comme de doubles pendules, ou comme des marionettes corporelles ſpirituelles; car le premier mouvement de la monade corporelle entraine néceſſairement le ſecond, & la premiere penſée de la monade qui conſtitue l'ame, fait ſuccéder indiſpenſablement la ſeconde. Ainſi, dans le choix du meilleur monde, la chûte d'*Adam* étoit d'une néceſſité abſolue: & les horreurs, les maux, les crimes, les maladies, dont ce monde eſt pour ainſi dire ſubmergé, devenoient une ſuite du choix, que Dieu en faiſoit entre tous les poſſibles. Qu'eut-il donc

choiſi

choisi de pis, s'il avoit créé le plus mauvais qui fut entre les possibles?

Après avoir montré la foiblesse de tous les raisonnemens philosophiques contre un dogme, dont on sent la fausseté, sans pouvoir cependant trouver, pour le détruire, des arguments dans la foible raison humaine; attaquons ce dogme avec le secours de la revelation & nous le reduirons bientôt en poudre.

Les notions les plus distinctes, les plus claires, les plus évidentes, & les plus certaines que nous aions de l'ordre, nous montrent qu'un Etre, qui existe par lui-même, qui est nécessairement éternel, doit être unique, infini, tout puissant, & doué de toutes sortes de perfections. Il n'y a donc rien de si absurde que d'admettre deux Dieux, ou deux différents principes de toutes les choses indépendans l'un de l'autre. „Si „nous supposons, *dit S. Jean Damascene*, plusieurs Dieux, „il est nécessaire que nous en appercevions la différence. „Car si nous trouvons dans eux les mêmes qualités, „& s'ils ne différent en rien, il est naturel de croire „qu'il faut plutôt qu'il y en ait un seul que plusieurs. „Si au contraire ils différent dans leur essence, où est „donc la perfection de ces différents Dieux.„ Εἰ οὖν πολλοὺς ἐροῦμεν θεοὺς, ἀνάγκη διαφορὰν ἐν τοῖς πολλοῖς θεωρεῖσθαι· εἰ γὰρ οὐδὲ μία διαφορὰ ἐν αὐτοῖς, εἷς μᾶλλόν ἐστι, καὶ οὐ πολλοί. εἰ δὲ διαφορὰ ἐν αὐτοῖς, ποῦ ἡ τελειότης. *Si multos asseremus Deos, necesse est in multis differentiam videri: nam si nulla in ipsis differentia, unus potius erit non multi: si autem differentia in ipsis, ubi perfectio.* Damascen. lib. I. cap. 5. Orthod. fidei, p. 15.

Il n'y a aucune bonne reponse à faire à cette objection. Le principe de la nécessité d'un seul & unique Dieu est fondé sur les notions les plus claires; il doit être nécessairement infini par son essence,

 ainsi

ainſi il exclud néceſſairement tout autre être infini, il eſt infiniment puiſſant, ſa puiſſance infinie ne peut donc s'accorder avec une puiſſance égale à la ſienne. „S'il „y a pluſieurs Dieux, *dit encore le même S. Jean Da-„maſcene*, comment eſt il poſſible qu'ils ſoient infinis, „& qu'ils ne ſoient bornés par rien? Là où ſe trouve „un Dieu (ou premier principe créateur & indépen-„dant) l'autre ne peut y être. D'ailleurs, le monde „étant gouverné par des Dieux (ou des principes) dif-„férents, devroit déjà être ou diſſous ou corrompu, „ou le ſera dès qu'il arrivera la moindre diſcorde en-„tre ces Dieux. Πῶς δὲ καὶ πολλοῖς οὖσι τὸ ἀπερίγραπτον φυλαχθήσεται, ἔνθα γὰρ ἂν εἴη ὁ εἷς, οὐκ ἂν εἴη ὁ ἕτερος· πῶς δὲ ὑπὸ πολλῶν κυβερνηθήσεται ὁ κόσμος, καὶ οὐ διαλυθήσεται, καὶ διαφθαρήσεται, μάχης ἐν τοῖς κυβερνῶσι θεωρουμένης. *Quomodo vero ſi multi ſint, incircumſcripti erunt? ubi enim unus fuerit, nequaquam erit alter. Quomodo vero a multis gubernabitur mundus, nec diſſolvetur aut corrumpetur, ſi pugna inter gubernatores obſervetur.* Id. ib.

Après avoir prouvé évidemment, qu'il ne peut y avoir qu'un premier Etre intelligent, on ſeroit diſpenſé, ſi l'on vouloit, de repondre aux objections que l'on fait ſur le mal moral & phyſique, parceque l'ignorance, où l'on eſt ſur une choſe, ne peut détruire la connoiſſance certaine que l'on a d'une autre. Ainſi parceque j'appérçois dans ce monde des événemens, qui me paroiſſent déplacés, & dont j'ignore la véritable cauſe, je ſerois fou ſi je voulois en conclure, que la choſe la plus évidente, dont je me démontre clairement la verité, eſt fauſſe. D'abord que j'ai prouvé, qu'il ne peut y avoir qu'un premier Etre, un ſeul principe éternel, infini, intelligent, les difficultés, qui ne ſont qu'acceſſoires, ne peuvent & ne doivent point prévaloir contre les preuves claires, & fondées ſur les principes

cipes les plus simples & les plus naturels. Ma raison me fait connoitre l'absolue nécessité d'un premier Etre intelligent: ou il faut que veuille fermer les yeux à la lumiere naturelle, ou il faut que je convienne de ce que me dicte cette raison: il est vrai qu'ensuite elle rencontre des choses, qu'elle ne sauroit penetrer. Je dois me plaindre de son peu d'étendue, mais je ne dois pas pour cela rejetter, ce qu'elle me démontre avec la plus grande évidence; sans cela j'agis aussi follement qu'un homme, qui aiant la vue foible, & ne pouvant appercevoir les objets qui sont a cinq cens pas de lui, nie que ceux, qu'il voit distinctement de quatre, aient aucune réalité.

Voilà ce qu'on peut d'abord repondre en général à toutes les objections, que l'on fait en faveur du dogme des deux principes; mais un philosophe chretien n'est point embarassé sur les difficultés, que l'on forme sur la chute du premier homme. Nous savons que la préscience de Dieu n'empeche point le libre arbitre de l'homme, & qu'*Adam* jouissoit d'une pleine liberté de pecher, ou de ne pas pecher. Il falloit qu'il eut cette liberté, pour être digne des bontés de Dieu, sans cela il n'auroit été qu'un vil automate incapable de meriter aucune recompense; & il ne convient qu'à un Etre sans discernement d'accorder les recompenses, dues au merite, à un être en qui il ne se trouve pas. „Il ne s'ensuit pas, *dit S. Augustin,* „que si l'ordre des causes est certain à Dieu, rien ne „depende de nôtre volonté; Car nos volontés mêmes „sont dans l'ordre des causes, qui est certain à Dieu, „& qu'il prévoit, parceque les volontés des hommes „sont aussi les causes de leurs actions. *Non est autem consequens, ut si Deo certus est omnium ordo causarum, ideo nihil sit in nostræ voluntatis arbitrio. Et ipsæ*

quippe

quippe nostræ voluntates in causarum ordine sunt, qui certus est Deo, ejusque præscientia continetur, quoniam & humanæ voluntates humanarum operum causæ sunt. D. Aug. de Civit. Dei lib. V. Cap. 9.

Quant aux maux, aux quels les gens vertueux sont exposés dans ce monde, tout comme les mechans, „il ne faut pas s'imaginer, *dit sagement S. Augustin,* „qu'il n'y ait point de différence entre eux, parce-„qu'il paroit qu'il n'y a point de différence entre les „peines qu'ils souffrent. La vertu & le vice ne sont „pas une même chose pour être exposés aux mêmes „souffrances: car comme un même feu fait briller l'or „& noircir la paille, comme un même fleau écrase le „chaume & purge le froment, comme encore la lie „ne se mêle pas avec l'huile, quoiqu'elle soit tirée „de l'olive par le même pressoir: ainsi un même „malheur venant à fondre sur les bons & sur les me-„chans éprouve, purifie, & fait éclater la vertu des „uns, & au contraire perd, détruit, & damne ceux „qui persistent dans le crime. Et c'est pour cela qu'en „une même afliction les mechans blasphement contre „Dieu, & les bons le prient & le benissent.“ *Hæc quum ita sint, quicunque boni malique pariter afflicti sunt, non ideo ipsi distincti non sunt, quia distinctum non est, quod utrique perpessi sunt. Manet enim dissimilitudo passorum etiam in similitudine passionum, et licet sub eodem tormento, non est idem virtus & vitium. Nam sicut sub uno igne aurum rutilat, palea fumat; & sub eadem tribula stipulæ comminuuntur, frumenta purgantur; nec ideo cum oleo amurca confunditur, quia eodem præli pondere exprimitur: ita una eademque vis irruens bonos probat, purificat, eliquat; malos damnat, vastat, exterminat. Unde in eadem afflictione, mali Deum detestantur atque blasphemant; boni autem precan-*

cantur & laudant. D. Auguſtin. de Civitate Dei, Lib. III. Cap. 8.

Ce que nous regardons donc comme des maux, ſont de veritables biens pour les juſtes, puisqu'ils leur préparent un bonheur éternel. Ainſi l'on peut dire que bien loin que la miſericorde de Dieu & ſa bonté aient ſouffert la moindre diminution, par la faute dans laquelle il a permis qu'*Adam* tombat, en ſe ſervant mal du libre arbitre qu'il avoit reçu, & ſans le quel, je le repete encore, il n'auroit été qu'un vil automate, indigne de toutes les graces; cette bonté & cette miſericorde de Dieu ont paru avec plus d'éclat, que jamais, dans le miſtere de la redemtion, qui rend les hommes infiniment plus heureux, qu'ils n'auroient été, ſi *Adam* n'avoit pas peché; de ſorte que l'Egliſe a raiſon d'appeller la faute du premier homme une faute heureuſe *felix culpa*, puisqu'elle procurera â ceux, qui l'auront merité, & qui auront fait un bon uſage de leur liberté, après quelques peines courtes, & pour ainſi dire d'un inſtant, un bonheur ſupreme & éternel. „Pour ce qui eſt de la Satisfaction préſente, *dit S. Auguſtin*, le premier homme „étoit plus heureux dans le paradis, que quelque „homme de bien qui ſoit en cette vie mortelle, & „remplie d'infirmités; mais quant à l'eſpérance du bien „à venir, quiconque eſt aſſuré de jouir un jour de „Dieu en la compagnie des anges, eſt plus heureux, „quoiqu'il ſouffre, que ne l'étoit le premier homme incer„tain de ſa chute, dans toute la felicité du paradis terreſtre. *Quantum itaque pertinet ad delectationem præſentis boni, beatior erat primus homo in paradiſo, quam quilibet juſtus in hac infirmitate mortali: quantum autem ad ſpem futuri boni, beatior quilibet in quibuslibet cruciatibus corporis: cui non opinione, ſed certa veritate manifeſtum eſt, ſine fine*

fine se habiturum, omni molestia carentem societatem Angelorum in participatione summi Dei, quam erat ille homo sui casus incertus in magna illa felicitate paradisi. D. Aug. de Civ. Dei Lib. XI. cap. 12.

Voila donc les opinions monstrueuses des deux principes, & les difficultés formées sur le mal, que nous soufrons dans ce monde, renversées & détruites. Les maux, qui paroissoient si durs aux mechants, sont des moiens efficaces & justes pour parvenir au suprême bonheur. La peste ravage de grandes contrées, mais en même tems elle rompt les liens terrestres, qui retenoient les justes dans cette vie penible; & donnant la liberté à leur ame, detenue dans les prisons du corps, elle les rend souverainement heureux; *Lisbonne* croule sur ses fondemens: heureux les Portugais qui étoient justes, dont la mort n'a été qu'un passage subit d'une vie malheureuse à une éternelle felicité!

Τὰ δὲ ξύμπαντα, ἰδέαν, ὕλαν, αἰσθητόν τε, οἷον ἔκγονον τουτέων. *Tout ce qui est, existe par l'idée (ou la forme) par la matiere & par le sensible, qui est comme une production de la forme & de la matiere. Chapitre I. §. 2.*

Nous expliquerons ici ce que l'on doit entendre par les termes d'idée, de matiere, & de sensible.

„L'idée, *dit Plutarque*, est la substance exempte du „corps, qui existe par elle même, qui donne la forme „à la matiere informe, & qui est la cause des choses „qui deviennent visibles & en évidence.„ Ἰδέα ἐστὶν οὐσία ἀσώματος, αὐτὸ μὲν μὴ ὑφεστῶσα καθ' αὐτήν, εἰκονίζουσα δὲ τὰς ἀμόρφους ὕλας, καὶ αἰτία γινομένη τῆς τούτων δείξεως. *Idea substantia est corporis expers, quæ cum*

cum per se ipsam subsistit tum formæ expertem materiam informat, iisque rebus causam præbet ut existant ac monstrari possint. Plutar. de placit. philosophorum. Lib. I. Cap. 10.

Quant à la matiere, elle est le premier sujet soumis à la génération, & aux autres changomens. Les disciples de *Thales*, de *Pythagore*, & les Stoiciens disoient que cette matiere étoit variable, changeante, se repandant par sa nature dans tout l'Univers. Ὕλη ἐστὶ τὸ ὑποκείμενον πρῶτον γενέσει καὶ φθορᾷ καὶ ταῖς ἄλλαις μεταβολαῖς· οἱ ἀπὸ Θάλεω καὶ Πυθαγόρου καὶ οἱ Στωϊκοὶ τρεπτὴν καὶ ἀλλοιωτὴν, καὶ μεταβλητὴν καὶ ῥευστὴν ὅλην δι' ὅλου τὴν ὕλην. *Materia est primum ortus interitusque subjectum aliarumque mutationum. Qui Thaletem, Pythagoram sequuntur, & Stoici mutabilem, fluxam, tota suapte natura per universum eam statuunt.* Id. ib. c. 9.

Nous avons vu dans la définition de l'idée, ou de la forme, ce que nous devons entendre par le terme, de *sensible;* c'est l'effet visible, palpable, & déterminé produit par la matiere premiere, qui est informe, & par l'idée; car les anciens philosophes crurent, que la matiere premiere, quoiqu'elle fut corporelle, n'avoit cependant aucune forme. Il est absurde de prétendre qu'un corps peut exister sans une forme: cependant c'étoit là leur sentiment. *Aristote* & *Platon* l'adopterent ainsi que leurs disciples. Cela montre dans quelles erreurs l'esprit de sisteme peut entrainer. „Aristote & „Platon, *dit Plutarque*, soutinrent que la matiere pre„miere étoit corporelle, mais qu'elle n'avoit aucune „forme, aucune espece, aucune figure, ni aucune qua„lité par sa nature; qu'elle étoit le receptacle des for„mes, & qu'après les avoir reçues, elle en devenoit „comme la nourrice, le moule, & la mere.„ Ἀριστοτέλης καὶ Πλάτων, τὴν ὕλην σωματοειδῆ, καὶ ἄμορφον, ἀνει-

ἀνείδεον, ἀσχημάτιστον, ἄποιον μὲν ὅσον ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ φύσει, δεξαμενὴν δὲ τῶν εἰδῶν, οἷον τιθήνην, καὶ ἐκμαγεῖον, καὶ μητέρα γενέσθαι. Aristoteles & Plato materiam esse corpoream formæ speciei que expertem, ac figuræ, qualitatis etiam suapte natura vacuam : sed formarum receptaculum tanquam nutricem, & subjectum in quo rerum imagines impressæ referantur ac matricem. Id. ib. cap. 9.

Après avoir expliqué ici ce que l'on doit entendre, selon *Timée de Locres*, par les termes, de *forme*, de *matiere* & de *sensible*, nous remarquerons qu'*Amiot* a commis une faute, capable de jetter dans l'erreur tous ceux, qui ne peuvent lire *Plutarque* que dans la traduction, qu'il en a donné. Il rend ainsi ce que *Plutarque* dit de l'idée, (Chap. X. liv. I. des opinions des philosophes) *l'idée est la substance du corps la quelle ne subsiste pas à part elle, mais figure & donne forme aux matieres informes. Plutarque* dit tout le contraire de ce que lui fait dire *Amiot*. Car bien loin d'admettre, que l'idée est la substance du corps, & qu'elle ne subsiste pas à part elle ; il dit en termes exprès, que l'idée est la substance indépendante, & exempte du corps. Les expressions de *Plutarque* sont si claires, que je ne comprends pas comment *Amiot* a pu se tromper. *Ἰδέα ἐστὶν οὐσία ἀσώματος.* Le traducteur latin a rendu le veritable sens de *Plutarque*: *idea, substantia est corporis expers &c.* En faisant cette remarque je ne prétends point diminuer le merite d'*Amiot*, qui a une grande verité dans ses expressions, & quelque chose de si naturel dans son stile, qu'on sent toute la force des pensées de l'original. Il y a cependant plusieurs fautes d'inadvertance dans sa traduction ; mais dans quel ouvrage ne s'en trouve-t-il pas, quelque excellent qu'il soit?

Ταύ-

Ταύταν δὲ τὰν ὕλαν αἴδιον μὲν ἔφα, οὐ μὰν ἀκίνατον· ἄμορφον δὲ καθ' αὑτὰν, καὶ ἀσχημάτιστον, δεχομέναν δὲ πᾶσαν μορφάν. *Timée de Locres soutient encore que la matiere est éternelle & mobile, qu'elle est par elle même sans forme & sans figure, mais capable de recevoir toutes les formes. Chapitre I. §. 5.*

Nous venons de voir, dans la remarque précedente, que le sentiment de *Timée* de *Locres*, sur la matiere premiere, éternelle, sans forme, & sans figure avoit été également soutenu par les philosophes, qui l'avoient précedé, & par ceux qui l'avoient suivi; nous examinerons donc actuellement, si les seuls philosophes payens ont admis l'existence de la matiere avant la création du monde. Il paroit que les anciens Juifs n'ont pas eu des idées bien nettes & bien claires sur cet article. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Philon* parle, comme s'il avoit cru que la matiere avoit préexisté avant la création du monde, „Si quelqu'un, „*dit Philon*, vouloit chercher la cause pour la quelle „cet univers a été fait, il me semble qu'il ne s'éloig„neroit point du but, en disant ce qu'un de nos an„cêtres avoit autrefois dit: que le Pere & Créateur „étant bon par sa nature, il n'avoit pas porté envie à „la substance, la quelle n'avoit rien de bon en soi, „mais pouvoit être changée en toutes choses bonnes, „parcequ'elle étoit de soi-même sans ordre, sans qua„lité & sans ame, pleine de rudesse, de confusion & „de dèsordre: elle a donc été changée dans un état „contraire, qui est très-bon, aiant été mise en ordre, „aiant reçu les qualités; l'ame étant devenue une, „ho-

„homogene, toute semblable, parfaitement jointe, har„monique ou accordante, & doué de toutes les plus „excellentes formes. Dieu donc sans aucun conseil, „(car qui eut été celui qui eut pu lui en donner, „puisqu'il étoit seul) usant de sa seule puissance, dé„libera de remplir la nature, qui étoit dépourvue de „tout don divin, de ses promptes & riches graces „sans en épargner aucune; la nature, dis-je, qui de „soi-même ne pouvoit s'être d'aucune utilité ni se faire „aucun bien.„ Ἐι γάρ τις ἐθελήσειε τὴν αἰτίαν ἧς ἕνεκα τόδε τὸ πᾶν ἐδημιȣργεῖτο, διερευνᾶσθαι, δοκεῖ μοι μὴ διαμαρτεῖν τȣ͂ σκοποῦ φάμενος, ὅπερ καὶ τῶν ἀρχαίων εἶπέ τις, ἀγαθὸν εἶναι τὸν πατέρα καὶ ποιητὴν, οὗ χάριν τῆς ἀρίσης αὐτȣ͂ φύσεως ȣ̓κ ἐφθόνησεν ȣ̓σίᾳ, μηδὲν ἐξ ἑαυτῆς ἐχούσῃ καλὸν, δυναμένῃ δὲ γενέσθαι πάντα· ἦν μὲν γὰρ ἐξ ἑαυτῆς ἄτακτος, ἄποιος, ἄψυχος, ἑτεροιότητος, ἀναρμοσίας, ἀσυμφωνίας μεσὴ· τροπὴν δὲ καὶ μεταβολὴν ἐδέχετο τὴν εἰς τἀναντία καὶ τὰ βέλτισα, τάξιν, ποιότητα, ἐμψυχίαν, ὁμοιότητα, ταυτότητα, τὸ ἐυάρμοσον, τὸ σύμφωνον, πᾶν ὅσον τῆς κρείττονος ἰδέας· ȣ̓δενὶ δὲ παρακλήτῳ· τίς γὰρ ἦν ἕτερος; μόνῳ δ' ἑαυτῷ χρησάμενος ὁ θεὸς, ἔγνω δεῖν ἐυεργετεῖν ἀταμιεύτοις καὶ πλουσίαις χάρισι τὴν ἄνευ δωρεᾶς θείας φύσιν, ȣ̓δενὸς ἀγαθοῦ δυναμένην ἐπιλαβεῖν ἐξ αὐτῆς. *Nam si quis vellet causam hujus universalis opificii perscrutari, non aberraret, opinor, à scopo si diceret, quod quidam priscus sapiens: bonum esse patrem conditoremque, ideoque suapte natura bonitate non invidisse substantiæ, nihil boni ex seipsa habenti, quæ tamen quidvis fieri poterat. Erat enim ex seipsa expers omnis qualitatis, indigesta, inanimis, plena ruditate, confusione, atque discordia: sed capax alterationis mutationisque in contrarium statum optimum, videlicet ordinem, qualitatem, animationem, similitudinem, identitatem, coaptationem atque*

atque consonantiam, cæteraque quæ ad potiorem ideam attinent. Tum Deus nemine monente (quis enim erat alius?) suopte consilio decrevit divitias gratiæ suæ copiose largiterque profundere in naturam, nullius bonæ rei per se capacem, sine divina munificentia. Philon. oper. Lib. de mundi opificio. pag. 4.

Les philosophes Pythagoriciens, Platoniciens, & Stoiciens, qui ont cru cette préexistence de la matiere avant l'arrangement que Dieu lui donna, lorsqu'il fit le monde, ne se sont pas expliqués plus clairement que *Philon*.

Il paroit que les Septantes ont favorisé le sentiment de ceux, qui croient que la matiere avoit préexisté à la création, car ils ne se sont point servi du terme *κτίζω* je *crée*, mais du mot *ποιέω* je *fais*; *ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν*, cela ne peut se traduire literalement que par ces mots: *au commencement Dieu fit la Terre & le Ciel.*

Les Peres de l'Eglise, & plusieurs Rabins, ont expliqué le mot hebreu ברא *bara*, qui repond au mot grec *κτίζειν*, par le terme latin *creare*, *créer*, faire quelque chose de rien: mais ce mot *bara* signifie plutôt faire quelque chose avec magnificence, & c'est de quoi conviennent plusieurs savans, versés dans l'hebreu. *Rivet* va encore plus loin, Genese Chap. I, v. 1. car il prétend que ni le mot hebreu *bara*, ni le mot grec *κτίζω*, qui a bien plus de force pour signifier la création que celui de *ποιέω*, ni même le mot latin *creare*, ne se peuvent restreindre à cette signification particuliere de produire quelque chose de rien. Le Chevalier *Leigh*, savant anglois, remarque dans son Dictionaire de la langue sainte, (qui de l'anglois a été traduit par *Volzogue* en françois,) que le mot hebreu *bara* & le mot grec *κτίζω* signifient faire

quelque chose avec magnificence; & chez les latins le mot de *creare* marque la production de toute sorte de choses, d'où vient le mot de *procreare. Dict: de la langue Sainte par Leigh pag. 84.*

Le Pere *Calmet* convient, que le mot *bara* peut signifier également, tirer du néant, & donner la forme à quelque chose, & qu'il a été pris dans ce dernier sens par quelques Rabins, & quelques Interprêtes, quoique leur nombre soit moins considérable, que celui de ceux, qui l'entendent dans le sens que lui donne la Vulgate. Citons les propres paroles de *Don Calmet.* „*Creavit Deus*, Dieu créa. Ce terme créer „signifie deux choses dans l'Ecriture. 1°. tirer du „néant; 2°. donner la forme à quelque chose. La „plupart des Rabins & presque tous les Interprêtes „chrêtiens le prennent ici dans le premier sens.„ *Comment. litteral sur tous les livres de l'ancien & du nouveau Testament &c. par le P. Calmet Tom. I. pag. 2.*

Oleaster s'est encore plus éloigné des idées de ceux, qui prennent le mot *bara* pour signifier la production d'une chose du pur néant, que ceux qui veulent qu'il signifie simplement *former*, faire quelque chose avec magnificence: car il traduit *au commencement Dieu divisa le Ciel & la terre*, ce qui montreroit clairement qu'il ne fit qu'arranger le cahos, & diviser ce qui étoit mêlé & confondu.

„Quelques nouveaux Critiques (*Vatable, Grotius*, „& plusieurs Rabins) voudroient, dit le Pere *Calmet* „que l'on traduisit *avant que Dieu forma le ciel & la* „*terre, la terre étoit informe.* Ou bien, *au commence*„*ment lorsque Dieu créa le Ciel & la terre, la terre étoit* „*informe.* Mais ces traductions sont contraires à la foi, „en favorisant l'opinion, qui soutient l'éternité de la „matiere. *Id. ib. pag. 2.*„ Il est certain, que ceux qui ont

ont ainsi voulu traduire le premier & le second verset de la Genese, devoient penser que la matiere avoit préexisté à la formation du monde, puisqu'ils convenoient, que la terre, c'est à dire la matiere, étoit informe, lorsque Dieu forma & arrangea le Ciel & la terre.

Il me paroit que pour éclaircir ces différents sentiments, on doit avoir recours à la Genese elle même, & voir comment, & dans quel sens le mot *bara* est emploié en d'autres endroits de ce livre. Or il ne faut pas aller bien loin pour cela, car dans le 21eme & dans le 27eme verset du même chapitre, le mot *bara* est employé pour signifier la production de plusieurs choses d'une maniere ordinaire, en changeant seulement la disposition ou la configuration des parties intérieures ou extérieures, comme lorsque de la terre Dieu fit le corps d'Adam & celui des autres animaux. Or le texte hebreu emploie également dans ces deux endroits le terme *bara*, pour signifier le changement de configuration des parties, en formant le corps d'Adam & celui des animaux. Quant aux Septantes, ils se sont servi dans cette occasion du mot *ποιεῖν faire*, comme ils s'en sont servi dans le premier verset ; marque qu'ils lui donnoient dans celui-là la même signification que dans les autres. Voici leur traduction. *Καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὰ κήτη τὰ μεγάλα, καὶ πᾶσαν ψυχὴν ζώων ἑρπετῶν ἃ ἐξήγαγε τὰ ὕδατα, κατὰ γένη αὐτῶν καὶ πᾶν πετεινὸν πτερωτὸν κατὰ γένος. vers. 21.* *Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν, ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς. vers. 27.* *Castillon*, dans sa version latine, a de même emploié le mot *creare*, dont il s'étoit servi dans le premier verset: *Creavitque Deus ingentia cete & omne genus fluitantium animalium ; & alatarum volucrum. & quæcumque ex aqua originem tra-*

 hen-

hentia moventur. verf. 21. Genef. cap. 1. *Itaque hominem Deus ad fui, id eft, ad divinam imaginem creavit, fcilicet marem, & feminam.* Tous les Interpretes françois fe fervent, dans ces deux verfets, du mot *créer*, & je n'en connois aucun qui traduife *Dieu donc fit les grandes baleines &c.* de même que *Dieu donc fit l'homme à fon image &c.* ils fe fervent tous, ainfi que l'hebreu & le grec, du mot *créer.* Cependant cette création du corps d'Adam, & de celui des animaux, n'étoit qu'une production faite d'une maniere ordinaire, un changement de la difpofition des parties intérieures & extérieures. Nous n'en faurions douter, puifque dans le verfet 7eme du chapitre fecond, il eft dit: *Or l'Éternel Dieu avoit formé l'homme de la pouffiere de la terre.* Καὶ ἔπλασεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον χοῦν ἀπὸ τῆς γῆς. *verf. 7. cap. 2.* Voilà fans doute un préjugé confidérable en faveur de ceux, qui ne veulent donner au mot *bara* d'autre fignification, que celle de former quelque chofe avec magnificence.

Au refte le Pere *Calmet* n'eft pas fondé, lorfqu'il dit, que ceux qui traduifent les deux premiers verfets de la Genefe de cette maniere; *au commencement, lorfque Dieu créa le Ciel & la terre, la terre étoit informe,* traduifent d'une maniere contraire au texte de Moife, qui diftingue ces deux propofitions, qu'on voudroit unir, pour favorifer l'opinion de l'éternité de la matiere : *au commencement Dieu créa le Ciel & la terre, or la terre étoit informe &c.* Premierement on peut repondre au Pere *Calmet*, que ceux qui veulent foutenir la préexiftence de la matiere à la création, fe ferviront également de ces deux verfions ; voici comme ils interpréteront celle qu'adopte le Pere *Calmet.* Au commencement Dieu *bara* ἐποίησεν *fit*, (c'eft à dire arrangea) le Ciel & la terre : or la terre étoit fans forme,

forme, vuide &c. C'eſt là préciſement ce que les philoſophes ont dit de la matiere premiere; qu'elle étoit ſans forme; & Dieu en créant le Ciel & la terre, dut lui en donner une néceſſairement. Toute la difficulté conſiſte dans la juſte definition des mots *bara*, *ἐποίησεν*, *fit:* nous voions qu'elle n'a point été éclaircie. D'ailleurs, la particule *or* ne ſe trouve pas dans l'hebreu, ni dans le grec des Septantes, où il y a ſimplement, *& la terre étoit indiſcernable & informe:* ce que les Traducteurs en langue vulgaire ont rendu de cette maniere, *& la terre étoit vuide & ſans forme;* mais celà n'eſt pas bien juſte, le mot *vuide*, ne rendant pas celui *d'indiſcernable*. *Othon Gualtperius*, dans ſes Collections des Variantes ſur le texte de la Geneſe, traduit ainſi ce paſſage des Septantes: Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος, *Et terra erat inviſibilis & incompoſita.* Le mot *d'inviſible* dit trop, & celui *de vuide* dit trop peu. Il eſt ſingulier combien il y a de variantes dans ce verſet. Le texte hebreu, le caldéen, le grec, & le latin de la Vulgate ſont tous différents: je les placerai ici dans l'ordre que leur a donné *Othon Gualtperius* dans ſes Variantes ſur la Geneſe.

Hebr.	וְהָאָרֶץ הָיְתָה תֹהוּ וָבֹהוּ
Pagn.	Et terra erat inanitas & ſolitudo.
Fag.	Et terra erat informis & inanis.
Avenar.	Et terra erat inculta & vacua.
Chald.	Et terra erat deſolata & vacua.
Fag.	Et terra erat vaſta & vacua.
Pagn. in Lex.	Et terra erat deſolatio & vacuitas.
LXX.	Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος. h. e. Et terra erat inviſibilis & incompoſita.
Baſil. M.	Et terra erat inviſibilis & inexſtructa.
Vulg.	Terra autem erat inanis & vacua.
Luth.	Und die Erde war wüſt und leer.

Ce qui fait la difficulté de ce passage ce sont les mots *tohu* & *bohu*, qui embarassent même beaucoup les Rabins, & qui ont donné bien de la peine aux Peres de l'Eglise. Le Rabin *Aben-Ezra* dit qu'ils signifient à peu près la même chose. Plusieurs autres Rabins les distinguent; ils disent que *bohu* signifie, qui manque totalement de forme, comme la matiere premiere, & que *tohu* est la proprieté ou l'inclination, qui meut la matiere à recevoir la forme naturelle. *In expositione vocum* tohu & bohu, *hebræi non nulli laborant R. AbenEzra per utramque idem ferme significari existimat. Alii vero sic distinguunt; ut tohu sit res omni forma carens, ut est materia prima: tohu vero sit aptitudo habendi, seu desiderium, quod moveat materiam ad omnem formam naturalem recipiendam. Collatio præcipuarum sacræ Genefeos translationum inter se variantium Chald: græc: LXX. latin: vulg: &c. Auctore Othone Gualtperio* pag. 16. ad Genes. Cap. I. v. 2.

Disons encore un mot sur les termes *bara* & *ϗτισαι*, qu'on traduit par celui de *créer*. Parmi tous les Interpretes, qui ont expliqué le veritable sens de ce terme hebreu & grec, il me paroit qu'il n'y en a point qui ait fait une remarque plus judicieuse, que le Jesuite *Mariana*. Il dit qu'il est impossible, que les Hebreux & surtout les Grecs l'aient pu emploier, pour exprimer la création de la matiere tirée du néant, puisqu'elle leur étoit tout à fait inconnue. En effet on ne trouve l'idée d'une pareille création que dans les Rabins, qui ont vecu après la destruction de Jerusalem. L'opinion du Jesuite *Mariana* a été adoptée par le Pere *Richard Simon*, Prêtre de la Congregation de l'Oratoire. Ainsi en raportant le sentiment de l'un, nous exposerons également celui de l'autre. „Les scolies, *dit le Pere Simon*, ou les notes de Mariana sur

„le

„le vieux Teſtament, peuvent auſſi être très utiles „pour l'intelligence du ſens litteral de l'Ecriture; „parcequ'il s'eſt appliqué principalement à trouver „la ſignification des mots hebreux. C'eſt ainſi qu'au „commencement de la Geneſe, il a remarqué judi- „cieuſement, que le verbe hebreu *bara*, qu'on traduit „ordinairement par *créer*, ne ſignifie point ſelon ſa „propre ſignification, *faire de rien*, comme on le croit „ordinairement: & que même les auteurs grecs & la- „tins, qui ont inventé le mot *créer* en leur langue, „n'ont pu lui attacher ce ſens, d'autant que ce que „l'on appelle à preſent création, ou production de rien, „leur a été inconnu.„ *Hiſt. Critiq. du vieux Teſtament par le P. Richard Simon L. III. chap. 12. pag. 426.*

Remarquons ici en paſſant, que les difficultés & les variantes, qui ſe trouvent dans ce verſet, ont lieu dans preſque tous ceux de la Geneſe: ce qui prouve bien la néceſſité d'expliquer les Ecritures, par le ſecours de la tradition, & par l'autorité d'un Juge, qui ait l'infaillibilité, ainſi que l'ont les ſaints Conciles généraux. C'eſt ce que nous examinerons ailleurs. Nous nous contenterons de dire encore un mot d'une troiſieme opinion ſur l'explication de ce verſet.

Il y a des Theologiens qui prétendent, qu'avant de créer le Ciel & la terre, Dieu créa d'abord le Cahos, dans le quel ſe trouvoit la matiere premiere, & que cette premiere création faite, il procéda à la ſeconde, du ciel & de la terre, dont parle Moiſe. Ainſi ils expliquent par la premiere création du cahos, dans le quel étoit la matiere premiere, denuée de forme & inviſible, le ſecond verſet de la Geneſe, *& la terre étoit ſans forme & indiſcernable:* mais cette opinion, au lieu d'éclaircir les difficultés, ne fait que les augmenter par cette double création. *Quem confuſum,*

 exque

exque tot nominatis corporibus compactum globum Chaos communiter appellant; & ex istis verbis Mosaicis probant: In principio creavit Deus coelum & terram; terra autem erat inanis & vacua, & tenebræ erant super faciem abyssi, & spiritus Domini incubabat superficiei aquarum, Gen. I, 1. 2. *quasi dicat, in primo creationis & temporis momento Deus istam corporum confusam congeriem, nempe Coeli, terræ & aquæ (cum appendicula aeris, quia tenebrarum mentio fit super faciem abyssi) creavit.* vid *Calov. Bibl. Illustr. h. l.*

Après avoir examiné, en critique & en philosophe, ce que l'on peut dire pour ou contre la préexistence de la matiere à la création du monde: il faut bien se garder de donner la moindre croiance au sentiment, qui favoriseroit l'éternité de la matiere: ce seroit tomber dans une erreur, condamnée par l'Eglise; elle a decidé sur cet article, & la raison nous ordonne de nous soumettre, à ce que la foi nous enseigne par l'organe du S. Esprit, dont les Conciles généraux sont les interpretes.

Τὰν δὲ περὶ τὰ σώματα, μεριστὰν εἶμεν, καὶ τᾶς θατέρω φύσιος. Elle est divisible dans les corps, & sa nature est hétérogene. Chapitre I. §. 5.

Les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Peripateticiens soutinrent la divisibilité de la matiere à l'infini. Les sectateurs de *Leucippe*, de *Democrite;* d'*Epicure*, enfin tous les philosophes, qui admirent les atomes, nierent que ces mêmes atomes fussent sujets à la division. Cette question, agitée depuis trois mille ans, reste encore dans le même état, & est aussi peu éclaircie, qu'elle l'a été dès son commencement.

Exem-

Exemple bien frapant de la foiblesse de la raison humaine, qui se trouve arretée dans la connoissance des parties de la matiere, dès le premier pas qu'elle fait pour penetrer dans le sanctuaire secret de la nature. Nous ne parlerons pas davantage de cette question si douteuse, que nous avons traitée amplement dans la *Philosophie du bon-sens.* Nous y renvoions les Lecteurs, puisque cet ouvrage n'en est qu'une suite. Nous remarquerons seulement, en passant, que Mr. *Bernier*, célèbre disciple du grand *Gassendi*, après avoir philosophé quarante ans, disoit à Madame *de la Sabliere.* „Vous avez bien raison, Madame, toutes nos con- „noissances philosophiques sont fort peu de chose, & je „suis ravi que de vous même vous vous soiez enfin „dèsabusée de ce coté là. Non assurement il n'en est „pas de la philosophie comme des arts: plus on s'exerce „dans un art, plus on s'y fait savant, mais plus on „specule sur les choses naturelles, plus on découvre „qu'on y est ignorant: il y a trente à quarante ans „que je philosophe, fort persuadé de certaines choses, „& voila que je commence à en douter: c'est bien „pis, il y en a dont je ne doute plus, desesperé de „pouvoir jamais y rien comprendre. Combien pour- „rions nous en marquer de cette sorte! mais cela ne „feroit peut-être que degoûter de la philosophie, & ne „feroit peut-être pas même du goût de tout le monde, „ne disons seulement ceci que comme en passant. „Qui est ce qui a jamais bien connu une chose, qu'on „croit cependant être généralement, & évidemment „connue; ce que c'est que pesanteur, ou comment, „& pourquoi une pierre, qu'on aura jettée vers le ciel, „retourne comme d'elle-même vers la terre? ajoûtons, „si vous voulés, qui est ce qui a jamais clairement „compris cette autre chose, qui regarde la plus im-

„por-

„portante, & la plus indubitable des verités, ce que „c'eſt qu'une ſubſtance immaterielle, incorporelle, ſpirituelle, ce que c'eſt que l'entendement, ce que c'eſt „que penſer, & en quoi conſiſte l'action de penſer? „bien loin de là, l'on n'a ſeulement jamais pu dire, „ou expliquer, ce que c'eſt que l'ame ſenſitive, & „généralement ce que c'eſt que ſentir; ou, ce qui ſe „fait tous les jours dans la nourriture des animaux, & „peut-être des plantes, comment de choſes inſenſibles „il s'en fait de ſenſibles? helas! c'eſt ce qu'on n'a „jamais ſçu, & ce qu'apparemment on ne ſaura jamais; „nous ne ſommes pas aſſez heureux pour cela, & il „ſemble, dit *Lucrece*, que la nature jalouſe nous ait „fermé la porte à ces belles & importantes connoiſ„ſances.„ *Abregé de la philoſ. de Gaſſendi* par Mr. Bernier. Tom. IV. pref. ſur les doutes.

Ποταγορεύοντι δὲ τὰν ὕλαν, τόπον καὶ χώραν. On appelle la matiere le lieu & la place. Chapitre I. §. 5.

Voila encore un nouveau ſujet de diſpute, qui dure depuis plus de trente ſiecles, & qui n'eſt pas plus près d'être terminé, que celui au ſujet de la diviſibilité de la matiere.

Chez les anciens, *Ariſtote* me dit qu'il n'y a point de vuide, & que partout où il y a de l'étendue, il y a de la matiere, la matiere étant le lieu & la place. *Epicure* m'aſſure que ſans le vuide le mouvement eſt impoſſible. Je demande aux philoſophes de ces derniers tems ce qu'ils en penſent? *Des-Cartes*, *Malebranche*, *Rohault*, *Regis*, *Pourchant*, *Spinoſa*, *Fontenelle* m'aſſurent, qu'il ne ſauroit y avoir de vuide. *Gaſſendi*, *Locke*, *Newton*, *s'Graveſande* me diſent qu'il exiſte néceſſairement. Dans ce conflit de juris-

jurisdiction philosophique, j'en appelle à ma lumiere naturelle, & par une bizarerie singuliere elle me conduit à être toujours pour les raisons de ceux, qui exposent les difficultés du sisteme qu'ils attaquent. Quand j'examine la nécessité du vuide, je n'en doute point, & quand je viens à considerer les raisons pour établir, que partout où il y a de l'étendue il y a de la matiere, j'embrasse ce sentiment. En effet est-il rien, qui brille plus à l'esprit que ce principe? que s'il y avoit du vuide, il seroit absolument nécessaire qu'il existat une étendue mobile, divisible, penetrable. Or nous n'avons absolument aucune idée d'une pareille extension; donc il n'y a point de vuide. Les démonstrations, par les quelles on prétend prouver l'existence du vuide, sont elles plus évidentes, que l'idée qui nous fait connoitre clairement, qu'un pied d'étendue peut changer de place, & qu'il est impossible, qu'il soit dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue; ce qui arriveroit nécessairement s'il y avoit une étendue penetrable.

D'un autre côté il est impossible de comprendre, que le mouvement puisse avoir lieu dans le plein. On a beau avoir recours à mille différentes explications recherchées; on ne peut jamais se figurer, comment un corps peut changer de place, s'il ne trouve pas un lieu pour s'y loger, & comment pourra-t-il le trouver, si rien n'est vuide dans la nature; il sera précisément comme un poisson au milieu d'une riviere gêlée, qui voudroit changer de place; les corps resisteront également partout l'un à l'autre, & cette resistance doit être la même dans toute l'étendue de l'Univers, puisque cette étendue est contigue, & qu'il ne s'y trouve aucun vuide pour laisser opérer le mouvement.

Les

Les philoſophes, qui ſoutiennent la néceſſité du vuide, diſent à ceux qui en nient la poſſibilité: Vous prétendés, qu'il eſt impoſſible qu'un pied d'étendue ſoit dans le même lieu que l'autre? cela eſt veritable, mais ce n'eſt pas par la raiſon que vous le prétendés. Un pied d'étendue ne peut pas être dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue, parçeque les parties de l'eſpace ſont immobiles, mais non pas parcequ'elles ſont impénétrables. *Hæc omnia vera eſſe quia partes ſpatii ſunt immobiles, falſa vero eſſent niſi pars ſpatii in altero loco translata contradictionem involveret, & ex immobilitate partium ſpatii non ex impenetrabilitate ſeu ſoliditate profluunt. Element phyſ. math. Auctore s'Graveſande.* C. III. pag. 4.

Qui peut s'empecher, en voiant les entraves, dans les quelles nôtre raiſon eſt retenue, de dire avec *S. Paul, la Sageſſe de ce monde n'eſt qu'une folie auprès de Dieu.* „Sapientia hujus mundi eſt ſtultitia apud Deum.„ *Paul. ad Rom. 4, 22.* Nous nous occupons ſouvent toute nôtre vie de ſçavantes chimeres, nous abandonnons la veritable ſcience, qui eſt celle de ſavoir nous rendre ſages & vertueux. Nôtre orgueil nous perſuade, lorsque nous ſommés dans la plus parfaite ignorance, que nous avons de ſublimes connoiſſances, parceque nous ſçavons les erreurs des philoſophes qui nous ont precedé. „Rien n'eſt plus contraire, *dit* „*S. Auguſtin* à une ſalutaire humilité, qu'une certaine „ſcience que j'appelle ignorance: pendant que nous „nous felicitons de ſavoir ce que dit Anaxagore, Anaximene, Pythagore, Democrite & quelques autres „hommes de çette ſorte, afin que nous paroiſſions ſavans & érudits, nous nous éloignons totalement de „la veritable doctrine.„ *Humilitati ſaluberrimæ maxime adverſatur quædam (futilis dicam) imperitiſſima ſcientia;*

dum

dum nos scire gaudemus, quid Anaxagoras, quid Anaximenes, quid Pythagoras, quid Democritus senserit & cæteri hujusmodi, ut docti eruditique videamur, cum hoc tamen vera doctrina eruditioneque longe absit. D. Aug. ad Dioscarum Tom. VII. pag. 187.

Καὶ σφαιροειδὲς σῶμα· τελειότερον γὰρ τῶν ἄλλων σχημάτων ἦν τοῦτο. *Le monde est donc un corps sphérique, cette figure étant la plus parfaite de toutes les autres figures. Chapitre I. §. 7.*

Le Stoiciens disoient, ainsi que les Pythagoriciens & les Platoniciens, que la figure sphérique étoit la plus parfaite que le monde peut avoir, & tous ces différents philosophes en faisoient également un Dieu. „Il est certain, *dit le Stoicien Balbus*, que le monde est „souverainement parfait. Il est certain aussi que d'être „animé, sensitif, intelligent, raisonnable, ce sont des „perfections, d'où je conclus que le monde est animé, „sensitif, intelligent, raisonnable, & par conséquent „qu'il est Dieu . . . . . . vous pretendés que le cône, „que le cylindre, que la piramide l'emporte sur la „sphere pour la beauté; c'est avoir d'autres yeux que „les autres hommes; outre que ce n'est pas à la vue „seule à décider cette question. Pour moi, en ne „consultant que mes yeux, je ne vois rien dans ce „genre, qui ait la beauté d'une figure, qui contient „dans elle toutes les autres, qui n'a rien de coupé „par les angles, rien qui aille de biais, rien de „raboteux, dans la quelle on ne trouve ni bosse „ni creux. Aussi les deux figures qu'on estime „le plus sont le globe parmi les solides, & le cercle „parmi les planes; elles sont les seules dont toutes „les

„les parties soient semblables entre elles, & où le haut „& le bas soient également éloignés du centre. Qu'est-„ce qu'on peut imaginer de plus juste?„ *Mundo autem certe nihil est melius. Nec dubium, quin, quod animus sit, habeatque sensum, & rationem, & mentem, id sit melius, quam id, quod his careat. Ita efficitur, animantem, sensus, mentis, rationis mundum esse compotem: qua ratione, Deum esse mundum, concluditur . . . . Conum tibi ais, & cylindrum, & pyramidem pulchriorem quam sphaeram videri. Novum etiam oculorum judicium habetis. Sed sint ista pulchriora, dumtaxat adspectu: quod mihi tamen ipsum non videtur; quid enim pulchrius ea figura, quae sola omnes alias figuras complexa continet, quaeque nihil asperitatis habere, nihil offensionis potest, nihil incisum angulis, nihil anfractibus, nihil eminens, nihil lacunosum? cumque duae formae praestantes sint, ex solidis globus (sic enim σφαῖραν interpretari placet); ex planis autem circulus, aut orbis, qui κύκλος graece dicitur; his duabus formis contingit solis, ut omnes earum partes sint inter se simillimae, à medioque tantum absit extremum, quantum idem à summo: quo nihil fieri potest aptius. Cic. de Nat. Deor. L. II. c. 17. & 18.*

L'Epicurien Vellejus se moque de tout cela. „Ceux qui ont prétendu, *dit-il*, que le monde a une „ame, & qu'il est intelligent, n'ont point compris „dans quelle forme l'ame peut subsister. Mais avant „que de m'expliquer la dessus, il me suffira ici de re-„marquer, combien peu d'esprit il faut avoir pour „dire que le monde est animé, immortel, souverai-„nement heureux, & qu'en même tems il est rond. „Pourquoi rond? parceque la figure ronde est, sui-„vant Platon, la plus belle de toutes. Mais moi je „vois bien plus de beautés dans le cylindre, dans le „quarré, dans le cône, dans la piramide. Mais à quoi „occu-

„occupez vous ce Dieu rond ? Vous le faites mouvoir d'une si grande vitesse que l'imagination même „ne sauroit le suivre. Je ne puis comprendre, com„ment étant agité de la sorte, il peut être heureux „& avoir l'esprit tranquile. Si l'on nous faisoit tourner „sans cesse, ne fit-on tourner que la moindre partie „de nôtre corps, certainement nous serions fort mal „à nôtre aise: pourquoi un Dieu n'en sera-t-il pas „aussi fatigué que nous ?. Mais la terre étant une portion „du monde, elle est par conséquent une portion de „Dieu. Il y a sur la terre de vastes contrées incul„tes & inhabitables, les unes parcequ'étant trop près „du soleil on y meurt de chaud, les autres parceque „l'éloignement de cet astre les glace. Si donc le monde „est Dieu, puisque ces deserts sont une partie du monde, „il faut avouer que Dieu gêle d'un côté, tandis qu'il „est brulé de l'autre.„ *Qui vero mundum ipsum animantem, sapientemque esse dixerunt, nullo modo viderunt animi naturam, intelligentes in quam figuram cadere posset: de quo dicam equidem paullo post. Nunc autem hactenus admirabor eorum tarditatem, qui animantem, immortalem, & eundem beatum, rotundum esse velint, quod ea forma ullam neget esse pulcriorem Plato. At mihi vel cylindri, vel quadrati, vel coni, vel piramidis videtur esse formosior. Quæ vero tribuitur vita isti rotundo Deo? nempe ut ea celeritate contorqueatur, cui par nulla ne cogitari quidem possit. In qua non video, ubinam mens constans, & vita beata possit insistere: quodque in nostro corpore si minima ex parte significetur, molestum sit; cur hoc idem non habeatur molestum in Deo? terra enim profecto, quoniam pars mundi est, pars est etiam Dei. Atqui terræ maximas regiones inhabitabiles, atque incultas videmus, quod pars earum appulsu solis exarserit, pars obriguerit nive, pruinaque, longinquo solis abscessu; quæ si mundus*

eſt Deus, quoniam partes mundi ſunt, Dei membra partim ardentia, partim refrigerata dicenda ſunt. Id. ib. Lib. I. cap 10.

Platon, dont le Timée n'eſt qu'une copie de l'ouvrage de *Timée* de *Locres*, où les beautés ſimples de l'original ſont très ſouvent ſurchargées d'ornemens déplacés, ainſi que nous l'avons déjà remarqué: *Platon*, dis-je, ne manque pas d'appuier beaucoup ſur la beauté de ce Dieu rond, dont ſe moquoient les Epicuriens. „Dieu, *dit-il*, donna au monde une figure „très belle & très convenable, car comme il devoit „contenir dans lui tous les autres êtres, il étoit de „même néceſſaire, qu'il eut une figure, qui renfermat „en ſoi toutes les autres: il lui donna la forme „ſphérique dans la quelle toutes les extremités des „raïons ſont également éloignées du centre, & Dieu „crut que le monde ſeroit beaucoup plus beau étant „de cette figure que d'une autre: il prit donc le ſoin „d'en polir & d'en arrondir la ſurface, en quoi il fit „très ſagement. Il ne lui donna point des yeux, „puisqu'il n'en avoit pas beſoin, ne pouvant rien voir „au de là de lui; il ne lui donna pas des oreilles, „puisqu'il n'y avoit rien qu'il pût entendre hors de lui; „il ne l'entoura pas d'un air extérieur puisqu'il n'avoit „pas beſoin de reſpirer. Le monde ne demande point „un arrangement de membres & de parties, pour „prendre de la nourriture, & pour la rendre quand „elle eſt digerée; il ne peut ni croitre ni diminuer, „car rien ne peut cauſer ſon accroiſſement ni ſa diminution, il ſe nourrit lui même de lui même, & de „ſa propre ſubſtance. Le monde a été conſtruit avec „un art ſi divin, qu'il a dans lui même tout ce qui „eſt néceſſaire à ſon eſſence; l'Auteur, qui le conſtruiſit, „penſa que le monde ſeroit meilleur, s'il ſe ſuffiſoit à lui-

„lui-même, que si le secours des autres lui étoit né„cessaire; il ne lui donna point de mains, parcequ'il „n'avoit rien à prendre ni à jetter; il ne lui fit „point de pieds, parcequ'il n'en avoit aucun besoin, „car il lui constitua un mouvement qui lui étoit seul „propre & convenable, il le fit tourner par lui mê„me & sur lui même par un mouvement circulaire.„

Καὶ σχῆμα δὲ ἔδωκεν αὐτῷ τὸ πρέπον καὶ ξυγγενές. τῷ γὰρ τὰ πάντ' ἐν αὐτῷ ζῶα περιέχειν μέλλοντι ζώῳ, πρέπον ἂν εἴη σχῆμα τὸ περιειληφὸς ἐν αὐτῷ πάντα ὁπόσα σχήματα· διὸ καὶ σφαιροειδὲς, ἐκ μέσου πάντη πρὸς τὰς τελευτὰς ἴσον ἀπέχον καὶ κυκλοτερὲς αὐτὸ ἐτορνεύσατο, πάντων τελεώτατον ὁμοιότατόν τε αὐτὸ ἑαυτῷ σχημάτων· νομίσας μυρίῳ κάλλιον ὅμοιον ἀνομοίου· λεῖον δὲ δὴ κύκλῳ πᾶν ἔξωθεν αὐτὸ ἀπηκριβοῦτο, πολλῶν χάριν· ὀμμάτων τε γὰρ ἐπεδεῖτο οὐδὲν (ὁρατὸν γὰρ οὐδὲν ὑπελείπετο ἔξωθεν) οὐδ' ἀκοῆς· οὐδὲ γὰρ ἀκουστόν. πνεῦμά τε οὐκ ἦν περιεστὼς δεόμενον ἀναπνοῆς· οὐδ' αὖ τινὸς ἐπιδεὲς ἦν ὀργάνου ἔχειν, ᾧ τὴν μὲν εἰς ἑαυτὸ τροφὴν δέξοιτο, τὴν δὲ πρότερον ἐνεξικμασμένην ἀποπέμψοι πάλιν· ἀπήει τε γὰρ οὐδὲν, οὐδὲ προσήει αὐτῷ ποθὲν οὐδέν· οὐ γὰρ ἦν· αὐτὸ γὰρ ἑαυτῷ τροφὴν, τὴν ἑαυτοῦ φθίσιν παρέχον, καὶ πάντα ἐν αὐτῷ καὶ ὑφ' αὑτοῦ πάσχον καὶ δρῶν, ἐκ τέχνης γέγονεν· ἡγήσατο γὰρ αὐτὸ ὁ συνθεὶς, αὔταρκες ὂν, ἄμεινον ἔσεσθαι μᾶλλον ἢ προσδεὲς ἄλλων· χειρῶν δὲ, αἷς οὔτε λαβεῖν, οὔτε ἄν τινα ἀμύνασθαι χρεία τις ἦν, μάτην οὐκ ᾤετο δεῖν αὐτῷ προσάπτειν· οὐδὲ ποδῶν, οὐδὲ ὅλως τῆς περὶ τὴν βάσιν ὑπηρεσίας. Κίνησιν γὰρ ἀπένειμεν αὐτῷ τὴν τοῦ σώματος οἰκίαν, τῶν ἑπτὰ τὴν περὶ νοῦν καὶ φρόνησιν μάλιστα οὖσαν· διὸ δὴ κατὰ ταὐτὰ ἐν τῷ αὐτῷ περιαγαγὼν αὐτὸ, ἐποίησε κύκλῳ κινεῖσθαι στρεφόμενον. Cui (mundo) & figuram *maxime congruam & decoram dedit. Animal quippe hoc, quod intra suum ambitum erat animalia omnia conten-*

turum, eam figuram præcipue requirebat, in qua figuræ omnes continerentur. Quapropter sphæricum fecit, in quo omnis extremitas paribus à medio radiis attingitur: idque ita tornavit, ut nihil effici possit rotundius, omnesque partes essent omnium simillimæ. Putabat enim simile dissimili multo pulchrius esse. Lævem præterea hunc globum extrinsecus undique expolivit. Nec immerito. Nec enim oculis indigebat, quia nihil extra quod cerni posset, relictum erat. Nec auribus, cum nihil superesset foris quod audiretur. Nec erant aëre circumfusa externa mundi, ut respirationem requireret. Nec membris quidem talibus opus erat, per quæ nova alimenta susciperet, aut decocti cibi excrementa emitteret: nulla decessio fieri poterat, nulla accessio. Nec enim erat aut quo aut unde talia fierent. Ipsum enim se natura sui ipsius alit. Ita nempe divina arte fabricatus est mundus, ut omnia in seipso & à seipso patiatur, & agat. Ratus enim est ille autor, mundum si sibi ipse sufficiat, prestantiorem fore, quam si aliorum adminiculis egeat. Nec ei manus necessarias esse duxit, quia neque capiendum quicquam erat, neque repellendum. Nec pedibus aut aliis ad progressum statumve membris opus erat: motum enim illi congruum suo corpori tribuit, qui ex septem motibus unus ad mentem maxime & intelligentiam pertinet. Ideoque cum illum per eadem, & in eodem, & in seipso circumduxisset, effecit ut circulari conversione moveretur. Plat. Oper. p. 1049. in Timæo.

Les Platoniciens prirent ces dogmes des Pythagoriciens, & les Stoiciens les prirent des Platoniciens, à la difference près que les Stoiciens n'admettoient qu'un Dieu, au lieu que les Platoniciens en admettoient deux; le premier, le Dieu supreme; & le second, le monde qui étoit le Dieu engendré, mais qui devoit être éternel & ne jamais périr. Voici comment Balbus

le

le Stoicien explique le sisteme de sa secte. „Puisque „l'idée, *dit-il*, que nous avons de Dieu, renferme „incontestablement deux choses, l'une qu'il soit animé, „& l'autre qu'il soit le meilleur de tous les Etres, je „ne vois rien de plus conforme à ces notions primi„tives, que d'attribuer une ame, & la divinité même „à l'univers, le meilleur de tous les êtres possibles.„ *Sed cum talem esse Deum certa notione animi præsentiamus, primum ut sit animus, deinde ut in omni natura nihil eo sit præstantius: ad hanc præsensionem notionemque nostram nihil video, quod potius accommodem, quam ut primum hunc ipsum mundum, quo nihil fieri excellentius potest, animantem esse, & Deum judicem.* Cic. de Nat. Deor. Lib. II. cap. 17.

Voila le sisteme des Stoiciens sur la divinité clairement expliqué. Voions actuellement celui des Platoniciens. „Le Dieu qui avoit toujours été, *dit Platon*, „aiant pensé à faire un Dieu futur ou nouveau, il „le construisit leger, égal dans toutes ses parties, & „il composa son corps parfait, de tous les autres corps „parfaits. Il plaça l'ame au milieu de lui, il l'éten„dit ensuite partout, & la conduisit au dehors, & en „enveloppa tout le corps du monde. Il voulut qu'il „fut seul, unique, que son mouvement fut circulaire, „qu'il eut le pouvoir de se gouverner sans aucun se„cours étranger, qu'il se connut lui-même, & qu'il „s'aimat. C'est à cause de toutes ces differentes qua„lités que le Dieu ouvrier a fait le monde un Dieu „heureux.„ *Οὗτος δὴ πᾶς ὄντος ἀεὶ λογισμὸς θεῦ, περὶ τὸν ποτὲ ἐσόμενον θεὸν λογισθεὶς, λεῖον καὶ ὁμαλὸν, πανταχῇ τε ἐκ μέσου ἴσον, καὶ ὅλον καὶ τέλεον ἐκ τελέων σωμάτων σῶμα ἐποίησε· ψυχὴν δὲ εἰς τὸ μέσον αὐτοῦ θεὶς, διὰ παντός τε ἔτεινε, καὶ ἔτι ἔξω τὸ σῶμα αὐτῇ περιεκάλυψε, καὶ κύκλῳ δὴ κύκλον στρεφόμενον,*

 ἵνα

ἕνα μόνον ἔρημον κατέστησε, δι᾽ ἀρετὴν αὐτὸν αὑτῷ δυνάμενον ξυγγίγνεσθαι, καὶ οὐδενὸς ἑτέρου προσδεόμενον, γνώριμον δὲ καὶ φίλον ἱκανῶς αὐτὸν αὑτῷ· διὰ πάντα δὴ ταῦτα εὐδαίμονα θεὸν αὐτὸν ἐποιήσατο. *Cum hæc igitur Deus ille qui ſemper eſt, de aliquando futuro Deo cogitaret, levem eum effecit æqualemque, & a medio ad ſummum undique parem, corpusque ex corporibus totis & perfectis totum atque perfectum: animam autem in eius medio collocavit perque totum tetendit, atque ea corpus ipſum etiam extrinſecus circumtexit, mundumque hunc unum & ſolum ſolitariumque, & circularem volvi in circulum ſtatuit, qui propter virtutem ſecum ipſe facile coire poſſit, nullius alterius indigens, ſatisque ipſe ſibi notus atque amicus. Itaque omnibus his de cauſis mundum opifex ejus beatum Deum effecit.* Plat. Oper. pag. 1009. in Timæo.

Les Epicuriens ſe moquoient également des idées chimeriques des Stoiciens & des Platoniciens; écoutons parler Vellejus. „Je ne vais pas, *dit-il*, vous „faire des contes frivoles, vous dire qu'il y a un „Dieu, qui eſt l'ouvrier, & l'architecte du monde ſuivant le Timée de Platon; que nous devons reconnoître cette vieille devinereſſe, qui a été imaginée „par les Stoiciens, & qu'on peut appeller providence; „que le monde lui même eſt Dieu; qu'il eſt animé, „ſenſitif, rond, igné, mobile. Penſées monſtrueuſes, „qu'il faudroit pardonner, non à des philoſophes, mais „à des reveurs. De quels Dieux vôtre Platon a-t-il „pu voir la ſtructure d'un ſi grand ouvrage, pour nous „ſoutenir qu'un Dieu en ſoit l'auteur, de quelle machine, de quels ouvriers ſon Dieu s'eſt il ſervi pour „élever ce ſuperbe édifice? . . . . Platon dit là-deſſus „mille choſes en homme, qui livre ſon imagination „à ſes deſirs, plutôt qu'en homme qui reflechit. Ce

„que

„que j'y trouve de plus ſingulier & de plus merveil„leux, c'eſt d'aſſurer que le monde ſera éternel, après „nous avoir dit qu'il a été produit, & presque fait à „la main. Croiez-vous quelque teinture de phyſique „à une perſonne, capable de ſe perſuader, que ce qui „a eu une origine puiſſe durer toujours ? Quel eſt „le compoſé qui ſoit exempt d'altération; tout ce qui a „un commencement ne doit il pas avoir une fin? . . . „Mais dites-moi, car je m'adreſſe en même tems aux „Stoiciens & à Platon, d'où vient que vos architectes „ſongèrent tout à coup à conſtruire l'Univers, eux qui „jusques-là n'avoient fait que dormir pendant des „ſiecles innombrables ? car quoique le monde n'y „fut pas, les ſiecles ne laiſſoient pas d'être. Je n'en„tends pas des ſiecles, que la diſtinction des jours & „des nuits faſſent compter par un certain nombre „d'années: j'avoue que ſans le mouvement du monde, „cette diſtinction n'a pû ſe faire, mais ce que je veux „dire, c'eſt qu'il y a eu depuis un tems infini une „ſorte d'éternité, qui n'étoit pas meſurée par des por„tions de tems, & dont il n'eſt pas poſſible de com„prendre qu'elle a été la durée, puisqu'on ne peut „même s'imaginer, qu'il y ait eu quelque tems, lors„que le tems n'étoit pas encore. Quoiqu'il en ſoit, „je vous demande Balbus, pourquoi vôtre Providence „a conſumé dans l'oiſiveté cette immenſe étendue de „ſiecles? le travail lui faiſoit-il peur ? un Dieu ne „ſent point la peine du travail, & auſſi ne devoit-il „pas y en avoir pour lui, puisque le ciel, le feu, la „terre, la mer tout lui obéiſſoit.„ *Audite, inquit, non futiles commenticiasque ſententias, non opificem, ædificatoremque mundi Platonis de Timæo Deum: nec anum fatidicam Stoicorum πρόνοιαν, quam latine licet providentiam dicere: neque vero mundum ipſum, animo & ſen-*

sibus præditum, rotundum, ardentem, volubilem Deum: portenta, & miracula non differentium philosophorum, sed somniantium. Quibus enim oculis intueri potuit vester Plato fabricam illam tanti operis, qua construi a Deo, atque ædificari mundum facit? quæ molitio? quæ ferramenta? qui vectes? quæ machinæ? qui ministri tanti muneris fuerunt? . . . . Longum est ad omnia: quæ talia sunt, ut optata magis, quam inventa videantur. Sed illa palmaris quidem, quod, qui non modo natum mundum introduxerit, sed etiam manu pæne factum, is eum dixerit fore sempiternum. Hunc censes primis, ut dicitur, labris gustasse physiologiam, qui quidquam, quod ortum sit, putet æternum esse posse? quæ est enim coagmentatio non dissolubilis? aut quid est, cujus principium aliquod sit, nihil sit extremum? . . . . . Ab utroque autem scíscitor, cur mundi ædificatores repente exstiterint: innumerabilia ante sæcula dormierint? Non enim si mundus nullus erat, sæcula non erant. Sæcula nunc dico, non ea, quæ dierum, noctiumque numero annuis cursibus conficiuntur: nam fateor ea sine mundi conversione effici non potuisse. Sed fuit quædam ab infinito tempore æternitas, quam nulla temporum circumscriptio metiebatur; spatio tamen, qualis ea fuerit, intelligi non potest: quod ne in cogitationem quidem cadit, ut fuerit tempus aliquod, nullum cum tempus esset. Isto igitur tam immenso spatio, quæro, Balbe, cur Pronœa vestra cessaverit. Laboremne fugiebat? At iste nec attingit Deum, nec erat ullus: cum omnes naturæ numini divino, cœlum, ignis, terræ, maria parerent. Cic. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 8.

Δηλεόμενος ὢν ἄριστον γέννημα ποιεῖν, τοῦτον ἐποίει θεὸν γεννατὸν, οὔ ποκα φθαρησόμενον. *Dieu aiant voulu faire une production*

duction très bonne fit ce Dieu engendré & impérissable. Chapitre I. §. 8.

Platon non seulement adopta l'idée de ce Dieu engendré, mais encore il y en joignit plusieurs autres aussi chimeriques, „Lorsque le pere, *dit Platon*, vit „que cette belle image des Dieux immortels, qu'il „avoit engendrée, vivoit & se mouvoit, il fut très re-„jouis, & très satisfait de son ouvrage, excité par la „joie, & par la satisfaction qu'il ressentoit, il songea à „rendre encore son ouvrage plus semblable au premier „exemplaire, sur le quel il l'avoit formé & engendré.„ Ὡς δὲ κινηθέν τε αὐτὸ καὶ ζῶν ἐνενόησε τῶν ἀϊδίων θεῶν γεγονὸς ἄγαλμα ὁ γεννήσας πατὴρ, ἠγάσθη τε, καὶ εὐφρανθεὶς, ἔτι δὴ μᾶλλον ὅμοιον πρὸς τὸ παράδειγμα ἐπενόησεν ἀπεργάσασθαι. *Cum igitur hoc à se factum sempiternorum deorum pulchrum simulacrum moveri & vivere pater ille, qui genuit, animadverteret, delectatus est opere, & hac ductus lætitia opus suum multo etiam magis primo illi exemplari simile reddere cogitavit.* Plato in Timæo pag. 1051.

Voila ce qui a donné lieu à quelques anciens Peres, comme *S. Justin*, *S. Clement d'Alexandrie*, *Eusebe* de *Cesarée*, qui de Platoniciens étoient devenus chrêtiens, de se figurer, que *Platon* avoit apperçu, s'il ne l'avoit pas découvert entierement, la trinité. *S. Augustin*, s'il faut l'en croire, a trouvé les misteres les plus sublimes de la religion dans *Platon*, & tout ce que la foi nous apprend du verbe de Dieu. „D'abord „o Seigneur! *dit S. Augustin*, pour me faire connoître „combien vous resistés aux orgueilleux, & que ce n'est „qu'aux humbles que vous donnez votre grace. . . . „Vous me fites tomber entre les mains, par le moien „d'un certain homme, enflé d'un orgueil outré, quel-

„ques ouvrages des Platoniciens, traduits de grec en „latin, je les lus, & j'y trouvai toutes ces grandes „verités, que dès le commencement étoit le verbe: „que le verbe étoit avec Dieu & étoit Dieu: que dès „le commencement toutes choses ont été faites par „le verbe; que de tout ce qui a été fait, il n'y a „rien qui ait été fait sans lui: que lui est la vie, que „cette vie est la lumiere des hommes, mais que les „tenebres ne l'ont pas comprise: qu'encore que l'ame „de l'homme rende temoignage à la lumiere, ce n'est „point elle qui est la lumiere, mais le verbe de Dieu: „que ce verbe de Dieu est Dieu lui même, & la lu„miere veritable, dont tous les hommes qui viennent „au monde sont éclairés: qu'il étoit dans le monde, „que le monde a été fait par lui; & que le monde „ne l'a point connu: car quoique cette doctrine ne „soit pas en propres termes dans ces livres, elle y est „dans le même sens, & appuiée de plusieurs sortes de „preuves. . . . , J'y trouvai aussi que ce n'est ni de „la chair & du sang, ni par la volonté de l'homme, „qu'est né ce verbe Dieu; mais de Dieu qu'est né ce „verbe, Dieu comme celui dont il est né. . . . . . „J'y trouvai que le fils est dans la forme du Pere, „& qu'il n'usurpe rien, quand il se dit égal à Dieu, „puisque par sa nature il est égal à Dieu. „*Et primo volens ostendere mihi quam resistas superbis, humilibus autem des gratiam . . . . . procurasti mihi per quemdam hominem immanissimo typho turgidum, quosdam Platonicorum libros ex græca lingua in latinam versos. Et ibi legi, non quidem his verbis, sed hoc idem omnino, multis & multiplicibus suaderi rationibus; quod in principio erat verbum, & verbum erat apud Deum, omnia per ipsum facta sunt, & sine ipso factum est nihil. Quod factum est in eo, vita est, & vita erat lux hominum, &*

lux

lux in tenebris lucet, & tenebræ eam non comprehenderunt. Et quia hominis anima, quamvis testimonium perhibeat de lumine, non est tamen ipsa lumen, verum quod illuminat omnem hominem venientem in hunc Mundum. Et quia in hoc mundo erat, mundus per ipsum factus est, & mundus eum non cognovit. Item ibi legi, quia Deus verbum non ex carne, non ex sanguine, non ex voluntate carnis, sed ex Deo natus est. . . . . Indagavi quippe in illis litteris varie dictum, & multis modis, quod sit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus esse æqualis Deo, quia naturaliter ad ipsum est. D. Augustin. Confess. L. VII. Cap. 9.

Il est facheux, que *S. Augustin* n'ait pas vecu dans le neuvieme siecle. Car après avoir découvert dans *Platon* tout le premier chapitre de *S. Jean*, il y auroit trouvé avec la même facilité la transubstantiation. Il falloit que ce Saint eut une imagination bien vive, pour appercevoir dans les ouvrages d'un philosophe payen, vivant plus de trois siecles avant la venue du Messie, & avant la prédication des Apotres, tous les misteres les plus sublimes de la religion chretienne. *Platon* étoit arrivé par lui même à comprendre des choses, que les plus grands Docteurs de l'Eglise ont avoué être incomprehensibles & incroiables sans la revelation. Voila à quoi servent les imaginations fortes, elles trouvent tout ce dont elles sont affectées, dans les ouvrages qu'elles veulent expliquer: ainsi *Jurieu* voioit le Pape, & la communion romaine, partout où il rencontroit l'Ante-Christ dans l'Apocalipse. Et le *Pere Hardouin* trouvoit dans tous les livres de l'Eneide les marques évidentes d'un auteur du XIIIieme siecle favorisant le fatalisme, & soutenant la prédestination, telle que *Calvin* & *Jansenius* l'ont soutenue dans la suite.

Beau-

Beaucoup de Peres de l'Eglise ont penſé bien différemment de *S. Auguſtin* ſur les ouvrages de Platon, ils les ont regardés comme le repertoire des erreurs de tous les hérétiques, qui croient y trouver tout le contraire de ce que *S. Auguſtin* penſoit y avoir découvert. „Je m'afflige veritablement, *diſoit Tertulien*, de „voir que tous les hérétiques puiſent leurs erreurs „dans les écrits de Platon.„ *Doleo bona fide Platonem omnium hæreticorum condimentarium factum.* Tertul. de anim. Cap. 23.

Lactance condamne *Platon* encore plus vivement; il l'accuſe de n'avoir eu aucune veritable idée de la nature de Dieu. „Platon, *dit-il*, que Ciceron appelle le Dieu des philoſophes; eſt de tous ceux qui ſe font appliqués à la philoſophie, celui qui a le plus approché „de la verité. Cependant, parcequ'il n'a point connu „Dieu, il eſt tombé dans beaucoup d'erreurs ſi gran„des, que perſonne ne pouvoit ſe tromper plus groſ„ſierement.„ *Plato, quem Deum philoſophorum Tullius nominat, qui ſolus omnium ſic philoſophatus eſt, ut ad veritatem propius accederet, tamen* quia Deum ignoravit *in multis ita lapſus eſt ut nemo deterius erraverit.* Lact. Epil. divin. inſt. ad Pent. fratrem Cap. 38. p. 92. ed. Cantr.

Minucius Felix dit, que Platon, qui a parlé plus ouvertement de Dieu que les philoſophes, ſalit & gate ſouvent ce qu'il en dit par les opinions populaires, qu'il joint à ſes idées. *Platonis apertior de Deo, & rebus & nominibus oratio eſt, & quæ tota eſſet cæleſtis, niſi perſuaſionis civilis non nunquam admiſtione ſordeſceret.* Minuc. Felicis Octav. Cap. 19. p. 126. Edit. Long.

L'Auteur des *Queſtions & des Reponſes aux Grecs*, dont l'ouvrage porte encore le nom de *S. Juſtin*, mais qui doit avoir vecu plus d'un ſiecle aprés ce Pere, accuſe

accuſe *Platon* d'avoir établi deux principes, Dieu & le mal, qui eſt éternel, & d'une néceſſité abſolue & contraire à Dieu. Τῷ δὲ Θεῷ οὐδὲν ἀντίκειται· τοῦτο μὴ νοήσας ὁ Πλάτων, ὑπεναντίον τι ἐδογμάτισε τῷ Θεῷ κακὸν ἀναγκαῖόν τε καὶ ἀΐδιον. *Deo autem nihil oponitur, hoc quia Plato ignoravit, contrarium quoddam Deo ſtatuit malum, neceſſarium & perpetuum.* Juſt. Martyr. quæſt. & reſp. ad græcos pag. 196.

Les modernes n'ont pas mieux traité *Platon* que les anciens. Le *Pere Hardouin* a fait une diſſertation très longue, qui ſe trouve dans ſes Oeuvres Diverſes, *(opera varia)* pour prouver que *Platon* étoit athée. Voila donc le cinquieme Evangeliſte de *S. Auguſtin* en aſſés mauvaiſe reputation. C'eſt ſans doute ce qui a fait dire à l'illuſtre Mr. de Beauſobre, dans ſon Hiſtoire des Manichéens liv. 3. chap. 2. pag. 479. „*S. Auguſtin* loue la bonté de Dieu, qui s'étoit ſervie de „livres Platoniciens, pour le délivrer des pièges du „manichéiſme; ce ſaint homme a raiſon, Dieu l'éclaira „par une philoſophie, qui n'étoit propre qu'à l'a„veugler.„

Pluſieurs Lecteurs, peu inſtruits des opinions de *Platon*, ſeront peut être bien aiſe de ſavoir ce qui a pu faire illuſion à *S. Auguſtin*, & à quelques autres anciens, je placerai ici un paſſage d'un livre intitulé, *Platoniſme dévoilé* pag. 82. qui éclaircira d'abord cette queſtion. „Le premier, *dit Platon*, eſt le Dieu ſu„prême à qui les deux autres doivent honneur & obéiſ„ſance, d'autant qu'il eſt leur Pere & leur Créateur. „Le ſecond eſt le Dieu viſible, le miniſtre du Dieu „inviſible, & le créateur du monde. Le troiſieme ſe „nomme le *monde*, ou *l'ame qui anime le monde*, à qui „quelques uns donnent le nom de Demon. Pour re„venir au ſecond, qu'il nomme auſſi le *Verbe*, l'*en-*

„*tende-*

„*tendement* ou la *raison*, il concevoit deux ſortes de „Verbes, l'un qui a reſidé de toute éternité en Dieu, „par le quel Dieu renferme, de toute éternité, dans „ſon ſein, toutes ſortes de vertus, faiſant tout avec „ſageſſe, avec bonté, avec puiſſance; car étant infini„ment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les „idées & les formes des êtres crées. L'autre Verbe, „qui eſt le Verbe externe & proferé, n'eſt autre choſe, „ſelon lui, que cette ſubſtance, que Dieu pouſſa hors „de ſon ſein, ou qu'il engendra pour en former l'Uni„vers. C'eſt dans cette vue que Mercure Triſmegiſte „a dit que le monde eſt conſubſtantiel à Dieu.„

Un excellent Critique a dit au ſujet de ce ſiſteme de *Platon.* „Avez-vous jamais rien lu de plus „monſtrueux? Ne voila-t-il pas le monde formé „d'une ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein? „Ne le voila-t-il pas l'un des trois Dieux? & ne „faut-il pas le diviſer en autant de Dieux, qu'il y a „de parties dans l'Univers differemment animées? „n'avez-vous pas là toutes les horreurs, toutes les „monſtruoſités de l'ame du monde? Plus de guerres „entre les Dieux, que dans les écrits des poetes? „Les Dieux auteurs de tous les pechés des hommes? „Les Dieux qui puniſſent, & qui commettent les mê„mes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire?„ *Bayle Continuation des penſées diverſes, Tom. I. p. 346.*

Ἐκ παντελέων δέ συνέςακε σωμάτων, τά περ ὅλα ἐν αὐτῷ ἐντὶ. Or il eſt compoſé de corps parfaits leſquels ſont entiers, & eſſentiellement en lui. Chapitre I. §. 9.

Les corps parfaits, dont parle *Timée*, ſont les corps reguliers que *Platon* & *Euclide* appellent *Σχήματα.* Ils

Ils ſont au nombre de cinq, & on demontre dans les élemens de Geometrie, qu'il ne peut exiſter de corps, composés de ſurfaces planes, parfaitement reguliers que ces cinq, ſçavoir. 1. La Piramide, 2. le Cube, 3. l'Octaedre, 4. le Dodecaedre, & 5. l'Icoſaedre. On peut voir, dans le premier livre du Commentaire de *Proclus* ſur *Euclide*, que les Pythagoriciens, & *Timée* en particulier, ont raporté les principes de la phyſique à la conſidération de ces corps. Je pourrois expliquer ici pourquoi les Pythagoriciens ont ramené aux corps géometriques la phiſique du monde, & aux nombres la phiſique de l'ame; mais il me faudroit entrer dans un trop grand detail. Or *Timée* dit ici, que ces corps parfaits ſont dans le monde, & qu'aucune de leurs parties n'eſt au dehors. Pour comprendre le ſens de cela, il faut conſulter *Euclide*, qui fait voir comment tous ces corps reguliers peuvent être décrits, ou conſtruits dans la ſphere. Par là il eſt clair, que le monde, qui ſelon *Timée* eſt ſphérique, peut comprendre ces cinq corps parfaits, de façon qu'ils ſe touchent tous. L'Icoſaedre touche la ſurface intérieure de la ſphere par tous ſes angles, le Dodecaedre touche par ſes angles les ſurfaces de l'Icoſaedre, l'Octaedre celles du Dodecaedre; le Cube celles de l'Octaedre; & enfin la Piramide celles du Cube. De ſorte que tout devient ferme par là, & la ſphere tournant emporte tous ces corps, qui y tiennent avec elle. Il faut bien prendre garde à cela pour comprendre le ſiſteme de *Timée*.

Τὰ γὰρ κaττὰν ἀρίσταν ἀναλογίαν &c. Car les choſes étant placées ſelon la meilleure analogie &c. Chapitre I. §. 10.

Voici une note, auſſi inſtructive que ſavante, que Mr. *Sulzer* m'a communiquée ſur ce paſſage, & ſur ce qui le ſuit.

L'au-

L'auteur eſt fort obſcur ici, & je ſoupçonne qu'il y a quelques mots corrompus dans le texte. On voit bien qu'il parle des proportions. Mais ſon langage eſt fort different de celui d'*Euclide*, où ce Geometre explique les ſimptomes des proportions. Au reſte tout ce qu'il y a d'inintelligible dans ce paſſage obſcur, par quelque defaut dans les expreſſions, peut être éclairci par ce qu'il dit p. 13. Voici ſes paroles. *Δυσὶν ὦν μέσοις δύο ἄκρα προσαρμόξατο, ὅκως εἴη ὡς πῦρ ποτ' ἀέρα, ἀὴρ ποτὶ ὕδωρ, καὶ ὕδωρ ποτὶ γᾶν· καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς πῦρ ποτὶ ὕδωρ, ἀὴρ ποτὶ γᾶν· καὶ ἀνάπαλιν, ὡς γᾶ ποτὶ ὕδωρ, ὕδωρ ποτ' ἀέρα, καὶ ἀὴρ ποτὶ πῦρ· καὶ καθ' ἐναλλαγὰν, ὡς γᾶ ποτ' ἀέρα, ὕδωρ ποτὶ πῦρ.* Voici la traduction litterale de ce paſſage. *Il proportionna deux extrêmes aux deux moiens, afinque comme le feu eſt à l'air, l'air ſoit à l'eau, & l'eau à la terre. Et en alternant, comme le feu eſt à l'eau, ainſi l'air eſt à la terre. Enſuite par inverſion comme la terre eſt à l'eau, l'eau eſt à l'air & l'air au feu; & en alternant de nouveau la terre eſt à l'air, comme l'eau eſt au feu.* Or ce paſſage étant très clair, il ſert à éclaircir celui-ci, qui me paroit corrompu. *Timée* ſuppoſe que les quatre élemens ſont une raiſon continue, comme par exemple ces quatre nombres 2, 4, 8, 16; mettons la lettre *f* pour déſigner le feu, *a* pour l'air, *e* pour l'eau & *t* pour la terre. Cela poſé, remarquons, que nôtre philoſophe dit que la terre & le feu ſont les deux premiers élemens, ou les deux extremes, l'air & l'eau les deux moiens. Or Dieu aiant ſelon lui proportionné les deux extremes aux deux moiens, il en reſulte cette proportion.

$$f : a : e : t$$

Mais cette proportion étant la plus parfaite, c'eſt à dire, tous les termes étant en progreſſion géometrique, on

on en peut toujours prendre les trois, qui se suivent immediatement, pour faire de nouvelles proportions;

sçavoir f : a = a : e. Et e : a = a : f

ou bien a : e = e : t. Et t : e = e : a

Voila ce qu'il entend par ces paroles, *que le terme moien est comme le raion, étant au premier comme le troisieme est à lui.* Car en prenant *f*, *a*, & *e*, on aura cette proportion, *a* est à *f*, comme *e* est à *a*. Maintenant le Philosophe ajoute, κἂν πάλιν καὶ παραλλάξ, ce que j'entends comme s'il disoit dans le stile d'*Euclide* καὶ ἀνάπαλιν καὶ κατ' ἐναλλάξ, pour dire que moyennant l'alternation (ἀνάπαλιν), & l'inversion (ἐναλλάξ) on peut encore en tirer deux autres proportions. En effet si la premiere proportion est celle-ci:

f : a = a : e.

C'est à dire, si le feu est à l'air comme l'air à l'eau, on a par l'inversion celle-ci.

a : f = e : a.

C'est à dire, l'air est au feu comme l'eau à l'air. Et celle-ci se change par alternation en celle-ci.

a : e = f : a.

C'est à dire: l'air est à l'eau, comme le feu est à l'air. Voila jusqu'où ce passage est intelligible. Le philosophe ajoute, que tout cela feroit fort clair, si on pouvoit l'exprimer par des nombres ou par des lignes: car ceci me paroit le sens des paroles qui suivent, ταῦτα δ' ἀριθμήμεναι &c. Faisons donc une supposition, pour donner à cette doctrine la derniere clarté. Posons que les densités, ou si l'on veut les gravités spécifiques des quatre élemens, soient comme les nombres 2. 4. 8. 16, que 2 soit la gravité du feu, 4 celle de l'air, 8 celle de l'eau, & 16 celle de la terre. Alors les trois dernieres proportions, dont nous avons parlé, sont en nombres

la premiere	f	:	a	=	a	:	e.
	2	:	4	=	4	:	8.
la feconde	a	:	f	=	e	:	a
	4	:	2	=	8	:	4.
la troifieme	a	:	e	=	f	:	a
	4	:	8	=	2	:	4.

Pour achever encore cet éclairciffement, mettons auffi en nombres toutes les proportions, que nôtre philofophe donne, dans le paffage cité au commencement de cette remarque. Il y donne les proportions fuivantes

I.	f : a =	a : e =	e : t
en nombres.	2 : 4 =	4 : 8 =	8 : 16
alternativement II.	f : e =	a : t	
	2 : 8 =	4 : 16	
par inverfion III.	t : e =	e : a =	a : f
	16 : 8 =	8 : 4 =	4 : 2
en alternant IV.	t : a =	e : f	
de nouveau	16 : 4 =	8 : 2.	

Tout cela eft donc fort clair & feroit très vrai, fi la premiere fuppofition étoit vraie.

T' ἄλλα ὁμογενέα. *Les autres figures homogenes. Chapitre I. §. 10.*

Par ὁμόγενέα σχήματα le philofophe entend les mêmes corps, que plus haut il appelloit παντέλεια σώματα. Voiez-y la remarque. N'auroit-il peut être pas écrit ici ὁμοτέλεα, car je ne comprends pas ce que veut dire ici *l'homogeneité*, au lieu que la parfaite regularité y eft néceffaire. Or τέλειος, quand il s'agit des corps géometriques, eft la même chofe que parfaitement regulier.

Λειότατον δ' ὂν ποτ' ἀκρίβειαν, καττὰν ἐκτὸς ἐπιφάνειαν, οὐ ποτιδέεται θνατῶν ὀργάνων,

Ce

Ce monde est uni exactement dans sa surface extérieure, il n'a pas besoin des organes mortels &c. Chapitre I. §. 11.

Nous avons deja raporté un passage de *Platon*, où ce philosophe dit mot à mot, tout ce que *Timée* dit ici du monde, & de la maniere dont Dieu attacha l'ame au milieu de la sphere, & après l'avoir étendue, en enveloppa pour ainsi dire la surface extérieure du monde. Quelle philosophie chimérique, & que ceux qui s'en occupent, & qui cherchent des raisons pour la soutenir, sont à plaindre! On peut leur dire avec *S. Jerome*, lisez *Platon*, parcourés les subtilités d'*Aristote*, vous éprouverés la verité de cette sentence, le travail des foux les affligera. *Lege Platonem, Aristotelis revolve argutias, probabis esse verum quod dicitur, labor stultorum affliget eos.* Hieronym. in Ecclesiast. Tom. IV. pag. 370.

Ἃ καὶ δύσμικτος ἔασσα οὐκ ἐκ τῶ ῥᾴστω συνεκίρνατο· mot à mot. Ἃ (sub. ψυχὴ) ἔασσα δύσμικτος οὐ συνεκίρνατο ἐκ τῶ ῥᾴστω. *Or l'ame étant difficile à mêler ne se mêloit pas facilement. Chapitre I. §. 11.*

Platon, qui ne fait que copier servilement *Timée de Locres*, explique la maniere dont Dieu fit ce mêlange, qui servit à la composition de l'ame. Je raporterai ici ce qu'il en dit, parceque cela servira de commentaire au texte de *Timée*. „De la substance „indivisible, *dit Platon*, qui existe toujours, & qui est „toujours d'une même sorte, & de la substance divi„sible, qui peut être divisée en plusieurs corps, Dieu „composa une troisieme espece de substance, qui étoit

„comme un milieu entre les deux premieres, tenant „d'un coté de la nature homogene (ou du même,) & „de l'autre coté de la nature hétérogene (ou de l'autre). „Dieu posa cette substance mitoienne, entre la sub„stance indivisible & la substance divisible, dans les „corps. Ensuite prenant ces trois natures ensemble, „il les mêla toutes dans une forme, en acommodant „par force la nature de l'ame, qui étoit fort difficile à „mêler avec celle de l'homogene (ou du même). En„fin les aiant mêlées avec la substance, & des trois „en aiant fait un seul assemblage, il les divisa de nou„veau en portions convenables, chacune d'elles étant „mêlées de l'homogene (ou du même,) & de l'hété„rogene (ou de l'autre,) & de la substance mitoienne.„ *Τοῦ ἀμερίστου καὶ ἀεὶ κατὰ ταυτὰ ἐχούσης οὐσίας, καὶ τὸ αὖ περὶ τὰ σώματα γιγνομένης μεριστῆς, τρίτον ἐξ ἀμφοῖν ἐν μέσῳ συνεκεράσατο οὐσίας εἶδος, τότε ταυτοῦ φύσεως αὖ πέρι καὶ τὸ τῶν ἑτέρων, καὶ κατὰ ταυτὰ ξυνέστησεν ἐν μέσῳ τοῦ τε ἀμεροῦς αὐτῶν, καὶ τοῦ κατὰ τὰ σώματα μεριστοῦ. Καὶ διαλαβὼν αὖ τὰ ὄντα, συνεκεράσατο εἰς μίαν πάντα ἰδέαν, τοῦ θατέρου φύσιν δύσμικτον οὐ γὰρ εἰς ταυτὸ ξυναρμόττων βίᾳ. μιγνὺς δὲ μετὰ τὰς οὐσίας, καὶ ἐκ τριῶν ποιησάμενος ἕν, πάλιν ὅλον τοῦτο μοίρας ὅσας προσῆκε διένειμεν· ἑκάστην δὲ ἔκ τε ταυτῶν καὶ θατέρου καὶ πᾶς οὐσίας μεμιγμένην· ἤρχετο δὲ διαιρεῖν ὧδε· μίαν ἀφεῖλε τὸ πρῶτον ἀπὸ παντὸς μοῖραν. μετὰ δὲ ταύτην ἀφῄρει διπλασίαν ταύτης· τὴν δ' αὖ τρίτην, ἡμιολίαν μετὰ δευτέρας, τριπλασίαν δὲ τῆς πρώτης· τετάρτην δὲ, τῆς δευτέρας διπλῆν· πέμπτην δέ, τριπλῆν τῆς τρίτης.* *Ex ea substantia, quæ individua & semper eadem similisque est, & ex ea rursus quæ circa corpora dividua sit, tertiam substantiæ speciem commiscuit mediam, quæ rursus esset naturæ ipsius ejusdem, & naturæ ipsius alterius particeps; eamque per*

has

has mediam constituit inter individuam substantiam, & eam quæ circa corpus dividitur. Ea cum tria sumpsisset, in unam speciem omnia temperavit. Ubi naturam ejus quam alterum diversumque vocamus commixtioni repugnantem, cum eo quod idem dicitur vi quadam conciliavit. Postquam vero duo illa cum substantia commiscuit, & ex tribus unum fecit, rursus id totum in ea quæ decuit membra partitus est: quorum quodlibet ex tribus, eodem, altero, substantiaque constaret. Fuit autem talis illa partitio. Plato in Timæo Op. p. 1050.

Avant d'aller plus avant, il est bon de remarquer que les disciples de *Platon*, même ceux qui vivoient de son tems, ne comprenoient guere ce que vouloit dire leur Maître; comment donc le comprendrons nous aujourdhui? Or que les disciples de *Platon* ne l'aient point compris, c'est ce que *Plutarque* nous dit très clairement. „Ils ont (les disciples) parfaitement ignoré, „ce qu'a voulu dire Platon, par les termes d'homo„gene (ou du même) & de l'hétérogene (ou de l'au„tre); car ils disent, que *le même* procure à la géné„ration de l'ame la faculté de s'arreter, & *l'autre* la „faculté de se mouvoir. Mais Platon lui même dans „son ouvrage, intitulé *le Sophiste*, distingue 1°. *ce „qui existe*, 2°. *le même*, 3°. *l'autre*, 4°. *le mouve„ment*, 5°. *le repos*, comme cinq choses differen„tes l'une de l'autre, & n'aiant rien de commun „ensemble. Cependant ses disciples, même ceux qui „ont vecu du tems de Platon, sont très fachés qu'il „ait soutenu certaines opinions; ils imaginent tout ce „qu'ils peuvent, pour leur donner un autre sens, & „les tirent, comme l'on dit, par les cheveux, croiant „qu'ils doivent cacher avec soin, que leur Maître ait „cru la génération & la création de l'ame & du monde.

Ἐκφανῶς δὲ τούτοις ἠγνόηνται τὸ περὶ ταυτοῦ καὶ τοῦ ἑτέρου.

ἑτέρου· λέγουσι γὰρ ὡς τὸ μὲν στάσεως, τὸ δὲ κινήσεως συμβάλλεται δύναμιν· εἰς τὴν τῆς ψυχῆς γένεσιν· αὐτοῦ Πλάτωνος ἐν τῷ Σοφιστῇ, τὸ ὂν καὶ τὸ ταυτὸν καὶ τὸ ἕτερον, πρὸς δὲ τούτοις, στάσιν καὶ κίνησιν, ὡς ἑκάστου διαφέρον, καὶ πέντε ὄντα, χωρὶς ἀλλήλων τιθεμένου καὶ διορίζοντος· ὅ γε μὴν οὗτοί τε κοινῇ καὶ οἱ πλεῖστοι τῶν χρωμένων Πλάτωνι, φοβούμενοι καὶ παραλυπούμενοι πάντα μηχανῶνται, καὶ παραβιάζονται καὶ στρέφουσιν ὡσεὶ δεινὸν καὶ ἄρρητον: οἰόμενοι δεῖν περικαλύπτειν καὶ ἀρνεῖσθαι, τήν τε τοῦ κόσμου τήν τε τῆς ψυχῆς αὐτοῦ γένεσιν καὶ σύστασιν, ουκ ἐξ ἀιδίου συνεστώτων, οὐδὲ τὸν ἄπειρον χρόνον οὕτως ἐχόντων. *Liquet autem hos vim ejusdem & diverſi ignoraviſſe, dum alterum quietis, alterum motus cauſam faciunt, cum Plato in Sophiſta Ens, Idem, Diverſum, Motum, ſtatum, ut quinque numero, & omnia à ſe invicem differentia poſuerit. Quod autem communiter hi, & plerique Platonis ſectatorum timentes atque ægre ferentes, omnia moliuntur, uique pervertunt, putantque tanquam flagitioſam & infandam ſententiam debere occultari & negari, quæ mundum ejusque animam non ex ſempiternis conſtituit principiis, neque infinito tempore talem fuiſſe affirmat.* Plut. de anim. procr. Op. Tom. II. pag. 1013.

La raiſon, pour la quelle les diſciples de *Platon* étoient fachés qu'on connut, que leur Maître ſoutenoit, dans ſon Timée, que l'ame avoit eu un commencement ainſi que le monde, c'eſt que *Platon* avoit dit tout le contraire dans un autre ouvrage. „Les paroles, „*dit Plutarque*, qui ſont dans ſon ouvrage, intitulé „*Phædrus*, ſont dans la bouche de tout le monde, par „les quelles il prouve que l'ame n'eſt point périſſable, „parcequ'elle n'a point eu de commencement, & qu'elle „n'a point été engendrée; & il demontre qu'elle n'a „point été engendrée, parcequ'elle ſe meut ſoi-même.

Ἡ μὲν οὖν ἐν Φαίδρῳ διάλεκτος ὀλίγου δεῖν ἅπασιν διὰ στόματός ἐστιν, τῷ ἀγενήτῳ τὸ ἀνώλεθρον, τῷ δὲ αὐτοκινήτῳ πιστουμένη τὸ ἀγένητον αὐτῆς. Verba quidem de Phædro omnibus fere in ore ſunt, ubi quod anima non ſit genita, ex eo probatur quia ſe ipſam movet: & quod non interitura ex eo, quia non ſit genita. Id ib. p. 1016.

Voila quelle a été en général la philoſophie de *Platon*. Il a presque toujours dit dans un ouvrage, le contraire de ce qu'il a écrit dans un autre. Il n'avoit aucun ſiſteme fixe, aucune opinion à la quelle il fut conſtamment attaché. „Qui pourroit, *fait dire* „*Ciceron à Vellejus*, expoſer toutes les variations de „Platon? il faudroit pour cela un très long diſcours. „Dans le Timée il dit, que le Pere de ce monde ne „ſauroit être nommé: & dans les livres des Loix, qu'il „ne faut pas être curieux de ce que c'eſt proprement „que Dieu. Quand il prétend que Dieu eſt incorpo- „rel, c'eſt nous parler d'un Etre, qui ne tombe point „ſous les ſens, & qui ne pourroit avoir ni ſentiment, „ni ſageſſe, ni bonheur, attributs eſſentiels aux Dieux. „Il dit auſſi dans le Timée & dans les Loix, que le „monde, le ciel, les aſtres, la terre, les ames, les „divinités, que nous enſeigne la religion de nos peres, „ſont des Dieux; ces opinions priſes en perticulier „ſont évidemment fauſſes, & priſes en général ſe con- „tredisent." *Jam de Platonis inconſtantia longum dicere: qui in Timæo patrem hujus mundi nominari neget poſſe: in legum autem libris, quis ſit omnino Deus, anquiri oportere non cenſeat. Quod vero ſine corpore ullo Deum vult eſſe, ut Græci dicunt ἀσώματον, id quale eſſe poſſit, intelligi non poteſt: careat enim ſenſu, neceſſe eſt, careat enim prudentia, careat voluptate: quæ omnia una cum Deorum notione comprehendimus. Idem & in Timæo dicit, & in legibus, & mundum Deum eſſe,*

& cælum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos majorum institutis accepimus: quæ & per se sunt falsa perspicue, & inter se vehementer repugnantia. Cicer. de nat. Deor. L. I. C. 12.

Platon avoit appris, dans l'Ecole de *Socrate*, cette philosophie vacillante, qui adopte alternativement toutes les opinions, & qui les trouve toutes également probables & douteuses. Car si l'on en excepte les regles de morale, *Socrate* regarda toutes les autres choses comme très incertaines. Nous voyons dans les Dialogues de *Platon*, que sur quelque matiere, qu'on lui proposat, il n'assuroit jamais rien; se contentant de refuter ceux qui avoient la temerité d'assurer quelque chose. „Platon, pere & instituteur de l'Académie, *dit Mr. Huet*, dressé par Socrate dans l'art de „douter & se déclarant son Sectateur, prit sa maniere „de traiter les matieres, & entreprit de combattre „tous les philosophes qui l'avoient precedé. Ce n'est „pas seulement dans ses livres, qu'on appelle *Gymnastiques;* mais lorsqu'il paroit le plus affirmatif, soit qu'il „fasse parler Socrate; soit qu'il en fasse parler un au„tre, qu'il n'avance rien comme veritable, mais seu„lement comme vraisemblable, & qu'il s'attache à sa „maxime, qu'il faut laisser aux Dieux, & aux enfans „des Dieux, la connoissance de la verité, & nous con„tenter de la recherche de ce qui est probable.

Voila ce qu'on peut dire de plus favorable, pour excuser *Platon* d'avoir dit dans ses ouvrages tant de choses differentes, & opposées les unes aux autres: Mais comment le justifier de s'être livré aux folies romanesques de son imagination, qui lui a fait produire plusieurs opinions, non seulement indignes d'un philosophe, mais susceptibles du plus grand ridicule? Est-il quelque chose qui le soit d'avantage que la formation

mation de l'ame? Selon *Platon*, la Thériaque de Venise est elle composée d'autant de drogues, que l'ame l'est de differentes substances?

Quant à cette ame, qui est attachée au centre de la sphere, ou de l'univers, & que Dieu étend ensuite par tout, & dont il couvre tout le monde; cela paroit contenir le fond du sisteme de *Spinosa*. Par cette ame de l'univers les Pythagoriciens, ainsi que les Platoniciens, entendoient un esprit, un feu subtil repandu dans tous les êtres, qui les vivifioit, & qui étoit à l'univers, ce que l'ame humaine est au corps. Or cet esprit repandu dans toutes les parties du monde, les Stoiciens l'appelloient le Dieu seul & unique, & les Platoniciens le Dieu engendré, l'émanation du Dieu supreme. *Spinosa* disoit cela plus simplement. Il n'y a qu'une seule substance, & cette substance est Dieu, parceque la substance étant infinie, elle renferme tous les êtres & toute l'étendue; s'il y en avoit une seconde, elle ne seroit plus infinie. Il faut donc que tout ce qui subsiste, existe en Dieu, & par Dieu, & ne soit par conséquent que des modes de la substance unique & générale, qui est Dieu elle même.

Voici les propositions originales de *Spinosa*, que j'extrais de ses œuvres posthumes. *Una substantia non potest produci ab alia substantia.* Prop. VI. *Omnis substantia est necessario infinita.* Prop. VIII. *In rerum natura non possunt dari duæ vel plures substantiæ, ejusdem naturæ, sive attributi.* Prop. V. *Præter Deum nulla dari neque concipi potest substantia.* Prop. XIV.

On peut voir, dans les Oeuvres posthumes de *Spinosa*, les prétendues démonstrations, qu'il a voulu donner de ces propositions: il est inutile de les raporter ici. Il suffit d'avoir montré, que le Sisteme des Pythagoriciens, des Platoniciens, & des Stoiciens sur le

 monde

monde étoit très ressemblant à celui de *Spinosa.* Une preuve évidente de cette verité, c'est que les raisons, que les anciens ont emploiées pour refuter le sentiment des Platoniciens & des Stoiciens, sont les mêmes, que celles dont on se sert aujourdhui, pour ruiner de fond en comble celui de *Spinosa.* Si la substance divine n'est point distincte de l'étendue, elle doit être sujette à être divisée en cent millions de parties; de même si l'ame de l'Univers est repandue dans toutes les parties de la matiere, cette ame est divisible à l'infini, ainsi que la matiere. Voila donc le Dieu de *Spinosa*, & celui des Platoniciens & des Stoiciens, reduit à la condition de la nature la plus vile La matiere étant le sujet de toutes les corruptions, & de tous les changemens possibles. Nous renvoions sur cet article les lecteurs, à ce que nous en avons dit dans la *Philosophie du bon-sens.* Mais en voiant l'absurdité de tant de dogmes, soutenus par les philosophes, disons avec *S. Augustin.* „Ces opinions „ne doivent elles pas faire soulever tout ce qu'il y a „de gens d'esprit, ou plutôt toutes sortes de gens? „car il n'est pas besoin d'une grande subtilité, il suffit „de n'être point prévenu, pour concevoir que si Dieu „est l'ame du monde, & que le monde soit le corps „de cette ame; ensorte que ce soit un animal composé d'ame & de corps; & que ce Dieu soit com„me le sein de la nature, contenant toutes choses en „soi; si bien que les ames de toutes les choses, qui „ont vie, soient tirées de son ame, qui donne la vie „à toute cette grande machine, il n'y a rien qui ne „soit une partie de Dieu. Or qui ne voit les consé„quences impies, qui suivent de ces sentimens? car „si cela est ainsi, quand on foule quelque chose aux „pieds, on foule une partie de Dieu, & toutes les „fois

„fois que l'on tue un animal, c'eſt une partie de Dieu „que l'on tue. Je ne veux pas dire tout ce qui peut „venir en penſée là - deſſus, & qu'on ne ſauroit dire „ſans honte." *Quid illud? Nonne debet movere acutos homines, vel qualescunque homines? Non enim ad hoc ingenii opus eſt excellentia, ut depoſito ſtudio contentionis attendant, ſi mundi animus Deus eſt, eique animo mundus ut corpus eſt, ut ſit unum animal conſtans ex animo & corpore; atque iſte Deus eſt ſinus quidam naturæ, in ſeipſo continens omnia, ut ex ipſius anima, qua vivificatur tota iſta moles, vitæ atque animæ cunctorum viventium pro cujusque naſcentis ſorte ſumantur: nihil omnino remanere poſſe, quod non ſit pars Dei. Quod ſi ita eſt, quis non videat quanta impietas & irreligioſitas conſequatur: ut, quod calcaverit quisque, partem Dei calcet, & in omni animante occidendo, pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ poſſunt occurrere cogitantibus: dici autem ſine verecundia non poſſunt.* Aug. de civit. Dei. Lib. IV. cap. 12.

Λόγοι δε οἶδε πάντες ἐντί κατ' ἀριθμὼς ἁρμονικῶς συγκεκραμένοι. *Ces propoſitions établies dans ce mélange ſont toutes temperées ſelon les nombres harmoniques. Chap. I. §. 12.*

Nous venons de voir, dans la remarque précedente, les écarts de l'imagination de *Pythagore*, & de celle de *Platon*. Nous placerons, parmi ces mêmes écarts, les ſentimens de ces philoſophes ſur les nombres, qu'ils regardoient comme les principes de tous les êtres; comment peut on vouloir, que de ſimples raports ſoient les cauſes de la production des corps? les nombres n'ont d'eux mêmes aucune réalité; ils ne rou-

roulent que sur des raports, des additions, des retranchemens, des combinaisons &c. Il n'y a rien surement en tout cela de quoi former de la matiere. Les nombres, entant que nombres, n'ont point les trois dimensions, absolument nécessaires pour constituer l'essence du corps. Qu'on éleve ces nombres à telle puissance que l'on voudra, qu'on en tire les racines quarrées, ou cubiques, qu'on les reduise en fractions, ou en parties *infinitesimales*, qu'on en forme même des series ou des suites, soit déterminées, soit arbitraires, dont tous les termes iront en croissant ou en diminuant, on ne pourra jamais trouver après tout cela, que des nombres rangés, variés si l'on veut à l'infini, mais on ne trouvera jamais rien de plus; & certainement il n'y aura aucune chose, qui puisse produire les trois dimensions réelles, l'étendue, la profondeur & l'impénétrabilité, absolument nécessaires à la production des corps.

La doctrine des nombres de *Pythagore* outre sa fausseté, est encore d'une obscurité très souvent impenetrable. *Plutarque*, dans un discours qu'il a fait sur la création de l'ame, selon le sentiment de *Platon* dans son Timée, s'explique sur ce sujet d'une maniere beaucoup moins confuse que *Platon* lui-même; mais parmi ceux, qui ont parlé des nombres Pythagoriciens, *Philon* Juif de religion, & sectateur de *Platon* en Philosophie, me paroit être celui de tous les anciens, qui s'est expliqué le plus clairement sur ce sujet. Nous croions donc faire plaisir à ceux de nos lecteurs, qui ne connoissent pas cette matiere, de placer ici quelques endroits de *Philon*, & un de *Plutarque*, qui pourront la leur éclaircir, autant qu'une chose aussi obscure peut l'être. Nous commencerons par examiner ce que dit *Philon*, puisqu'il a vecu avant *Plutar-*

tar-

tarque, ensuite nous viendrons au passage de ce dernier, qui pourra être aussi de quelque utilité.

Voions d'abord le commencement & la source de la nature des nombres ; ils eurent lieu dès le moment de la création, où la distinction du jour & de la nuit fut faite. „Les astres, *dit Philon*, ont été formés pour „mesurer le tems ; c'est selon le cours du Soleil, de „la lune & des étoiles, que les jours, les mois, les „années ont été reglés ; & ce fut dès que le tems „commença, que la nature des nombres, qui est si „utile, eut lieu ; le premier instant du tems la mit en „évidence : car d'un jour vient l'unité, de deux jours „le deux, de trois le trois, d'un mois le trente, d'un „an autant de nombres qu'il y a de jours dans douze „mois, & du tems infini le nombre infini." Γεγόνασι δὲ καὶ πρὸς μέτρα χρόνων. ἡλίου γὰρ καὶ σελήνης καὶ τῶν ἄλλων τεταγμέναις περιόδοις, ἡμέραι, καὶ μῆνες, καὶ ἐνιαυτοὶ συνέστησαν· εὐθύς τε τὸ χρησιμώτατον ἡ ἀριθμοῦ φύσις ἐδείχθη χρόνου παραφήναντος αὐτήν. ἐκ γὰρ μιᾶς ἡμέρας, τὸ ἕν· καὶ ἐκ δυοῖν, τὰ δύο· καὶ ἐκ τριῶν, τα τρία. καὶ ἐκ μηνὸς, τὰ τριάκοντα. καὶ ἐξ ἐνιαυτοῦ, τὸ ἰσάριθμον ταῖς δώδεκα μηνῶν ἡμέραις πλῆθος. καὶ ἐξ ἀπείρου χρόνου, ὁ ἄπειρος ἀριθμός. *Factæ sunt etiam stellæ ad mensuras temporum. Nam solis, lunæque, & aliorum siderum recursus, dies & menses annosque conficiunt. Moxque res utilissima, numeri natura exstitit, tempore illam proferente. Ex una enim die fit unum, e duabus duo, e tribus tria, e mense triginta, ex anno tantus numerus, quantum dierum continetur duodecim mensibus : & ex infinito tempore infinitus numerus. Phil. op. L. de opif. Mundi p. 12.*

Après avoir vu l'origine, & la naissance des nombres, voions leurs perfections & leur utilité. „La „terre, *dit Philon*, a la premiere porté l'herbe, & le „Ciel a été ensuite embelli par le nombre parfait qui „est

„est le quatre. On ne sauroit se tromper en disant, „qu'il est la source du dix, nombre parfait aussi; car „il paroit que le dix n'est actuellement, & en soi, que „le quatre en puissance; car si on assemble par ordre „les nombres depuis l'unité jusqu'à quatre, l'on fera „dix, qui est la fin & le terme de l'infinité des nom- „bres, & autour du quel tous les autres nombres tour- „nent & roulent, comme une roue autour d'un essieu. „Le quatre contient aussi les raisons des accords de la „musique .... Le quatre a encore à lui une vertu „excellente, de la quelle on ne peut parler, & à la „quelle on ne peut penser qu'avec admiration; car „c'est le premier nombre, qui montre la nature du „solide: les autres nombres, qui le precédent, sont „attachés & destinés seulement aux choses incorporel- „les, parceque l'unité, dans la géomerrie, montre la „nature & la qualité du point. Le deux désigne la „ligne, qui n'est autre chose qu'une longueur sans lar- „gueur. Le trois represente la superficie, qui est une „longueur & largeur tout ensemble. Pour composer „la nature du solide, il ne reste plus que la profon- „deur, la quelle étant ajoutée aux trois premieres qua- „lités, fait le quatre; ce qui est la cause, que ce „nombre est estimé au dessus de tous les autres, par- „cequ'ayant pris son commencement d'une nature in- „corporelle, d'une essence intellectuelle, il nous con- „duit à la connoissance des corps, composés des trois „mesures ou dimensions, sçavoir la longueur, la lar- „gueur & la profondeur, étant par sa nature le pre- „mier qui soit apperçu par les sens. Nous rendrons clair „ce que nous disons à ceux, qui pourroient ne pas le „comprendre, par l'exemple d'un jeu assés familier, „& assés connu. Ceux qui jouent aux noix ont la cou- „tume d'en assembler trois, dans un lieu plat, ensuite

„ils

„ils en mettent une quatrieme par deſſus en forme de „piramide. Ce triangle de noix, compoſé de cette „maniere, ſur cette place unie, demeure & eſt ren„fermé dans les trois noix, mais celle qui y eſt ajou„tée fait le quatre à l'égard du nombre, & à l'égard „de la figure la piramide, qui eſt un corps ſolide. „L'on ne doit point encore ignorer, que le quatre eſt „le premier quadrangle de tout nombre, qui eſt éga„lement égal, ce qui eſt une meſure de juſtice, d'éga„lité; lui ſeul a la coutume d'être engendré de cette „maniere & de renfermer de pareilles qualités, tant „dans ſa compoſition que dans ſa vertu & dans ſa „puiſſance, ſelon l'aſſemblage de deux & deux, & „ſelon la puiſſance de deux fois deux; il montre dans „lui un excellent genre d'accord, ce qui ne ſe trouve „dans aucun autre nombre, car le ſix, compoſé de „deux trois, ne peut plus, par la multiplication de „ces deux nombres, être engendré, c'eſt le neuf qui „l'eſt; le quatre a encore pluſieurs autres grandes ver„tus dont nous parlerons plus clairement dans un „traité particulier. Il ſuffira d'ajouter, à ce que je „viens de dire, que le quatre a été dès le commen„cement de la création du monde, parceque les qua„tre élemens, dont le monde eſt compoſé, ſont iſſus „du nombre quatre comme de leur ſource: de même „les quatre ſaiſons, & les quatre parties de l'année, „l'hiver, le printems, l'été, l'automne, qui ſont les „cauſes de la génération des animaux & des plantes, „viennent encore du quatre.“ Ἧδ' ἐςὶν αἰτία δι' ἣν πρoτέρω μὲν ἐβλάστησε. καὶ ἐχλοηφόρησεν ἡ γῆ, ὁ δ' οὐρανὸς διεκοσμεῖτο αὖθις ἐν ἀριθμῷ τελείῳ, τετράδι· ἣν δεκάδος τῆς παντελοῦς οὐκ ἂν διαμάρτοι τὶς εἶναι λέγων ἀφορμὴν δὲ καὶ πηγήν. ὁ γὰρ ἐντελεχείᾳ δεκὰς, τοῦτο τετρὰς ὡς ἔοικε, δυνάμει· εἰ οὖν οἱ ἀπὸ μονάδος ἄχρι τε-

τετράδος ἑξῆς συντεθεῖεν ἀριθμοὶ, δεκάδα γεννήσουσιν, ἥτις ὅρος τῆς ἀπειρίας τῶν ἀριθμῶν ἐστὶ, περὶ ὃν ὡς καμπτῆρα εἱλοῦνται καὶ ἀνακάμπτουσι. περιέχει δὲ ἡ τετρὰς καὶ τοὺς λόγους τῶν κατὰ μουσικὴν συμφωνιῶν, τῆς τε διὰ τεττάρων, καὶ διὰ πέντε, καὶ διὰ πασῶν, καὶ προσέτι δὶς διὰ πασῶν, ἐξ ὧν σύστημα τὸ τελειότατον ἀπογεννᾶται. τῆς μὲν γὰρ διὰ τεττάρων ὁ λόγος ἐπίτριτος· τῆς δὲ διὰ πέντε, ἡμιόλιος. διπλάσιος δὲ τῆς διὰ πασῶν· οὓς ἅπαντας ἡ τετρὰς ἔχει παραλαβοῦσα. τὸν μὲν ἐπίτριτον ἐν τῷ τέσσαρα πρὸς τρία· τὸν δ' ἡμιόλιον ἐν τῷ τρία πρὸς δύο· τὸν δὲ διπλάσιον ἐν τῷ δύο· πρὸς ἕν, ἢ τέσσαρα πρὸς δύο. τὸν δὲ τετραπλάσιον ἐν τῷ τέσσαρα πρὸς ἕν. ἐστὶ δὲ καὶ δύναμις ἄλλη τετράδος, λεχθῆναί τε καὶ νοηθῆναι θαυμασιωτάτη· πρώτη γὰρ αὕτη τὴν τοῦ στερεοῦ φύσιν ἔδειξε, τῶν πρὸ αὐτῆς ἀριθμῶν τοῖς ἀσωμάτοις ἀνακειμένων. κατὰ μὲν γὰρ τὸ ἓν τάττεται τὸ λεγόμενον ἐν γεωμετρίᾳ εἶναι σημεῖον, κατὰ δὲ τὰ δύο, γραμμή· γραμμὴ δέ ἐστι μῆκος ἀπλατές. ἀπλάτους δὲ προσγενομένου, γίνεται ἐπιφάνεια, ἣ τέτακται κατὰ τριάδα. ἐπιφάνεια δὲ πρὸς τὴν τοῦ στερεοῦ φύσιν, ἑνὸς δεῖται τοῦ βάθους· ὃ προστεθὲν τριάδι, γίνεται τετράς· ὅθεν καὶ μέγα χρῆμα συμβέβηκεν εἶναι τὸν ἀριθμὸν τοῦτον, ὃς ἐκ τῆς ἀσωμάτου καὶ νοητῆς οὐσίας ἤγαγεν ἡμᾶς εἰς ἔννοιαν τριχῆ διαστατοῦ σώματος, τῇ φύσει πρῶτον αἰσθητοῦ. ὁ δὲ μὴ συνιεὶς τὸ λεγόμενον, ἔκ τινος παιδιᾶς εἴσεται πάνυ συνήθους. οἱ καρυατίζοντες εἰώθασι τρία ἐν ἐπιπέδῳ προστιθέντες κάρυα, ἐπιφέρειν ἓν, σχῆμα πυραμοειδὲς ἀπογεννῶντες. τὸ μὲν οὖν ἐν ἐπιπέδῳ τρίγωνον ἵσταται μέχρι τριάδος· τὸ δὲ ἐπιτεθὲν, τετράδα μὲν ἐν ἀριθμοῖς, ἐν δὲ σχήματι πυραμίδα γεννᾷ στερρὸν ἤδη σῶμα. πρὸς δὲ τούτοις, οὐδ' ἐκεῖνο ἀγνοητέον, ὅτι πρῶτος ἀριθμῶν ὁ τέτταρα, τετράγωνός ἐστιν ἰσάκις ἴσος, μέτρον δικαιοσύνης καὶ ἰσότητος· καὶ ὅτι μόνος ἐκ τῶν

αὐ-

αὐτῶν καὶ συνθέσει καὶ δυνάμει πέφυκε γεννᾶσθαι. συνθέσει μὲν, ἐκ δυοῖν καὶ δυοῖν· δυνάμει δὲ πάλιν, ἐκ τοῦ δὶς δύο, παγκαλόν τι συμφωνίας εἶδος ἐπιδεικνύμενος, ὃ μηδενὶ τῶν ἄλλων ἀριθμῶν συμβέβηκεν. αὐτίκα γοῦν ὁ ἓξ συντιθέμενος ἐκ δυοῖν τριάδων οὐκ ἔτι γεννᾶται πολυπλασιασθεισῶν, ἀλλ' ὁ ἕτερος ὁ ἐννέα· πολλαῖς δὲ καὶ ἄλλαις κέχρηται δυνάμεσι τετρὰς ἃς ἀκριβέστερον καὶ ἐν τῷ περὶ αὐτῆς ἰδίῳ λόγῳ προσυποδεικτέον. ἀπόχρη δὲ κἀκεῖνο προσθεῖναι, ὅτι τῇ τοῦ παντὸς οὐρανοῦ τε καὶ κόσμου γενέσει γέγονεν ἀρχή· τὰ γὰρ τέσσαρα στοιχεῖα ἐξ ὧν τόδε τὸ πᾶν ἐδημιουργήθη, καθάπερ ἀπὸ πηγῆς, ἐῤῥύη τῆς ἐν ἀριθμοῖς τετράδος, καὶ πρὸς τούτοις, αἱ ἐτήσιαι ὧραι τέσσαρες αἱ ζώων καὶ φυτῶν αἰτίαι γενέσεως, τετραχῇ τοῦ ἐνιαυτοῦ διανεμηθέντος, εἰς χειμῶνα, καὶ ἔαρ καὶ θέρος καὶ μετόπωρον. *Atque hæc est causa cur terra prior germinarit, & herbam protulerit: cœlum vero post sit ornatum in numero perfecto quaternario, quem denarii omnium absolutissimi causam fontemque, non falso dicere licet. Quod enim actu est denarius, hoc quaternarius potentia esse videtur. Si igitur ab unitate usque ad quaternionem deinceps componantur numeri, denarium conficient: qui est immensitatis numerorum terminus, ad quem ceu metam circumaguntur & se reflectunt. Quin & musicas symphoniarum rationes idem quaternio continet . . . . . & est alia vis quaternarii, dictu cogitatuque miranda. Primus enim hic solidi naturam ostendit, cum præcedentes numeri incorporeis rebus dicati sint. Nam in unitate censetur punctum quod vocant geometræ, in binario linea. Ea est longitudo sine latitudine; quæ ubi accessit, fit superficies, ad denarium pertinens. Hæc quo minus sit corpus natura solidum, una destituitur altitudine: qua juncta ad ternarium, fit quaternarius. Unde multum existimationis contigit huic numero qui ab incorporea intelligi-*

ligibilique essentia duxit nos ad considerationem corporis trifariam patentis, quod suapte natura primum sensu percipitur. Id qui parum intelligit, e lusu quodam vulgato cognoscet. Qui nucibus ludunt, solent positis prius in plano tribus quartam superimponere, in formam piramidis. Triangulus igitur ille in plano consistit intra ternarium : cui superimposita quaternarium in numero facit, in figura vero piramidem, solidum jam corpus. Praeterea nec illud ignorandum, quod primus numerorum quatuor, quadrangulus est pariter par, mensura aequabilitatis ac justitiae : quique solus ex iisdem & compositione & innata potentia consistit. Compositione ex duobus & duobus. Rursum potentia ex bis duo, pulcherrimam quandam consonantiae speciem prae se ferens, quae nulli inest ex aliis numeris, mox enim ternarius compositus e duobus ternariis, non amplius gignitur his per se multiplicatis sed alius, nempe novenarius. Aliis quoque multis viribus praeditus est quaternio, quae accuratius & copiosius in proprio tractatu indicandae sunt. Nunc illud addidisse sat erit, eum totius caeli mundique generati dedisse initium. Nam quatuor elementa, ex quibus universum hoc conditum est, tanquam a fonte manaverunt à numero quaternario : atque adeo haec quatuor, quibus annus distinguitur, tempora, unde animantes plantaeque proveniunt, scilicet hiems, ver, aestas & autumnus. Id. ib. p. 414.

Nous venons de voir les merveilles du nombre quatre, voions actuellement celles du cinq. ,, Dieu, ,,*dit Philon*, forma le cinquieme jour les genres & les ,,especes des animaux mortels, commençant par ceux ,,qui vivent dans l'eau ; il crut qu'il n'y avoit rien de ,,plus analogue, & rien qui fut aussi simpatique, que ,,les animaux le sont au nombre cinq. Car il n'y a ,,rien qui montre plus la différence de ce qui a une ,,ame, à ce qui n'en a point, que les sens. Or les ,,sens

„sens sont divisés en cinq ; la vue, le gout, l'odorat, „le tact, l'ouie.“ Τὰ θνητὰ γένη ζωοπλαστεῖν ἐνεχείρει, τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τῶν ἐνύδρων ποιούμενος, ἡμέρα πέμπτη, νομίσας οὐδὲν οὕτως ἕτερον ἑτέρῳ συγγενὲς ὡς ζώοις πεντάδα. διαφέρει γὰρ ἔμψυχα ἀψύχων οὐδενὶ μᾶλλον ἢ αἰσθήσει· πενταχῆ δὲ τμητὸν αἴσθησις, εἰς ὅρασιν, ἀκοὴν, γεῦσιν, ὄσφρησιν, καὶ ἁφήν· *Mortalia genera animalium fingere aggressus est rerum opifex, exorsus ab aquatilibus die quinto, existimans nullam esse inter duo quæpiam tantam cognationem, quantam inter animalia & quinarium. Differunt enim animata ab inanimis non alia re magis quam sensu: is vero in quinque dividitur, in visum, auditum, gustum, odoratum & tactum. Phil. Judæi lib. de Mundi Opificio, p. 13.*

Passons actuellement au nombre sept. C'est le plus excellent de tous. Dans lui sont contenues les qualités les plus éminentes. Je ne les raporterai pas toutes, car cet article est deja assés étendu, & ce que j'ai dit des autres nombres suffit pour donner une connoissance claire des nombres Pythagoriciens.

„Je ne sais, *dit Philon*, si l'on peut jamais louer „assés la nature du nombre sept, elle est trop excel„lente pour qu'on puisse venir à bout de la bien ex„primer. Cependant quoiqu'on dise des choses de „l'essence de ce nombre qui sont admirables, & au „dessus de toute expression ; je ne garderai pas le silen„ce, & je tacherai de déclarer, non toutes ses vertus, „car cela me seroit impossible, mais du moins celles „qu'il est possible à notre esprit de comprendre. Le „nombre sept se prend de deux sortes : premierement „dans le nombre dix, & alors il est mesuré sept fois „par la seule unité, & il est de même composé de „sept unités : secondement il se prend hors du dix ; „le commencement du quel est toujours l'unité, selon

„les nombres doubles ou triples, ou pour le dire en „un mot, selon les proportions & mesures des nom„bres, comme de soixante quarre, & sept cens vingt „neuf: dont le premier s'accroit & s'augmente de„puis l'unité selon le double, & le second selon le „triple. Il ne faut pas discourir legerement de ces „deux especes; mais l'on peut dire, que la seconde „a un avantage très évident, parceque le nombre *sep„tenaire*, composé & croisant depuis l'unité en nom„bres doubles & triples, produit une chose quarrée de „tout côté, comme un cube ou quadrangle, conte„nant en soi toutes les deux especes, tant de l'essen„ce corporelle que de l'incorporelle. De l'incorpo„relle, à cause de la superficie & de la forme plate „que les quadrangles produisent; & de la corporelle, „à cause de l'autre dimension que font les cubes . . . „Ainsi le sept se montre dans les choses intellectuel„les, immobiles, & impassibles. Il fait encore paroi„tre, dans les choses materielles & sensibles, une gran„de vertu, très utile à l'avantage des corps terres„tres, par le moien du cours & des revolutions de la „lune. Voici comment cela se fait. Le sept, composé „des nombres qui suivent l'unité, produit le vingt huit, „nombre égal en toutes ses parties, & ce nombre est „très propre à remettre la lune dans son premier état; „qui est, lorsque la Lune en décroissant retourne au „même point, d'où elle avoit commencé à croître sen„siblement. Or depuis le croissant elle croit en sept „jours, jusques à ce qu'elle soit dans son demi plein, „ensuite dans les autres sept jours elle devient plei„ne: après elle retourne en arriere, parcourant le „même chemin qu'elle avoit fait; savoir depuis son „plein jusques à son demi-plein en sept jours, & de là „en autant de jours elle revient à son commencement,

„&

„& elle accomplit les nombres dont nous venons de „parler. Le ſept eſt encore appellé par les gens, qui „ſont curieux de la proprieté des mots, l'accompliſ„ſement & la perfection des choſes, étant toutes ren„dues parfaites & accomplies par lui, comme on „peut le voir par ce que je vais dire. Tout corps, „qui de ſa nature ſe meut & agit, eſt composé de „trois meſures, de longueur, largeur & profondeur, „& de quatre extremités qui ſont, le point, la ligne, „la ſuperficie & le ſolide, les quels enſemble font „ſept. Or, il eut été impoſſible, que les corps fuſſent „meſurés par le ſept, ſelon l'aſſemblage des trois me„ſures & des quatre extremités, ſi les eſpeces des pre„miers nombres qui ſont, l'unité, le deux, le trois & „le quatre, dedans les quels le dix eſt fondé, n'euſ„ſent compris la nature du ſept. Car les nombres, „que je viens de nommer, ont quatre bornes, ſavoir „le premier, le ſecond, le trois & le quatre: & trois „meſures, la premiere eſt depuis un jusqu'à deux, la „ſeconde depuis deux jusqu'à trois, & la troiſieme „depuis trois jusqu'à quatre. Τὴν δὲ ἑβδομάδος φύσιν ὀυκ ὀιδ᾽ ἐι τις ἱκανῶς ἀνυμνῆσαι δύναιτο, παντὸς ὄσαν λόγȣ κρέιττονα· ȣ̓ μὴν, ὅτι θαυμασιωτέρα τῶν περὶ ἀυτῆς λεγομένων ἐςὶ, διὰ τοῦθ᾽ ἡσυχαςέον, ἀλλ᾽ ἐπιτολμητέον, ἐι καὶ μὴ πάντα. μηδὲ τὰ κυριώτατα ὀιόν τε, τὰ γοῦν ταῖς ἡμετέραις διανοίαις ἐφικτὰ δηλῶσαι· διχῶς ἑβδομὰς λέγεται· ἡ μὲν ἐντὸς δεκάδος, ἥτις ἑπτάκις μονάδι μονη μετρεῖται, συνεςῶσα ἐκ μονάδων ἑπτά. ἡ δὲ τῆς δεκάδος ἐκτὸς, ἀριθμὸς, ȣ̔ πάντως ἀρχὴ μονὰς κατὰ τȣ̀ς διπλασίȣς, ἢ τριπλασίȣς, ἢ συνόλως ἀναλογȣ̃ντας ἀριθμȣ̀ς, ὡς ἔχει ὁ ἑξηκοντέσσαρα, καὶ ὁ ἑπτακόσια ἐικοσι ἐννέα· ὁ μὲν κατὰ τὸν ἀπὸ μονάδος διπλάσιον παραυξηθεὶς· ὁ δ᾽ αὖ κατὰ τὸν τριπλάσιον. ἑκάτερον δὲ ἐιδος ὀυ παρέργως ἐπισκεπτέον. τὸ μὲν δὴ

δεύτερον ἐμφανεστάτην ἔχει προνομίαν. ἀεὶ γὰρ ὁ ἀπὸ μονάδος συντιθέμενος ἐν διπλασίοις ἢ τριπλασίοις ἢ συνόλος ἀναλογοῦσιν, ἕβδομος ἀριθμὸς κύβος τε καὶ τετράγωνός ἐστιν, ἀμφότερα τὰ εἴδη περιέχων, τῆς τε ἀσωμάτου καὶ σωματικῆς οὐσίας. τῆς μὲν ἀσωμάτου, κατὰ τὴν ἐπίπεδον, ἣν ἀποτελοῦσι τετράγωνοι· τῆς τε σωματικῆς, κατὰ τὴν ἑτέραν, ἣν ἀποτελοῦσι κύβοι· . . . . . Ἐν μὲν οὖν τοῖς νοητοῖς τὸ ἀκίνητον καὶ ἀπαθὲς ἀποδείκνυται ἑβδομάς. ἐν δὲ τοῖς αἰσθητοῖς μεγάλην καὶ συνεκτικωτάτην δύναμιν, ἧς τὰ ἐπίγεια πάντα πέφυκε βελτιοῦσθαι· σελήνης τε περιόδοις· ὃν δὲ τρόπον, ἐπισκεπτέον· ἀπὸ μονάδων συντεθεὶς ἑξῆς ὁ ἑπτὰ ἀριθμὸς, γεννᾷ τὸν ὀκτὼ καὶ εἴκοσι τέλειον, καὶ τοῖς αὐτοῦ μέρεσιν ἰσούμενον. ὁ δὲ γεννηθεὶς ἀριθμὸς ἀποκαταστατικός ἐστι σελήνης, ἀφ' οὗ ἤρξατο σχήματος λαμβάνειν αὔξησιν αἰσθητῶς, εἰς ἐκεῖνον κατὰ μείωσιν ἀνακαμπτούσης. αὔξεται μὲν ἀπὸ τῆς πρώτης μηνοειδοῦς ἐπιλάμψεως ἄχρι διχοτόμου ἡμέραις ἑπτὰ, εἶθ' ἑτέραις τοσαύταις πλησιφαὴς γίνεται, καὶ πάλιν ὑποστρέφει διαυλοδρομοῦσα τὴν αὐτὴν ὁδὸν, ἀπὸ μὲν τῆς πλησιφαοῦς ἐπὶ τὴν διχότομον ἑπτὰ πάλιν ἡμέραις, εἶτ' ἀπὸ ταύτης ἐπὶ τὴν μηνοειδῆ, ταῖς ἴσαις ἑξῆς ὁ λεχθεὶς ἀριθμὸς συμπεπλήρωται. καλεῖται δ' ἡ ἑβδομὰς ὑπὸ τῶν κυρίως τοῖς εἰωθόσιν ὀνόμασι χρωμένων καὶ τελεσφόρος· ἐπειδὴ ταύτῃ τελεσφορεῖται τὰ σύμπαντα· τεκμηριώσαιτο δ' ἄν τις ἐκ τοῦ, πᾶν σῶμα ὀργανικὸν τρισὶ μὲν κεχρῆσθαι διαστάσεσι, μήκει, βάθει, καὶ πλάτει· τέτρασι δὲ πέρασι, σημείῳ καὶ γραμμῇ καὶ ἐπιφανείᾳ καὶ στερεῷ. δι' ὧν συντεθέντων ἀποτελεῖται ἑβδομάς· ἀμήχανον δ' ἢ τὰ σώματα ἑβδομάσι μετρεῖσθαι, κατὰ τὴν ἐκ διαστάσεων καὶ περάτων σύνθεσιν, εἰ μὴ συνέβαινε τὰς τῶν πρώτων ἀριθμῶν ἰδέας ἑνὸς καὶ δυοῖν καὶ τριῶν καὶ τεττάρων, οἷς θεμελιοῦται δεκάς, ἑβδομάδος φύσιν περιέχειν. οἱ γὰρ λεχθέντες ἀριθμοὶ τέσσαρας μὲν ἔχουσιν ὅρους, τὸν πρῶτον, τὸν δεύτερον, τὸν τρί-

τον,

τον, τὸν τέταρτον· διαστάσεις δὲ τρεῖς· πρώτη μὲν διάστασις ἀπὸ τοῦ ἑνὸς ἐπὶ τὰ δύο· δευτέρα, ἡ ἀπὸ τῶν δυοῖν ἐπὶ τὰ τρία. τρίτη ἀπὸ τῶν τριῶν ἐπὶ τὰ τέτταρα. *Cæterum septenarii naturam nescio an quis satis laudare queat, cum ea sit præstantior, quam ut ulla facundia possit exprimi. Nec tamen quia miranda quædam de eo prædicantur, ideo silere debemus. Imo audendum potius, si non omnia aut magis propria possumus, certe ea prodere, quæ mente valemus assequi. Dupliciter septenarius dicitur; alter intra denarium, quem unitate sola septies metimur, constantem ex septem unitatibus. Alter extra denarium, cujus omnino principium est unitas juxta duplices aut triplices, aut utique proportionales numeros, ut se habet LXIV. & DCCXXIX: prior ab unitate duplicando crescens, posterior triplicando. Utraque autem species non obiter consideranda est. Secunda certe manifestissimum habet privilegium, semper enim qui ab unitate componitur in duplis aut triplis aut utique proportionalibus septimus numerus, cubitus est simul & quadrangulus, utramque speciem continens, tum incorporeæ, tum corporalis essentiæ; incorporeæ quidem planitiem, quam conficiunt quadranguli, corporalis vero juxta aliam dimensionem, quam conficiunt cubi . . . . . Ergo in rebus intelligibilibus immobilis & impassibilis apparet septenarius. In sensibilibus quoque declarat suam magnam latissimeque patentem vim, natam ad profectum omnium terrestrium, vel lunæ certis recursibus. Quo autem modo, considerandum est. Septenarius ex unitate & reliquis deinceps numeris compositus, gignit XXVIII, perfectum numerum æquatum suis partibus. Is ita natus numerus aptus est ad restituendam lunam in id momentum, ex quo primum cœpit crescere sensibiliter, & ad quod decrescendo solet recurrere: ea crescit a prima lunata facie usque dimidiatum diebus septenis, moxque totidem aliis ad ple-*

num orbem proficit: deinde rursum à meta per eandem viam a pleno orbe ad dimidiatum aliis septenis diebus recurrit, totidemque ad lunatam faciem, quibus deinceps additis conficitur modo dictus numerus. Vocatur autem septenarius à proprietatis vocabulorum studiosis etiam absolutorius: quia hoc absolvuntur universa & perficiuntur. Id inde conjectare licet, quia omne corpus activum tres habet dimensiones, longitudinem, altitudinem & latitudinem, quatuor autem fines, punctum, lineam, superficiem, solidum, ex quibus compositus conficitur septenarius. Impossibile autem erat corpora septenario metiri, juxta illam e tribus dimensionibus suisque finibus compositionem, ni contigisset primorum numerorum ideas, videlicet unius, duorum, trium, quatuor, in quibus fundatur denarius, in se complecti naturam septenarii. Nam modo dicti numeri quatuor quidem habent terminos, primum, secundum, tertium, quartum: dimensiones vero tres, primam ab uno ad duo, secundam à duobus ad tria, tertiam à tribus ad quatuor. Id. ib. p. 20.

Je crois que ce que je viens de raporter suffit, pour donner une idée juste de celle que les Pythagoriciens avoient du nombre Sept. Mais *Philon* ne s'en tient pas à cela, il mesure les différents âges de la vie par le sept: il cite *Hippocrate*, qui partage la vie de l'homme en sept parties. La premiere enfance, la seconde enfance, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, & la décrepitude. *Philon* n'oublie pas les sept cercles, dont les anciens avoient ceint le Ciel. L'arctique, l'antarctique, le tropique d'été, le tropique d'hiver, l'équinoctial, le zodiaque, & le lacteé. Ensuite viennent les sept planetes, qui prennent leur vertu du nombre sept. La constellation de l'Ours composée de sept étoiles n'est pas oubliée. Les sept pleiades ne le sont pas aussi. Enfin pour que tout dépende

du-

du ſept, *Philon* diviſe l'ame ſenſitive en ſept parties. Quant au Corps, il a ſept parties qui paroiſſent, & ſept qui ne paroiſſent pas. Celles qui paroiſſent ſont la tête, la poitrine, le ventre, les deux mains, les deux pieds. Celles qui ne paroiſſent pas ſont les entrailles, l'eſtomac, le cœur, le poumon, la rate, le foie & les deux rognons. Il y a plus; la tête, partie principale de l'animal, eſt diviſée en ſept parties; les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines & la bouche. Mais enfin ce qui met le comble aux vertus éminentes du ſept, & qui prouve bien la profondeur, & la verité en même tems de la philoſophie Pythagoricienne & de la Platonicienne: c'eſt que les endroits par les quels s'écoulent les excremens ſuperflus du corps, ſont reduits à ſept: les larmes ſortent par les yeux, les humeurs du cerveau par les narines, la ſalive par la bouche, la ſueur par les pores du corps, l'effuſion naturelle de la ſemence par les teſticules, l'urine par le canal uretere, & la fiente par le derriere. Φασὶ δὲ καὶ τὰς διὰ τοῦ σώματος ἐκκρίσεις ὑπεσάλθαι τῷ λεχθέντι ἀριθμῷ, διὰ μὲν γὰρ ὀφθαλμῶν δάκρυα προχεῖται διὰ δὲ μυκτήρων, αἱ ἐκ κεφαλῆς καθάρσεις, διὰ δὲ σώματος, οἱ ἀποπτυόμενοι σίελοι. Εἰσὶ δὲ καὶ διτταὶ δεξαμεναὶ πρὸς τὰς τῶν περιττωματων ἀποχετεύσεις, ἡ μὲν ἔμπροσθεν, ἡ δὲ κατόπιν, ἕκτη δ' ἐςὶν ἡ δί ὅλου τοῦ σώματος ἐν ἱδρῶτι προχυσις, καὶ ἡ Φυσικωτατη σπέρματος πρόεσις διά τῶν γεννητικῶν. *Ajunt inſuper excrementa quoque corporis ſubjici modo dicto numero: namque ex oculis promanant lachrymæ, ficut per ambas nares purgationes capitis: per os item ſalivæ quas exſpuimus. Inſunt etiam geminæ cloacæ, per quas derivantur ſuperfluitates corporum, altera antica, poſtica altera. Septum eſt per totum corpus ſudoris perfluvium, ad hæc naturaliſſima ſeminis effuſio per membra genitalia.* Id. 16. pag. 28.

 Qui

Qui peut, en voiant de pareilles sottises, s'empêcher de dire avec *S. Augustin*? „J'ai honte de raporter & de refuter des choses, que ceux qui les ont „écrites n'ont pas eu confusion de publier: & lorsque je vois, qu'ils ont été assès hardis pour les soutenir, „ce n'est pas pour eux que je rougis, mais pour le gen- „re humain qui a pu les entendre." *Sed jam pudet me ista refellere: cum eos non puduerit sentire; cum vero ausi sint etiam ea defendere, non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. D. August. Ep. LVI.*

Mr. *Keil*, savant Philosophe anglois, me paroit avoir parfaitement apprécié la philosophie Pythagoricienne & Platonicienne. „Parmi les différentes Ecoles des philo- „sophes, *dit-il*, qui furent célèbres dans la Grece, il y „en eut quatre principales. La premiere étoit celle des „philosophes, qui (je ne sais si je dois dire) éclairci- „rent ou obscurcirent la phisique par les proprietés des „nombres & des figures géometriques, tels furent les „Pythagoriciens & les Platoniciens, qui ne voulurent „pas que leurs sentimens fussent connus du public, & „qui les envelopperent sous des emblemes, des hierogli- „fes, pris dans la géometrie, & dans l'arithmetique. Ils „n'admettoient personne à leurs secrets, & ne communi- „quoient pas leurs opinions sur la phisique à leurs éleves, „avant qu'ils les eussent éprouvés pendant plusieurs années. „Quoique cette conduite fut capable de conserver à la „philosophie toute sa dignité, cependant elle nous a beau- „coup nuit dans la connoissance, que nous voudrions „avoir des sentimens de ces philosophes. Car leur phi- „losophie nous est parvenue si masquée, si deguiseé & si „couverte de tenebres, que nous ne pouvons presque „rien savoir de ce qu'ils ont pensé de la nature des „choses corporelles & incorporelles.„ *Philosophorum, qui*

qui de rebus physicis scripserunt, quatuor præ cæteris genera inclaruerunt. Primum est eorum, qui rerum naturas per numerorum & figurarum geometricarum proprietatem illustrarunt, dicam? an occuluerunt? quales scilicet fuere Pythagorici & Platonici, quippe qui dogmata sua temere in profanum vulgus effundere non sustinuerunt, ideoque larvis & hieroglyphis, ex geometria & arithmetica petitis physicam suam velarunt, nec quisquam eorum discipulus nisi post plures exactos probationis annos ad veram physicam atque arcanam illorum philosophiam perdiscendam admissus fuit. Quamvis hoc modo sua philosophiæ dignitas conservata fuerit, pessime tamen nobis horum philosophorum posteris consultum est: exinde enim adeo larvata atque tenebris involuta ad nostras pervenere manus eorum dogmata, ut quales fuerint veræ de rebus atque rerum naturis sententiæ, parum constet. Introd. ad veram physicam &c. Auctore Joanne Keilio Lect. I. pag. I.

J'ai dit que je raporterai un passage de *Plutarque*, qui éclairciroit encore, ce que nous pouvons connoitre aujourdhui de la doctrine des nombres de Pythagore; le voici. „L'ame selon *Pythagore*, est composeé du nombre „quaternaire, car il y a dans nôtre ame, l'entendement, „la science, l'opinion & le sentiment. C'est de ces „quatre facultés, que viennent toutes nos connoissances „dans les arts & dans les sciences, & ce sont ces mêmes „qualités, qui font que nous sommes appellés raisonna-„bles.„ *Καὶ ἡ ἡμετέρα ψυχὴ (Φησὶν) ἐκ τετράδος σύγκειται, εἶναι γὰρ νοῦν ἐπιστήμην δόξαν αἴσθησιν, ἐξ ὧν πᾶσα τέχνη καὶ ἐπιστήμη, καὶ αὐτοὶ λογικοὶ ἐσμέν. Quin & animam nostram Pythagorici aiunt quaternione constare: esse enim hæc quatuor, mentem, scientiam, opinionem, sensum: unde omnes artes ac scientiæ profectæ sunt, ipsique ratione præditi propterea sumus.* Plut. de placit. philos. T. II. Op. p. 877.

Τὰν

Τὰν μὲν οὖν ὅλω ψυχὰν ταυτά πως διεῖλε. *Donc ces choses ont separé l'ame du monde. Chapitre I. §. 12.*

Tout cet endroit de *Timée* de *Locres* est incomprehensible; il faudroit connoitre, pour l'expliquer, les prétendus secrets que *Pythagore* ne reveloit même à ses disciples qu'après plusieurs années. Ainsi aujourdhui nous ne pouvons rien dire sur une chose, qui n'est qu'un parfait galimatias. Le Traducteur latin, comme s'il avoit entendu parfaitement ce que vouloit dire *Timee* de *Locres*, a repeté les mêmes nombres qui précedent ces paroles ται δε διαιρεσιες αυται εντι. Mais que veut-il dire par-là? rien du tout. Pour mieux comprendre ce que je dis, je raporterai ici sa traduction, qu'on pourra confronter avec le texte. *Omnem autem numerum fieri, centena & quatuordecim millia, sexcenta nonaginta quinque. Divisiones autem hæ sunt, centena quatuordecim millia sexcenta nonaginta quinque.* Mais que signifie tout cela? je ne connois rien de si obscur. C'est précisement dire: vôtre fille, Monsieur, est muette c'est pourquoi elle ne parle pas. Ah Moliere! les mauvais medecins n'étoient pas les seuls charlatans, qui meritoient d'être mis dans vos pieces.

L'obscurité de ce passage, qui surement n'a pu être aussi grande autrefois, m'affermit dans l'idée que j'ai toujours eue, que dans toutes les différentes religions, si l'on n'y admet pas la tradition, pour aider à expliquer le Texte des livres anciens, quelque clairs qu'ils aient été d'abord, ils deviennent, par une longue suite de siecles, obscurs dans bien des endroits, soit par les fautes que les Copistes y glissent, soit par le peu d'usage que l'on a de la langue, dans la quelle ils ont été écrits; soit

ſoit enfin que les mœurs & les coutumes changeant totalement, l'on ne peut comprendre certaines choſes, qui en dependent, qui étoient fort claires autre fois, & qui ſont devenues tout à fait obſcures dans la ſuite des tems.

Nous n'avons point de livres, dont l'autenticité ſoit auſſi certaine, que l'eſt celle du vieux Teſtament. Cependant l'obſcurité, qu'on y trouve dans certains endroits, eſt la cauſe d'un nombre infini de disputes. Je ne parle point de celles, qui ſont entre les Juifs & les Chretiens, mais de celles qui diviſent, avec tant d'aigreur, toutes les différentes communions chretiennes. Si elles s'étoient toutes tenues également attachées à la Tradition, (par la tradition j'entens un examen raiſonnable, fondé ſur les explications qui ſont parvenues de ſiecle en ſiecle jusqu'à nous) ſi, dis-je, elles s'étoient toutes tenues également attachées à cette tradition épurée par la critique, jamais elles ne ſe feroient ſeparées. Mais, me dira-t-on, la tradition eſt trompeuſe & ſouvent pleine de fables. Je conviens qu'elle n'a pas toujours été bien exacte; alors il auroit fallu avoir recours à des juges de l'autenticité de la tradition. Or qui doit remplir plus naturellement la place de ces juges, que les Evêques de toutes les différentes Egliſes, aſſemblées dans un Concile général. On repondra que l'Ecriture eſt claire, & que chacun peut l'entendre: c'eſt ce que je nie formellement. Je ſuis très convaincu, ſans vouloir affecter le zéle d'un Controverſiſte romain, qu'il faut abſolument un juge de la foi, qui non ſeulement regle les ſentimens de ceux qui liſent l'Ecriture, mais qui décide ſur les différentes opinions, qui ne peuvent pas manquer de ſe trouver parmi ceux, qui liſent la Bible, au nombre des quels il s'en trouve beaucoup qui ont très peu de connoiſſances; ce ne ſont pourtant pas

ceux

ceux-là qui risquent le plus de s'égarer. Ce sont ceux, qui aiant une litterature & une critique superficielle, veulent juger par eux-mêmes d'une infinité de choses, qui ont exercé & qui exercent encore toute la sagacité des plus grands hommes.

Non seulement les Savans des différentes communions disputent sur des questions particulieres de la Bible, mais ils ne s'accordent pas même sur quels exemplaires de ce Livre on doit fonder, & établir sa créance. Examinons cette premiere question, nous viendrons ensuite à la seconde, qui concernera l'examen des principaux livres qui composent le vieux Testament. Et nous verrons que par une suite de ce double examen, il faut absolument admettre, comme les catholiques, un juge de la foi, ou s'exposer à voir à tout moment naître de nouvelles communions.

Les Catholiques préferent aujourdhui la Vulgate à toutes les autres versions de la Bible. Cette traduction est la seule, qui ait été declarée autentique par le Concile de Trente. Les Protestans sont divisés entre eux: les uns veulent s'en tenir au Texte hebreu, les autres préferent la version des Septantes; ils prétendent que le Texte hebreu est fautif dans plusieurs endroits. On sait le bruit, qu'excita l'ouvrage du Ministre *Capelle* lorsqu'il parut. Il y avoit ramassé toutes les différentes variantes, & les diverses leçons du Texte: & dans le même ouvrage il donnoit fort peu d'autorité à la Massore, qui a fixé la maniere de lire le Texte hebreu de la Bible. Ce livre allarma & souleva, parmi les Protestans, tous les partisans du Texte hebreu. *Matthieu Wassmuth*, Professeur à Rostoc, traita *Capelle* d'athée & de suppôt de l'Alcoran. Il prétendit que son ouvrage étoit digne du feu. *Capellus profanus Biblio - - - & ejus criti-*

tica, atheismi buccina, & Alcorani fulcimentum publica flamma abolendum. Le même *Wassmuth* ne traita pas mieux les Prolegomenes de *Walston.* „Il déplore, *dit* „*le Pere Richard Simon*, la profanation arrivée à cette „incomparable Bible d'Angleterre, pour y avoir suivi „les sentimens impies & blasphemes de Capelle. *Ma-* „*gno ecclesiæ scandalo & fœdissima labe, incomparabi-* „*lis istius editionis Biblicæ.* C'est ainsi qu'il parle, „dans une défense qu'il a écrite pour le Texte hebreu „original & Massoretique *adversus impia & imperita* „*multorum præjudicia*, & principalement *contra Capelli*, „*Vossii fil. Walstoni assertiones falsissimas, perniciosas, im-* „*pias, ac detestabiles. Histor. critiq. du vieux Testament* „*par le P. R. Simon. Préface de l'Editeur.*

Mr. *Vossius*, qui est insulté dans ce passage de *Wessmuth*, & qui étoit porté pour la traduction grecque des Septantes, dont il préferoit l'exactitude, & par conséquent l'autorité, au Texte hebreu rendit, injure pour injure: il appelle les Docteurs, qui favorisent la Massore, des Anes vetûs d'une robe de Professeur, qui combattent avec le bouclier en faveur de la Massore & de tous ses points. *asellos togula cinctos professoria pro clipeo gestantes Biblia masoretica cum omnibus punctis suis.*

Si les injures éclaircissoient les questions, en voila d'assés fortes de part & d'autre pour faire porter un jugement sur la préference des Septantes ou du Texte hebreu. Mais malheureusement elles ne sont que rendre meprisables ceux qui disputent, & ne servent à rien autre chose.

Ce n'est pas seulement dans ces derniers tems, que les savans ont disputé sur le degré d'autorité des différents Textes de la Bible. Les Peres de l'Eglise les plus savans n'ont pas été plus d'accord entre

tre eux, que les Theologiens modernes. S. Augustin, qui n'entendoit point l'hebreu, préfere la version des Septantes à tous les Textes différents. Il prétend même, que les Interpretes grecs, étant en même tems Prophétes, ont pu changer beaucoup de choses, qu'il ne faut point reformer sur le Texte hebreu, puisqu'ils l'ont fait par la direction du S. Esprit. *Etiam si aliquid*, dit-il, *aliter in hebræis exemplaribus invenitur, quam isti posuerint, cedendum est arbitror divinæ dispensationi quæ per eos facta est. D. August. L. II. de doctr. christ. cap. 15.*

S. Jerome, qui entendoit fort bien l'hebreu, & qui avec moins d'esprit que *S. Augustin* étoit beaucoup plus savant que lui, & écrivoit d'un stile infiniment meilleur, a repris très judicieusement en une infinité d'endroits la version grecque des Septantes, à qui il a ôté la qualité de Prophete, que leur avoit donnée *S. Augustin*. *S. Jerome* n'a même écrit ses questions hebraiques sur la Genese, que pour combattre la version des Septantes, & montrer qu'on devoit préferer le Texte hebreu à cette version, très souvent fautive. Le même Pere a composé encore ses Commentaires sur les Prophetes, principalement sur Isaie, pour diminuer, autant qu'il lui étoit possible, l'autorité des Septantes & pour relever par toute sorte de voies la verité du Texte hebreu. Mais *S. Jerome* à son tour a trouvé des Critiques, qui lui ont reproché de n'avoir pas eu raison d'accuser les Septantes, & qui ont prétendu, qu'il avoit été lui-même fort peu exact dans bien des endroits.

Après avoir disputé, sans s'accorder, sur les différents textes de la Bible ; les Peres de l'Eglise étoient aussi peu d'accord sur la maniere de l'expliquer. *S. Augustin* emploie assés volontiers les allegories dans l'expli-

plication de l'Ecriture. De sorte qu'assés souvent il s'éloigne du sens propre & naturel. C'est ce qu'a remarqué judicieusement le Cardinal *du Perron*. „Ce „Pere de l'Eglise, *dit-il*, pour exercer la gentillesse „de ses inventions & reveiller l'appetit de ses audi„teurs, se plaisoit à les égayer de jeux & medita„tions allegoriques, non en détruisant le sens litteral, „à la façon d'Origene, mais bien le taisant quelque „fois."

A cette premiere maniere, souvent défectueuse, d'expliquer l'Ecriture, & qui est sujette à faire passer la parole des hommes pour celle de Dieu, & à donner ses propres idées pour celles de l'Esprit saint; *S. Augustin* en a ajouté une seconde beaucoup plus fautive: c'est celle d'expliquer le Texte sacré par la philosophie de *Platon*. Aussi est-il arrivé, que cette philosophie a beaucoup contribué à rendre *S. Augustin* peu exact dans ses Commentaires sur l'Ecriture. Quand il se presente quelques nombres, il a d'abord recours aux misteres des Pythagoriciens & des Platoniciens pour les expliquer. Au commencement de son quatrieme Livre *De Genesi ad litteram*, où il donne une explication des six jours de la création, il parle fort amplement des perfections & des avantages, que le nombre six a par dessus quelques autres nombres. Il dit tout ce que nous avons vu, dans les remarques précedentes, sur les éminentes qualités du six. Enfin il conclud, que ce nombre n'est pas parfait à cause que Dieu a créé le monde en six jours, mais que Dieu a achevé au contraire la création du monde en six jours, parceque le nombre six est parfait; & qu'ainsi les choses créées ont tiré leurs perfections du nombre six, & non pas le nombre six des choses créées. *Non possumus dicere propterea numerum se-*

I

senarium esse perfectum, quia sex diebus Deus perfecit omnia opera sua: sed propterea Deum sex diebus perfecisse opera sua, quia senarius numerus perfectus est: itaque etiam si ista non essent, perfectus ille esset. Nisi autem ille perfectus esset, ista secundum eum perfecta non fierent. D. *Augnst. L. IV. de Genes. ad lit. c.* 7.

S. Jerome a condamné cette maniere d'expliquer l'Ecriture, qui éloigne du sens litteral, & allie des idées absolument étrangeres avec les veritables sentimens, qui sont dans le Texte de l'Ecriture. Les verités, contenues dans l'Ecriture, ne dépendent point de l'idée, que peuvent en concevoir ceux qui la lisent. Il faut étudier ces verités dans l'Ecriture elle-même, & s'exercer longtems dans le stile & les expressions des Livres Sacrés: sans cela il nous arrive ce qui est arrivé à *S. Augustin,* qui a souvent accomodé l'Ecriture à ses idées, au lieu qu'il devoit former ses idées sur l'Ecriture. C'est de quoi convient le *Pere Simon.* „Il seroit „aisé, *dit-il*, de justifier par plusieurs exemples, que „S. Augustin détourne quelquefois le sens de l'Ecri„ture, pour l'accommoder à ses idées. Cela paroit „encore d'avantage dans ses disputes, où l'on trouve „une certaine uniformité de raisonnement, selon les „principes qu'il a établis, & des quels il s'éloigne rare„ment. C'est pourquoi, lorsqu'il arrive qu'il s'est trompé „dans l'établissement de ses principes, on ne laisse pas „de voir une liaison, & une apparence de verité, dans „son discours, bien qu'il n'y ait souvent que de la vrai„semblance, & que les passages de l'Ecriture, dont il „se sert pour appuier son opinion, ne soient pas rapor„tés dans leur sens naturel.“ *Hist. crit. du Vieux Testament L. III. ch. 9. p. 403.*

Après avoir vu les reproches, que l'on fait à *S. Augustin,* voions ceux qu'a essuié *S. Jerome.* Nous avons

avons deja observé, qu'il a été blamé d'avoir trop cherché à avilir l'autorité des Septantes. Comme il étoit auteur d'une nouvelle traduction de la Bible, qu'il avoit faite sur le texte hebreu, il n'a point eu assés de modération dans sa critique, surtout lorsqu'il s'agissoit de condamner les Septantes, qu'il corrige dans plusieurs endroits où il n'étoit pas besoin de les corriger. Le même Pere deffend, quelquefois mal à propos, le texte hebreu de son tems, ainsi que les interpretations que les Juifs en ont données. D'ailleurs, il a été presque aussi vacillant dans ses sentimens théologiques, que nous avons remarqué que *Platon* l'a été dans ses opinions philosophiques. Ce qu'il approuve dans un endroit, il le rejette dans un autre. Il loue ou blame les personnes selon la différente raison qu'il a d'en parler. Il donne, par exemple, quelquefois de grands éloges à *Origene*, il l'appelle le premier Docteur de l'Eglise après les Apôtres. *Post Apostolos ecclesiarum Magistrum. Hieronim. Præf. interpret. hom. hebr.* Et en d'autres endroits il le traite d'hérétique, & parle de lui comme du plus grand & du plus pernitieux ennemi de l'Eglise. Il en agit de la même maniere avec les Docteurs Juifs, qui avoient été ses maîtres & ses guides dans sa traduction de la Bible; tantôt il les loue beaucoup, & tantôt il les blame, & dit qu'il ne peut souffrir leur maniere d'expliquer les Ecritures.

Ceux qui ont voulu excuser les contradictions manifestes de *S. Jerome*, disent qu'il faut, pour connoître les veritables sentimens de ce Pere, distinguer les tems différens où il a composé des ouvrages sur la Bible, & faire attention aux diférents personels que ce Saint avoit pour lors, & aux raisons qui le portoient à écrire tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre. Mais cette excuse, à mon avis, loin de justifier *S. Je-*

rome, agrave sa faute ; car c'est dire qu'il faisoit servir l'explication de l'Ecriture à favoriser ses passions. Etoit-il brouillé avec quelqu'un, il trouvoit dans les Livres Sacrés tout ce qu'il vouloit pour condamner les opinions de son ennemi ; favorisoit-il une personne, il voioit dans l'Ecriture tout ce qui pouvoit autoriser ses sentimens: les gens les plus versés dans la critique des Livres sacrés lui ont reproché ce défaut, bien essentiel dans un écrivain, qui veut éclaircir les difficultés d'un texte, déja obscur par lui-même en bien des endroits. „Comme les ennemis de S. Jero„me, *dit le Pere Simon*, lui opposoient, qu'il détrui„soit par sa nouvelle traduction l'ancienne version, ap„prouvée de l'Eglise (celle des Septantes), il s'efforce „d'en montrer les défauts, & de prouver en même „tems, qu'il faut avoir recours à l'original hebreu: „en quoi il ne paroit pas avoir toujours gardé assés „de modération ; & l'on trouve sur ce sujet d'étran„ges paradoxes, tant dans ses Commentaires sur la „Bible que dans quelques unes de ses Epîtres, où il „traite ces sortes de questions." *Hist. critiq. du vieux „Testament. L. III. Ch. 9. p. 397.*

Origene, qui vecut près de deux siècles avant *S. Augustin* & *S. Jerome*, (*Bellarmin* met *Origene* en l'année 226. *S. Jerome* en 390. *S. Augustin* en 400. L. de Script. ecclesiast.) *Origene*, dis-je, a été sans contredit le plus habile des Peres dans la critique des Livres Sacrés ; malgré cela dans quelles erreurs n'est il pas tombé ? il savoit cependant trop d'hebreu pour se laisser tromper par les Juifs, qu'il consultoit assés souvent. Il possedoit parfaitement la langue grecque, dans la quelle il a écrit. Il entendoit très bien le latin. Il avoit un esprit subtil, pénétrant ; mais ce fut ce même esprit qui l'entraina dans l'erreur, & qui

fut

fut la cause, qu'il n'estima qu'un sens sublime, qu'une certaine interpretation, qu'il appelloit spirituelle. Il ne pouvoit presque souffrir le sens litteral, il pensoit qu'il n'avoit rien que de bas & de simple, c'est pourtant celui au quel on doit le premier s'attacher, puisqu'il offre à l'esprit le veritable sens des Livres Sacrés.

Il n'est rien de plus contraire à l'explication de l'Ecriture, que ces recherches sublimes, qui conduisent toujours à des erreurs, quelquefois très dangereuses; parceque dans la Bible il ne faut pas expliquer les choses par rapport à nôtre esprit, & aux idées que nous avons de leur bassesse ou de leur grandeur, mais il faut les considerer en elles mêmes, & selon leur nature. Lorsqu'on s'écarte de cette maxime, on tombe toujours dans l'erreur, & c'est la cause des fautes, qu'ont commis tous les anciens Interpretes des Livres Sacrés, qui avoient l'esprit préoccupé de la philosophie Platonicienne; ils ont inventé sur les choses les plus simples, des sens sublimes, spirituels, allegoriques; & celui de la Bible, le seul veritable, parcequ'il paroissoit simple, a été non seulement negligé, mais quelquefois totalement abandonné. Voila ce qui est arrivé à *Origene*, qui malgré son esprit & son intelligence dans les langues hebraique & grecque, a donné quelquefois dans les erreurs les plus monstrueuses. Telle est celle qu'il a commise, lorsqu'il s'est figuré que Dieu n'avoit créé l'Univers, que pour enfermer dans les différents corps, qui le composent, des ames qui avoient peché, & qui y sont detenues comme dans une prison.

„Quel sujet n'y-a-t-il pas de s'étonner, *dit S.* „*Augustin*, que quelques uns, qui croient comme nous „qu'il n'y a qu'un seul principe de toutes les choses,

 „&

„& que nulle nature, qui n'est pas Dieu, ne peut „avoir d'autre Créateur que Dieu, ne veulent pas croi„re que la cause de la création du monde est la bonté „de Dieu? mais disent que les ames aiant peché, en „s'éloignant de leur Créateur, ont merité d'être enfer„mées en divers corps, comme dans une prison, selon „la diversité de leurs crimes, & que c'est la cause du „monde. C'est le sentiment d'Origene, comme cela „paroit dans ses Livres des principes. En quoi je ne „me saurois assés étonner, qu'un homme si savant & „si versé dans les Lettres sacrées n'ait pas vu, com„bien cette opinion est contraire à l'Ecriture sainte, „qui après chaque ouvrage de Dieu, qu'elle raporte, „ajoute, *& Dieu vit que cela étoit bon* . . . . . D'ail„leurs Origene devoit considérer, que si le monde a „été créé, afin que les ames, en punition de leurs „pechés, fussent enfermées dans les corps comme dans „une prison, ensorte que celles, qui sont moins cou„pables, eussent des corps plus legers, & les autres „des corps plus pesants; il faudroit que les demons, „qui sont les plus méchants de toutes les créatures, „eussent des corps tirés de la terre plutôt que les „hommes. Cependant pour faire voir, que ce n'est pas „par là qu'on doit juger du merite des ames, les „demons ont des corps d'air, & l'homme; quoique „beaucoup moins coupable, même devant son peché, „en a reçu un de terre. Qu'y a-t-il au reste de plus „impertinent que de dire, que de ce qu'il n'y a qu'un „soleil dans le monde, cela ne vient pas de la sagesse „de Dieu, qui l'a voulu ainsi, & pour la beauté & l'u„tilité de l'Univers, mais parcequ'il est arrivé, qu'une „ame a commis un peché qui meritoit qu'on l'enfer„mat dans un corps comme le soleil. De sorte que „s'il fut arrivé que non pas une ame, mais cent eus-

„sent

„ſent commis le même peché, il y auroit cent ſoleils „dans le monde.“ *Sed multo eſt mirandum amplius, quod etiam quidam qui unum nobiscum credunt omnium rerum eſſe principium, nullamque naturam, quæ non eſt quod Deus eſt, niſi ab illo conditore eſſe non poſſe, noluerunt tamen iſtam cauſam fabricandi mundi tam bonam ac ſimplicem bene ac ſimpliciter credere, ut Deus bonus conderet bona, & eſſent poſt Deum, quæ non eſſent quod eſt Deus: bona tamen quæ non faceret niſi bonus Deus. Sed animas dicunt, non quidem partes Dei, ſed factas a Deo, peccaſſe à conditore recedendo: & diverſis progreſſibus pro diverſitate peccatorum, a cœlis usque ad terras, diverſa corpora quaſi vincula meruiſſe. Et hunc eſſe mundum, eamque cauſam mundi fuiſſe faciendi, non ut conderentur bona, ſed ut mala cohiberentur. Hinc Origenes jure culpatur. In libris enim quos appellat περὶ ἀρχῶν, id eſt, de principiis, hoc ſenſit, hoc ſcripſit. Ubi plusquam dici poteſt miror hominem in eccleſiaſticis litteris tam doctum & exercitatum, non attendiſſe, primum quam hoc eſſet contrarium ſcripturæ hujus tantæ autoritatis intentioni, quæ per omnia opera Dei ſubjungens:* & vidit Deus, quia bonum eſt . . . . . *Deinde videre debuit Origenes, & quicunque ita ſapiunt, ſi hæc opinio vera eſſet, mundum ideo factum, ut animæ pro meritis peccatorum ſuorum ergaſtula, quibus pœnaliter includerentur, corpora acciperent, ſuperiora & leviora quæ minus, inferiora vero & graviora quæ amplius peccaverunt: dæmones, quibus deterius nihil eſt, terrena corpora, quibus inferius & gravius nihil eſt, potius quam homines etiam malos, habere debuiſſe. Nunc vero ut intelligeremus animarum merita non qualitatibus corporum eſſe penſanda, aereum poſſidet peſſimus dæmon: homo autem, & nunc licet malus, longe minoris mitiorisque malitiæ, & certe ante peccatum tamen, luteum corpus accepit. Quid autem ſtultius*

dici potest, quam per istum solem ut in uno mundo unus esset, non decori pulchritudinis, vel etiam saluti rerum corporalium consuluisse artificem Deum, sed hoc potius evenisse, quia una anima sic peccaverat, ut tali corpore mereretur includi? Ac per hoc si contigisset, ut non una, sed duæ, imo non duæ, sed decem, vel centum, similiter æqualiterque peccassent, centum soles haberet hic mundus. D. Aug. de Civit. Dei, L. XI. c. 23.

J'ai raporté ce long passage de *S. Augustin*, qui contient quelques erreurs d'*Origene* sur le premier Chapitre de la Genese, pour montrer combien il est aisé de se tromper en lisant l'Ecriture, puisque le plus habile des Interpretes & des Commentateurs des Livres Sacrés s'est trompé aussi étonnement dès le premier Chapitre de la Bible. Comment n'arrivera-t-il donc pas, que des gens d'un genie ordinaire tombent dans l'erreur, en lisant le même Livre, s'ils ne sont point conduits par une autorité absolue, qui les dirige dans leur lecture? Qu'on ne dise pas, que les Ecritures sont claires, malgré les mauvaises interpretations qu'en a donné *Origene*, puisque les autres Commentateurs ne sont pas tombés dans les mêmes inconveniens que lui: cela est évidemment refuté par l'aveu de *S. Augustin*, qui ayant voulu écrire un livre sur la Genese contre les Manichéens, convient lui-même, que son ouvrage étoit mauvais, & que ce qu'il avoit entrepris se trouvoit au dessus de ses forces. *In scripturis exponendis tirocinium meum, sub tanta sarcinæ mole succubuit. August. L. I. Retract. c. 18.* Que repondra-t-on à cela? dira-t-on que *S. Augustin* manquoit de genie & de pénétration? Si l'on avance une telle proposition, elle est si méprisable qu'elle n'est pas digne d'être refutée.

Il faut donc convenir, que l'Ecriture non seulement n'est pas claire, mais que les plus grands hommes

mes en l'expliquant ont été opposés les uns aux autres; que plusieurs d'entre eux sont convenus de bonne foi, qu'ils avoient cru d'abord entendre ce qu'ils n'entendoient pas.

C'est sans doute l'obscurité, qui se trouve dans plusieurs endroits des Livres Sacrés, qui avoit fait croire à *S. Augustin*, que la lecture n'en étoit point absolument nécessaire à un chretien, puisque plusieurs vivoient, & avoient vecu très chretiennement dans des solitudes, sans le secours des Livres Sacrés. L'Eglise Romaine, dans plusieurs païs, ne les met point communément entre les mains du peuple, surtout dans celles des femmes, dont l'esprit est plus facile à s'égarer que celui des hommes.

Aprés avoir prouvé la premiere raison, sur la quelle j'ai établi la necessité d'un juge Souverain de la foi, qui puisse déterminer par la tradition, le sens que l'on donne aux Ecritures; je passe à la seconde, & je montrerai, que la raison pour la quelle les Interpretes & les Commentateurs des Livres Sacrés ont été souvent si opposés entre eux, c'est parcequ'il s'est glissé un grand nombre de fautes & d'incorrections dans tous les différents textes de la Bible, même dans l'hebreu, & que la plupart des Livres, qui la composent, ne sont point de ceux dont ils portent le nom.

Il faut d'abord établir la verité d'un fait historique, que l'on ne sauroit démentir. Dans tous les Etats de l'Orient bien reglés, tels qu'étoient ceux des Perses & des Egyptiens, il y avoit de certaines personnes chargées, par leur emploi, d'écrire les annales, & de rediger par écrit les affaires les plus importantes de la Republique. Les Egyptiens surtout étoient fort attentifs à conserver, de cette maniere, la memoire de tout ce qui se passoit chez eux de considérable.

 On

On voit que *Diodore de Sicile* avoit consulté les annales des Egyptiens. Et *Herodote* fait mention de tout ce qu'il avoit appris en Egypte des Prêtres, qu'il avoit beaucoup frequentés, & qui étoient chargés d'écrire les Annales. *Moïse*, qui avoit été élevé à la Cour d'Egypte, établit dans la Republique des Hebreux, dont il fut le Legislateur, le même usage. C'est le sentiment du *Pere Simon*. „Moïse, *dit-il*, établit dès les premiers „commencemens de la Republique, cette sorte de „Scribes, que nous pouvons appeller Ecrivains publics „ou divins, pour les distinguer des Ecrivains particu„liers, qui ne s'engageoient d'ordinaire à écrire l'His„toire de leur tems, que par des motifs d'intérêt. „C'est ce qui a fait dire à Joseph, que parmi les Juifs „il n'étoit pas permis à chacun d'écrire des annales, „mais que cela étoit reservé aux seuls Prophêtes, qui „connoissoient les choses futures & eloignées d'eux „par une inspiration divine, & qui écrivoient aussi ce „qui arrivoit de leur tems. Eusebe confirme ce senti„ment, lorsqu'il remarque, que parmi les Hebreux il „n'appartenoit pas à toutes sortes de gens de juger de „ceux, qui étoient dirigés par l'esprit divin, pour „écrire les Livres Sacrés; mais qu'il y avoit peu de „personnes, qui eussent cet emploi, les quelles étoient „aussi inspirées de Dieu; qu'il étoit de plus reservé à „elles seules de juger des Livres sacrés & propheti„ques, & de rejetter ceux qui ne l'étoient point. Les „personnes, qui étoient chargées de ce soin, étoient „nommées Prophetes sélon Joseph. Et je crois, que c'est „pourquoi les Juifs nomment encore aujourdhui *Pro„pheties* la plupart des Livres historiques de la Bible. „S. Pierre appelle aussi toute l'Ecriture *prophetie*. Sa„muel, Nathan, Gad, Ahia, Ado, & quelques autres, qui „ont recueilli les annales de leur tems, ont pour la mê-

„me

„me raison le nom de *Prophetes* dans l'Ecriture, où il „reste encore quelques fragmens de leurs anciens *actes* „ou *Propheties*, principalement dans le Livre que nous „appellons *Paralipomenes*.“ *Hist. critiq. du vieux Testament par le P. R. Simon L. I. c. 2. p. 16.*

Avant d'aller plus avant, il faut constater la verité de ce que dit ici le *Pere Simon*, par le consentement de plusieurs auteurs très savans. Le Jesuite *Sanctius*, après avoir montré l'usage de ces Scribes du tems des Rois, dit, qu'il semble qu'on ne peut pas douter, qu'ils n'aient été établis dès le tems de *Moise*. Voici comment s'exprime cet habile Jesuite. *Quod a tempore Mosis mihi videtur omnino certum: nam ante illud tempus quo quisque natus ordine ac genere, divina potius revelatione quam privatis familiarum commentariis, credo fuisse Moisi cognitum. Sanct. L. I. p. 187.*

Le Docteur de Sorbonne, qui repondit à Mr. *Spanheim*, qui avoit attaqué le sentiment du *Pere Simon*, sur les Scribes publics chez les Hebreux, soutient qu'il faut n'avoir aucune connoissance de la critique, pour nier la réalité & l'ancienneté de ces Scribes. Il fortifie son opinion par le consentement de l'illustre Mr. *Huet* ancien Evêque d'*Avranches*. „Ce sentiment, *dit* „*ce Docteur*, est commun à la plupart des Peres, qui „reconnoissent Esdras, c'est à dire, le Sanhedrin ou le „grand Conseil de ce tems, comme le restaurateur des „Livres Sacrés. Esdras n'a point d'autre nom dans l'E„criture que celui de Scribe ou d'Ecrivain par excellen„ce. Peut-être que Mr. Spanheim ajoûtera plus de créan„ce au temoignage de Mr. Huet, qu'à celui du Pere „Simon. Il est constant que Mr. Huet autorise, en „plusieurs endroits de son ouvrage, l'établissement des „Ecrivains publics & du Sanhedrin: il veut même „qu'-

„qu'Esdras n'ait fait la revision & la correction du „texte sacré, que par l'autorité du grand Conseil de „son tems. *Esdras ex Synagogæ magnæ autoritate recognovit.* Cet Esdras étoit, selon le Pere Simon, le Chef „de ces Ecrivains publics, qui travaillerent au retablis„sement des Livres Sacrés, après que les Juifs furent „retournés de Babilone à Jerusalem. *Lettre d'un Theologien de la faculté de Paris &c. ou reponse à la Lettre de Mr. Spanheim pag. 3. & 4.*

Après avoir fortifié le sentiment du *Pere Simon* par l'autorité de plusieurs Savans illustres; nous verrons que ces Scribes ou Ecrivains publics, dont il parle, sont en partie les auteurs de presque tous les Livres sacrés, qui nous restent aujourdhui: nous n'avons pas même leurs ouvrages, tels qu'ils les ont composés; ce sont de nouveaux Scribes ou Prophetes, venus après eux, qui se sont servis de leurs Memoires, qui les ont redigés, & qui ont composé les leurs sur ceux des Ecrivains, qui les avoient précedé. C'est ce que *Theodoret* explique fort clairement, dans sa Preface sur le Livre des Rois, où il décrit les qualités de ces Prophetes, qui étoient chargés de mettre par écrit les plus importantes actions, qui se passoient dans la Republique des Hebreux. Le même *Theodoret* prétend, que d'autres Ecrivains, qui ont vecu longtems après ces premiers Prophetes, ont recueilli ces anciens actes, aux quels ils ont ajouté d'autres histoires des choses, qui étoient arrivées de leur tems. C'est pourquoi il ne nous reste présentement, que les noms d'un nombre de Prophetes, dont les Livres ou Memoires ont été perdus, comme *Theodoret* l'a remarqué dans la même préface. Je vais raporter les propres paroles de *Theodoret,* pour qu'on juge que le *Pere Simon,* en établissant son opinion sur les Scribes publics, n'a rien dit

dit, que ce que les Peres de l'Eglise avoient soutenu, & établi comme une verité autentique. „Il y a eu, *dit* „*Theodoret*, plusieurs Prophetes dont nous n'avons plus „les ouvrages, & dont nous apprenons les noms dans „le Livre des Paralipomenes; ces Prophetes avoient la „coutume d'écrire ce qui arrivoit de leurs tems. „C'est pourquoi chez les Hebreux & chez les Syriens „le premier Livre des Rois a été nommé Prophetie „de Samuel, quoiqu'il n'en soit pas le veritable „auteur; c'est ce que l'on peut connoître aisement „lorsqu'on lit cet ouvrage. Ceux donc qui ont fait „les Livres des Rois se sont servis des Memoires de „ceux, qui les avoient precédé, & n'ont écrit que fort „longtems après eux. Car comment auroit il pu se „faire que la même personne, qui vivoit du tems „de Saul & de David, eut écrit ce qui arriva du „tems d'Ezechiel, de Josué, & fait les recits de l'ex„pédition militaire de Nabuchodonozor, du siège de „Jerusalem, de la captivité du peuple, de la transmi„gration à Babilone, & de la mort de Nabuchodono„zor? Il est donc évident, que chaque Prophete aiant „écrit l'histoire de son tems, ceux qui vinrent après „eux compilerent leurs Memoires, & en firent les Li„vres des Rois que nous avons aujourdhui: & com„me ces derniers Ecrivains avoient oublié plusieurs „choses, d'autres qui vinrent encore après eux, ras„semblerent les faits dont ils n'avoient pas parlés, & „en composerent le Livre des Paralipomenes. Πλεῖστοι προφῆται γεγένηνται, ὧν τὰς μὲν βίβλους οὐχ εὕρομεν, τὰς δὲ προσηγορίας ἐκ τῆς τῶν παραλειπομένων μεμαθήκαμεν ἱστορίας. Τούτων ἕκαστος εἰώθει συγγράφειν ὅσα συνέβαινε γίνεσθαι κατὰ τὸν οἰκεῖον καιρόν. αὐτίκα γοῦν καὶ ἡ πρώτη τῶν βασιλειῶν, καὶ παρ' Ἑβραίοις, καὶ παρὰ Σύροις, προφητεία Σαμουὴλ ὀνομάζεται. ἀλλὰ τοῦ-

τοῦτο γνῶναι ῥᾴδιον τῷ βουλομένῳ τὸ προειρημένον ἀναγνῶναι βιβλίον· οἱ τοίνυν τῶν βασιλειῶν τὴν βίβλον συγγεγραφότες, ἐξ ἐκείνων τῶν βιβλίων τὰς ἀφορμὰς εἰληφότες, μετὰ πλεῖστον συνέγραψαν χρόνον. πῶς γὰρ οἷόν τε εἴη τῷ Σαοὺλ, ἢ τῷ Δαβὶδ συνηκμακότι τὰ ἐπὶ Ἐζεκίου καὶ Ἰωσίου γεγονότα συγγράψαι. Καὶ τὸ τοῦ Ναβουχοδονόσορ στρατιὰν, τὸ Ἱερουσαλὴμ τὴν πολιορκίαν, καὶ τοῦ λαοῦ τὸν ἀνδραποδισμὸν, καὶ τὸ εἰς Βαβυλῶνα μετάστασιν, καὶ τοῦ Ναβουχοδονόσορ τὴν τελευτήν; δῆλον τοίνυν, ὡς τῶν προφητῶν ἕκαστος συνέγραψε τὰ ἐν τοῖς οἰκείοις πεπραγμένα καιροῖς. ἄλλοι δὲ τινες ἐκεῖνα συναγαγόντες, τὸ τῶν βασιλειῶν συντεθείκασι βιβλίον. Καὶ αὖ πάλιν, τῶν ὑπὸ τούτων παραλειφθέντων ἕτεροι τινὲς ἱστοριογράφοι γεγένηνται καὶ τὴν παρὰ σφῶν συγγραφεῖσαν παραλειπομένων προσηγόρευσαν βίβλον. ὡς τὰ παρὰ τῶν προτέρων παραλειφθέντα διδάσκουσαν. *Plurimi fuerunt Prophetæ, quorum libros quidem non invenimus, nomina autem didicimus ex historia Paralipomenon. Horum unusquisque consuerat scribere quæcumque contingebant fieri suo tempore. Atque inde est quod primus Regnorum, & apud Hebræos & apud Syros, nominatur Prophetia Samuelis: quod eis facile est cognoscere, qui prædictum librum legere voluerint. Qui ergo Regnorum libros scripserunt, ex scriptis illis accepta occasione, post plurimum tempus scripserunt. Quomodo enim fieri potuisset, ut is qui vixit cum Saule aut Davide, ea scriberet quæ facta tempore Ezechiæ & Josiæ, & Nabuchodonosoris bellicam expeditionem, & Hierosolymorum obsidionem, & populi captivitatem, & transmigrationem in Babilonem, & mortem Nabuchodonosoris? Est ergo perspicuum, quod unusquisque ex Prophetis ea conscripsit, quæ gesta sunt ipsius temporibus. Alii autem quidam cum illa collegissent, composuerunt librum Regnorum. Et rursum fuerunt aliqui alii historiographi eorum, quæ ab illis fuerant prætermissa, qui de*

de his conscriptum librum appellarunt Paralipomenon, ut qui doceret ea quæ fuerant a prioribus prætermissa. Theodoretus de quæst. in Lib. Reg. præfat. oper. tom. 1.

Les Ecrivains publics, qui recueilloient les actes de ce qui arrivoit de plus considérable dans les Etats, aiant donc été dès le tems de Moise, il est aisé, lorsqu'on veut se servir du secours d'une critique judicieuse, de distinguer dans les cinq Livres de la Loi, ce qui a été écrit par *Moise*, d'avec ce qui a été écrit par ces Prophetes, ou ces Ecrivains publics ; car le mot hebreu *Navi*, que les Septantes ont traduit par le mot de *Prophete*, ne signifie dans sa premiere origine qu'un orateur, une personne qui parle en public. On doit donc attribuer à *Moise* les Commandemens & les Ordonnances, qu'il a donnés au peuple ; & aux Scribes publics, la plus grande partie de tout ce qui est historique. La maniere, dont le Pentateuque est écrit, montre cette verité, presque tous les faits y sont rapportés d'une façon, qui prouve qu'un autre Ecrivain, que *Moise*, les a mis dans les Annales, ou si l'on veut dans ces récueils, que l'Ecriture nomme *Dibre hajamin* ou *Gestes des tems.* C'est dans ce sens qu'on doit entendre ces paroles du troisieme livre des Rois, *le reste des actions de Salomon se trouve écrit dans son histoire.* Il est évident que ces paroles ne peuvent être mises que dans un abregé, fait sur d'autres Memoires plus amples. Or il n'y a rien de si ordinaire, dans les Livres des Rois & des Chroniques, que ces renvois à d'autres ouvrages, preuve évidente, pour tout homme qui ne se laisse pas aveugler par des préjugés, que la plupart des Livres Sacrés, que nous avons aujourdhui, ne sont que des abregés très succints, & comme de simples sommaires des anciens actes beaucoup plus étendus, qui se conservoient dans les Ar-

chi-

chives. Cela n'empeche pas, que ces ouvrages ne doivent être considerés comme sacrés, puisque ceux qui les compiloient, d'après les écrits des anciens Prophetes, étoient Prophetes eux mêmes. Ainsi les abregés, que nous avons aujourdhui, aiant été revus par le Sanhedrin, & par d'autres personnes, inspirées de Dieu, ont toute l'autorité nécessaire : les plus fameux & les plus celebres Rabins ont été persuadé de cette verité. Le savant *Abravanel* n'a pas fait difficulté de nier, que *Josué* & *Samuel* fussent les auteurs des Livres, qui portent leur nom ; il attribue les Livres de *Samuel* & des *Rois* au prophète *Jeremie*, qui vivoit quatre siècles après *Samuel*, & il dit que ces ouvrages sont une compilation, faite sur les Memoires de *Samuel*, de *Nathan*, de *Gad* & de plusieurs autres Prophetes, qui avoient tous vecu avant lui. (*Bellarmin* place *Samuel* l'an du monde 2878, & *Jeremie* l'an 3337.)

Le même *Abravanel*, que les Juifs regardent comme le plus savant & le plus profond Interprête des Ecritures, convient tacitement que les Scribes avoient ajouté douze versets à la fin du Deuteronome ; il est vrai qu'il s'explique assés misterieusement à ce sujet, pour ne pas soulever contre son opinion le commun des Juifs, mais il en dit assés pour être clairement entendu de ceux, qui ont la moindre notion de la critique des Livres Sacrés. *Abravanel* avoit trop de discernement, pour faire prédire à *Moise* sa mort, dans un livre purement historique, ainsi que *Philon* a voulu le soutenir. Καταπνευσθεὶς καὶ ἐπιθειάσας ζῶν ἔτι, τὰ ὡς ἐπὶ θανόντι ἑαυτῷ προφητεύει δεξιῶς, ὡς ἐτελεύτησε μήπω τελευτήσας, ὡς ἐτάφη μηδενὸς παρόντος, δηλονότι χερσὶν ὖ θνηταῖς ἀλλ' αθανάτοις δυνάμεσιν, ὡς ὐδ' ἐν τάφῳ τῶν προπατόρων ἐκηδεύθη, τυχὼν ἐξαιρέτυ μνήματος,

τος, ὃ μηδεὶς εἶδεν ἀνθρώπων. Vivens adhuc prophetavit de seipso tanquam mortuo, ante obitum narrans se mortuum sepultumque inspectante nemine, videlicet manibus non mortalium, sed virtutum immortalium, ne majorum quidem monumentis illatum : quippe cui monumentum contigit eximium, haud cuiquam notum homini. Philo de vita Mosis Lib. III. in fine.

Qui peut croire, malgré ce que dit *Philon*, que *Moise* soit historiquement soit prophetiquement ait pu écrire en parlant de lui. *Ainsi Moise, serviteur de l'Eternel, mourut là au païs de Moab, selon le commandement de l'Eternel, & il l'ensevelit dans la valée de Moab, vis-à-vis de Bethphegor, & personne n'a connu son sepulchre jusqu'aujourdhui. Or Moise étoit agé de six-vingt ans quant il mourut. Sa vue n'étoit point diminuée & sa vigueur n'étoit pas passée. Atque hic mortuus est Moses, Jovæ servus, in terra Moabitarum ante os Jovæ, qui eum sepelivit in valle quadam in terra Moabitica, secundum Bethphegor; neque quisquam hominum hactenus ejus sepulchrum scivit. Mortuus est annos natus centum & viginti, quum neque oculis caligaret, neque viriditatem amisisset.* Deut. c. XXXIV. v. 5. & seq.

Il n'est pas surprenant que *Philon*, dont l'imagination s'échauffoit facilement, comme on le peut voir dans ses Livres sur les allegories, ait changé un recit historique, fait par un des Ecrivains publics, en prophetie de Moise, puisqu'il fait danser ce Prophete en chantant le Cantique, qui est à la fin du Deuteronome, quoique les Livres Sacrés disent simplement. *Ainsi Moise prononça les paroles de ce Cantique ci, sans qu'il s'en manqua rien, toute l'assemblée entendant. Ergo effatus est Moses in auribus totius Israëlitarum conventus, carminis hujus verba ad finem usque.* Deut. Cap. XXXII. v. ult.

Voions comment *Philon* brode, & paraphrase indécemment ce passage du Deuteronome, dans le quel il mêle mal à propos les idées pythagoriciennes sur l'harmonie & la melodie, que les philosophes platoniciens disoient être produites par l'accord parfait des astres. „Moise, *dit Philon*, chanta des Cantiques, que les hom„mes & les anges, ministres des choses sacrées, écou„toient également : les hommes, afin qu'en qualité de „ses amis ils apprissent de lui à se disposer à une pa„reille action (à la mort), & qu'ils remerciassent Dieu: „les Anges, pour prendre garde, comme spectateurs, „qu'il n'y eut rien de discordant, & qu'ils entendis„sent, comment la musique & l'harmonie de l'ame „imitoient le son musical des Cieux & des astres, & „s'unissoient avec lui. Alors le prophete s'étant mis „à danser, & étant devenu comme le compagnon des „danses célestes, entremêla parmi les cantiques des ins„tructions charitables à ceux de sa nation ; les exhor„tant à se corriger de leurs fautes, & les assurant „qu'ils prospereroient. Aiant achevé ces danses, entre„melées de louanges saintes, il commença à sentir qu'il „alloit bientôt mourir." Διὰ παντὸς ἁρμονίας καὶ συμφωνίας εἴδους, ἣν κατακούουσιν ἄνθρωποί τε καὶ ἄγγελοι λειτουργοί. οἱ μὲν ὡς γνώριμοι, πρὸς τὴν τῆς ὁμοίας εὐχαρίστου διαθέσεως διδασκαλίαν· οἱ δ' ὡς ἔφοροι, κατὰ τὴν σοφῶν ἐμπειρίαν θεασόμενοι μήτι τῆς ᾠδῆς ἐκμελὲς, καὶ ἅμα διαπιστοῦντες, εἴτις ἄνθρωπος ὢν δεδεμένος σώματι φθαρτῷ δύνατὸς ἐστιν αὐτῷ τὸν ὅμοιον τρόπον ἡλίῳ καὶ σιλήνῃ καὶ τῷ τῶν ἄλλων ἀστέρων χορῷ μεμουσῶσθαι τὴν ψυχὴν, πρὸς τὸ θεῖον ὄργανον τὸν οὐρανὸν καὶ τὸν σύμπαντα κόσμον ἁρμοσάμενος. ταχθεὶς δ' ἐν τοῖς κατὰ τὸν αἰθέρα χορευταῖς ὁ ἱεροφάντης, ἀνεκεράσατο ταῖς πρὸς τὸν θεὸν εὐχαρίστοις ὑμνῳδίαις τὰ γνήσια πάθη τῆς πρὸς τὸ ἔθνος εὐνοίας,

ἐν

ἐν οἷς ἦσαν ἔλεγχοι παλαιῶν ἁμαρτημάτων, αἱ πρὸς τὸν παρόντα καιρὸν νουθεσίαι καὶ σωφρονισμοὶ, παραινέσεις αἱ πρὸς τὰ μέλλοντα διὰ χρηστῶν ἐλπίδων αἷς ἐπακολουθεῖν ἀναγκαῖον ἐστί. ὡς δὲ ἐτέλεσε τὰς χορείας, ὁσιότητι καὶ φιλανθρωπίᾳ τρόπον τινὰ συνυφασμένας ἤρξατο μεταβαίνειν ἐκ θνητῆς ζωῆς εἰς ἀθάνατον βίον. *Carmen cecinit aptissimum auribus angelorum & hominum: horum ut tanquam a magistro similiter gratias agere discerent: illorum, ut adessent tanquam spectatores ostentantis musicam animæ in corpore mortali certantis cum cœlestibus harmoniis siderum, ipsum Deum conditorem autoremque habentibus. Sic ille vates jam insertus quodammodo choreis æthereis hymnum & gratiarum actionem temperavit admixtis charitatis erga suam gentem affectibus, dum arguit peccata vetera, & in præsens præceptis eam instruit, in futurum quoque spem bonam proponit, non frustratuꝛam pios conatus. Absoluta deinde melodia, e sanctitate charitateque quodammodo contexta, cœpit paulatim e mortali vita in immortalem mutari. Philo de charitate Op. p.* 700.

Je demande si un homme, qui fait une semblable paraphrase sur un verset aussi simple, que celui que nous avons rapporté, merite d'être cru, lorsqu'il dit que *Moïse* écrivit lui-même, qu'il étoit mort, qu'il avoit été enterré, et que personne jusqu'à aujourdhui n'a sçu où étoit son tombeau? *Credat judæus Philon non ego.*

Il est donc évident, que *Moïse* n'est point l'auteur de tout ce qui se trouve dans le Pentateuque, puisqu'on y a ajoûté un Chapitre tout entier, qu'il n'a pu faire. *Aben Ezra*, l'un des plus savans Interprêtes juifs, n'a pas douté qu'il n'y eut plusieurs additions dans les Livres de *Moïse*: mais il s'est servi de mots équivoques, pour expliquer sa pensée, craignant de

revolter ceux parmi les juifs, qui n'avoient aucune connoiſſance de la critique des Livres Sacrés. Quand ces ſortes de difficultés ſe rencontrent, remarque le *Pere Simon*, *Aben Ezra* dit, *c'eſt un miſtere que ceux qui le comprenent ne divulgent pas.* Il s'émancipe neanmoins ſur ces paroles : *voici ce que Moiſe dit aux Iſraelites au delà du Jourdain*, où il explique ſon ſentiment avec liberté. Il eſt certain, que *Moiſe* ne paſſa point le Jourdain ; & par conſéquent que cela n'a pu être écrit que par des Iſraelites, qui étoient au delà, & qui alors appellerent le lieu, où *Moiſe* avoit prononcé ces paroles, le côté au delà du Jourdain, bien que dans le tems que *Moiſe* parloit aux Iſraelites il fut au deça. *Aben Ezra,* qui a mieux aimé expliquer ce paſſage ſelon le ſens propre & naturel, que d'avoir recours à des interpretations forcées, a fait cette remarque : *Vous en comprendrés le veritable ſens ſi vous concevés le ſecret des douze.* Il entend par là les douze derniers verſets du Deuteronome, qui contiennent la mort de Moiſe.

Moiſe écrivit la Loi . . . . . les Cananéens étoient alors dans le Pais . . . . . en la Montagne du Seigneur il ſera pourvu . . . . . voici ſon lit qui eſt un lit de fer. Ce ſont autant de paſſage du Pentateuque, que *Rabbi Aben Ezra* produit pour montrer, que les premiers mots du Deuteronome ne ſont point de *Moiſe*, non plus que tous les autres exemples qu'il a rapportés.

La diverſité & la différence ſenſible du ſtile, qu'on voit dans les Livres, qu'on dit être entierement écrits par *Moiſe*, ſont une nouvelle preuve pour montrer, qu'un même écrivain n'en eſt pas l'auteur : tantôt c'eſt un ſtile précis, ſerré, & tantôt diffus, quoique les matieres, dont il eſt parlé, ne l'exigent point. C'eſt ce qu'ont ſenti les auteurs de la Maſore, en ponctuant

le

le texte hebreu, car ils ont laissé plusieurs espaces vuides, comme s'ils avoient voulu marquer par là, qu'ils croïoient le texte hebreu corrompu dans ces endroits. Les Rabins les plus savans en sont si persuadés, qu'en interprétant ce que le serpent dit à *Eve*, au Chapitre troisieme de la Genese, ils prétendent qu'on n'a rapporté dans le texte, qu'une partie du discours, que le serpent tint à *Eve*, parcequ'il y a dans le texte hebreu de certaines particules, qui signifient *combien plus*: d'où ces Rabins concluent, qu'il faut que le discours soit interrompu, & que l'on ait tû ce qui avoit eté dit auparavant: marque certaine que les Ecrivains publics n'ont fait que des extraits d'ouvrages plus anciens que les leurs, & qu'ils ont retranché ou ajoûté ce qu'ils ont jugé à propos de retrancher ou d'ajoûter; mais les recueils de ces Ecrivains publics n'en ont pas pour cela moins d'autorité. C'est ce qu'a remarqué *Theodoret* sur le Chapitre XIV. de *Josué*, où il assure que l'histoire, que nous avons sous le nom de *Josué*, n'est point de lui, mais qu'elle a été extraite sur d'autres actes plus anciens, que l'auteur même du Livre de *Josué* cite, afin que l'on ajoûte foi à son recueil. Entendons parler *Theodoret* lui-même. „Après que „l'auteur, *dit Theodoret*, nous a appris, que par son „autorité le Prophete avoit arreté d'un seul mot le „cours du Soleil, jusques à ce qu'il eut vaincu entie„rement, craignant que quelqu'un n'ajoûte pas foi à „son recit, il remarque, que ce qu'il rapporte se trou„ve dans un ancien memoire: ce qui montre évidem„ment, que l'auteur du Livre de Josué a composé son „ouvrage sur un autre plus ancien, dont il s'étoit servi. *Διδάξας ἡμᾶς ὁ συγγραφεὺς τοῦ προφήτου τὴν δύναμιν, ὅτι λόγῳ μόνῳ χρησάμενος προβῆναι τοὺς μεγάλους φωστῆρας κεκώλυκεν, ἕως κατὰ κράτος ἐνίκησεν, ὑπειδόμενος μή*

τις ἀπιστήσῃ τῷ λόγῳ, ἔφη τοῦτο ἐν τῷ παλαιῷ εὑρεθῆναι συγγράμματι. δῆλον τοίνυν κἀντεῦθεν, ὡς ἄλλος τις τῶν μεταγενεστέρων τὴν βίβλον ταύτην συνέγραψε, λαβὼν ἐξ ἑτέρας βίβλου τὰς ἀφορμάς. *Cum docuisset nos autor prophetæ virtutem, nempe quod solo verbo progressum luminarium magnorum cohibuisset, donec omnino vicisset: suspicatus ne quis verbis non adhiberet fidem, dixit hoc inveniri in antiquo commentario. Quare constat ex hoc loco, posterorum quempiam alium librum hunc conscripsisse, ex alio libro capta occasione. Theodoreti Opera T. I. p. 202.*

Bellarmin observe, que *Theodoret* avoit cru, que le Livre de *Josué* avoit été écrit par un auteur anonime. *Theodoretus in Libro de quæstionibus Josue æstimat librum Josue scriptum ab auctore anonymo. Bellarm. de Script. Ecclesiast. pag. 5.* Le même *Bellarmin* s'efforce ensuite de prouver, que le sentiment de *Theodoret* n'est pas certain, & cependant il est obligé d'avouer, qu'il est impossible, que la fin du Livre de *Josué* soit de lui, puisqu'il y est fait mention de sa mort & de sa sepulture. *Bellarmin* donc croit, que tous ces endroits ont été écrits ou par *Samuel* ou par *Esdras*. *Porro pauca, quæ adduntur in fine libri de morte ipsius & sepultura, sine dubio scripta sunt a successoribus, quicunque illi fuerint, & verisimile est a Samuele vel Esdra. Bellarminus de Script. Eccles. p. 8.*

Je ne suis pas étonné, que *Bellarmin* n'ait pas voulu faire écrire prophetiquement à *Josué* sa mort & son enterrement, car il convient que tout le recit de celle de *Moïse*, qu'on trouve dans le Deuteronome, y a été ajouté ou par *Josué*, ou par *Esdras*, ou par quelque autre prophete *Quæ autem post mortem ipsius Mosis scribuntur in extremo capite Deuteronomii, addita sunt, vel a Josue, vel ab Esdra, vel ab alio aliquo propheta. Id. ib. p. 2.*

Re-

Revenons à *Theodoret*. Quand il n'auroit pas remarqué que le Livre, qu'on attribuoit à *Josué*, n'étoit pas de lui ; l'ouvrage même auroit prouvé cette verité, car il y est rapporté des faits, qui ne sont arrivés qu'après sa mort. Dira-t-on qu'il les avoit écrits prophetiquement, comme *Philon* veut que *Moise* ait écrit sa mort? Il en est de même de la plûpart des autres Livres de la Bible : par exemple, comment veut-on que *Moise* ait pu écrire dans la Genese le passage suivant ? *Alors les Cananéens étoient dans le Pais*. Tout le monde sait que les Cananéens étoient encore, du tems de Moise, maitres du pais dont il est fait mention. Cela n'a donc pu être écrit qu'après qu'ils en furent chassés : Et dans ce même Livre de la Genese comment Moise a-t-il pu dire, *Voici les Rois qui ont régné dans l'Idumée*, avant que les Israelites eussent des Rois ? Qui ne voit que cette façon de parler suppose évidemment un Ecrivain, qui vivoit dans le tems que les Israelites avoient des Rois. *Moise* a donc écrit tout cela prophetiquement? Quel est l'homme sensé, qui voiant cette foible ressource pour justifier les endroits, qui prouvent évidemment, que dans tous les Livres de *Moise* il y a des choses, qui ne peuvent avoir été écrites par lui, ne dise avec le Jesuite *Bonfrejus* : *J'aime mieux croire, qu'un autre Ecrivain a ajouté quelque chose aux livres de Moise, que de le faire passer toujours pour un Prophete?* Le savant Mr. *Huet* convient qu'il est naturel de penser, que les additions, qu'on avoit mises à la marge des Livres de *Moise*, ont été ensuite ajoutées au Texte. Ce qui est d'autant plus vraisemblable, que cela est arrivé à l'ancienne version grecque des Septantes, ainsi qu'à bien d'autres Livres tant Sacrés que prophanes.

Mais la preuve la plus évidente, que les Livres, qu'on prétend avoir été écrits entierement par *Moïse*, ne sont en partie que des recueils faits par des Ecrivains publics ou des Prophetes; c'est le désordre & la confusion qui y regnent quelquefois, & qui proviennent de ce que ces Livres ont été composés sur divers memoires, dont on a fait des extraits, où l'ordre est très peu conservé, pour ne pas dire entierement renversé. Qui peut croire qu'un seul auteur ait écrit l'histoire de la création de l'homme, avec le peu d'ordre qui se trouve dans les premiers chapitres de la Genese, où les mêmes choses sont rapportées plusieurs fois, sans méthode, sans nécessité, & comme hors de propos? par exemple, l'homme & la femme sont créés au Chapitre I. vers 27. „Dieu donc créa l'homme à „son image; il le créa à l'image de Dieu, il les créa „male & femelle." *Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ᾽ εἰκόνα Θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν. ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς. Itaque hominem Deus ad Sui, id est ad divinam imaginem creavit, scilicet marem & fœminam. Genes. C. I. v. 27.* Mais voici que l'historien supose, dans le chapitre suivant, que la femme n'a pas été encore faite. „Or l'Eternel dieu dit, il n'est pas bon, „que l'homme soit seul: je lui ferai un aide sembla„ble à lui. vers 18. Chap. II. Et l'Eternel fit une „femme de la côte d'Adam, & la fit venir vers Adam. „vers. 22. Chap. 2." *Καὶ εἶπε κύριος ὁ θεός οὐ καλὸν εἶναι τὸν ἄνθρωπον μόνον. ποίησωμεν αὐτῷ βοηθὸν κατ᾽ αὐτόν. v. 18. Καὶ ᾠκοδόμησεν ὁ θεὸς τὴν πλευρὰν ἣν ἔλαβεν ἀπὸ τοῦ Αδάμ, εἰς γυναῖκα. καὶ ἤγαγεν αὐτὴν πρὸς τὸν ἀδάμ. vers. 22. Cap. II.*

Comment cela peut-il être, puisque au commencement de ce chapitre, avant qu'il fut question d'*Eve* formée d'une côte d'*Adam*, Dieu avoit défendu à la même *Eve*,

Eve, ſous le nom de ſon mari, qu'elle accompagnoit dans le Jardin, de manger du fruit d'un certain arbre. „Quand „à l'arbre de la Science du bien & du mal tu n'en man„geras point: car dès le jour que tu en mangeras tu „mourras.„ *απο δε τȣ ξυλȣ τȣ γινωσκειν καλον και πονηρον ȣ φαγεσθε απ αυτȣ. η δε αν ημερα φαγητε απ αυτȣ, θανατω αποθανεισθε.* Verſ. 17. C. II.

Qui ne reconnoit dans cet arrangement défectueux des faits, un aſſemblage de différents memoires, dont les extraits ne ſont pas toujours joints avec toute l'attention poſſible? Voions encore un exemple de ce désordre, qui ne ſauroit venir d'un ſeul & unique auteur. Il eſt dit dans la Geneſe, que le Roi *Abimelech* devint amoureux de Sara. Mais comment ce Roi *Abimelech* a-t-il pu ſe laiſſer enflammer ſi vivement puiſqu'il eſt dit, avant qu'il fut queſtion de ſon amour, que *Sara* & *Abraham* étoient fort avancés en âge? Quelques auteurs, ne pouvant avoir ici recours à la prophetie, ont dit que par un miracle Dieu fit paroître Sara belle aux yeux d'Abimelech. Il y a dans cette opinion une impieté très grande; c'eſt prétendre, que Dieu avoit voulu faire un dérangement dans les loix de la nature, uniquement pour induire Abimelech dans le mal. Au lieu d'une interpretation auſſi mauvaiſe, qui ne voit qu'il eſt tout naturel de conclure, qu'il y a ici un renverſement d'ordre, qu'on doit néceſſairement rejetter, non ſeulement ſur ceux qui ont fait avec autorité le recueil de la Bible, mais encore ſur les injures du tems, & ſur la negligence des Copiſtes? C'eſt le ſentiment du *Pere Simon*, qui remarque judicieuſement, que comme les exemplaires hebreux étoient écrits autrefois ſur de petits rouleaux, ou de petites feuilles, qu'on mettoit les uns ſur les autres, il eſt arrivé que l'ordre de ces rouleaux étant

changé par hazard, l'ordre des choses a été aussi transposé. Les juifs ne cousoient pas leurs exemplaires en ce tems-là, aussi bien qu'ils les cousent présentement, & cela étoit commun à tous les Livres, que les Critiques ont ensuite corrigés. *Origene* & *S. Jerome* ont retabli plusieurs transpositions, qui étoient dans les exemplaires grecs des Septantes, principalement dans la prophetie de *Jeremie* & dans le Livre de *Job*, où il y avoit des transpositions de versets & de Chapitres entiers.

Les Peres ont été bien plus loin : non contens de convenir, que l'ordre étoit mal observé dans plusieurs Livres de la Bible, ils ont avoué qu'il s'y trouvoit des contradictions, qu'il étoit impossible d'éclaircir & de concilier, surtout dans les généalogies où la confusion étoit extreme : preuve évidente d'un assemblage de memoires, faits par divers Ecrivains publics, où le tems, la faute des copistes, & le derangement des rouleaux avoient influé. Entendons parler la dessus *S. Jerome.* *Relege omnes veteris & novi Testamenti libros, & tantam annorum reperies dissonantiam & numerum inter Judeam & Israel, id est inter regnum utrumque confusum, ut ejusce modi hærere quæstionibus non tam studiosi, quam otiosi hominis esse videatur. Hieronim. in Epist. ad vital.*

La confusion, dont parle ici *S. Jerome*, doit être principalement attribuée à ce que les derniers Ecrivains, qui compilerent sous le gouvernement, & sous la direction *d'Esdras* tous les anciens Memoires, qu'ils purent trouver, pour en composer les Livres de la Bible, que nous avons aujourdhui, y firent quelques changemens, qu'ils trouverent nécessaires, & qu'il est impossible de distinguer aujourdhui d'avec les anciens changemens, que chaque Prophete avoit faits en particulier

avant

avant ce tems-là, dans les ouvrages qu'il avoit recueillis sur les memoires de ses prédécesseurs, qui étoient conservés dans les archives publiques.

Les Peres & les Rabins conviennent également du désordre, qui arriva aux exemplaires hebreux pendant la captivité. Parmi les Interprêtes chretiens, les uns ont cru qu'*Esdras* avoit entierement refait les livres de la Bible : les autres qu'il avoit ramassé les exemplaires qui restoient, & qu'il les avoit corrigés. C'est l'opinion de *Bellarmin*, qui pense qu'il ne faut pas suivre le sentiment de ceux, qui ont cru que les livres des Juifs avoient été entierement perdus dans leur exil, & qu'*Esdras* en avoit dictés de nouveaux aux Scribes. *Porro Esdram sancti Patres docent instauratorem fuisse sacrorum librorum, quod non ita intelligendum est, quasi scripturæ sacræ omnes perierint in eversione civitatis, & templi Nabuchodonosor, & ab Esdra divinitus inspirato reparatæ fuerint, ut fabulatur auctor L. IV. Esdræ C. XIV. sed quod scripturas Mosis & prophetarum in varia volumina descriptas, & in varia loca dispersas, & tempore captivitatis non diligenter conservatas, Esdras summa diligentia collectas ordinaverit & in unum quasi corpus redegerit. Bellarmin. de script. ecclesiast. pag. 22.*

Sans entrer plus amplement dans la discussion de ces deux sentimens, je me contenterai de remarquer, qu'il semble que *S. Jerome* n'ait pas voulu décider ni pour l'un ni pour l'autre. Car, écrivant contre *Helvidius*, il n'ose pas citer les livres de la Loi comme étant absolument de *Moïse*, & il dit „Soit que vous „vouliez dire que *Moïse* soit l'auteur du Pentateuque, ou „qu'*Esdras* l'ait retabli, je ne vous contredirai pas, & „j'admettrai l'opinion que vous voudrés. *Sive Moisen dicere volueris auctorem Pentateuchi, sive Ezram ejusdem instauratorem operis, non recuso. Hieronim. Op. Tom. IV. p. 134.*

p. 134. Ap. Edit. Paris. M. DCCVI. S. Jerome auroit certainement parlé d'une autre maniere, s'il avoit cru la question aussi facile à juger que l'a pensé *Bellarmin*, & qu'il eut été persuadé, qu'*Esdras* n'avoit fait que corriger, & mettre en ordre les anciens memoires dispersés, & devenus fautifs par la negligence avec la quelle ils avoient été conservés & copiés. Mais même en admettant l'opinion de *Bellarmin* comme veritable, il faut toujours convenir, que quelque peine que se soit donné *Esdras*, soit qu'il lui ait été impossible de retablir entierement tant de différents mémoires corrompus & fautifs, soit que le tems ait alteré les corrections qu'il avoit faites, il faut convenir dis-je qu'il est certain, qu'il s'est glissé de nouveau beaucoup d'incorrections dans les Livres Sacrés.

Il y a encore, au jugement des plus grands Théologiens, beaucoup de faits rapportés hors de place, & plusieurs évidemment faux dans le texte hebreu, dans le grec, & même dans la Vulgate. C'est le sentiment du Jesuite *Mariana. Multa in hebraicis & græcis codicibus vitia esse ostendimus. Multa mendacia in rebus minutis, eorum pars aliqua non exigua nostra editione vulgata extat. Marian. pr. edit. vulg. Cap. XXI.*

Revenons actuellement au principe, d'où-je suis parti en commençant cette Dissertation, & convenons ou qu'il faut qu'il naisse tous les siecles plusieurs Sectes dans les différentes Communions chretiennes; ou qu'on y doit établir des Juges souverains de la foi, qui expliquent les endroits obscurs de l'Ecriture. L'établissement de ce tribunal est aussi nécessaire, pour fixer le sens du Nouveau Testament, que celui de l'Ancien, quoiqu'il y ait infiniment moins de difficultés à l'expliquer dans le Nouveau, que dans l'Ancien. Mais les choses, qu'on croit les plus claires

de-

deviennent quelquefois des sujets de disputes, & des causes de separation. Par exemple, qu'y a-t-il de plus clair que ces paroles; *ceci est mon corps, ceci est mon sang?* cependant ces mêmes paroles sont la cause de la division des trois principales Communions chretiennes. Les Catholiques les expliquent d'une maniere, les Reformés d'une autre, & les Lutheriens ont un troisieme sentiment, qui leur est particulier. Si pour le bonheur du genre humain, les Chretiens avoient établi dès le commencement de leur Religion un juge souverain de la foi, des décisions du quel il n'auroit été permis à aucun d'eux d'appeller, jamais tant de guerres funestes, qui ont couvert de sang la surface de l'Univers, n'auroient eu lieu.

Je ne considere point ici la nécessité d'un juge de la foi comme controversiste; c'est en qualité de bon citoien, c'est comme un homme qui s'intéresse à la tranquilité & au bonheur de l'espece humaine. Il est impossible d'espérer, que l'on voie jamais une réunion, entre les différentes Communions, mais du moins il faut empecher, s'il est possible, qu'il ne naisse de nouvelles Sectes au milieu de toutes ces différentes Communions; & elles ne pourront jamais l'éviter, tandis qu'elles n'établiront pas parmi elles un juge de la foi, & qu'elles laisseront à chaque particulier la liberté d'expliquer l'Ecriture, dans la quelle à chaque instant on peut trouver des occasions de s'égarer. C'est ce que le *Pere Scheffmacher*, célébre Jesuite, a remarqué en parlant du danger, qu'il y a de tomber dans les erreurs les plus dangereuses, si l'on n'établit pas la nécessité de recourir à un juge, qui ait le pouvoir de décider définitivement des controverses, qui naissent au sujet des différentes explications de l'Ecriture: pour prouver évidemment ce qu'il dit, il apporte l'exemple de

de la dispute entre les Protestans & les Sociniens, & il prétend avec raison, que sans un juge de la foi elle ne peut être decidée.

„Ecoutez le Socinien ou l'Arien, *dit ce Jesuite*, „qui pour vous prouver, que le Fils est moindre que „le Pere, vous cite ces paroles de Jesus-Christ, qui „se lisent en S. Jean Chapitre XIV. vers. 28. *Mon Pere* „*est plus grand que moi;* quoi de plus clair, vous dit-„il, que ces paroles, pour prouver l'inégalité du Fils? „Vous lui contesterés sans doute la clarté prétendue „de ce texte, & vous direz, qu'il ne faut pas l'en-„tendre sans restriction, qu'il faut le restraindre à l'hu-„manité de Jesus-Christ, & qu'il y a d'autres passa-„ges qui démontrent la nécessité de cette explication. „Mais, Monsieur, si le Socinien vous replique, qu'il „est clair, que Jesus-Christ en disant, *mon Pere est* „*plus grand que moi*, a parlé de sa personne, & que „par conséquent la personne du Pere est plus grande „que celle du Fils, & si en même tems il s'appuie „de la maxime de Luther, qui ne veut pas que la „confrontation des passages ait lieu partout, limitant „l'usage, qu'il en faut faire, à la seule rencontre des „Textes obscurs & embarrassés, & prétendant qu'il „seroit d'une mauvaise & très dangereuse pratique d'op-„poser à un texte clair d'autres textes pour l'expli-„quer; suivant cette modification du principe général, „le Socinien ne sera-t-il pas autant en droit de se „cantonner à l'abri de son passage prétendu très clair, „sans vouloir souffrir que vous en veniez à la confron-„tation, que Luther s'est cru en droit d'en user ainsi „envers Carlstadt, lorsque ce Chef des Sacramentaires „opposoit quantité de textes à ces paroles, *ceci est* „*mon Corps*, pour en affoiblir la force, & les expli-„quer selon ses idées? car Luther déclara pour lors „le

„le cas privilegié, & prétendit que l'abondance de „clarté & de lumiere mettoit le dit texte au dessus „de la loi générale de la confrontation. Pensez-vous „que le Socinien ne sera pas tenté de demander aussi „une exception en faveur de son passage, qui lui pa-„roit des plus lumineux? Et vous, Monsieur, seriez-„vous bien sur dans les principes de Luther, que ce „passage en effet ne merite pas des égards particu-„liers, qui l'exemptent de la regle commune? Mais „non, Monsieur, laissons le cours libre à vôtre me-„thode, & confrontons tant qu'il vous plaira: quel „passage opposez-vous donc à ce premier passage, alle-„gué par le Socinien? un de ceux que vous trouve-„rez des plus propres à vôtre dessein, sera sans doute „celui de la I. Epitre de S. Jean, Chap. V. vers. 7. „*Trois rendent temoignage dans le ciel, le Pere, le Verbe,* „*& le Saint Esprit, & ces trois ne sont qu'un?* Si ces „trois ne sont qu'un, direz-vous, les voilà donc par-„faitement égaux, rien de plus clair, ni de plus pré-„cis à vôtre compte que ce texte pour fixer le sens „du premier. Mais, vous repondra le Socinien, ne vous „appercevez-vous pas de la double signification de „ces mots, *& ces trois ne sont qu'un?* Vous préten-„dés les entendre d'une unité d'essence, & nous sou-„tenons qu'il faut les entendre d'une unité morale, „qui n'est autre chose qu'une parfaite unanimité, ou „union de sentimens & de volontés. C'est ainsi qu'on „dit de trois bons amis, qu'ils ne sont qu'un. Il ap-„puiera même cette explication par d'autres passages, „en apparence très favorables à sa mauvaise cause, „comme par celui qui suit immédiatement: *Trois ren-„dent temoignage dans la terre, l'esprit, l'eau, & le sang,* „*& ces trois ne sont qu'un;* & par celui de l'Evangile „de S, Jean, Chap. XVII. vers. 22, où le Sauveur „prie

„prie pour ses Disciples, afin qu'ils soient un, com-
„me lui & son Pere sont un. Voiez-vous, vous dira-
„t-il, de quelle unité il s'agit ici? les trois choses,
„dont il est parlé, ne peuvent être un, que d'une
„unité de vertu & de signification, & non d'une unité
„de nature; & les Disciples ne peuvent en aucune
„façon avoir l'unité d'essence, ils ne sont capables que
„d'une union très étroite & d'une parfaite intelligen-
„ce entre eux; il faut donc, conclura-t-il, dire la
„même chose de l'unité des trois Personnes, & n'en
„pas reconnoitre d'autre que celle, qui établit un par-
„fait accord. Voilà, Monsieur, où aboutira une pre-
„miere confrontation de textes, qui, à ce que vous
„voiez, n'est pas des plus propres à donner à vôtre
„foi le degré de certitude qu'elle doit avoir; que si
„vous en tentés une seconde, elle ne vous réussira gue-
„res mieux, & il en sera de même d'une troisieme.
„Vous ne manquerés pas, à la verité, de textes très
„forts & très pressants pour prouver la divinité de
„Jesus-Christ; mais aussi le Socinien ne manquera
„jamais d'explication, ni de textes très spécieux à y
„opposer. Le point sera de donner la juste préférence
„ou à ceux-ci ou à ceux-là, sans aucun danger de
„vous tromper. Vous citerez, par exemple, plusieurs
„endroits de l'Ecriture où Jesus-Christ est nommé
„Dieu, à quoi vous ajouterez ce raisonnement, qui est
„très bon; il ne peut y avoir qu'une Divinité, Jésus-
„Christ est Dieu, il faut donc qu'il ait la même Divi-
„nité que son Pere. Le Socinien repliquera, le Pere
„est nommé dans S. Jean Chap. XVII. vers. 3. le seul
„vrai Dieu, & il est sûr qu'il ne peut y en avoir
„qu'un seul: à quoi il ajoûtera ce raisonnement, qui
„est très apparent: il n'y a qu'un seul Dieu, c'est
„Dieu le Pere qui est le seul Dieu, par conséquent

„le

„le Fils ne peut être le veritable Dieu. C'est ainsi „qu'il opposera texte à texte, raisonnement à raisonnement pour vous prouver, que le nom de Dieu ne „peut convenir au Fils dans sa propre & stricte signification, & qu'il ne lui est donné dans l'Ecriture, „qu'à cause de la très excellente ressemblance qu'il a „avec son Pere, & qui le fait nommer par l'Apôtre „*l'Image du Dieu invisible:* d'où il tirera un nouvel „argument en faveur de son erreur en disant, que si „Jesus-Christ est l'image de Dieu, il n'est donc pas „la substance de Dieu même, puisque l'image est partout ailleurs distinguée de la substance de celui qu'elle „represente. Et pour justifier la signification moins „propre & plus étendue, dans la quelle il veut qu'on „prenne le nom de Dieu, toutes les fois qu'il est donné à Jesus-Christ, il vous fera voir dans l'Ecriture, „que ce nom a été donné effectivement à plusieurs „créatures. Puis entassant texte sur texte, pour enlever à Jesus-Christ la gloire de la Divinité suprême, „il vous citera le Chap. XX. de *S. Matthieu*, où le „Sauveur dit vers. 23, *Qu'il n'est pas à lui de donner „d'être assis à sa droite ou à sa gauche, que c'est pour „ceux à qui son Pere l'a destiné*: le Chap. XIII. de „*S. Marc*, où il est dit, vers. 32, que *le Fils ignore le „jour du jugement, & qu'il n'y a que le Pere qui le sache*: le Chap. XVIII. de *S. Luc*, où Jesus-Christ „dit, vers. 19, *Pourquoi m'appellez-vous bon? il n'y a „que Dieu seul qui soit bon*: le Chap. X. de *S. Jean*, „vers. 35, où Jesus-Christ reproche aux Juifs leur injustice à vouloir le lapider, pour s'être dit Fils de „Dieu, alléguant pour sa justification, que *la Loi appelle des Dieux ceux à qui la parole de Dieu a été „adressée*: le Chap. XV. de la I. aux Corinthiens, „vers. 28, où *S. Paul* dit que Jesus-Christ, *après avoir*

„*mis toutes choses sous la puissance de son Pere, lui sera* „*lui-même assujetti;* il citera, dis-je, tous ces tex„tes, & une infinité d'autres que je ne rapporte „pas, & en conclura, que Jesus-Christ n'a ni „les mêmes connoissances, ni le même pouvoir, ni „la même bonté, ni la même indépendance que son „Pere, & par conséquent qu'il ne lui est en aucune „façon égal ..... Vous condamnés cependant, Mon„sieur, *dit ensuite le Pere Scheffmacher*, l'erreur des So„ciniens, & tous les Lutheriens le condamnent de „même. Mais sur quoi se fonde tout ce monde avec „vous, pour recevoir des verités, qui ont été contes„tées pendant un tems très considérable, par une infi„nité de gens d'un profond savoir: verités qui, après „tous les éclaircissemens qu'on y a donnés, souffrent „encore aujourdhui des difficultés capables d'étonner, „& d'embarasser les esprits les plus pénétrans." *Let*„*tres d'un Docteur Catholique &c. à un Gentilhomme Lutherien. T. I. p. 62. & suiv.*

Voila les deux verités, qui sont le plus clairement expliquées dans l'Ecriture, dont l'une est disputée dans toutes les différentes Communions, & l'autre attaquée très fortement de l'aveu d'un des plus illustres Théologiens, par des gens d'un esprit rare & d'un savoir profond. Or si ces gens ont pu se tromper, & n'ont point été ramenés dans le bon chemin, faute d'avoir admis un Juge souverain de la foi: que n'arrivera-t-il pas à des gens d'un genie mediocre, qui se croiront en droit d'expliquer eux-mêmes le veritable sens des Ecritures, souvent obscur & embarassé dans le Vieux Testament, & si subtil dans le Nouveau, que les choses les plus essentielles & les plus fondamentales paroissent quelquefois indifférentes, & même de très peu de conséquence, lorsqu'elles ne sont point examinées par des

des personnes, qui ont assez de pénétration pour en comprendre toute l'importance? Combien y a-t-il de gens, par exemple, qui en lisant les Evangiles aient compris, que l'entrée de Jesus dans Jerusalem sur une anesse est un des points des plus essentiels à nôtre religion, pour prouver l'arrivée du Messie contre les Juifs, qui prétendent à leur tour en tirer des preuves en leur faveur, pour nier la venue de ce même Messie. Nous examinerons ici cette question; ce que nous en dirons servira à montrer, que souvent toutes les explications, que l'on peut donner à certains passages de la Bible, sont douteuses sans le secours d'un Juge de la foi, qui détermine la veritable de ces interpretations.

Nous considérerons donc de trois différentes manieres la question que nous allons examiner: la premiere concernera les difficultés, qu'on forme sur la différence des recits des Evangelistes dans la narration du même fait; la seconde contiendra les reponses que l'on donne à ces difficultés; la troisieme roulera sur l'explication, que les Juifs donnent des passages du Vieux Testament, qui ont rapport au recit de l'entrée du Messie dans Jerusalem, & sur l'opposition qu'ils y trouvent avec d'autres passages de la Bible. Etablissons d'abord le fait, par le recit que nous en donne *S. Luc.* „Jesus aiant dit ces choses, il alloit devant „eux montant à Jerusalem. Et il arriva comme il ap„prochoit de Bethphagé & de Bethanie à la monta„gne, appellé des Oliviers, qu'il envoia deux de ses „Disciples en leur disant: allez à la Bourgade qui est „vis-à-vis de vous, & y étant entré, vous trouverés „un anon attaché, sur le quel jamais homme n'est „monté, détachés-le & amenés-le moi. Que si quel„qu'un vous demande pourquoi vous le detachés?

„vous lui dirés ainsi : c'est parceque le Seigneur en a „à faire. Et ceux qui étoient envoiés s'en allerent, „ainsi qu'il leur avoit dit. Et comme ils détachoient „l'anon, les maîtres leur dirent : pourquoi detachés-„vous cet anon ? Ils repondirent le Seigneur en a à „faire. Ils l'emmenerent donc à Jesus, & ils jette-„rent leurs vetemens sur l'anon, puis ils mirent Jesus „dessus" Καὶ εἰπὼν ταῦτα, ἐπορεύετο ἔμπροσθεν, ἀναβαίνων εἰς Ἱεροσόλυμα. Καὶ ἐγένετο ὡς ἤγγισεν εἰς Βηθφαγὴ καὶ Βηθανίαν, πρὸς τὸ ὄρος τὸ καλούμενον Ἐλαιῶν, ἀπέστειλε δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, Εἰπὼν Ὑπάγετε εἰς τὴν κατέναντι κώμην. ἐν ᾗ εἰσπορευόμενοι εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ' ὃν οὐδεὶς πώποτε ἀνθρώπων ἐκάθισε. λύσαντες αὐτὸν ἀγάγετε. Καὶ ἐάν τις ὑμᾶς ἐρωτᾷ· Διὰ τί λύετε; Οὕτως ἐρεῖτε αὐτῷ. Ὅτι ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει. Ἀπελθόντες δὲ οἱ ἀπεσταλμένοι, εὗρον καθὼς εἶπεν αὐτοῖς. Λυόντων. δὲ αὐτῶν τὸν πῶλον, εἶπον οἱ κύριοι αὐτοῦ πρὸς αὐτούς· Τί λύετε τὸν πῶλον; Οἱ δὲ εἶπον· Ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει. Καὶ ἤγαγον αὐτὸν πρὸς τὸν Ἰησοῦν. Καὶ ἐπιῤῥίψαντες ἑαυτῶν τὰ ἱμάτια ἐπὶ τὸν πῶλον, ἐπεβίβασαν τὸν Ἰησοῦν. *Hæc fatus progredi perrexit, Hierosolimam adscendens. Ut autem prope Bethphagem & Bethaniam venit ad montem, qui vocatur olivarum, misit discipulorum suorum duos, cum his mandatis : ite in vicum, qui est e regione, in quem ingredientes, invenietis asellum vinctum, quem nemo umquam hominum insedit : eum solvitote & adducitote. Quod si quis vos, cur solvatis, interrogat, sic ei dicetis, domino eum opus esse. Igitur profecti, qui erant missi, invenerunt, quod eis ille dixerat. Quumque ex eis asellum solventibus quæsivissent ejus domini, cur asellum solverent? dixerunt : eum Domino opus esse, eumque ad Jesum adduxerunt : & injectis in asellum suis vestimentis, eo Jesum imposuerunt.* Evang. Sec. Lucam c. 19, v. 28 - 35.

Voions

Voions actuellement ce même recit dans *S. Matthieu.* „Or quand ils furent près de Jerusalem, & „qu'ils furent venus de Bethphagé au mont des Oli„viers, Jesus envoia alors deux Disciples, en leur di„sant: allés à ce Village, qui est vis-à-vis de vous, „& d'abord vous trouverés une anesse attachée, & „son poulain avec elle. Detachés-les & amenés-les „moi. Et si quelqu'un vous dit quelque chose: vous „dirés que le Seigneur en a à faire, & aussi-tôt il „les laissera aller. Or tout cela se fit, afin qu'il fut „accompli ce dont il avoit été parlé par le Prophête, „disant: Dites à la fille de Sion, Voici ton Roi vient „à toi debonnaire, monté sur une anesse & sur le „poulain de celle qui est sous le joug. Les Disciples „donc s'en allerent, & firent comme Jesus leur avoit „ordonné, & ils amenerent l'anesse & l'anon, & mi„rent leurs vetemens dessus tous les deux, & ils le „firent assoir sur eux." Καὶ ὅτε ἤγγισαν εἰς Ἱεροσόλυμα, καὶ ἦλθον εἰς Βηθφαγῆ πρὸς τὸ ὄρος τῶν ἐλαιῶν, τότε ὁ Ἰησοῦς ἀπέστειλε δύο μαθητὰς, λέγων αὐτοῖς· Πορεύθητε εἰς τὴν κώμην, τὴν ἀπέναντι ὑμῖν. Καὶ εὐθέως εὑρήσετε ὄνον δεδεμένην, καὶ πῶλον μετ' αὐτῆς· Λύσαντες ἀγάγετέ μοι. Καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ τι, ἐρεῖτε ὅτι ὁ κύριος αὐτῶν χρείαν ἔχει· εὐθέως δὲ ἀποστελεῖ αὐτούς. Τοῦτο δὲ ὅλον γέγονεν, ἵνα πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τοῦ προφήτου, λέγοντος. Εἴπατε τῇ θυγατρὶ Σιών. Ἰδοὺ, ὁ βασιλεύς ἔρχεταί σοι πραῢς, καὶ ἐπιβεβηκὼς ἐπὶ ὄνον, καὶ πῶλον υἱὸν ὑποζυγίου. Πορευθέντες δὲ οἱ μαθηταὶ, καὶ ποιήσαντες καθὼς προσέταξεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς, Ἤγαγον τὴν ὄνον καὶ τὸν πῶλον, καὶ ἐπέθηκαν ἐπάνω αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐπεκάθισαν ἐπάνω αὐτῶν. *Postquam autem Hierosolimis propinquarunt, & Bethphage ad olivarum montem venerunt, misit Jesus duos Discipulos, dicens eis: ite in vicum, qui contra vos*

 est,

eſt, & protinus invenietis aſinam ligatam, & pullum cum ea : ſolvitote, & mihi adducitote. Quod ſi quis vobis aliquid dixerit, dicetis, Dominum eis egere ; & ſtatim dimittet vos. Hoc autem totum factum eſt, ut id accideret, quod a Vate dictum fuerat his verbis : dicite puellæ Sioni : ecce rex tuus tibi venit manſuetus, inſidens aſinæ, & aſello jumenti pullo. Igitur profecti diſcipuli, fecerunt ſicut eis mandaverat Jeſus, aſinamque & pullum adduxerunt, & eis veſtimenta ſua impoſuerunt, & eum ſuper ea collocarunt. Evang. Sec. Matth. c. 21. v. 1-7.

Les Juifs, pour énerver l'autorité, que les Chretiens tirent de l'accompliſſement de la Prophetie dont parle *S. Marc*, prétendent que les contrarietés, qui ſe trouvent dans les différens recits des Evangeliſtes, rendent ce qu'ils diſent ſuſpect de fauſſeté. Voions quelles ſont ces prétendues contradictions : premierement, diſent-ils, l'un des Evangeliſtes écrit ſimplement ; *quand ils furent venus à Bethphage au mont des Oliviers.* Et l'autre dit : *Quand ils s'approchoient de Jeruſalem, étant près de Bethphagé & de Bethanie au mont des Oliviers.* Il y a dans ce dernier paſſage une faute inexcuſable de Géographie, & la ſituation des lieux eſt entierement déplacée ; car Bethphagé étoit veritablement fort près de Jeruſalem, & pour ainſi dire ſous les murs de cette Ville. Ainſi le premier Evangeliſte a pu dire, quand ils furent venus à Bethphagé au mont des Oliviers : mais comment le ſecond a-t-il pu placer Bethanie auprès de Jeruſalem, & même plus près de cette Ville que Bethphagé, puiſqu'il met Bethanie après Bethphagé en diſant *étant à Bethphagé & à Bethanie au mont des Oliviers.* Or loin que Bethanie fut au mont des Oliviers, & qu'il fut plus près de Jeruſalem que Bethphagé, il en étoit eloigné de quinze Stades, qui faiſoient deux grandes miles. Ainſi il

il n'étoit ni auprès du mont des Oliviers, ni même auprès de Jerusalem. Le recit des deux Evangelistes est donc directement contraire, &le dernier a même ignoré la situation des lieux don til parloit.

Voions actuellement ce que repondent à cela les Interpretes des Evangiles, & remarquons auparavant que *S. Marc* a dit ainsi que *S. Luc*, *étant près de Jerusalem à Bethphagé & à Bethanie.* Ainsi les Juifs lui reprochent la même faute qu'à *S. Luc.*

Le savant *Bochart* en voulant éclaircir cette difficulté me paroit l'avoir embrouillée. „Il est vrai, *dit-* „*il*, que dans les exemplaires grecs il y a dans S. Luc „& dans S. Marc, *étant près de Jerusalem à Bethphagé* „*& à Bethanie:* mais la Vulgate traduit seulement dans „S. Marc *étant près de Bethanie*, ainsi de même que „S. Matthieu a fait seulement mention de Bethphagé, „je pense que de même S. Marc n'a parlé que de Be- „thanie. Quant à S. Luc, il faut convenir qu'il les „a joints ensemble, n'aiant pas fait attention à la situa- „tion des lieux qu'il a confondue: sans cela partant du „chemin de Jerico à Jerusalem, il eut nommé Beth- „phagé après Bethanie qui est beaucoup plus éloigné de „Jerusalem. Car Bethanie étoit à quinze Stades, c'est „à dire à deux miles de cette ville, & Bethphagé „étoit sous les murs même de Jerusalem, si nous en „croions les Hebreux, & c'étoit là où on faisoit cui- „re les oblations, comme le prouve le savant Bux- „torff.“ *Ita Lucas, & Marcus etiam in nostris exemplaribus* εἰς βηθφαγὴ καὶ βηθανίαν πρὸς τὸ ὄρος τῶν ἐλαιῶν, *sed vulgatus Interpres in Marco solum legit* εἰς βηθανιαν: *Neque aliter Origenes, cujus verba sunt in Matthæum tractatu 14. Videamus autem & de nomine Bethphagé, secundum Matthæum, Bethania autem secundum Marcum,*

 Beth-

Bethphage autem, & Bethaniæ secundum Lucam. Proinde ut Matthæus solius Bethphage, ita Marcum puto solius Bethaniæ meminisse, & Lucam utrumque junxisse sine ullo respectu ad situm. Alioqui, in itinere Jerichunte Jerosolymam, Bethphage nominasset ultimo loco, ut Hierosolymis distabat quindecim stadiis Joh. 11. vers. 18, id est, duobus milliaribus. Et Bethphage prope fuit sub ipsis urbis mœnibus, si hebræis credimus. Proinde ibi coquebantur oblationes vespertinæ, ut probat doctissimus Buxtorfius. Hierozoicon, sive opus de animalibus scripturæ &c. auctore Samuel. Bochardo. Lib. II. cap. 17. p. 210.

Je ne vois pas l'avantage, que les Interpretes peuvent retirer de ce que dit ici *Bochart :* car il convient que *S. Luc* s'est trompé, ainsi il justifie le reproche des Rabins : & quant à ce qu'il dit que la Vulgate, dans *S. Marc*, traduit seulement *à Bethanie*, sans faire préceder Bethphagé, cela n'otte que l'incorrection géographique de placer Bethanie plus près de Jerusalem que Bethphagé ; mais il reste toujours la faute de placer Bethanie au mont des Oliviers & près de Jerusalem, lorsqu'il en étoit eloigné de deux miles. Ainsi au lieu d'une contradiction *Bochart*, par son explication, en produit trois, celle de *S. Luc*, celle de *S. Marc*, & celle de *S. Matthieu.*

Allons plus avant, & en examinant les objections des Rabins sur ce passage, qui paroit d'abord si simple, nous verrons toujours d'avantage la nécessité d'un Juge souverain de la foi, qui puisse retablir l'uniformité dans les différens passages, & déclarer au quel on doit rapporter tous les autres. Les Rabins prétendent, que l'on n'a pas nommé l'endroit, où l'on alla chercher l'anesse & son poulain, parcequ'il n'y avoit aucun village entre Bethphagé & Jerusalem ; ils fortifient cette objection par l'aveu de plusieurs Interprê-

tes,

tes, qui conviennent qu'il n'y avoit aucun village, qui put être consideré comme situé vis-à-vis du Messie & de ses disciples allant à Jerusalem, & ils disent qu'il faut entendre Jerusalem même par les mots de *village vis-à-vis*. Il est vrai que *Bochart* refute cette explication d'une maniere invincible, prouvant qu'on n'a pu donner le nom de *κώμη*, *vicus*, *Village* à Jerusalem, qui ne pouvoit être appellé que de celui de *πόλις*, *urbs*, *ville*, étant une des plus considérables de l'Asie. Il n'y a rien à repondre à cela. Mais d'un autre côté lorsque les Rabins disent, qu'on nomme donc ce village; *Bochart*, comme les autres Interpretes, est obligé d'avouer qu'il n'en sait rien, & que les anciens n'en ont pas parlé. *Nugantur, qui vicum vobis adversarium interpretantur, id est Hierosolymam apostolis adversatam. Neque enim hierosolyma κώμη vicus, sed πολις urbs appellatur, ut certe urbs erat una ex totius Asiæ maximis: & fortasse ob id ipsum in Marco εἰς τὴν πόλιν pro εἰς κώμην, legunt non nulli Codices: nempe ut Hierosolymorum urbs significari putetur, ego vicum intelligo qui oculis se offerebat, quis is fuerit tacere veteres. Hierozoicon sive opus de animalibus S. Scripturæ &c. Auctore Samuele Bocharto L. II. c. 17. p. 210.*

Voions encore plusieurs contradictions apparentes, qui fournissent toujours aux Rabins de nouvelles difficultés. Un des Evangelistes, objectent ils, parle simplement d'un poulain, qui étoit attaché, *εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον*, *invenietis pullum alligatum*; & l'autre Evangeliste dit; *vous trouverés une anesse attachée & son poulain qui est avec elle εὑρήσετε ὄνον δεδεμένην, καὶ πῶλον μετ' αὐτῆς. Statim invenietis asinam alligatam, & pullum cum ea.*

Voila une contradiction manifeste; mais ce qui accroit encore, (continuent les Rabins) l'incertitude

de tout ce recit, qui paroit avoir été fabriqué pour y faire quadrer certains endroits des prophetes ; c'est qu'un troisieme Evangeliste parle de ce poulain, comme s'il avoit été trouvé par hazard sur le chemin auprès de Jerusalem, & ne dit pas un mot ni de l'anesse, ni de la mission des disciples, & reduit ce fait à ce peu de paroles : *Jesus aiant trouvé un poulain s'assit dessus* εὑρὼν δὲ ὁ Ιησοῦς ὀνάριον, ἐκάθισεν ἐπ' αὐτό. *Cum autem reperisset Jesus asellum, insedit super eum. Joan. Evan. Evang. XII. v. 14.*

Les Evangelistes, poursuivent les Rabins, ne s'accordent pas d'avantage sur le quel de ces deux animaux monta le Messie : selon deux Evangelistes il doit s'être servi uniquement du poulain, & selon un troisieme il a du monter sur l'un & sur l'autre ; si ce n'étoit pas dans le même tems, du moins il monta alternativement sur l'anesse & sur l'anon, puisque le dernier Evangeliste dit en termes exprès : *ils amenerent l'anesse & l'ane, mirent leurs vetemens dessus, & le firent assoir sur eux.* Ηγαγον ὄνον καὶ τὸν πῶλον, καὶ ἐπέθηκαν ἐπάνω αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐπεκάθισαν ἐπάνω αὐτῶν. *Et adduxerunt asinam & pullum & posuerunt super illi pallia sua & sedit supra illis. Matth. Evang. C. XXI. vers. 7.*

Quelques Interpretes, entre autres *Theophilacte*, disent qu'il faut entendre par ces mots, *il s'assit sur eux* ἐκάθισεν *& sedit super illis*, qu'il s'assit sur les habits, mais non pas sur les deux animaux à la fois ; qu'il monta d'abord l'anesse, ensuite le poulain. Ces distinctions ne plaisent point à *Bochart*. Il dit que si les deux disciples mirent également leurs habits sur l'anesse & sur l'anon, qu'ils avoient amenés, l'anesse aiant l'habit d'un disciple, & le poulain celui d'un autre, on ne peut pas plutôt dire que le Messie s'assit

sur

ſur les habits, que ſur les deux animaux (chaque animal n'aiant qu'un habit). Le même *Bochart* n'approuve pas d'avantage l'explication, qui fait monter le Meſſie alternativement ſur l'aneſſe & ſur le poulain: il a donc recours à la grammaire, & prétend que le plurier eſt mis dans cet endroit pour le ſingulier: comme lorſqu'il eſt dit dans la Geneſe, *l'Arche ſe repoſa ſur les monts Arrat*, quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul mont Arrat. Les Rabins ne reſtent pas ſans reponſe; & la queſtion de fait devenant une queſtion de grammaire, chacun deffend ſon opinion avec la même vivacité. *Et adduxerunt eum ad Jeſum, & palliis ſuis pullo injectis compoſuerunt Jeſum. Quæ fere eadem in Marco. Sed in Matthæo: adduxerunt aſinam & pullum, & poſuerunt,* ἐπάνω αὐτῶν *ſuper illis pallia ſua* καὶ ἐπεκάθισαν, *& eum collocarunt (alia lectio,* καὶ ἐκάθισεν *& ſedit ſuper illis.) In quibus hoc multos torquet, quod vel diſcipulos Chriſtum collocaſſe legunt, vel Chriſtum inſediſſe* ἐπάνω αὐτῶν *ſuper illis, quaſi in utrumque ſimul fuerit collocatus, aut in utrumque inſederit. Cui incommodo ita occurrit Theophylactus* Ἐκάθισε δὲ ἐπάνω αὐτῶν, οὐχὶ τούτων δύο ὑποζυγίων, ἀλλὰ τῶν ἱματίων· ἢ πρῶτον μὲν ἐκάθισεν ἐπὶ τοῦ ὄνου, εἶτα καὶ ἐπὶ τοῦ πώλου. Sedit autem ſuper illis, non ſuper duobus jumentis, ſed ſuper palliis: aut ſuper quidem aſinæ, deinde etiam pullo inſedit. *Quarum ſolutionum prior non ſatis placet, quia ſi diſcipuli duo, qui duo jumenta adduxerant, ſingulis ſingula pallia impoſuerant, Chriſtus non magis pluribus inſedit palliis, quam pluribus jumentis. Itaque objectio nondum ſoluta eſt. Sed neque probo poſteriorem, qua Chriſtus fingitur primo aſinæ, deinde pullo inſediſſe; quia non videtur dignum Majeſtate Chriſti, ut in tam ſolemni pompa tam breve iter pluribus jumentis confecerit, & ex uno in alterum inſilierit quaſi, ut deſultorii equites, quos* ἀμ-

ἀμφίπολις græci dixere. Omnino igitur hic agnoscenda est numeri Enallage, qua pluribus indefinite tribuitur quod illorum uni convenit: ut Gen. 8. v. 4. Quievit Arca super montes Ararat, id est, super unum montium. Id. ib. p. 212.

Les Rabins demandent enſuite, pourquoi tous les Peres de l'Egliſe donnent un ſens ſi différent à l'entrée du Meſſie dans Jeruſalem, monté ſur un poulain; les uns contrediſant les autres. *Bochart* convient de la diverſité des opinions des Peres, il rapporte même celle, qui ſe trouve dans l'opinion des plus illuſtres. „S. Chriſoſtome, *dit - il*, penſe que Jeſus fit ainſi ſon „entrée dans Jeruſalem, pour que nous euſſions dans „lui un exemple de la modeſtie. L'auteur de l'ouvrage „imparfait ſur S. Matthieu veut, que l'intention du „Meſſie ait été d'exciter d'avantage l'envie de ſes en„nemis, qui penſoient à le faire mourir." (Voila ſurement un deſſein bien éloigné de celui que S. Chriſoſtome ſuppoſe au Meſſie). „Pluſieurs Peres ont re„cours au miſtere & à l'allegorie, au nombre deſquels „eſt S. Jerome, qui dans ſon Commentaire ſur Zacha„rie dit, que par l'aneſſe & le poulain il faut entendre „les deux peuples, celui qui eſt circoncis, & celui qui „a le prepuce: dont le premier, à l'exemple de l'a„neſſe, avoit porté le joug d'une loi penible, & l'au„tre, ſemblable à un poulain indompté, n'avoit point „encore été ſous le joug." *Porro cur hac pompa Christus ingressus sit Hierosolimam plures causæ afferuntur. Chrysostomus ait id factum, ut insigne modestiæ exemplum in Christo haberemus. Auctor operis imperfecti in Matthæum vult Christum ita se regem Judeorum esse professum, ut hostium invidiam eo acrius in se concitaret, à quibus morti traderetur. Multi ad misteria confugiunt, & interpretationes allegoricas, ut Hieronimus in Zachariam,*

qui

qui per asinam, & pullum, utrumque populum intelligit circumcisionis & praeputii: quorum prior, instar subjugis asinae, gravissimum legis portaverat jugum; alter ut pullus indomitus, nulli adhuc jugo assuetus, Christi sessione didicit ambulare, & rectam viam ingredi. Id. ib. p. 212.

Enfin les Rabins viennent au point le plus essentiel de la dispute, qui est celui de l'accomplissement des propheties, dont parlent les Evangelistes. Le Rabin *Moise* prétend, que l'une de ces propheties a été accomplie, dans la personne de *Nehemie*, & le Rabin *Aben Ezra* prétend que l'autre l'a été dans celle de *Judas Maccabée*. *Hi sunt Rabbi Moses Sacerdos, & Aben Ezra: quorum alter in Nehemia, alter in Juda Macchabaeo impletum esse contendunt Zachariae oraculum de Rege, qui pauper, atque humilis Hierosolimam erat ingressurus. Id. ib. p. 214.*

Voions d'abord sur quoi ces deux Rabins, ainsi que plusieurs autres, fondent leurs sentimens; nous rapporterons ensuite, ce qu'on leur a repondu. Le Rabin *Josué*, fils de *Levi*, dit que le passage de *Zacharie* ne peut point regarder le Messie, puisque *Daniel* a prédit qu'il viendroit porté sur les nuages du Ciel. *Et ecce cum nubibus cœli, sicut filius hominis venit.* A cela *Bochart* repond, qu'il faut expliquer ainsi la prophetie de *Daniel* & de *Zacharie*: Si les Israelites en sont dignes, le Messie viendra avec les nuages, s'ils n'en sont pas dignes, il viendra pauvre & monté sur un ane. *Rabbi Josue, filius Levi, objecit scriptum est de Messia. Daniel Cap. VII. v. 9. & ecce cum nubibus cœli, sicut filius hominis venit. At Zachar. Cap. IX. vers. 13. de eodem scriptum est, pauper & insidens asino: respondeo; si Israelitae digni sunt, veniet cum nubibus cœli, si non sunt digni, veniet pauper & insidens asino. Id. ib. p. 214.* Mais il n'y a rien de moins conséquent & de plus dan-

dangereux, si je l'ose dire, que la reponse de *Bochart*; de moins conséquent, parceque les Juifs prétendront, qu'ils étoient dignes que le Messie arriva sur les nuës, & non point sur un ane; & qu'il faudra, pour leur prouver le contraire, abandonner la question principale, & la seconde entrainera des discussions, qui ne finiront jamais: j'ajoûte, de plus dangereux, parcequ'on ne sauroit jamais à quoi s'en tenir, s'il étoit permis d'expliquer les propheties conditionellement. C'est ce qu'on reprocha à *S. Bernard*, dont toutes les propheties n'avoient eu d'autre effet, que de faire perir un million d'hommes: il crut se justifier en disant, qu'il n'avoit prédit que conditionellement, selon la conduite que tiendroient les Croisés. Un illustre philosophe s'est moqué de cette reponse: nous placerons ici ce qu'il en dit.

„Il n'y eut jamais d'expedition plus malheureuse, „que celle qui fut entreprise sur les belles espérances „de *S. Bernard*. Ces pauvres & infortunés Croisés ne „manquerent pas de se plaindre, qu'il les avoit pous„sés dans le précipice par ses fausses prédictions. Que „repondit-il à cela? j'ai bien de la peine, Monsieur, „à vous en parler à cœur ouvert; mais je m'y resous „enfin. Au lieu d'avouer de bonne foi, qu'il avoit été „trompé le premier, il se sauva dans le pitoiable azile „des promesses conditionelles, faisant entendre, que „quand il avoit prédit, que la Croisade seroit heureuse, „c'étoit en sous-entendant, comme une condition né„cessaire, que les Croisés n'offenseroient point le bon „Dieu par le déreglement de leurs mœurs. Avouez„moi, que c'est se moquer du monde, que de s'ériger „en Prophete, pour prédire ce qui n'arrivera jamais, & „pour ne pas dire un seul mot de ce qui arrivera „effectivement. Ou il ne falloit pas que *S. Bernard* se

„me-

„melat de prédire l'avenir, ou il devoit prédire les „dèsordres effectifs, dans les quels les Croisés tom„berent, au lieu de leur prommettre des victoires ima„ginaires qui ne devoient jamais arriver. " Pensées diverses sur les Cometes &c. T. II. p. 702.

Qui peut actuellement douter, en voiant les difficultés qui naissent dans l'explication des endroits de la Bible, qui paroissent les plus clairs, qu'il ne soit nécessaire, pour accorder ces passages, & pour decider du veritable sens qu'on doit leur donner, qui peut douter, dis-je, qu'il ne soit nécessaire d'établir une assemblée de gens éclairés, du jugement des quels on ne puisse point appeller, & qui soit dans la nouvelle loi, ce que le Sanhedrin, ou l'assemble des plus savans Juifs, étoit dans l'ancienne? Mais, dira-t-on, quel secours auront de plus ces juges souverains, que n'aient pas les autres particuliers? Ils auront l'avantage de s'être plus appliqués que les autres dans l'étude des Ecritures, & dans celle de la Tradition, sans la quelle l'Ecriture devient inexplicable dans bien des endroits. Mais, replique-t-on, la tradition est souvent trompeuse, c'est ce qu'on peut prouver évidemment, expliquer donc l'Ecriture par la tradition, c'est risquer de donner une interpretation fausse à un texte, qui ne peut mentir, & qui part de la verité même. Il est certain que le texte de l'Ecriture est toujours vrai; mais une verité obscure peut jetter aussi facilement dans l'erreur que le mensonge. Il reste donc toujours la nécessité de débrouiller cette verité: la tradition est fautive quelquefois, cela est encore très veritable, mais elle est aussi souvent très exacte. Il s'agit de se servir de la tradition, lorsqu'elle est autentique, & de discerner les endroits où elle a été alterée. Qui peut mieux s'acquitter de ce devoir, que des Savans que leur

leur état engage à faire leur étude principale de cette même tradition ? Si certaines gens font un mauvais usage d'un très bon principe, ce n'est pas la faute du principe, c'est celle de ceux qui en abusent. Je ne puis m'empêcher d'avouer de bonne foi, que dans les premieres disputes, qu'excita le Protestantisme, les Docteurs Catholiques firent souvent, ainsi que dit le proverbe, *fleche de tout bois*, & qu'ils voulurent s'autoriser d'un nombre de traditions non seulement douteuses, mais évidemment fausses. D'un autre côté les Protestans, aiant une fois établi le principe de rejetter toutes les traditions, refuserent de reconnoitre l'autorité de celles, qui étoient évidentes. Qu'arriva-t-il de cela ? une funeste division, qui a fait couler plus de sang chrêtien, que l'ambition demesurée des anciens Romains n'en fit repandre pendant sept cens ans. Cependant il eut été aisé de prevenir tant de maux, si l'on eut voulu convenir amiablement d'un principe bien clair & bien évident ; sçavoir, que toute verité obscure, pour être comprise, a besoin d'être éclaircie, & que le meilleur moien d'en venir à bout, c'est de consulter avec soin & avec precaution, ce qu'on a pensé & dit sur cette verité obscure ; jamais il n'y eut eu de guerre de religion, si l'on eut suivi cette sage maxime. On eut contenté les gens raisonnables des deux partis, puisque les Catholiques auroient rejetté de bonne foi, non seulement toutes les traditions fautives, mais même douteuses, & que les Protestans auroient reçu celles dont la verité étoit autentique. Ainsi avec l'aide du fil d'une tradition épurée on se fut conduit dans un labirinthe, où, si je l'ose dire, & les Catholiques &. les Protestans se sont souvent égarés : les Catholiques en voulant former, pour se conduire, un fil fait de toute sortes de pieces, sujet à être rom-

rompu, & denoué au moindre ébranlement; & les Proteſtans en parcourant ce labirinthe ſans un fil ſalutaire, qui put les aider dans les contours obſcurs, où le ſecours d'une tradition épurée leur eut été d'une très grande utilité.

Je ne cherche point ici à condamner perſonne; je le repete, je ne fais pas le Controverſiſte: plut au Ciel que les premiers Theologiens proteſtans, & les premiers Controverſiſtes catholiques euſſent tous eu l'eſprit de douceur, qu'eurent *Eraſme & Melanchton!* je ne doute pas que l'on ne fut venu à bout de trouver un juſte milieu, & d'empecher la funeſte ſéparation des trois différentes Communions. Au contraire, dans ces tems malheureux la Cour de Rome, toujours attentive à ſes prérogatives & à ſes prétendus droits, qui ont tant de fois nuit au Chriſtianiſme, ne voulut pas relacher la moindre choſe de ſes prétenſions; & *Luther* emporté & violent, devenu le Chef & l'Apôtre d'un parti auſſi puiſſant que celui du Pape, n'étoit pas plus aiſé à ramener à la douceur & à l'eſprit d'union, que la Cour de Rome. Quant à *Calvin*, ſans être auſſi violent que *Luther*, il étoit auſſi inflexible que lui, & moins capable d'en venir à un accommodement, où il auroit fallu abandonner quelques opinions. Peut-être cette fermeté eſt elle pardonnable dans un homme, perſuadé de deffendre la verité.

Je ne decide point entre Geneve & Rome:
Je n'ajouterai point comme Monſieur de *Voltaire,*
Mais j'ai vu la fureur de tous les deux côtés;
car dans ces tems plus heureux où je vis, j'ai rencontré dans toutes les différentes communions pluſieurs Theologiens auſſi pacifiques qu'éclairés, & dont la charité chretienne égaloit les lumieres ſuperieures. J'ai vu chez les Catholiques un *Tournemine* au milieu des Jeſuites

intolerans, & un *Colbert* dans le ſein du Janſeniſme, plaindre les Proteſtans, en condamnant leurs ſentimens. J'ai admiré chez les Reformés, les la *Chapelle*, les *Saurin*, les *Beauſobre*, refutant les Catholiques & les protegeant contre le zele outré de l'intolerance. Je felicite les *Chais*, les *Joncourt*, les *Achard* & les *Sac*, aiant le même merite qu'ont eu ces grands hommes, de les imiter encore dans leur maniere de penſer, digne d'un vrai chretien.



Chapi-

Chapitre II.

§. I.

L'esprit seul voit le Dieu éternel, qui est le principe & l'ouvrier de toutes les choses; mais nous voions par la vue le Dieu produit, le monde, & ses parties celestes, qui étant étherées sont divisées de deux façons; de sorte que les unes sont homogenes, & les autres sont hétérogenes. Les parties, qui sont homogenes, conduisent toutes les choses, qui sont dans elles, de l'Orient au Couchant par un mouvement général (*c'est à dire par le mouvement commun*); mais les parties, qui sont hétérogenes, conduisent en

Κεφ. β.

§. I.

ΘΕΟ'Ν δὲ, τὸν μὲν αἰώνιον νόος ὁρῇ μόνος, τῶν ἁπάντων ἀρχαγὸν καὶ γενέτορα τουτέων· τὸν δὲ γεννατὸν ὄψει ὁρέομες, κόσμον τε τόνδε καὶ τὰ μέρεα αὐτῶ, ὁκόσα ὠράνια ἐντί. τάπερ αἰθέρια ὄντα, διαιρετὰ δίχα· ὡς τὰ μὲν, τᾶς ταυτῶ φύσιος εἶμεν· τὰ δέ, τῶ ἑτέρω· ὧν τὰ μὲν, ἔξωθεν ἄγει παντὰ ἐν αὐτοῖς τὰ ἐντὸς, ἀπ' ἀνατολᾶς ἐπὶ δύσιν τὰν καθ'

dedans depuis le Couchant les choses qui sont raportées & ramenées vers le Levant, & qui sont mues selon elles mêmes, ou *d'un mouvement particulier*; elles sont emportées accidentellement par le transport général, (ou par le transport de l'homogene), qui a la puissance la plus forte dans le monde.

καθ' ἅπαν κίνασιν· τὰ δὲ, τᾶς τῶ ἑτέρω, ἐντὸς ἀπὸ ἑσπέρας, τὰ ποθ' ἕω μὲν ἐπαναφερόμενά τε καὶ κατ' αὐτὰ κινεόμενα· [1] συμπεριδινέεται δὲ κατὰ συμβεβηκὸς τᾷ ταυτῶ φορᾷ, κράτος ἐχοίσᾳ ἐν κόσμῳ κάῤῥον.

§. 2. Le transport *particulier* ou hétérogene, étant divisé selon les proportions harmoniques, a été distribué en sept cercles. La Lune, étant la plus voisine de la terre, donne son periode dans un mois: & le Soleil finit

§. 2. Ἁ δὲ τῶ ἑτέρω φορὰ, μεμερισμένα καθ' ἁρμονικὼς λόγως, ἐς ἑπτὰ κύκλως συντέτακται. ἁ μὲν ὦν σελάνα ποτιγειοτάτα ἔασσα, ἔμμηνον τὰν περίοδον ἀποδίδωτι· ὁ δ' ἅλιος

[1] Δε συμπεριδινέεται, *elles sont emportées*. S'il étoit permis de composer des mots, il faudroit, pour bien rendre le sens de Timée, dire elles sont *entourbillonées*.

après elle son cercle dans un an. Deux autres Astres font d'un cours égal au Soleil; celui de Mercure, & celui de Junon, qui est appellé par le peuple l'astre de Venùs, & *Lucifer* ou *porte-lumiere:* (car le vulgaire & les bergers ne sont pas habiles dans les choses, qui concernent l'astronomie sacrée, & immuable des levés occidentaux & orientaux:) le même *Astre* est tantôt occidental, quand il suit le soleil d'assez loin, pour n'être pas obscurci par sa lumiere; & tantôt il est oriental, quand il precede le Soleil, & qu'il se leve vers le point du jour. L'astre de Venus est donc souvent porte-lumiere, (ou Lucifer) lorsqu'il va avec	ἅλιος μετὰ ταύταν ἐνιαυσιαίῳ χρόνῳ τὸν αὐτῶ κύκλον ἐκτελεῖ. δύο δ' ἰσόδρομοι ἀελίῳ ἐντί, Ἑρμᾶ τε καὶ Ἥρας· τὸν Ἀφροδίτας καὶ Φωσφόρω τοὶ πολλοὶ καλέοντι. νομῆς γὰρ καὶ πᾶς ὅμιλος οὐ σοφὸς τὰ περὶ τὰν ἱερὰν ἀστρονομίαν ἐντί, οὐδ' ἐπιστάμων ἀνατολᾶν τᾶν ἑσπερίων καὶ ἑῴων. ὁ γὰρ αὐτὸς, πόκα μὲν ἕσπερος γίγνεται, ἑπόμενος τῷ ἁλίῳ τοσοῦτον, ὁκόσον μὴ ὑπὸ τᾶς αὐγᾶς αὐτῶ ἀφανισθῆμεν· πόκα δὲ ἑῷος, αἴκα προαγέηται τῶ ἁλίω, καὶ προ-

le Soleil. Cependant cet astre n'est pas le seul qui merite le nom de porte-lumiere, mais il peut être aussi donné à plusieurs étoiles fixes & à plusieurs planetes: car tout astre d'une certaine grandeur, paroissant sur l'horizon avant le Soleil, annonce le jour.

προανατέλλῃ ποτ' ὄρθρον. Φωσφόρος ὤν πολλάκις μὲν γίγνεται ὁ τᾶς Ἀφροδίτας, διὰ τὸ ὁμοδρομεῖν ἀλίῳ· οὐχ εἷς δὲ, ἀλλὰ πολλοὶ μὲν τῶν ἀπλανέων, πολλοὶ δὲ τῶν πλαζομένων. πᾶς δὲ ἐν μεγέθει ἀστὴρ ὑπὲρ τὸν ὁρίζοντα πρὸ ἀλίω προγενόμενος, ἀμέραν ἀγγέλλει.

§. 3. Les trois planetes de Mars, de Jupiter, & de Saturne, ont leur vitesse propre, & leur revolution inégale *entre elles*, achevant leur course dans un tems reglé, *qui est propre à chacune d'elles*; ainsi que l'est leur apparition, leur disparition, leurs éclipses, qui produisent des levés & des couchés veritables; & elles achevent leur visible appa-

§. 3. Τοὶ δ' ἄλλοι τρεῖς, Ἄρεός τε καὶ Διὸς καὶ Κρόνω, ἔχοντι ἴδια τάχεα καὶ ἐνιαυτὼς ἀνίσως· ἐκτελέοντι δὲ τὸν δρόμον, περὶ καταλάψιας ποιεύμενοι, φάσιάς τε, καὶ κρύψιας, καὶ ἐκλείψιας, γεννῶντες ἀτρεκέας τε ἀνατολὰς καὶ δύσιας· ἔτι δὲ φάσιας φανερὰς ἑῴας ἢ ἑσπερίας ἐκτελέοντι ποτὶ

rition orientale & occidentale avec le Soleil, le quel donne le jour par sa course de l'Orient au Couchant : & il procure la nuit d'une autre façon, par son mouvement du Couchant au Levant, étant entrainé par le mouvement général (ou homogene) ; & l'année est formée par le mouvement particulier du soleil.

τὶ τὸν ἅλιον, ὃς ἁμέραν ἀποδίδωτι τὸν ἀπ' ἀνατολᾶς ἐπὶ δύσιν αὐτῶ δρόμον· νύκτα δὲ, τὰν ἀπὸ δύσιος ἐπ' ἀνατολὰν κίνασιν κατ' ἄλλο ποιέεται, ἀγόμενος ὑπὸ τᾶς ταυτῶ φορᾶς· ἐνιαυτὸν δὲ καττὰν αὐτῶ καθ' ἑαυτὸν κίνασιν.

§. 4. Ainsi le Soleil par ces deux mouvements décrit une spirale, s'avançant d'un seul côté dans un tems *reglé* & journalier ; & étant entrainé par la sphere des étoiles fixes, il fait alternativement les periodes de la nuit & du jour. Et l'on appelle parties du tems ces periodes, que Dieu a arrangées avec le

§. 4. Ἐκ δὲ τουτέων τῶν κινασίων, δύο ἐασσᾶν, τὰν ἕλικα ἐκτυλίσσει, ποθέρπων μὲν κατὰ μίαν μοῖραν ἐν ἁμερησίῳ χρόνῳ, περιδινεύμενος δὲ ὑπὸ τὰς τῶν ἀπλανέων σφαίρας, καθ' ἑκάσαν περίοδον, ὄρφνας καὶ ἁμέρας. χρόνω δὲ τὰ μέρεα, τάσδε τὰς περιό-

monde. Car les Aſtres n'étoient pas avant le monde, ni par conſéquent l'année, ni les periodes des ſaiſons, par les quelles le tems produit eſt meſuré: & ce tems eſt l'image du tems qui n'eſt pas produit, que nous appellons l'éternité. Car de même que le Ciel a été créé ſelon l'exemple, *&* *ſur le modele* éternel qui eſt le monde idéal: de même auſſi le tems *fini* a été fait, avec le monde, ſur le tems éternel comme ſon modele.

ῥιόδως λέγοντι, ἃς ἐκόσμησεν ὁ θεὸς σὺν κόσμῳ. οὐ γὰρ ἦν πρὸ κόσμω ἄστρα· διόπερ οὐδ' ἐνιαυτός· οὐδ' ὠρᾶν [2] περίοδοι, αἷς μετρέεται ὁ γεννατὸς [3] κόσμος οὗτος. εἰκὼν δέ ἐστι τῶ ἀγεννάτω χρόνω, ὃν αἰῶνα [4] ποταγορεύομες. ὡς γὰρ ποτ' ἀΐδιον παράδειγμα τὸν ἰδανικὸν κόσμον ὅδε ὠρανὸς ἐγεννάθη, οὕτως ὡς πρὸς παράδειγμα τὸν αἰῶνα ὅδε χρόνος σὺν κόσμῳ ἐδαμιουργήθη.

2 *Οὐδ' ὠρᾶν περίοδοι*, ni les periodes des ſaiſons *ὠρᾶν*, genitif pluriel dorien pour *ὁρῶν*.

3 *Αἷς μετρέεται ὁ γεννατὸς κόσμος οὗτος.* Cette leçon quoiqu'elle ſoit dans le texte imprimé à Londres, & qu'elle ſoit auſſi dans celui ci, me paroit défectueuſe: *ni les periodes des ſaiſons par les quelles le monde produit eſt meſuré.* J'aime mieux lire *χρόνος*, comme on le trouve dans pluſieurs Manuſcrits, à la place de *κόσμος.* J'ai donc traduit *les periodes des ſaiſons, par les quelles le tems produit eſt meſuré.*

4 *Ποταγορεύομες*, *nous appellons*, dorien, pour *ποταγορεύομεν.*

DISSERTATIONS
sur le
SECOND CHAPITRE.

Ὁ δ' ἅλιος μετὰ ταύταν ἐνιαυσιαίῳ χρόνῳ τὸν αὐτῶ κύκλον ἐκτελεῖ. ***Et le soleil finit après elle (la Lune) son cercle dans un an. Chapitre II. §. 2.***

L'on voit ici combien l'astronomie du tems de *Timée* de *Locres* étoit encore défectueuse : ce n'est pas, que l'on n'eut divers sistemes sur l'ordre & la disposition des parties du monde, mais ces sistemes étoient très défectueux. *Anaximene*, par exemple, prétendoit que le Soleil ne tournoit point jusqu'au dessous de la Terre, qui, selon lui, étoit un simple plan, une espece de table, autour de la quelle tournoit le Soleil, comme un bonnet tourne autour de la tête. Καθὼς ἕτεροι ὑπειλήφασιν, ἀλλὰ περὶ γῆν ὡσπερεὶ περὶ τὴν ἡμετέραν κεφαλὴν στρέφεται τὸ πῖλιον, κρύπτεσθαί τε τὸν ἥλιον οὐχ ὑπὸ γῆν γενόμενον. *Non tamen, ut putarunt alii subter terram dicit sidera commoveri, sed perinde ac circum caput nostrum vertitur pileum, circa terram verti. Origen. Philosoph. Cap. VII.*

Pythagore avoit pris des Egyptiens l'opinion, que la Lune étoit la plus basse des planetes, & qu'immediatement après elle venoit le Soleil. *Timée* de *Locres*, comme l'on voit, embrassa ce sentiment, que *Platon* adopta dans son Timée. *Aristote* soutient la même opinion dans ses Livres *du Ciel.*

Ptolemée, qui vivoit sous l'Empereur *Adrien*, fut le premier Astronome, qui fit un sisteme vraisembla-

ble, ſur l'arrangement & la diſpoſition des parties du monde. Il plaça la Terre immobile au centre de l'Univers, & fit tourner autour d'elle tous les corps celeſtes : d'abord la Lune, après Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne. La Terre ſe trouvoit au milieu des cercles, que décrivent ces planetes; ces cercles étoient d'autant plus grands qu'ils étoient plus éloignés de la Terre ; par une ſuite néceſſaire de cet arrangement, les planetes les plus éloignées de la Terre, parcourant un cercle beaucoup plus grand, emploioient plus de tems à faire leur cours : l'experience & la vue nous confirment cette verité. Le firmament, ou l'orbe des étoiles fixes, eſt placé au deſſus des planetes, enſuite viennent les deux ſpheres criſtalines, & enfin le Ciel empirée, ou le Ciel des ciels. Ce ſiſteme étoit d'abord aſſés ſimple, mais *Ptolemée*, & ſurtout ſes diſciples, furent dans la ſuite obligés d'y ajoûter bien des choſes, & de multiplier les cercles & les cieux ; comme les criſtalins qui ne ſont pas de *Ptolemée*, non plus que les voutes dans l'épaiſſeur des orbes celeſtes, inventées par *Peurbach*.

La néceſſité d'expliquer la cauſe des différents mouvements des planetes, fut la cauſe de ces nouveaux cercles ; on en mit pluſieurs petits dans les grands, qu'on appella Epicicles ; & l'on crut, à la faveur de tant de différents cercles, pouvoir expliquer toutes les difficultés du mouvement des planetes, qui ne ſont pas ſi regulieres dans leur cours, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt dans un ſens, tantôt dans un autre, étant quelquefois plus éloignées de la Terre & quelquefois plus proches. Il étoit encore très difficile d'expliquer, ſelon ce ſiſteme, & de concilier le mouvement journalier, qui emporte les étoiles d'Orient en Occident autour des poles du monde, avec un autre

tre mouvement propre & fort lent qui les emporte d'Occident en Orient, autour des poles de l'Ecliptique, dans la durée de vingt cinq mille ans, & en même tems avec un autre mouvement, qui les emporte dans un an autour des mêmes poles d'Orient en Occident.

Les Cometes étoient un nouvel embaras; comme elles n'ont point de Ciel particulier pour y faire leur mouvement, elles devoient briser les glaces & les cristaux de tous ces Cieux, pour se faire un passage.

Malgré tous les défauts du sisteme de *Ptolemée*, il falloit cependant être un très grand Astronome pour l'avoir inventé, surtout dans le tems où il vivoit; les sistemes, qu'on avoit formés avant lui, n'étant propres qu'à le jetter dans les erreurs les plus grossieres. *Tycho-Brahé*, au jugement de *Gassendi*, le plus grand Astronome qu'il y ait eu, *Astronomorum Coriphæus*, parle de *Ptolemée* avec beaucoup d'éloge: il dit qu'il a été un trés grand homme, & si instruit dans tout ce qui concerne l'Astronomie, que sans lui à peine auroit-on aujourd'hui les premieres notions de cette science. *Magnus artifex & de tota re astronomica adeo præclare meritus, ut sine ejus operibus vix pateret ad hanc artem accessus. Tycho Brahe Oper. pag. 17.*

Ce qui détruit entierement le sisteme de *Ptolemée*, c'est que par des observations très exactes faites dans ces derniers tems, on a découvert que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre. Ainsi quand on pourroit expliquer toutes les autres difficultés, celle-là rend absolument ce sisteme insoutenable.

Au sisteme de *Ptolemée* succéda celui de *Copernic*. Mr. de *Fontenelle* a dit qu'il étoit allemand; mais il a commis en cela une faute; car *Copernic* étoit né l'an

1478.

1478. à *Thorn*, ville de la Prusse qu'on nomme aujourdhui Royale. Or il est aussi incorrect en géographie d'appeller Allemand un Prussien, que de nommer François un Savoiard né à *Chamberi*, un Suisse né dans le pais de Vaud, ou un Genevois né à *Geneve*: la Prusse est un pais aussi distinct, aussi différent de l'Allemagne que la Savoie, le pais de Vaud, & le Genevois le sont de la France. On parle, il est vrai, allemand en Prusse, comme on parle françois à *Geneve*, à *Lausane*, & à *Chamberi*; mais la Prusse est cependant un pais aussi distinct de l'Allemagne, que l'est le Dannemarc & la Suede. Ce qui m'a fait faire, en passant, attention à cette legere faute de Mr. de *Fontenelle*, c'est le peu de soin, que les François ont en général d'étudier la géographie, & de connoître la vraie situation des pais étrangers. *Gassendi* s'est bien gardé d'appeller *Copernic*, *germanus* allemand, dans la vie qu'il a écrite de ce grand Astronome. *Nicolaus Copernicus natus est Torunæ vel Torunii vulgo Thorn, quod est Borussiæ, nobile amplumque, ac olim etiam emporio non incelebre opidum.* Ce n'est pas dans cette seule occasion que *Gassendi* a montré, qu'il étoit parmi les philosophes le plus érudit, qu'il y ait eu, & parmi les Litterateurs le plus grand philosophe.

Copernic détruisit tous les différents cercles & tous les Cieux solides de *Ptolemée*. Il plaça le Soleil au centre du monde, où il est immobile; Mercure tourne autour de lui, ensorte que le Soleil est à peu près le centre du cercle que décrit Mercure; au dessus de lui est Venus qui tourne de même autour du Soleil; ensuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand cercle que ces planetes. Après viennent Mars, Jupiter, & Saturne qui est la planete la plus éloignée du Soleil,

&

& par conféquent celle qui décrit le plus grand cercle. Quant à la Lune, elle tourne autour de la Terre & ne la quitte point; mais comme la Terre avance toujours dans le cercle, qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la fuit en tournant toujours autour d'elle. Ainfi la Lune a deux mouvements, pareils à ceux d'une boule qu'on jette, qui tourne fur elle même, & qui en faifant plufieurs tours femblables décrit la ligne, qu'elle parcourt, du point où elle a été mue à l'autre point, où la direction de fon mouvement la conduit.

Il eft certain que ce fifteme a de grands avantages fur celui de *Ptolemée;* il eft plus fimple, plus jufte, & beaucoup plus conforme aux loix de la nature; auffi eft-ce celui qui aujourdhui eft le plus généralement reçu, furtout par les Cartefiens & par les Neutoniens; car le fifteme de ces philofophes, quoique différent, ne pourroit pas fubfifter fi le Soleil n'étoit pas placé au centre de l'Univers. Selon les Cartefiens, le grand tourbillon de matiere fubtile, qui eft depuis le Soleil jusqu'aux étoiles fixes, tourne en rond & emporte avec foi les planetes, les faifant tourner toutes en un même fens autour du Soleil, qui occupe le centre de cet immenfe tourbillon, mais en des tems plus ou moins longs, felon qu'elles font éloignées plus ou moins du Soleil, qui tourne fur lui-même: quoiqu'il occupe toujours la même place, il eft emporté au milieu de cette matiere celefte qui forme le grand tourbillon. Les planetes ont de petits tourbillons qui leur font particuliers; chacune d'elles, à la faveur de ce tourbillon, en tournant autour du Soleil, tourne auffi autour d'elle même, ces divers petits tourbillons étant contenus dans le grand tourbillon.

Quant aux Neutoniens, le fifteme de *Copernic* eft encore plus néceffaire à leur hypothefe. Selon ces phi-

philosophes, les corps celestes pesent les uns sur les autres; & par les loix inviolables de l'attraction s'attirent mutuellement en raison de leur masse: ils attirent le centre commun autour du quel ils tournent, & sont aussi attirés par ce même centre; de sorte que leurs forces attractives changent, & varient en raison inverse du quarré de distance; c'est à dire, en raison inverse de leur distance à ce centre. En multipliant les rappors, on voit qu'il faut que les mêmes regles soient observées, lorsque tous les corps, qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec leur centre particulier autour d'un autre centre également commun à d'autres corps, qui tournent autour de certains centres particuliers, & autour du général. Comme, par exemple, la Lune qui tourne autour de la Terre, qui est son centre particulier, & qui en même tems tourne autour du Soleil qui est le centre général. Par cette regle, établie dans la nature, toutes les planetes & tous les corps celestes pesent les uns sur les autres, & s'attirent mutuellement en raison inverse du quarré de leur distance: chacun des cinq Satellites de Saturne pese sur les quatre autres, & les quatre autres sur lui: & tous les cinq pesent sur Saturne, qui est leur centre particulier. Saturne pese sur eux, & tous ces astres pesent sur le Soleil leur centre général, ainsi que de toutes les autres planetes; & le Soleil qui est au centre pese à son tour sur tous les corps qui pesent sur lui. C'est cette pesanteur, ou cette attraction mutuelle qui est la cause de la regularité des mouvements celestes.

Il faut donc, pour que les loix de l'attraction aient lieu, que le Soleil soit placé dans l'arrangement de l'Univers, comme il l'est dans le sisteme de *Copernic*. Ce grand homme mourut agé de plus de septante ans; il jouissoit d'une assés bonne santé, lorsqu'il fut

fut incommodé d'une maladie, qui le rendit paralitique du côté droit; sa memoire & la force de son esprit diminuerent par cet accident, il se prépara cependant à quitter cette vie pour en acquerir une beaucoup meilleure. Il arriva par hazard que le jour de sa mort, & peu de tems avant qu'il expira, on lui porta un exemplaire d'une édition que l'on avoit faite de ses Ouvrages: mais il étoit occupé de choses plus importantes, il avoit tourné son esprit uniquement vers Dieu, à qui il remit son ame le 24 du mois de Mars de l'année 1543. *Vir fuerat tota ætate valetudine satis firma, laborare cœpit sanguinis profluvio & insecuta ex improviso paralysi ad dextrum latus. Per hoc tempus memoria illi, vigorque mentis debilitatus. Habuit nihilominus, unde ad hanc vitam & dimittendam, & cum meliore commutandam, se compararet. Contigit autem, ut eodem die, ac horis non multis, priusquam animam efflaret, operis exemplum ad se destinatum, sibique oblatum, & viderit quidem, & contigerit; sed erant jam tum aliæ ipsi curæ. Quare ad hoc compositus, animam Deo reddidit die Maji 24. anno 1543. cum foret tribus jam mensibus, & diebus quinque septuagenario major. Atque hujusmodi quidem vita, hujusmodi mors, Copernici fuit. Vita Copernici per Gassendum p. 37.*

Gassendi dit encore, que les mœurs de *Copernic* étoient excellentes, qu'il fut bon, humain, d'une complaisance & d'une sincerité admirable. Il ajoûte qu'il parut un peu trop severe à quelques personnes, par deux raisons; la premiere, c'est qu'il ne pouvoit souffrir qu'on perdit le tems ou qu'on l'emploiat mal; il faisoit peu de cas des conversations, dont on ne pouvoit retirer aucun fruit, & lorsqu'il étoit obligé d'être dans quelque endroit, où l'on parloit de choses peu instructives ou de bagatelles, il n'y faisoit aucune attention:

tion : la seconde raison, c'est qu'aiant la probité & la bonne foi de nos premiers ancêtres, lorsqu'il soutenoit une cause, qu'il croioit juste, ni la crainte, ni les prieres ne pouvoient le faire changer de sentiment. *Quod attinet vero ad mores, reputare etiam par est, quam bonus, quamque humanus fuerit, vel ex insigni benevolentia, pectorisque quasi effusione, qua complexus Rheticum est, cujusque adeo extollendæ, ille facere nunquam finem potuit. Ac visus est quidem nonnullis austerior ; sed duplici nempe quadam occasione. Una, quod tempus terere in rebus nihili non ferret, & idcirco omnem consuetudinem & confabulationem non seriam, nulliusque frugi adversaretur ; neque, si in talem incurrisset, ipsi se præberet attentum ; unde & nectere amicitiam, nisi cum viris seriis, eruditisque nunquam potuit . . . . . Altera, quod cum probitatis, fideique antiquæ foret, jus, & æquum rigide tueretur, & deflecti ab eo nec metu, nec vi, nec prece, nec pretio ullatenus posset. Id. ib. p. 39. & 40.*

Le sisteme de *Copernic* ne plaisant pas à bien des personnes, qui croioient qu'il heurtoit l'Ecriture, qui parle en plusieurs endroits de la stabilité de la Terre, *Tycho-Brahé*, gentil-homme Danois, publia un nouveau sisteme de l'Univers. Dans ce sisteme, aussi bien que dans celui de *Copernic*, le firmament ou la sphere des étoiles fixes est la partie du monde la plus éloignée ; la Terre occupe le centre de cette sphere, & le reste de l'espace qui est entre deux, étant très libre & très fluide, est le lieu où les planetes font leur mouvement. On entend facilement ce sisteme lorsqu'on comprend celui de *Copernic*. Si au lieu du cercle, qui passe par le Soleil dans le sisteme de *Copernic*, on en tire un autre, qui passe par la Terre, il n'y aura point de différence entre ces deux sistemes ; car pour lors le Soleil sera au milieu, ou dans le centre du sisteme, & les pla-

planetes se trouveront placées comme dans celui de *Copernic*. Ainsi *Tycho-Brahé* semble n'avoir fait autre chose, que renverser le sisteme de *Copernic*, au quel il reprochoit trois sortes de difficultés: la premiere, que quoique dans ce sisteme on évite ce qui est superflu & contradictoire dans celui de *Ptolemée*, & qu'on ne peche pas contre les regles mathematiques, on heurte cependant les principes les plus évidens de la phisique, en suposant que la Terre qui est un corps grossier, lourd, paresseux, & par conséquent peu propre au mouvement, se meut cependant de trois mouvements avec autant d'uniformité, que les Luminaires celestes. La seconde difficulté, c'est que ce sisteme ne s'accorde point avec l'Ecriture, qui en plusieurs endroits établit la stabilité de la Terre. Enfin la troisieme difficulté, c'est que la capacité, qui est entre l'orbe de Saturne & la huitieme sphere, est comme immense: cependant dans le sisteme de *Copernic* elle est suposée sans aucun astre.

Gassendi a écrit la vie de *Tycho-Brahé*, & il paroit, quoiqu'il n'ait pas decidé formellement en faveur d'aucun de ces sistemes modernes, qu'il avoit assés d'inclination pour celui de *Tycho-Brahé*, qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand Astronome qu'il y ait jamais eu.

Tycho-Brahé fut longtems protegé dans sa patrie, par le Roi son maitre, mais il essuia à la fin le sort de tous les gens de Lettres; il fut persecuté par des courtisans jaloux, & par des demi-Savans que sa gloire offusquoit: il y eut même des Medecins de la Cour, qui irrités des excellens remedes que *Tycho-Brahé* avoit donnés à plusieurs personnes, se joignirent à ses ennemis. Enfin ce grand homme fut obligé d'abandonner sa patrie, avec toute sa famille, & une partie

de ses Disciples qui le suivirent. Il s'embarqua pour *Rostock*, où il avoit beaucoup d'amis depuis sa jeunesse, & il passa en Allemagne où il fut parfaitement reçu. *Porro hic ipse annus fuit, quo osorum Tychonis invidia erupit. Quippe & nonnulli ex nobilibus ægre ferebant illum tamdiu tot obtinere ex Regia munificentia reditus, ac evadere interim apud exteras nationes illustrem: quando videbant dietim complures vix alia de causa in Daniam, quam ejus solius adeundi gratia, appellere; & non pauci ex iis, qui colere studia litterarum videri volebant, ferre patienter non poterant, esse illum ea claritate, ut ipsi præ eo nulli haberentur. Erant in his Medici quidam, qui videntes non modo ex Dania, sed ex regionibus etiam cæteris maximam ægrotorum turbam ad Tychonem confugere, & spagirica illius remedia, quæ quibuslibet gratis largiebatur, experiri feliciter, ac morborum etiam vulgo habitorum insanabilium, levamen sentire, livore insigni exardescebant, & qua poterant apud quoslibet, proceresque potissimum, quibus præstabant operam, ipsius nomen traducebant . . . . Conduxit subinde onerariam navim, inque eam imposuit, cum totam familiam, supellectilemque, tum emota jam organa; ac una librorum typis commissorum exempla. Familiam cum dico, non modo uxorem, duos filios, quatuor filias, ac famulos simul ancillasque intelligo; sed majorem etiam studiosorum partem, qui eum rogarunt, ut eandem cum eo experiri fortunam liceret . . . Vela igitur fecit Tycho æstate pene media, ac iter direxit Rostochium, tum quia & urbem familiarem, & multos in ea amicos ab adolescentia habebat. Tychonis Brahei Vit. Pet. Gassendo auct. Lib. III. p. 160 & 161.*

Quelque tems après il passa à *Prague*. L'Empereur, qui le protégoit & qui l'aimoit, lui donna une pension. Ce fut dans cette ville qu'il mourut. On voit par ce que dit *Moreri*, de la cause de la mort de *Tycho-*

Tycho-Brahé, combien ce Compilateur étoit fautif, & combien peu il alloit puiser, ce qu'il rapportoit, dans les sources originales. „Après la mort de Frederic II. „*dit Moreri*, Tycho-Brahé sortit du Dannemarc, & „l'Empereur Rodolphe Second lui aiant offert sa pro- „tection, il se retira à Prague, où il mourut le 24 Octo- „bre 1601. la 55 année de son âge, d'une retention „d'urine, que le respect lui avoit fait souffrir dans le „carosse de l'Empereur." Pour éviter de rapporter cette fausse histoire du carosse de l'Empereur, il n'y avoit qu'à lire la vie que *Gassendi* a écrit de ce fameux Astronome; *Moreri* y auroit vu, que le respect pour l'Empereur, soit dans le carosse, soit à table, comme l'ont dit quelques gens, aussi mal instruits que lui, n'eut aucune part à la mort de *Tycho-Brahé.* ' Voici ce qu'en dit *Gassendi.* Un gentil-homme, appellé *Mincovitus,* aiant été invité à manger chez l'illustre Comte de Rosemberg; il ména *Tycho* avec lui; qui n'urina point avant de se mettre à table, ainsi qu'il avoit coutumé de le faire. Comme on buvoit assés abondamment, Tycho sentit, par la tension de sa vessie, qu'il ne pouroit pas continuer d'être longtems à table, cependant par complaisance pour les convives il y resta encore quelque tems, après quoi il en sortit & se retira chez lui. Mais l'orifice de la vessie s'étoit endurci, & la force pour pouvoir repandre l'urine avoit été affoiblie par une trop longue retention. Il souffrit pendant cinq jours de très grandes douleurs, qui ne lui permirent presque pas de dormir: après ce tems il repandit peu à peu quelques gouttes d'urine, mais son insomnie augmenta, la fievre qu'il avoit lui causa un délire, il refusa de prendre les remedes, que les medecins vouloient lui donner. Enfin après avoir souffert encore cinq jours, la nuit d'après il parut tran-

quile, & son délire n'eut rien que de doux. Il disoit souvent, *qu'il ne paroisse pas que j'aie vecu inutilement.* Il avoit cette pensée quelquefois, lorsqu'il se portoit bien, elle le soulageoit des peines & des travaux qu'il essuioit. Enfin le 24 Octobre le délire cessa & il reprit sa tranquilité ordinaire; mais jugeant, à l'épuisement total de ses forces, qu'il lui restoit encore peu d'heures à vivre, & sentant la mort s'approcher, il souhaita, que les travaux qu'il avoit essuiés, & les peines qu'il s'étoit données, dans les découvertes qu'il avoit faites, tournassent à la gloire de Dieu; il recommanda à ses fils & à son gendre d'avoir soin, qu'elles ne périssent pas, les assurant que l'Empereur leur accorderoit sa protection à ce sujet, & il exhorta ses disciples à ne point cesser leurs études. Il parla de son sisteme, & des difficultés qui se rencontroient dans celui de *Copernic.* Il remercia ses amis des soins qu'ils s'étoient donnés pour lui, & mourut avec la plus grande fermeté âgé de 54 ans & dix mois. *Fuit ergo Octobris dies 13. cum ab illustri Rosemberchio invitatus nobilis Mincowitius, Tychonem secum ad cœnam deduxit. Priusquam considerent, non emisit Tycho, ut pro more habebat, urinam; quo effectum est, ut cum paullo largius inter cœnandum biberetur, tendi vesicam senserit, provideritque non posse se diu admodum trahere cœnam. Quare aliquantisper quidem, sed denique tamen nihil moratus conviviorum leges, e mensa abiit, ac domum petiit; verum orificio vesicæ obturato, & vi expultrice, præ nimia retentione, labefactata, urinam jam tum reddere non potuit. Gravissimi exinde cruciatus, ac in iis toti dies quinque penitus insomnes transacti. Cœpit subinde non tam fluere, quam interpedite stillare urina, ac non tam somnus placidus, quam continens importunorum insomniorum series successit. Vigebat simul interna febris; unde & consecu-*

ftentum paullatim delirium etiam vigiliam fecit inquietam. Exasperabat interim malum, quod medicorum rationem victus praescribentium audiens non foret; nec, si quid lubet, ac deposceret, ferre patienter repulsam posset. Fuere autem alii dies quinque per haec incommoda exacti. Nocte insequente, eaque extrema, tranquille satis se habuit, nihilque non suave per delirium fuit. Varia inter visa, quibus fuit affectus, in haec verba creberrime, quasi qui carmen texit, erupit: Ne frustra vixisse videar. Nempe haec illum cogitatio subierat saepenumero, quasi lenimentum laborum, quos magnos, variosque obibat . . . . Succedente die, quae fuit, ut jam attigi, 24. solutum quidem delirium, suaque animo restituta serenitas; verum ea fuerat morbi conflictatio, ut effoetis jam viribus, multis superesse horis non valuerit. Mortem imminere jam sentiens, optavit labores a se exantlatos in Dei gloriam cedere, filiis, generoque mandavit, ne perire eos sinerent, maximeque fulti praesidio Imperatoris optimi, cui futuros curae nullus dubitaret. Studiosos adhortatus est, ne exercitationes intermitterent; &, cum Keplero tabularum maturationem commendaret, meminissetque haerentem illum opinioni Copernici, tribuere Soli eam energiam, quae Physica causa circumductionis Planetarum sit, Epicyclosque illorum omneis sic soli connectat, ut quisque semper periodum suam in centri cum sole congressu absolvat, quaeso te, inquit, mi Joannes, ut, quando quod tu soli pellicienti, ego ipsis Planetis ultro affectantibus, & quasi adulantibus tribuo, velis eadem omnia in mea demonstrare Hypothesi, quae in Copernicana declarare tibi est cordi. Aderant tum Pragae illustris & generosus Ericus Brahe suecus, Comes Wittehornius, & Regis Poloniae Consiliarius, qui ob cognationem generis antiquam, Tychonem summe deperibat, quique ab usque morbi principio ab illo non discesserat, ac per eas horas lecto assidens, qua opus erat, eum sublevabat,

bat, animosque amanter addebat. Tycho ergo ad eum conversus, & gratias egit pro tanto affectu & rogavit, ut cognationem totam salvere extremum juberet suo nomine. Denique, ut verbis Snellianis hoc dicam, victa natura, inter consolationes, preces, & suorum lacrymas placidissime expiravit. Atque is quidem fuit Tychonis vitæ exitus: nam quod alioquin rumor in Dania, Norvegia, ac alicubi etiam per Germaniam percrebuit, fuisse eum veneno, Aulicorum quorundam invidia, sublatum, verisimilitudine caret. Complevit autem annos non plureis, quam 54 cum mensibus præcise 10. Breve tempus, si ætatem spectes, quam potuerat attingere, quamque tot inertes plerumque assequuntur; at prolixum tamen, si rerum præclare actarum magnitudinem æstimes; quarum fama est apud homines, donec amore rerum cœlestium tenebuntur, perennatura. Id. ib. L. V. p. 206 & seq.

Si l'on compare la mort de *Tycho-Brahé* avec celle de *Copernic*, on trouvera qu'ils pensoient bien différemment dans leurs derniers moments. Nous avons vu, que *Copernic* ne fit aucune attention à l'édition de ses Ouvrages, qu'on lui apporta: *Tycho-Brahé* au contraire, attentif à sa reputation jusqu'au dernier soupir, semblable en cela à *Epicure*, recommanda à ses enfans & à ses disciples d'avoir soin de ses écrits. Les hommes meurent presque toujours avec les mêmes passions, qui les ont affectés pendant leur vie. *Gassendi*, qui étoit d'un temperemment doux, & dont les sentiments ressembloient assés à ceux des anciens Académiciens, mourut avec la même tranquilité qu'il avoit vecu, & avec la même indifférence pour les diverses opinions des hommes, „Pour „Monsieur *Gassendi*, dit *Gui Patin*, il étoit hom„me sage, savant, bon, temperé, habile homme, &

„en

„en un mot un vrai Epicurien mitigé. Comme je „lui dis, en sa derniere maladie, qu'il n'en échape- „roit pas, & qu'il donnat ordre à ses affaires, il „leva gaiement la tête, & me dit à l'oreille ce beau „vers d'un poete, qui valoit mieux que Morin, & „qui savoit mieux que lui des meilleures mathema- „tiques, *Omnia præcepi atque animo mecum ante per- „egi.* J'ai tout reglé & j'ai tout compensé aupara- „vant dans mon esprit? „ *Lettre CIX. T. I. p. 249.* Le même *Gui Patin* a exprimé singulierement, dans une autre Lettre, les regrets que lui causoit la mort de ce grand & sage Philosophe. „Nôtre bon hom- „me Monsieur Gassendi, *dit-il*, est mort le Diman- „che 24 Octobre à 3 heures après midi, âgé de 65 „ans. Voila une perte pour la Republique des bon- „nes Lettres. J'aimerois mieux que dix Cardinaux „de Rome fussent morts, il n'y auroit point tant de „perte pour le public, au contraire le Pape y gagne- „roit, car il revendroit leurs bonnets à d'autres, qui „ont bien envie de faire fortune à ce jeu là. " *Lettre CVIII. Tom. I. pag. 247.*

Avant de finir cette note, je remarquerai qu'il est étonnant, que *Gui Patin*, qui d'ailleurs étoit savant, & ordinairement assés exact, ait fait autant de fautes, qu'il en a commises, en parlant de la mort de *Tycho-Brahé*. „Monsieur Thet, *dit-il*, est promis „à la petite fille de Tycho-Brahé, grand Seigneur „de Danemarc, grand Mathematicien, & heureux res- „taurateur de l'ancienne astronomie, qui mourut en „son chateau d'Uranibourg, dans l'isle de Huen, dans „la Mer Baltique, l'an 1601. où il s'étoit retiré dans „la disgrace de son Roi." *Lettres de Gui Patin. Lettr: CCCII. Tom. II. pag. 149. Edit. de Paris 1682.*

Après cela s'étonnera - t - on de trouver, dans bien des Historiens, des faits faux, lorsque l'on voit *Gui Patin*, en avancer dans trois lignes deux, dementis par tous les auteurs, qui ont parlé de *Tycho - Brahé*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que *Gui Patin* écrivoit toutes ces erreurs plusieurs années après que l'histoire de *Tycho - Brahé* avoit été publiée par *Gassendi*, & que ce même *Gui Patin* étoit en liaison d'amitié avec cet illustre philosophe ? O incertitude ! on te rencontre partout, même chez les hommes les plus éclairés !



Chapi-

Chapitre III.

§. 1.

La Terre, placée *au milieu du sisteme planetaire*, est la demeure des Dieux, & le terme de la nuit & du jour, & produit les couchés & les levés, selon la séparation des horizons, puisque ces horizons sont déterminés par la vue, & par la coupure de la Terre.

§. 2. La Terre est le plus ancien des corps, *qui sont* environés du Ciel: car jamais l'eau n'a été faite sans terre, ni l'air sans humide; & le feu, privé de l'humide & de la matiere qui l'alume, ne se conserveroit pas. La Terre

Κεφ. γ.

§. 1.

Γᾶ δ' ἐν μέσῳ ὑδρυμένα, [1] ἑστία θεῶν, ὅρος τε ὄρφνας καὶ ἀμέρας γίνεται· δύσιάς τε καὶ ἀνατολὰς γεννῶσα κατ' ἀποτομὰς τῶν ὁριζόντων, ὡς τᾷ ὄψει καὶ τᾷ ἀποτομᾷ τᾶς γᾶς περιγραφόμενα.

§. 2. Πρεσβύστα δ' ἐντὶ τῶν ἐντὸς ὠρανῶ σωμάτων. οὐδέποκα ὕδωρ ἐγεννάθη δίχα γᾶς, οὐδὲ μάντοι ἀὴρ χωρὶς ὑγρῶ. πῦρ τε ἔρημον ὑγρῶ καὶ ὕλας

 ἇς

[1] *ἑστία θεῶν la demeure des Dieux*, mot à mot, *le foyer des Dieux.*

étant donc comme la base & la racine de toutes choses, *c'est à dire* de tous les élemens, est affermie par son propre équilibre.

ἇς ἐξάπτοι, ὀυκ ἂν διαμένοι. ὥστε ῥίζα πάντων καὶ βάσις ἁ γᾶ ἐρήρεισται ἐπὶ τᾶς αὐτᾶς ῥοπᾶς.

§. 3. Les principes des choses engendrées sont donc la matiere, comme sujet, & la forme *idéale*, qui est comme la raison de la figure. Les productions de ces deux causes sont les corps ou *les élemens;* la terre, l'eau, l'air, & le feu, *dont la génération est produite de cette maniere.*

§. 3. Ἀρχαὶ μὲν ὦν τῶν γεννωμένων, ὡς μὲν ὑποκείμενον, ἁ ὕλα· ὡς δὲ λόγος μορφᾶς, τὸ εἶδος. ἀπογεννάματα δὲ τουτέων ἐστὶ τὰ σώματα, γᾶ τε, καὶ ὕδωρ, ἀήρ τε, καὶ πῦρ. ὧν ἁ γέννασις τοιαύτα.

§. 4. Tout Corps est composé de surfaces, & toute surface de triangles. Le rectangle isoscele est un demi quadrilatere; & le triangle qui a les côtés inégaux à son plus grand angle, triple en valeur

§. 4. Ἅπαν σῶμα ἐξ ἐπιπέδων ἐστί· τοῦτο δὲ ἐκ τριγώνων, ὧν τὸ μὲν ὀρθογώνιον ἰσοσκελὲς, ἁμιτετράγωνον, τὸ δὲ, ἀνισόπλευρον, ἔχον τὰν μέζονα δυνά-

du plus petit; & le moindre angle qui soit dans lui est le tiers de l'angle droit; & l'angle moien est double de celui ci, car il est de deux tiers: ainsi l'angle droit est le plus grand, étant une fois & demi aussi grand que le moyen, & le triple du plus petit, donc ce triangle est la moitié d'un triangle équilateral, coupé en deux par la perpendiculaire, abaissée du sommet sur la base en deux égales parties. Deux angles droits sont donc à ces deux triangles. Mais dans l'un les deux côtés, qui sont au tour de l'angle droit, sont seuls égaux, & dans l'autre tous les trois côtés sont inégaux, & celui-ci est appellé scalene; & celui-là est la

νάμει τριπλασίαν τᾶς ἐλάσσονος· ἁ δ' ἐλαχίστα ἐν αὐτῷ γωνία, τρίτον ὀρθᾶς ἐστι· διπλασία δὲ ταύτας, ἁ μέσα. δύο γὰρ τρίτων ἀδ' ἐστίν. ἁ δὲ μεγίστα ὀρθὰ, ἁμιόλιος μὲν τᾶς μέσας ἔασσα, τριπλασία δὲ τᾶς ἐλαχίστας. τοῦτο δ' ὦν τὸ τρίγωνον, ἁμιτρίγωνόν ἐστιν ἰσοπλεύρω τριγώνω, δίχα τετμαμένω καθέτῳ, ἀπὸ τᾶς κορυφᾶς ἐς τὰν βάσιν, ἐς ἴσα μέρεα. δύο ὀρθογώνια μὲν ὦν ἐντὶ ἑκατέρῳ· ἀλλ' ἐν ᾧ μὲν, ταὶ δύο πλευραὶ, ταὶ περὶ τὰν ὀρθὰν, μόναι ἴσαι· ἐν ᾧ δὲ, ταὶ τρεῖς πᾶσαι ἄνισοι. σκολιὸν δὲ

moitié du quadrilatere, étant le principe de la conſtitution de la Terre. Car le quadrilatere, formé par ces triangles, eſt compoſé de quatre demi quadrilateres; & le cube eſt produit par un quadrilatere; qui eſt le corps le plus ferme & le plus ſtable partout, aiant ſix côtés & huit angles; à cauſe de cela la Terre eſt le corps le plus peſant & le plus difficile à mouvoir, & elle ne peut être changée en d'autres corps, parcequ'elle n'a aucune communication avec aucune autre ſorte de triangles: car la Terre ſeule a le demi quadrilatere pour élement éternel, *ſans pouvoir en acquerir un autre.*

δὲ τοῦτο μὲν καλεέσθω, κεῖνο δὲ ἁμιτετράγωνον, ἀρχὰ συςάσιος γᾶς. τὸ γὰρ τετράγωνον ἐκ τουτέων, ἐκ τεττόρων ἁμιτετραγώνων [2] συντεθειμένον. ἐκ δὲ τῶ τετραγώνω γεννᾶσθαι τὸν κύβον, ἑδραιότατον καὶ ςαδαῖον πάντη σῶμα, ἓξ μὲν πλευρὰς, ὀκτὼ δὲ γωνίας ἔχον. καττοῦτο δὲ, βαρύτατόν τε καὶ δυςκίνατον ἁ γᾶ, ἀμετάβλητόν τε σῶμα ἐς ἄλλα, διὰ τὸ ἀκοινώνευτον εἶμεν τῶ ἄλλω γένεος τῶ τριγώνω. μόνα γὰρ ἁ γᾶ ἀΐδιον ςοιχεῖον ἔχει τὸ ἁμιτετράγωνον.

§. 5.

[2] *συντεθειμένον eſt compoſé,* ἐςί eſt ſous entendu: on lit dans quelques Manuſcrits σύντιθέμενον.

§. 5. Cet élement est aussi celui des autres corps, du feu, de l'air, & de l'eau ; car le demi triangle étant mis six fois de suite, le triangle devient équilateral, par le quel est faite la piramide, aiant quatre bases & quatre angles égaux, & telle est la forme du feu, qui est très mobile & très deliée : ensuite de cela l'octoédre, aiant huit bases & huit angles, est l'élement de l'air.

§. 5. Τοῦτο δὲ ϛοιχεῖον τῶν ἄλλων σωμάτων ἐϛὶ, πυρὸς, αέρος, ὕδατος. ἑξάκις γὰρ συντεθέντος τῶ ἁμιτριγώνω, τρίγωνον ἐξ αὐτῶ ἰσόπλευρον γίνεται. ἐξ ὧ ἁ πυραμὶς, τέσσαρας βάσιας κ̀ τὰς ἴσας γωνίας ἔχοισα, συντίθεται, εἶδος πυρὸς εὐκινατότατον, καὶ λεπτομερέϛατον. μετὰ δὲ τοῦτο, ὀκτάεδρον, ὀκτὼ μὲν βάσιας, [3] ἓξ δὲ γωνίας ἔχον, αέρος ϛοιχεῖον.

§. 6. L'icosaédre, qui a vingt bases & douze angles, est l'élement de l'eau, aiant plus de parties & étant très pesant.

§. 6. Τρίτον δὲ, τὸ εἰκοσίεδρον, βασίων μὲν εἴκοσι, γωνιᾶν δὲ δώδεκα, ὕδατος ϛοιχεῖον, [4] πολυμερέϛατον καὶ βαρύτατον.

§. 7.

[3] ἓξ δὲ γωνίας ἔχον. On trouve dans quelques Manuscrits ὀκτὼ δὲ γωνίας ; j'aimerois bien autant cette leçon, que celle du texte.

[4] *πολυμερέϛατον καὶ βαρύτατον aiant le plus de parties & très pesant :* quelques Manuscrits portent πολυμερέϛερον καὶ βαρύτερον.

§. 7. *Il s'ensuit* donc, que ces corps, étant composés du même élement, sont changés les uns dans les autres; *mais ils prennent, en quittant l'essence & la nature qui les constituoit, l'essence & la nature qui constitue le corps dans le quel ils sont changés. Ainsi tout ce qui est terre a toujours le demi quadrilatere pour élement éternel: l'air a l'octoédre & l'eau l'icosaédre.*

§. 7. Ταῦτα δ' ὦν ἀπὸ ταυτῶ ϛοιχείω συγκείμενα ἐς ἄλλαλα τρέπεται.

§. 8. Dieu a fait le dodecaédre l'image du Monde, qui est presque une sphere.

§. 8. Τὸ δὲ δωδεκάεδρον εἰκόνα τῶ παντὸς ἑϛάσατο,[5] ἔγγιϛα σφαῖρα ἐόν.

§. 9. Le feu passe par tous les corps à cause de la subtilité de ses parties, & l'air passe dans tous les autres élemens, excepté dans le feu, l'eau passe dans la terre. Il s'ensuit donc de cela, que toutes choses sont pleines, & qu'il n'y a point de vuide *dans la nature.*

§. 9. Πῦρ μὲν ὦν διὰ τὰν λεπτομέρειαν διὰ πάντων ἧκεν· ἀήρ τε διὰ τῶν ἄλλων, ἔξω πυρός· ὕδωρ δὲ, διὰ τᾶς γᾶς. ἅπαντα δ' ὦν πλήρη ἐντὶ, οὐδὲν κενεὸν ἀπολείποντα.

§. 10.

[5] *ἱϛάσατο a fait, a placé ἱϛήσατο.*

§. 10. Les corps sont emportés par le transport du Tour, & étant appuiés *les uns contre les autres*, ils sont broiés alternativement, & donnent un changement continuel pour les générations & les destructions.

§. 11. Dieu, se servant de tous les élemens, a composé le Monde qui est palpable à cause de la terre, visible à cause du feu, qui sont les deux extremes : & Dieu a lié d'un lien très puissant par l'air & par l'eau les autres choses du Monde, ensorte que ce lien a le pouvoir d'affermir les choses qui le constituent, & de contenir le Monde en même tems. Si ce qui est lié étoit une surface, un milieu

§. 10. Συνάγεται δὲ τᾷ περιφορᾷ τῶ παντὸς, καὶ ἠρεισμένα τρίβεται μὲν ἀμοιβαδὸν, ἀδιάλειπτον δὲ ἀλλοίωσιν ποτὶ γενέσιας καὶ φθορὰς ἀποδίδωτι.

§. 11. Τούτοις δὲ ποτιχρεόμενος ὁ θεὸς, τόνδε τὸν κόσμον κατεσκεύαξεν· ἁπτὸν μὲν, διὰ τὰν γᾶν· ὁρατὸν δὲ, διὰ τὸ πῦρ. ἅπερ δύο ἄκρα. δι' ἀέρος δὲ καὶ ὕδατος συνεδήσατο δεσμῷ κρατίςῳ, ἀναλογίᾳ, ἃ καὶ αὐτὰν καὶ τὰ δι' αὐτᾶς κρατεόμενα συνέχεν δύναται. εἰ μὲν ὦν ἐπίπεδον εἴη τὸ συνδεόμενον, μία μεσό-

seroit suffisant, mais puisqu'il est solide il en faut deux. Dieu a donc ajouté deux termes aux deux milieux, afin que l'air fut à l'eau, & l'eau à la terre, comme le feu est à l'air ; & par échange, afin que l'air fut à la terre, comme le feu est à l'eau, & derechef que l'eau fut à l'air & au feu comme la terre est à l'eau ; & par échange encore que l'eau fut au feu comme la terre à l'air. Or comme toutes choses sont égales en puissance, les raisons de ces choses sont en égalité, *ou également distribuées.*

§. 12. Ce Monde étant donc seul, est quelque chose d'analogue par un lien divin, c'est à dire *existe par la juste proportion d'un accord*

σότας ἱκανά ἐστιν. εἰ δέ καὶ στερεὸν, δύο χρήζει. δυσὶν ὦν μέσοις δύο ἄκρα προσαρμόξατο, ὅκως εἴη ὡς πῦρ ποτ' ἀέρα, ἀὴρ ποτὶ ὕδωρ, καὶ ὕδωρ ποτὶ γᾶν· καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς πῦρ ποτὶ ὕδωρ, ἀὴρ ποτὶ γᾶν· καὶ ἀνάπαλιν, ὡς γᾶ ποτὶ ὕδωρ, ὕδωρ ποτ' ἀέρα, καὶ ἀὴρ ποτὶ πῦρ· καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς γᾶ ποτ' ἀέρα, ὕδωρ ποτὶ πῦρ. καὶ ἐπεὶ δυνάμει ἴσα ἐντὶ πάντα, τοὶ λόγοι αὐτῶν ἐν ἰσονομίᾳ ἐντί.

§. 12. Εἷς μὲν ὦν ὅδε ὁ κόσμος δαιμονίῳ δεσμῷ τὸ ἀνάλογόν ἐστιν. ἕκαστον δὲ τῶν τετόρων σωμάτων πολλὰ εἴ-

& d'un lien parfait, & consiste dans la regularité de ce même lien formé par les quatre élemens. Or chacun de ces quatre élemens a beaucoup de formes différentes. Le feu a la flamme, la lumiere, la splendeur, à cause de l'inégalité des triangles dans chacune de ces formes : & de même l'air est en partie pur & sec, & en partie humide & nebuleux ; & l'eau est fluide, ou compacte comme la neige, la grêle & la glace.

εἴδεα ἔχει. πῦρ μὲν, φλόγα, καὶ φῶς, καὶ αὐγὰν, διὰ τὰν ἀνισότατα τῶν ἐν ἑκάςῳ αὐτῶν τριγώνων. κατ' αὐτά τε καὶ ἀὴρ, τὸ μὲν, καθαρὸν καὶ αὖον, τὸ δὲ, νοτερὸν καὶ ὁμιχλῶδες. ὕδωρ δὲ, τὸ μὲν, ῥυτὸν, τὸ δὲ πακτόν· ὁκόσον χιών τε καὶ πάχνα, χάλαζά τε καὶ κρύςαλλος.

§. 13. L'humide est ou fluide, comme le miel & l'huile, ou compacte comme la poix, la cire : les especes du compacte sont les choses fusibles comme l'or, l'argent, l'airain, l'étain, le plomb, le fer fondu.

§. 13. Ὑγρόν τε, τὸ μὲν ῥυτὸν, ὡς μέλι, ἔλαιον· τὸ δὲ, πακτὸν, ὡς πίσσα, κηρός. πακτῶ δὲ εἴδεα, τὸ μὲν, χυτόν· χρυσὸς, ἄργυρὸς, χαλκὸς, κασσίτερος, μόλιβδος, ςαγών.

O §. 14.

§. 14. Les especes du fragile ou du friable sont le soufre, le bitume, le nitre, les sels, les aluns, & les pierres homogenes ou de mêmes sortes.

§. 14. Τὸ δὲ, θραυστὸν· θεῖον, ἄσφαλτον, νίτρον, ἅλες, συπταρία, λίθοι τοὶ ὁμογενέες.

DISSERTATIONS
sur le
TROISIEME CHAPITRE.

Ἅπαν σῶμα ἐξ ἐπιπέδων· ἐστὶ τοῦτο δὲ ἐκ τριγώνων. Tout corps est composé de surfaces, & toute surface de triangles. Chapitre III. §. 4.

Pour entendre cette doctrine des élemens, il faut avoir recours à la géometrie, qui nous aide à entendre le sens litteral du philosophe.

Cela veut dire, chacun de ces corps reguliers, dont il s'agit ici, est terminé par un certain nombre de surfaces planes. Il est bon de remarquer, que le philosophe n'a ici en vue que quatre de ces cinq corps, à l'exclusion du Dodecaedre, du quel il parle ensuite à part, comme nous verrons bientôt. Il ne s'agit donc ici que de quatre de ces corps. sçavoir, du Cube, de la Piramide, de l'Octaedre, & de l'Icosaedre. Or pour entendre ce discours il faut nécessairement remarquer: 1°, que le cube est terminé par six surfaces égales, & que ces surfaces sont des quarrés; 2°, que les autres trois corps sont terminés

par

par 4, 8, & 20 surfaces égales, qui sont des triangles équilateraux. Cela posé, les surfaces des corps parfaits offrent donc deux especes de triangles. Les triangles équilateraux, & ceux qui resultent de la division du quarré par ses deux diagonales.

Or voici maintenant une figure * qui rend tout ce passage très clair. ABCD est un quarré. Si on tire les deux diagonales AC & BD, on le divise en quatre triangles, (ou, pour me servir du langage de *Timée*, il est composé de quatre triangles) ABE, BCE, CDE & ADE. C'est de ces triangles, dont *Timée* parle en premier lieu. Il dit donc qu'un pareil triangle, comme ADE est ὀρθογώνιον *rectangle*, parceque l'angle en E est droit ; qu'il est ἰσοσκελὲς, ou *quil a deux côtés egaux* parcequ'effectivement les deux côtés AE & DE sont égaux. Enfin il le nomme ἡμιτετράγωνον *demi-quarré*, parcequ'il est la moitié d'un quarré : car on n'a qu'a decrire sur la base AD un autre triangle ADG, égal & semblable au triangle ADE, la figure AEDG est un quarré, dont le triangle ADE est la moitié.

Quant à l'autre espece de triangle, dont il est question ici, ce triangle, qui fait les surfaces des autres corps reguliers, est comme on fait un triangle équilateral comme ABC.

Timée supose que par la perpendiculaire CD on le divise en deux, quoiqu'il ne le dise que plus bas. Cela suposé il continue maintenant, & décrit ce triangle ADC. Voici ce qu'il en dit; 1. qu'il est ἀνισόπλευρον *qu'il a tous les côtés inégaux :* car AB est le plus grand côté, AD le plus petit & CD le moyen, 2. ἔχον τὰν μείζονα (sous entendez γωνίαν) δυνάμει,

* Voiés la Table Fig. 1.

μει τριπλασίαν τᾶς ἐλάσσονος, dont le plus grand angle est le triple du plus petit : effectivement l'angle en D qui est droit, ou de 90 degrés, est le triple de celui en C, qui n'est que la moitie de l'angle ACB, par conséquent de 30 degrés. Les mots suivants ἁ δ' ἐλαχίστα ἐν αὐτῷ γωνία τρίτον ὀρθᾶς ἐστι, que je lis ἁ γὰρ ἐλαχίστα &c. sont en parenthese, parcequ'ils ne disent que la même chose en d'autres termes : 3. *διπλασία ταύτας ἁ μέσα l'angle moyen est double de l'autre* (c'est à dire du plus petit), car l'angle A, qui est de 60 degrés, par conséquent double de l'autre C, qui n'est que de 30 degrés. Le reste de ce que *Timée* dit, jusqu'au mot *ἐλαχίστας*, est une repetition fort claire de cela. Enfin il ajoute, 4. *τοῦτο δ' ὂν τὸ τρίγωνον, ἁμιτρίγωνόν ἐστιν ἰσοπλεύρω τριγώνω. Ce triangle étant tel, il est le demi-triangle du triangle équilateral*, ce qui est fort clair, puisque le triangle équilateral ABC a été coupé en deux triangles égaux ADC & BDC.

Cette note m'a été communiquée par M. Sulzer.

Δύο ὀρθογώνια μὲν ὦν ἐντὶ ἑκατέρω. *Deux angles droits sont donc à ces deux triangles. Chapitre III. §. 4.*

Cela veut dire : il y a donc dans les plans des corps parfaits deux especes de triangle rectangle, mais avec cette différence, que l'une de ces especes a deux côtés égaux, sçavoir ceux qui forment l'angle droit ; & que dans l'autre tous les trois côtés sont inégaux. Le mot *ἑκατέρω*, au quel nous donnons un sens collectif, paroit contraire à cette interprétation. Cependant le sens ne sauroit être différent de celui-ci.

Car

Car si nous voulions dire à la lettre : *Il y a deux triangles rectangles dans chaque plan, l'un &c.* cela seroit très faux.

Ἑξάκις γὰρ συντεθέντος τῶ ἁμιτριγώνω, τρίγωνον ἐξ αὐτῶ ἰσόπλευρον γίνεται. *Car le demi triangle étant mis six fois de suite, le triangle devient équilateral. Chapitre III. §. 5.*

Voici une figure,* qui expliquera ce passage. ABC est le triangle équilateral : qu'on divise chaque angle en deux angles égaux par les lignes droites AD, CE, BF ; tout le triangle sera divisé en six triangles, qui sont tous égaux & semblables, & les mêmes que *Timée* appelle demi-triangles. Il peut donc dire que ce triangle, pris six fois, fait le triangle équilateral. *Platon* dans son *Timée* s'explique plus clairement, mais on voit par la traduction de *Henri Etienne*, que ce grand Litterateur n'a pas bien compris *Platon* dans cet endroit, comme dans plusieurs autres.

Quoiqu'il en soit, le sens entier de ce passage est infailliblement celui-ci. *L'élement des autres corps, qui representent le feu, l'air & l'eau* (c'est à dire, de la piramide, de l'octaedre & de l'icosaedre) *est ce demi-triangle dont nous avons parlé, puisque les surfaces de ces corps, qui sont des triangles équilateraux, sont composés de ce triangle-là.* Voila pourquoi, selon *Timée*, ces élemens n'ont rien de commun avec la terre, (ou le cube) composée d'une toute autre espece de triangle.

O 3 Τὸ

* Voiés la Table Fig. II.

Τὸ δὲ δωδεκάεδρον εἰκόνα τῶ παντὸς ἐςάσατο, ἔγγιςα σφαῖρα ἐόν. *Dieu a fait dodecaedre l'image du monde, qui est presque une sphere. Chapitre III. §. 8.*

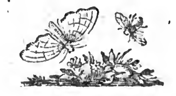
Le philosophe separe le dodecaedre des autres corps, & n'en fait point un élement, disant que ce corps est l'image de l'Univers. Voici ses raisons: 1. parceque ce corps est composé de pentagones reguliers, & non pas de triangles; 2. parceque ce corps, par sa figure, approche le plus de la figure spherique, qui est celle de l'Univers.

Εἰ μὲν ὦν ἐπίπεδον εἴη τὸ συνδεόμενον, μία μεσότας ἱκανὰ ἐςιν· εἰ δὲ καὶ ςερεὸν, δύο χρήζει. *Si ce qui est lié étoit une surface, un milieu seroit suffisant; mais puisqu'il est solide, il en faut deux. Chapitre III. §. 11.*

Ce passage est encore fort obscur. Cependant *Platon* en fournit l'éclarcissement. En voici le veritable sens : *Si le monde n'étoit qu'un plan, ou une surface sans profondeur, un seul lieu auroit suffi pour lier les deux extremes, c'est à dire, le feu & la terre; mais étant un corps solide, il en a fallu deux.* Voici quelques remarques, qui serviront à éclarcir ce raisonnement, qui d'abord ne paroit qu'un pur galimathias.

Platon dit, que tout ce qui est créé doit être visible & palpable. Or sans le feu & la lumiere rien n'est visible, & sans la terre rien n'est palpable; donc le feu & la terre sont nécessairement les premiers élemens. Mais ces deux élemens étant de nature très differente, il a fallu quelque milieu pour

pour les lier ensemble. Or le milieu, ou le lien le plus parfait est celui, qui est en raison égale aux deux extremes. Il falloit donc le prendre ensorte, que ces trois élemens fussent en proportion continue. Mais une seule moyenne proportionelle n'auroit produit qu'un monde *plan*. Car le probleme de Géometrie, par le quel on trouve une moyenne proportionelle entre deux extremes, est *plan*, c'est à dire, il est construit moyennant les surfaces. Le monde devoit être un corps solide, il étoit donc nécessaire pour cet effet, que le Créateur mit deux milieux entre les deux élemens extremes. Or on ne peut trouver deux moyennes proportionnelles entre deux extremes, que moyennant une construction solide, ou moyennant des corps. Voila tout le sens de ce passage.



Chapitre IV.

§. 1.

Après la composition du Monde, Dieu forma la génération des animaux mortels, afin que ce même Monde fut parfait, & conforme entierement au modele selon le quel il le faisoit. Dieu aiant donc temperé, ou mêlé & divisé l'ame par les mêmes proportions & puissances, *qu'il avoit emploiées dans l'arrangement des autres substances*, il la regla, après l'avoir donnée à la nature qui varie les formes; & la nature l'ayant reçue, elle produisit les animaux mortels, & journaliers, dans les quels Dieu a conduit les ames comme par

Κεφ. δ.

§. 1.

Μετὰ δὲ τὰν τῶ κόσμω σύςασιν, ζώων θνατῶν γέννασιν ἐμαχανάσατο, ἵν' ᾖ τέλεος, ποτὶ τὰν εἰκόνα παντελῶς ἀπειργασμένος. τὰν μὲν ὦν ἀνθρωπίναν ψυχὰν ἐκ τῶν αὐτῶν λόγων καὶ δυναμίων συγκερασάμενος, καὶ μερίξας, διένειμε τᾷ φύσει τᾷ ἀλλοιωτικᾷ παραδούς. διαδεξαμένα δ' αὐτόν ἐν τῷ ἀπεργάζεν θνατά τε καὶ ἐφαμέρια ζῶα, ὧν τὰς ψυχὰς ἐπιῤῥύτως ἐνέσαγε, τὰς μὲν, ἀπὸ

σε-

infusion, les unes de la Lune, les autres du Soleil, & les autres des planetes, qui sont dans la partie hétérogene *du Monde*; mais Dieu mêla une seule puissance ou vertu, *venant de la partie homogene*, dans la partie raisonable *de l'ame*, pour que cette puissance fut comme une image de la sagesse de ceux qui sont fortunés, *c'est à dire des Dieux*; car parmi les différentes parties de l'ame humaine l'une est raisonnable & spirituelle, & l'autre est irraisonnable & sans reflexion. Or la partie raisonnable, qui est la meilleure, vient de la nature homogene, & la partie moindre vient de la nature hétérogene.

σελάνας, τὰς δ' ἀφ' ἀλίω· τὰς δὲ, ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν πλαζομένων ἐν τᾷ τῶ ἑτέρω μοίρᾳ· ἔξω μιᾶς τᾶς τῶ αὐτῶ δυνάμιος, ἂν ἐν τῷ λογικῷ μέρει ἔμιξεν, εἰκόνα σοφίας τοῖς εὐμοιρατοῦσι. τᾶς μὲν γὰρ ἀνθρωπίνας ψυχᾶς τὸ μὲν, λογικόν ἐστι καὶ νοερὸν, τὸ δ', ἄλογον καὶ ἄφρον. τῶ δε λογικῶ τὸ μὲν κρέσσον, ἐκ τᾶς ταυτῶ φύσιος· τὸ δὲ χέρειον, ἐκ τᾶς τῶ ἑτέρω.

§. 2. L'une & l'autre de ces parties ont été placées, pour faire leur

§. 2. Ἑκάτερον δὲ περὶ τὰν κεφαλὰν ἵδρυ-

demeure dans la tête, afin que les autres parties de l'ame, & celles du corps servent au principe raisonnable, qui est placé comme dans un tabernacle : mais ce qui est irascible dans la partie irraisonnable est placé dans le cœur, & la partie concupiscible est autour du foie.

ἵδρυται μένον, ὡς τἆλλα μέρεα τᾶς ψυχᾶς καὶ τῶ σώματος [1] ὑπηρετέεν τούτῳ, καθάπερ ὑπ' αὐτῶ τῶ σκάνεος ἅπαντος. τῶ δ' ἀλόγω μέρεος τὸ μὲν θυμοειδὲς, περὶ τὰν καρδίαν. τὸ δ' ἐπιθυματικὸν, περὶ τὸ ἧπαρ.

§. 3. Le cerveau est le principe du corps, & il est la racine de la moëlle ; c'est dans lui qu'est la conduite & la cause souveraine de nos actions ; & c'est de lui que coule une effusion dans les vertebres du dos, après quoi cette effusion est divisée dans la suite en sperme & en semence.

§. 3. Τῶ δὲ σώματος, ἀρχὰν μὲν καὶ ῥίζαν μυελῶ εἶμεν ἐγκέφαλον, ἐν ᾧ ἁ ἁγεμονία· ἀπὸ δὲ τούτω, [2] ἀπόχυμα ῥεῖ διὰ τῶν νωτίων σπονδύλων τὸ λοιπὸν, ἐξῶ ἐς σπέρμα καὶ γόνον μερίζεται.

§. 4.

1 *ὑπηρετέεν servent*, pour ὑπηρετεῖν.

2 *δὲ ἀπὸ τούτω ἀπόχυμα ῥεῖ, & de lui coule une effu-*

§. 4. Les os font les étuis des moëlles, & la chair eſt la couverture & l'enveloppe des os. Et Dieu a lié les membres & les articulations par les nerfs, qui font les liens pour le mouvement : & il a fait une partie des choſes qui ſont dans *le corps humain* pour ſa nourriture, & l'autre partie a été deſtinée à ſa conſervation.

§. 4. Ὀστέα δὲ, μυελῶν περιφράγματα. τουτέων δὲ σκέπαν μὲν τὰν σάρκα καὶ προκάλυμμα· συνδέσμοις δὲ ποττὰν κίνασιν τοῖς νεύροις σύναψε τὰ ἄρθρα. τῶν δ' ἐντοσθίων τὰ μὲν, τροφᾶς χάριν, τὰ δὲ, σωτηρίας.

§. 5. Parmi les mouvements *différents*, ceux qui viennent des choſes extérieures, quand ils ſe communiquent dans le lieu qui penſe, forment des ſenſations : mais il y a des mouvements qui ne tombent pas ſous la perception,

§. 5. Κινασίων δὲ, τῶν ἀπὸ τῶν ἐκτὸς, τὰς μὲν ἀναδιδομένας εἰς τὸν φρονέοντα τόπον, αἰσθάσιας εἶμεν· τὰς δ' ὑπ' ἀντίλαψιν μὴ πιπτοίσας, ἀνεπαισθά-

effuſion : on trouve dans quelques Manuſcrits οἷον ἀπόχυμα.

soit parceque les corps affectés sont trop grossiers & trop insensibles, soit parceque ces mouvements sont trop foibles.

σθάτως, ἢ τῷ τὰ πάσχοντα σώματα γεωδέστερα εἶμεν, ἢ τῷ τὰς κινάσιας ἀμενηνοτέρας γίγνεσθαι.

§. 6. Les mouvements qui déplacent la nature, ou qui la derangent sont douloureux : & ceux qui la replaçent, & qui la constituent dans son état naturel, *causent* du plaisir & sont nommés voluptés.

§. 6. Ὁκόσαι μὲν ὦν ἐξιστᾶντι [3] τὰν φύσιν, ἀλγειναὶ ἐντί· ὁκόσαι δὲ ἀποκαθιστᾶντι ἐς αὐτὰν, ἁδοναὶ ὀνυμαίνονται.

§. 7. Quand aux *organes* des sensations, *Dieu pour nous procurer* ces sensations, a mis dans nous la vue pour contemplation des choses celestes & *terrestres*, & pour la perception des sciences. Il a encore produit l'ouïe qui est

§. 7. Τᾶν [4] δ' αἰσθασίων τὰν μὲν ὄψιν ἄμμιν [5] τὸν θεὸν ἀνάψαι ἐς θέαν τῶν ὠρανίων, καὶ ἐπιστάμας ἀνάλαψιν· τὰν δ' ἀκοὰν, λόγων καὶ μελῶν ἀντιλαπτικὰν ἔφυ-

3 ἐξιστᾶντι pour ἐξιστᾶσι, 3. perf. præf. ind. plur.
4 τᾶν pour τῶν. δὲ τᾶν, c'est le genitif absolu.

capable d'entendre le discours & la melodie. Ainsi, si un homme est privé de l'ouïe dès sa naissance, il est nécessairement muet, & ne peut jamais proferer un seul mot. C'est pourquoi on dit, que le sens de l'ouïe est très analogue à la parole.

φυσεῦ· ἃς στερισκόμενος ἐκ γενέσιος ὁ ἄνθρωπος, οὔτε λόγον ἔτι προέσθαι δυνάσεται. διὸ καὶ συγγενεστάταν τῷ λόγῳ ταύταν αἴσθασιν [6] φαντὶ εἶμεν.

§. 8. Toutes les choses, qui sont appellées affections des corps, sont ainsi nommées par rapport au tact, ou à cause de leur inclination vers un certain lieu; car le tact discerne les facultés vitales, la chaleur, le froid, la secheresse, l'humidité, la douceur, l'apreté, les choses qui cédent, les choses qui resistent, les

§. 8. Ὁκόσα δὲ πάθεα τῶν σωμάτων ὀνυμαίνεται, ποτὶ τὰν ἀφὰν κλήζεται, τᾷ δὲ ῥοπᾷ ποτὶ τὰν χώραν. ἁ μὲν γὰρ ἀφὰ κρίνει τὰς ζωτικὰς δυνάμιας, θερμότατα, ψυχρότατα· ξηρότατα, ὑγρότατα· λειότατα, τρα-

5 ἄμμιν pour ἡμῖν.
6 Φαντὶ pour Φασι.

choses molles, les choses dures ; le tact préjuge encore de la pesanteur & de la legereté. Mais c'est la raison, qui détermine l'idée des choses par leur tendence vers le milieu, ou par leur tendence à s'éloigner de ce milieu : or on donne le même nom à ce qui est au bas, & à ce qui est au milieu : *& ces deux mots milieu & bas emportent la même signification.* Car le centre d'une sphere en est le bas, & ce qui est au dessus jusqu'à la circonférence en est le haut.

τραχύτατα· εἴκοντα, ἀντίτυπα· μαλακά, σκλαρά. βαρὺ δὲ καὶ κοῦφον ἀφὰ μὲν προκρίνει, λόγος δ' ὁρίζει, τᾷ ἐς τὸ μέσον καὶ ἀπὸ τῶ μέσω νεύσει. κάτω δὲ καὶ μέσον, ταυτὸν φαντί. τὸ γὰρ κέντρον τᾶς σφαίρας, τοῦτό ἐστι τὸ κάτω· τὸ δ' ὑπὲρ τούτω, ἄχρι τᾶς περιφερείας, ἄνω.

§. 9. Le chaud paroit être composé de parties subtiles, qui dilatent le corps. Et le froid est composé de parties plus épaisses, & qui resserent les pores.

§. 9. Τὸ μὲν ὦν θερμὸν, λεπτομερές τε καὶ διαστατικὸν τῶν σωμάτων δοκεῖ εἶμεν· τὸ δὲ ψυχρὸν, παχυμερέστερον πόρων καὶ συμπιλωτικόν ἐστι.

§. 10.

§. 10. Le goût ressemble au tact, *& juge des choses par les sensations, que produit sur lui la différente forme des parties qui l'affectent.* Car les choses sont apres ou polies, selon leurs *différentes* concretions, & la maniere diverse dont elles s'insinuent, & dont elles penetrent dans les pores, les affectant selon leurs figures. Les choses *par exemple* qui dessechent, & qui frotent rudement la langue, parois-sent apres: celles dont le frotement est mediocre sont salées, & les choses qui enflamment & qui penetrent vivement dans la chair sont acres; les choses au contraire, qui *agissent differemment de ces premieres* sont

§. 10. Τὰ δὲ [7] περὶ τὰν γεῦσιν ἔοικε τᾷ ἁφᾷ. συγκρίσει γὰρ καὶ διακρίσει, ἔτι δὲ τᾷ ἐς τὼς πόρως διαδύσει, καὶ τοῖς σχημάτεσσιν, ἢ στρυφνὰ, ἢ λεῖα. ἀποτάκοντα δὲ καὶ ῥύπτοντα τὰν γλῶτταν, στρυφνὰ φαίνεται· μετριάζοντα δὲ τᾷ ῥύψει, ἁλμυρά· ἐκπυροῦντα δὲ, καὶ διαιρέοντα τὰν σάρκα, δριμέα· τὰ δ' ἐναντία, λε-

7 τὰ δὲ περὶ τὰν γεῦσιν, mot à mot, *& les choses au tour du goût.*

font polies & douces par leur fuc & par leur *faveur.*

λεῖά τε καὶ [8] γλυκέα, κεχύλωται.

§. 11. Les efpeces des odeurs ne font pas diftinctes, c'eft à dire, ne s'exhalent pas d'une maniere différente: elles s'écoulent toutes comme fi elles étoient filtrées dans des pores étroits: les parties qui les compofent font trop folides, pour pouvoir être ni reſerrées, ni dilatées par les putrifications, & par les concoctions de la terre. *Enforte qu'elles confervent toujours leurs qualités,* en s'exhalant *des corps qui les contiennent;* elles font ou bonnes ou mauvaifes à fentir.

§. 11. Ὀσμᾶς δὲ εἴδεα μὲν οὐ κεχώρισται. διὰ γὰρ στενῶν πόρων διηθεῖται, στερροτέρων ὄντων ἢ ὡς συνάγεσθαι καὶ διΐστασθαι, σάψεσι καὶ πέψεσι, γᾶς τε καὶ γεωειδέων, εὐώδεά τε καὶ δυσώδεα εἶμεν.

§. 12. La voix eft un coup, *ou une* pulfa-

§. 12. Φωνὰ δ' ἐστὶ μὲν πλᾶξις ἐν ἀέρι, διϊ-

8 καὶ γλυκέα κεχύλωται, j'aime mieux lire γλυκέα καὶ χυλῷ. Comme on trouve dans plufieurs Manufcrits. τὰ δ' ἐναντία λεῖά τε καὶ γλυκέα, καὶ χυλῷ. *mais les chofes contraires font polies & douces par leur faveur.*

tion dans l'air qui parvient jusqu'à l'ame par les oreilles, des quelles les ouvertures ont rapport jusqu'au foie; & dans ces ouvertures il y a un air, dont le mouvement forme l'ouïe.

διϊκνουμένα ποτὶ τὰν ψυχὰν δἰ ὤτων, ὧν τοὶ πόροι διήκοντι [9] ἄχρις ἥπατος χωρέοντες. ἐν τούτοις πνεῦμα, οὗ ἁ κίνασις ἀκοά ἐστι.

§. 13. Une partie de la voix & de l'ouïe est prompte, aigue; l'autre est lente & pesante. La partie moïenne de la voix est la plus harmonique; celle qui est abondante & repandue est grande; celle qui est mince & reserrée est petite; celle qui est arrangée & conduite selon les proportions harmoniques est mélodieuse; celle qui est confuse & sans regles, n'est ni mélodieuse ni harmonique.

§. 13. Φωνᾶς δὴ καὶ ἀκοᾶς, ἁ μὲν, ταχεῖα, ὀξεῖα· ἁ δὲ βραδεῖα· [10] μέσα δ' ἁ συμμετροτάτα. καὶ ἁ μὲν πολλὰ καὶ κεχυμένα, μεγάλα· ἁ δὲ ὀλίγα καὶ συναγμένα, μικρά. ἁ δὲ τεταγμένα ποτὶ λόγως μωσικῶς, ἐμμελής· ἁ δὲ ἄτακτός τε καὶ ἄεργος ἐκμελής τε καὶ ἀνάρμοστος.

§. 14.

9 διήκοντι pour διήκοντι.

10 βραδεῖα quelques Manuscrits ajoutent βαρεῖα, *lente & pesante.*

§. 14. Le quatrieme genre des choses sensibles, *est celui qui* a le plus d'especes, & qui est le plus varié: il est appellé substance visible; & c'est dans lui que sont toutes les sortes de couleurs, & une infinité de choses colorées. Il y a quatre premieres couleurs; le blanc, le noir, le luisant ou le jaune, le pourpre ou le rouge; les autres sont faites par le mêlange de ces premieres. Or le blanc écarte les raïons, & le noir les réunit.

§. 14. Τέταρτόν τε γένος αἰσθατῶν, πολυειδέσατον καὶ ποικιλώτατον. ὁρατὰ δὲ λέγεται· ἐν ᾧ χρώματά τε παντοῖα, καὶ κεχρωσμένα μυρία. πρᾶτα δὲ, τέττορα· λευκὸν, μέλαν, λαμπρὸν, φοινικοῦν. τἄλλα γὰρ ἐκ κιρναμένων τούτων γεννᾶται. τὸ μὲν ὦν λευκὸν διακρίνει τὰν ὄψιν, τὸ δὲ μέλαν συγκρίνει.

§. 15. De même que le chaud repand le contact, c'est à dire dilate les parties, & que le froid peut au contraire les reserrer, *& produit presque toujours cet effet:* de même aussi l'apre est de nature à res-

§. 15. Ὅκως περ τὸ θερμὸν διαχεῖ τὰν ἁφὰν, τὸ δὲ ψυχρὸν συνάγεν δύναται· καὶ τὸ μὲν στρυφνὸν, συνάγεν τὰν γεῦσιν, τὸ δὲ

ſerrer le goût, & l'acre à l'étendre & à le *diviſer*.

§. 16. Le vaſe des animaux, qui vivent par l'air, eſt nourri & conſervé par la nourriture, qui eſt diſtribuée dans toute la maſſe *du corps* par infuſion, & conduite comme par des canaux; elle eſt rafraichie par l'air qui la porte, & la repand vers les extremités.

§. 17. Voici comment ſe fait la reſpiration, la nature n'admettant aucun vuide. Un nouvel air s'écoule, & eſt attiré à la place de celui qui s'évapore, par des ouvertures qui ſont inviſibles, & par lesquelles la ſueur paroit au deſſus de la peau. Outre cela une partie de l'air étant conſumée par la chaleur naturel-

δὲ δριμὺ, διαιρέεν πέφυκε.

§. 16. Τρέφεται δὲ τὸ σκᾶνος τῶν ἐναερίων ζώων καὶ συνέχεται, τᾶς μὲν τροφᾶς διαδιδομένας διὰ τῶν φλεβῶν ἐς ὅλον τὸν ὄγκον, κατ' ἐπιῤῥοάν· οἷον δι' ὀχετῶν ἀγομένας καὶ ἀρδομένας· ὑπὸ τῶ πνεύματος, ὃ διαχεῖ αὐτὰν ἐπὶ τὰ πέρατα φέρον.

§. 17. Ἁ δ' ἀναπνοὰ γίνεται, μηδενὸς μὲν κενεῶ ἐν τᾷ φύσει ἐόντος, ἐπιῤῥέοντος δὲ καὶ ἑλκομένω τῶ ἀέρος ἀντὶ τῶ ἀποῤῥέοντος διὰ τῶν ἀοράτων σομίων, δι' ὧν καὶ ἁ νοτὶς ἐπιφαίνεται. τινὸς δὲ καὶ ὑπὸ τᾶς φυ-

le, c'est une nécessité qu'un air équivalent à celui là vienne prendre sa place, & *suplée* à ce qui a été consumé : sans cela il y auroit du vuide, ce qui est impossible. Et l'animal *ne pourroit subsister*, & ne seroit plus dans un flux continuel, si le vase qui le contient étoit dérangé dans sa construction par le vuide.

φυσικᾶς θερμότατος ἀπαναλομένω. ἀνάγκα ὦν ἀντικαταχθῆμεν τὸ ἴσον τῷ ἀναλωθέντι· εἰ δὲ μή, κενώσιας εἶμεν. ὅπερ ἀμάχανον. οὐδὲ γὰρ ἔτι εἴη κασσύρροον καὶ ἓν τὸ ζῶον, διαιρεομένω τῶ σκάνεος ὑπὸ τῶ κενῶ.

§. 18. La même organisation se trouve aussi *à certains égards* dans les choses inanimées, selon l'analogie de la respiration : la ventouse & l'ambre sont les images de la respiration : car le soufle coule au dehors du corps, & est ramené par la respiration au moien de la bouche, & des narines ; & semblable à l'Euripe il est rap-

§. 18. Ἁ δ' ὁμοία ὀργανοποιΐα γίνεται καὶ ἐπὶ τῶν ἀψύχων, κατ-τὰν τὰς ἀναπνοᾶς ἀναλογίαν. ἁ γὰρ σικύα καὶ τὸ ἄλεκτρον, εἰκόνες ἀναπνοᾶς ἐντί. ῥεῖ γὰρ διὰ τῶ σώματος ἔξω θύραζε τὰ πνεύματα, ἀντεπεισάγεται δὲ διὰ τᾶς ἀναπνοᾶς, τῷ τε στόματι καὶ ταῖς ῥισίν· εἶτα πάλιν, οἷον εὔριπος,

porté dans le corps, qui eſt tendu plus ou moins ſelon ſes influxions : de même auſſi la ventouſe attire l'humeur ou l'humide, l'air étant conſumé par le feu ; & l'ambre attire un corps ſemblable, l'air étant ſorti hors de lui.

πος, ἀντεπιφέρεται εἰς τὸ σῶμα. τὸ δὲ ἀνατείνεται καττὰς ἐκροάς. ἁ δὲ σικύα, ἀπαναλωθέντος ἀπὸ τῶ πυρὸς τῶ ἀέρος, ἐφέλκεται τὸ ὑγρόν· τὸ δ' ἤλεκτρον, ἐκκριθέντος τῶ πνεύματος, ἀναλαμβάνει τὸ ὅμοιον σῶμα.

DISSERTATIONS
ſur le
QUATRIEME CHAPITRE.

Ἐν τῷ ἀπεργάζεν θνατά τε καὶ ἐφαμέρια ζῶα, ὧν τὰς ψυχὰς ἐπιῤῥύτως ἐνέσαγε, τὰς μὲν ἀπὸ σελάνας τὰς δὲ ἀφ' ἀλίω· τὰς δὲ ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν πλαζομένων. Les animaux mortels & journaliers, dans les quels Dieu a conduit les ames, par infuſion, les uns de la Lune, les autres du Soleil, & les autres des planetes. Chapitre IV. §. 1.

Pour comprendre ce que veut dire ici *Timée* de *Locres*, il faut ſavoir que les Egyptiens & les Grecs regarderent l'ame, comme une ſubſtance compoſée d'en-

tendement, & d'ame, créés ensemble. Ainsi ils distinguoient l'entendement de l'ame. Ils appelloient l'ame *char de l'ame*. Ils entendoient par ce *char de l'ame*, le corps subtil & délié dont l'entendement étoit revetu, & comme enveloppé. Or ce corps subtil, ce *char de l'ame* étoit fourni par la Lune, & l'entendement par le Soleil. Lorsque l'ame, composée *du char de l'ame* & de l'entendement, venoit à animer le corps terrestre, elle se mouloit sur la forme de ce corps, comme la fonte prend la figure du moule, où on la jette, & qu'elle remplit. C'est pourquoi *Timée* dit, que Dieu après avoir reglé l'ame, *la donna à la nature qui varie les formes*, διένειμε τᾷ φύσει τᾷ ἀλλοιωτικᾷ παρεδούς. Après la mort les ames de ceux, qui avoient bien vecu, alloient au dessus de la Lune, où se faisoit la séparation de l'entendement & du *char de l'ame*; l'entendement se réunissoit au Soleil, & l'ame, ou le char subtil, qui avoit enveloppé l'entendement, restoit au dessus de la Lune.

Qui peut, en reflechissant sur les idées monstrueuses & chimeriques des anciens philosophes, ne pas reconnoitre, que c'est à la seule revelation, que les hommes doivent toutes les connoissances raisonnables, qu'ils ont sur la nature des substances spirituelles. „Les Sages du monde, *dit S. Ambroise*, ont des yeux, „& ils ne voient pas; au milieu de la clarté ils ne „discernent aucun objet. Ils marchent dans les tene- „bres, & pendant qu'ils fouillent, & cherchent dans „les dogmes obscurs des demons, ils pensent voir ce „qui se passe dans le Ciel. Mais étant privés du secours „de la foi, ils restent dans un aveuglement perpetuel. „Ils parlent, comme connoissant tout, & leur seul „merite c'est d'être habiles dans des choses vaines & „subtiles, tandis qu'ils sont ignorans, jusqu'à l'imbeci-

„lité

„lité dans les choses éternelles. *De oculis loquor, quos habent sapientes mundi & non vident, in luce nihil cernunt, in tenebris ambulant, dum dæmoniorum rimantur tenebrosa, & cæli alta se videre credunt, porro autem a fide devii, perpetuæ cæcitatis tenebris implicantur. Aperiunt os, quasi scientes omnia, acuti ad vana, hebetes ad æterna. S. Ambros. in Hexamer. pag. 431.*

On ne connoit jamais mieux le merite de *Moïse*, & la sagesse de ce grand Legislateur, qu'en comparant les sages dogmes, qu'il a établis, avec les opinions monstrueuses des philosophes Egyptiens, parmi lesquels il avoit été élevé, & dont les fables avoient séduits presque le monde entier. „Il me paroit, *dit* „*S. Jerome*, que c'est dans les premieres folies, enfan- „tées par les Egyptiens, que tous les philosophes ont „puisé leurs opinions, pour tromper les hommes, & „pour les retenir dans l'erreur." *Mihi videntur Ægyptiorum primogenita dogmata esse philosophorum, quibus deceptos homines atque irretitos tenebant. D. Hieronim. ad fabiolam. pag. 63.*

Τῶ δὲ λογικῶ τὸ μὲν κρέσσον, ἐκ τᾶς ταυτῶ φύσιος· τὸ δὲ χέρειον, ἐκ τᾶς τῶ ἑτέρω. *Or la partie raisonnable* (de l'ame) *qui est la meilleure, vient de la nature homogene ; & la partie moindre vient de la partie hétérogene. Chapitre IV. §. 1.*

Nous avons deja observé, que les Pythagoriciens ainsi que les Platoniciens entendoient par la nature homogene, le bon principe, qui étoit, pour me servir des termes de *Timée*, de *la nature du bien*, τᾶς φύσιος τοῦ ἀγαθοῦ, *& le principe de ce qu'il y a de*

meilleur, ἀρχὰν τῶν ἀρίστων : & la nature hétérogene étoit défectueuse en plusieurs choses, sans pouvoir jamais être entierement ramenée au bien, parceque les causes, qui lui étoient adjointes, se rapportoient à la nécessité : τὰ δὲ ἑπόμενα καὶ συναίτια ἀνάγεσθαι ἐς ἀνάγκαν. L'ame humaine étant donc composée de deux parties, de la raisonnable & de l'irraisonnable, la premiere partie étoit une émanation de la nature homogene, & la seconde de l'hétérogene.

Nous avons amplement parlé de cette distinction, & division de l'ame en raisonnable & irraisonnable, dans la *Philosophie du bon sens. Reflex. IV. sur la metaphisique*. Nous renvoions donc les Lecteurs à cet ouvrage, dont celui-ci est une simple continuation.

Ἑκάτερον δὲ περὶ τὰν κεφαλὰν ἵδρυται μένον. L'une & l'autre de ces parties ont été placées, pour faire leur demeure dans la tête. Chapitre IV. §. 2.

Les philosophes anciens ont beaucoup disputé sur le lieu, que l'ame occupe dans le corps. Les philosophes modernes, aussi incertains que les anciens, sont aussi peu éclairés, que ceux qui les ont precedé depuis trois mille ans. C'est ainsi que dans la matiere, dont la connoissance est la plus essentielle, Dieu a voulu, en bornant les lumieres humaines, acoutumer les hommes à reconnoitre la foiblesse de leur entendement, & à voir que ceux, qui veulent passer pour savans, sont arretés, dès le premier pas qu'ils font, dans la recherche des choses spirituelles, dont la seule revelation peut nous instruire. L'incertitude dans la quelle nagent tous les philosophes est, si je l'ose dire, le triomphe de la verité, qui ne se trouve clairement

que

que dans les Ecritures Saintes. C'est ce que *S. Paul* nous dit expressement. *Neque oratio mea est prædicatio in persuasoriis humanæ sapientiæ verbis, sed demonstratione spirituali, & potente.* Paul. 1. ad Corinth.

Empedocle disoit que l'ame étoit dans le sang, *inesse* (animam) *ait Empedocles in sanguinis substantia, Plut. placit. philos.* Les Stoiciens vouloient qu'elle fut repandue dans tout le cœur. *Stoici in universo corde. Id. ib. Parmenide* la plaçoit dans toute l'étendue de là poitrine. *Epicure* vouloit qu'elle fut dans le milieu de la poitrine. „L'esprit & l'ame, *dit Lucrece*, „n'étant qu'une seule nature, on peut connoître aisé- „ment leur étroite union. L'entendement, que j'appelle „l'esprit, est l'agent principal de la vie, & son empire „est absolu sur toutes les parties du corps. Il est en- „fermé au milieu de la poitrine, & cette situation ne „lui peut être contestée, puisque c'est là que la crainte „& la joïe se repandent aux environs. L'autre partie „de l'ame est insinuée par tout le corps, elle est sou- „mise à l'esprit, dont la volonté regle la conduite de „ses mouvements."

Nunc animum, atque animam, dico conjuncta teneri
Inter se; atque unam naturam conficere ex se:
Sed caput esse quasi, & dominari in corpore toto
Consilium, quod nos animum mentemque vocamus:
Idque situm, media regione in pectoris hæret.
Hic exsultat enim pavor ac metus: hæc loca circum
Lætitiæ mulcent: hic ergo mens animusque'st.
Cetera pars animæ per totum dissita corpus,
Paret; & ad numen mentis, momenque movetur.

Lucr. de rer. Nat. Lib. III. 137.

L'on voit que les Epicuriens partageoient l'ame en différentes parties, ainsi que les Pythagoriciens & les Platoniciens; ils ne différoient que dans le sentiment

ſur le lieu, où étoît la partie raiſonnable ; les Epicuriens voulant que ce fut dans la poitrine ; les Pythagoriciens & les Platoniciens la plaçoient dans le cerveau, & l'irraiſonnable ou la vitale dans le cœur. *Pythagoras vitalem animæ partem circa cor, rationem & mentem circa caput.* Plut. plaçit. phil. L. I.

Ariſtote rejette également l'opinion des Epicuriens, & celle des Pythagoriciens. Il prétendit que l'ame étoit dans le cœur, & que le cerveau n'avoit d'autre fonction, que de temperer la chaleur du cœur. *Cerebrum igitur calorem fervoremque cordis moderatur & temperiem affert. Ariſt. de part. anim. L. III. c. 4.*

Nous avons remarqué, dans les Diſſertations ſur *Ocellus Lucanus*, qui ſont également une ſuite de la *Philoſophie du bon ſens*, ainſi que celles qui ſont dans cet ouvrage, que *Descartes* plaça l'ame dans une petite glande du cerveau, appellé *pinéale*. Nous avons rapporté, dans le même endroit, les difficultés que lui oppoſa *Gaſſendi*. Les philoſophes, qui ſont venus après *Descartes* & *Gaſſendi*, n'ont rien dit de plus évident qu'eux : ainſi il me paroit, que ſur cette queſtion tout homme, qui ne veut point prendre pour une verité de foibles conjectures, doit dire comme *Caſſiodore*. „Nous ſavons que nôtre ame, que nous cherchons à connoitre, eſt toujours avec nôtre corps, „qu'elle en eſt inſéparable tandis qu'il ſubſiſte ; elle „eſt préſente à toutes nos actions, c'eſt par elle que „nous les faiſons, elle eſt la cauſe de nos mouve„mens, de nos diſcours ; & malgré cela, s'il eſt per„mis de le dire, elle nous eſt entierement incon„nue. *Nobiſcum ſemper eſt ipſa, quam quærimus adeſt, tractat, loquitur, & ſi fas eſt dicere, inter iſta neſcitur. Caſſiod. de anim.*

Τὸ γὰρ κέντρον τᾶς σφαίρας, τοῦτο ἐστι τὸ κάτω· τὸ δ' ὑπὲρ τούτω, ἄχρι τᾶς περιφερείας ἄνω. Car le centre d'une ſphere en eſt le bas, & ce qui eſt au deſſus jusqu'à la circonference en eſt le haut. Chapitre IV. §. 8.

Par la façon, dont s'explique dans ce paſſage *Timée* de *Locres*, il n'eſt pas douteux qu'il a connu les antipodes; & que *Platon*, qui a tant profité de l'ouvrage de *Timee*, avoit pris de lui cette opinion, dont on lui a fait tout l'honneur, en diſant qu'il avoit été le premier qui eut ſoutenu, qu'il y avoit des antipodes. Καὶ πρῶτος ἐν φιλοσοφίᾳ ἀντίποδας. *Plato primus in philoſophia antipodes. Diogen. Laërt. in Vit. Platon.* Mais il eſt clair, que *Platon* eſt redevable à *Timée* de cette découverte, & qu'il n'a fait que le copier ici, comme dans tant d'autres endroits, où il paraphraſe fort longuement, ce que *Timée* fait entendre par une ſeule phraſe.

Le ſentiment de *Timée* & de *Platon* ſur les antipodes n'a pu être reçu, ni trouver même quelque vraiſemblance, que lorsque l'experience, dix-huit ſiecles après, en a fait connoître la verité. Ceux qui voulurent s'aviſer de le ſoutenir auparavant, ou furent regardés comme des viſionaires, ou furent traités comme des hérétiques.

Les Peres de l'Egliſe rejetterent, comme contraire à la religion, l'opinion qu'il y eut des antipodes. Et *S. Auguſtin*, dont la doctrine avoit été déclarée, par pluſieurs Conciles, être la veritable doctrine de l'Egliſe, condamna le dogme des antipodes, comme un ſentiment pernicieux, oppoſé aux Saintes Ecritures. „Quant „à ce qu'on raconte, *dit ce Saint*, qu'il y a des anti-

„po-

„podes, c'eſt à dire des hommes dont les pieds ſont „oppoſés aux nôtres, qui habitent cette partie de la „Terre, où le Soleil ſe leve, quand il ſe couche pour „nous, il n'en faut rien croire: auſſi n'avance-t-on „cela ſur le rapport d'aucune hiſtoire, mais ſur des con- „jectures & des raiſonnemens, parceque la Terre étant „ſuſpendue en l'air & ronde, on s'imagine que la par- „tie, qui eſt ſous nos pieds, n'eſt pas ſans habitans. „Mais l'on ne conſidere pas, que quand on montreroit „que la terre eſt ronde, il ne s'en ſuivroit pas que la „partie, qui nous eſt oppoſée, ne fut pas couverte „d'eau: d'ailleurs quand elle ne le ſeroit pas, quelle „néceſſité y auroit-il qu'elle fut habitée? l'Ecriture n'en „dit rien, & elle nous apprend, que tous les hommes „viennent d'Adam: & d'un autre côté il y auroit „trop d'abſurdité à dire, que les hommes aient tra- „verſé une ſi grande étendue de mer, pour aller peu- „pler cette autre partie du monde. *Quod vero & Antipodas eſſe fabulantur, id eſt, homines a contraria parte terræ, ubi ſol oritur, quando occidit nobis, adverſa pedibus noſtris calcare veſtigia, nulla ratione credendum eſt: Neque hoc ulla hiſtorica cognitione didiciſſe ſe affirmant, ſed quaſi ratiocinando conjectant, eo quod intra convexa cœli terra ſuſpenſa ſit, eundemque locum mundus habeat, & infimum, & medium: & ex hoc opinantur, quæ infra eſt, habitatione hominum carere non poſſe. Nec attendunt, etiam ſi figura conglobata & rotunda mundus eſſe credatur, ſive aliqua ratione monſtretur: non tamen eſſe conſequens, ut etiam ex illa parte ab aquarum congerie nuda ſit terra: Deinde etiam ſi nuda ſit, neque hoc ſtatim neceſſe eſt ut homines habeat: quando nullo modo ſcriptura iſta mentitur quæ narratis præteritis facit fidem, eo quod ejus prædicta complentur. Nimiſque abſurdum eſt, ut dicatur aliquos homines ex hac in illam partem Oceani im-*

immenſitate trajecta navigare, ac pervenire potuiſſe: ut etiam illic ex uno illo primo homine genus inſtitueretur humanum. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 9.

Ce fut ſur les fauſſes notions phiſiques de *S. Auguſtin*, qui avoient été déclarées veritables, & faiſant regles de foi par pluſieurs Conciles, que *Virgile*, Evêque de *Saltzbourg*, fut dénoncé par *Boniface*, Archevêque de *Mayence*, au Pape *Zacharie*, comme un hérétique très dangereux. Le ſouverain Pontife ordonna, qu'on le dépoſat, qu'on le dégradat même du Sacerdoce. On ignore ſi la choſe eut lieu. Mais il n'en eſt pas moins certain, que ce Prêlat fut cruellement perſécuté pour avoir dit une choſe, de la verité de la quelle nous ſommes auſſi convaincus aujourdhui, que de l'exiſtence du monde, que nous habitons. Cela ne confirme pas cette infaillibilité, que les Ultramontains accordent ſi libéralement au Pape: en voila un, que le S. Eſprit n'avoit point éclairé ſur le veritable état du globe terreſtre. Je ne vois guere d'autre moien, pour ſauver l'infaillibilité du Pape, que de dire, qu'il eſt toujours infaillible, excepté ſur les matieres de Geographie. Mais les Proteſtans repondront, que qui peche dans une choſe peut pecher dans toutes; & qu'un Pape aiant déclaré hérétique un Evêque, pour avoir ſoutenu une verité, un autre Pape pourra de même excommunier un homme, qui ſera auſſi fondé dans ſon opinion, que *Virgile* l'étoit dans la ſienne. Pour appuier leur ſentiment, les Proteſtans diront, que l'on a vu des Papes, qui étant auſſi mauvais phiſiciens que *Zacharie* étoit mauvais géographe, ont établi des dogmes faux, & ont enſuite ſeparé de leur communion ceux, qui en ont nié la verité. Les Proteſtans citeront, pour prouver ce qu'ils avançent, l'exemple d'un Pape, qui aiant gardé tout le tems de ſa vie la

fra-

fraieur, que lui avoient donné les gemiſſemens, qui ſe font entendre dans les vaſtes Cavernes des rochers, qui ſe trouvent le long des côtes de l'Islande, par les maſſes prodigieuſes de glaces qui s'y viennent heurter avec impétuoſité, ne ſe vit pas plutôt Pape, & en état de commander, qu'étant toujours perſuadé, que les bruits, qu'il avoit entendus, étoient les lamentations des ames du purgatoire, il établit la fête des morts, s'imaginant, malgré ſon infaillibilité, que les Cavernes de l'Islande étoient les ouvertures, & pour ainſi dire les bouches du purgatoire, d'où ſortoient les gemiſſemens, qu'on entendoit ſur la côte.

Il faut convenir que la conduite & l'ignorance de pluſieurs Papes, s'accordent peu avec leur infaillibilité, qui trouve aujourdhui tant d'adverſaires, même chez les Catholiques, que les trois quarts des Regiſtres des Notaires de Paris ſont remplis, depuis cinquante ans, de proteſtations contre les Bules des Papes, & d'appels de leurs déciſions au futur Concile. Mais ce qu'il y a de plus fort contre l'infaillibilité du Pape, c'eſt que certains Catholiques prétendent, qu'elle tombe ſouvent en quenouille, & qu'elle ne jouit pas même du privilege de la Loi Salique. „La Signora Olimpia, *dit Gui Patin*, „belle ſœur du Pape, & qui lui gouverne le corps & „l'ame; gouverne auſſi le Papat. On dit qu'elle vend „tout, prend tout, & reçoit tout; elle eſt devenue, auſſi-„bien que les Avocats, un animal qui prend à droit & „à gauche; ce qui a fait dire un bon mot à Pasquin, „*Olimpia, olim pia, nunc harpia*. Et comme cette fem-„me eſt en credit, j'ai peur qu'on ne nous debite en-„core quelque jubilation ſpirituelle, comme ſi elle avoit „parlé au S. Eſprit." *Lettres choiſies de feu Mr. Gui Patin &c. Tom. I. p. 19. l. 7. Paris chez Petit avec permiſſion.*

Συγ-

Συγκρίσει γὰρ καὶ διακρίσει ἔτι δὲ τᾷ ἐς τὼς πόρως διαδύσει, καὶ τοῖς σχημάτεσσιν, ἢ ϛρυφνὰ, ἢ λεῖα. Les choſes ſont apres ou polies ſelon leurs différentes concretions, & ſelon les manieres diverſes dont elles s'inſinuent, & dont elles penetrent dans les pores, les affectant ſelon leurs différentes figures. Chapitre IV. §. 10.

Voila l'explication la plus claire, que les philoſophes modernes donnent des différentes ſenſations, que l'impulſion des corps étrangers cauſe ſur nos ſens. Je ne ſais donc pas à propos de quoi, l'on a tant reproché aux Platoniciens, & aux Peripateticiens leurs prétendues qualités occultes. Si l'on demande, diſent pluſieurs modernes, à *Ariſtote* pourquoi le miel eſt doux, il repondra, que c'eſt parcequ'il a une qualité douce: & ſi on veut ſavoir pourquoi le ſel eſt ſalé, il repondra encore, que c'eſt parcequ'il a dans lui une ſemblable vertu. Si *Ariſtote* avoit penſé de cette maniere, il auroit été ſurement auſſi ignorant, que les perſonnes qui lui font faire de pareilles reponſes. Quand les Platoniciens & les Peripateticiens diſoient, que le miel étoit doux, parcequ'il avoit dans lui une ſemblable vertu, ils vouloient ſignifier, que les parties, dont le miel étoit compoſé, étant rondes, fluides, affectoient gracieuſement les pores de la langue & du palais, & s'y inſinuoient ſans cauſer aucune piquûre. Ce qui arrivoit au contraire tout différemment par les parties du ſel, qui étoient aigues, raboteuſes, & qui en s'inſinuant dans les pores les heurtoient par leurs différentes pointes, & cauſoient la ſenſation à la quelle nous avons attaché l'idée de la ſalure. Nous voions claire-

rement dans *Timée*, que c'étoit là le sentiment des Pythagoriciens, qui fut non seulement adopté par tous les Platoniciens, & les Peripateticiens, mais encore par les Epicuriens.

On ne peut expliquer la méchanique des sensations avec plus de clarté que *Lucrece*. „Ne pensés „pas, *dit-il*, que les principes des choses, qui par eux-„mêmes n'ont point de couleur, aient d'autres quali-„tés comme le chaud, le froid, le son, le suc, l'odeur. „Comment pourroient-ils donner au corps, qu'ils com-„posent, leur couleur, leur son, puisqu'étant solides „& simples, il n'émane rien d'eux? ils sont de même „sans froid, sans chaud, & n'ont aucune chose de „cette nature.

Sed ne forte putes solo spoliata colore,
Corpora prima manere: etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
Et sonitu sterila & succo jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.

. . . .

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem;
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt,
Nec simili ratione saporem denique quemquam;
Nec frigus, neque item calidum; tepidumque vaporem.

Lucret. de Rer. Nat. L. II. v. 841.

Quelqu'un demandera peut être; pourquoi les différentes sensations étant toujours causées par la configuration des parties, qui affectent nos sens, ce qui paroit doux & bon à une personne, paroit mauvais & apre à une autre, puisque ce sont cependant toujours des parties également configurées, qui affectent si diversement ces personnes. Pour repondre à cette question, nous n'avons pas besoin d'avoir recours à des Phi-

Philofophes modernes. *Lucrèce* nous l'expliquera avec la plus grande clarté. „Les pores font différents, *dit* „*ce Philofophe*, dans les membres, dans la bouche, & „dans le palais, fuivant les perfonnes, qui par conféquent font affectées diverfement de la faveur des cho„fes. Parmi les pores il y en a de plus grands, de „plus petits, quelques uns font de forme triangulai„re, d'autres de figure quarrée, plufieurs font ronds, „& enfin il s'en trouve un grand nombre dont la diver„fité des angles fait la varieté. Ce qui fait donc la „diverfité du goût, c'eft la figure & le mouvement „des petits corps, lorsqu'ils s'infinuent dans les pores, „quelquefois d'une maniere peu conciliante: en forte „que le goût, qu'ils caufent, varie felon la conftruc„tion de la tiffure des différents pores. C'eft la veri„table caufe pourquoi ce qui flate le goût de l'un par „fa douceur, fe change pour un autre en amertume. „La faveur d'une chofe doit fes agrémens aux corps „polis & legers, qui flatent les cavités du palais; & „lorsque les mêmes parties, dans d'autres perfonnes, „bien loin d'y trouver du plaifir, y rencontrent de la „rudeffe, c'eft l'effet de l'apreté & de la forme cro„chue des corps, qui les viennent penetrer, ne trou„vant pas la même configuration des pores.

Semina cum porro diftent, differre neceffe'ft
Intervalla, viasque, foramina quæ perhibemus,
Omnibus in membris, & in ore, ipfoque palato.
Effe minora igitur quædam, majoraque debent;
Effe triquetra aliis, aliis quadrata neceffe'ft;
Multa rotunda, modis multis multangula quædam.
Namque figurarum ut ratio, motusque repofcunt,
Proinde foraminibus debent differre figuræ;
Et variare viæ proinde ac textura coërcet.

Ergo, ubi, quod ſuave'ſt aliis, aliis fit amarum,
Illis, queis ſuave'ſt, læviſſima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati:
At contra, quibus eſt eadem res intus acerba;
Aſpera nimirum penetrant hamataque fauceis.
Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.

Lucret. de Rer. Nat. L. IV. v. 653.

La raiſon du chaud & du froid eſt la même, que celle des autres ſenſations: la chaleur & la froideur ne ſont que des qualités reſpectives, qui ſelon l'état & la diſpoſition preſente des organes d'un corps animé produiſent dans l'ame un ſentiment qu'on appelle chaleur, ou un ſentiment qu'on nomme froideur. Le chaud eſt une agitation en tout ſens des parties d'un corps, ſur le quel cette agitation a lieu. Ainſi le feu échauffe, quand il ne cauſe qu'un mouvement foible ſur les parties, où il agit; & il brule quand il vient à cauſer une grande agitation, en perçant par une infinité de petits dards inviſibles. Le feu agit donc plus ou moins promptement, ſelon la facilité qu'il trouve à s'inſinuer dans les pores. Si l'on ſe frote les mains avec du jus d'oignon pilé, on peut toucher pendant quelque tems impunement des charbons ardents. Le jus, qui couvre l'epiderme, remplit les pores de la ſurface de la main, & empeche l'action des charbons.

On voit clairement, que la chaleur n'étant qu'une ſenſation, cauſée par une agitation de parties; le defaut total de cette agitation doit produire la ſenſation du froid. Lorsque les particules de nôtre corps ceſſent d'avoir le mouvement, que demande leur état ordinaire, nôtre ame eſt avertie alors de la ſenſation de la froideur, comme elle l'eſt de celle de la chaleur, par l'agitation des parties.

Φωνὰ

Φωνὰ δ' ἐστὶ μὲν πλᾶξις ἐν ἀέρι. *La voix est un coup ou une pulsation dans l'air. Chapitre IV. §. 12.*

Nous renvoions nos Lecteurs, à ce que nous avons dit de l'analogie du son avec la lumiere dans la *Philosophie du bon sens. Reflect. 3e.* Car si nous en parlions ici, ce seroit répéter deux fois la même chose dans le même ouvrage, puisque nous ne donnons celui-ci que comme la suite & la conclusion de la *Philosophie du bon sens.*

Μέσα δ' ἁ συμμετρωτάτα. καὶ ἁ μὲν πολλὰ καὶ κεχυμένα μεγάλα. ἁ δὲ ὀλίγα καὶ συναγμένα, μικρά. *La partie moienne de la voix est la plus harmonique, celle qui est abondante & repandue est grande, celle qui est mince & resserrée est petite. Chapitre IV. §. 13.*

Il est assés curieux d'observer, combien la constitution des parties nobles influent sur la voix. Celle des personnes, qui ont les testicules gros, est forte & harmonique, c'est la voix de basse. Ceux au contraire, qui ont des testicules foibles & petits, ont une voix moienne, & ceux qui sont entierement privés, ont la voix semblable à celle des femmes. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que les hermaphrodites ont la voix plus ou moins aigue, selon que le sexe feminin domine sur le masculin.

Pline dit, qu'autrefois les hermaphrodites passoient pour des prodiges qu'on craignoit, mais que de son tems on se faisoit un plaisir de les voir. *Gignuntur & utriusque sexus, quos hermaphroditos vocamus, olim*

androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. C. Plin. Hist. natur. L. VII. c. 4. Il n'y a rien dans ce discours qui ne soit conforme à la verité. Mais ce que raconte le même *Pline*, lorsqu'il parle d'un Peuple entier d'hermaphrodites, est entierement fabuleux. „Au delà des Nasaumenes, *dit-il*, & des „Machilyens qui sont leurs voisins, on trouve les her- „maphrodites qui ont deux natures: aussi s'entre-con- „noissent-ils charnellement les uns les autres, chacun „à leur tour, selon ce que rapporte Caliphanes. Aris- „tote ajoute que ces hermaphrodites ont le téton droit „comme un homme, & le gauche comme une femme. *Supra Nasamones confinèsque illis Machylas, androgynos esse utriusque naturæ inter se vicibus coëuntes Calliphanes tradit. Aristoteles adjicit, dextram mammam iis virilem, lævam muliebrem esse. Id. ib. L. VII. c. 2.* Si ce Peuple avoit jamais existé, il auroit eu de grands privileges de la nature au dessus des autres. C'est de ce peuple dont on auroit pu dire, qu'il ne fut jamais ni lassé, ni rassasié dans les combats amoureux. *Nec lassatus nec satiatus discessit.* Mais il n'a existé que dans l'imagination de quelques visionaires, ou dans les écrits de quelques auteurs, que les mensonges les plus grossiers n'étonnoient pas.

S. Augustin raisonne bien plus conséquemment que *Pline*, lorsqu'il dit, que les hermaphrodites sont rares, mais que néanmoins il y en a de tems en tems; & que l'on voit les deux sexes si bien distingués, qu'on ne sait du quel ils doivent prendre leur nom, quoique l'usage ait prévalu en faveur du plus noble. *Androgyni, quos etiam Hermaphroditos nuncupant, quamvis admodum rari sunt, difficile est tamen, ut temporibus desint: in quibus sic uterque sexus apparet, ut ex quo potius debeant accipere nomen, incertum sit: a melio-*

lio-

liore tamen, hoc est a masculino, ut appellarentur, loquendi consuetudo prævaluit. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.

Il y a quelques auteurs, qui ont prétendu qu'il n'y avoit point de veritables hermaphrodites, & que le sexe masculin, qui paroissoit dans eux, n'étoit qu'un clitoris très gros, qu'on prenoit pour le membre viril. Les personnes, qui soutiennent cette opinion, sont dans l'erreur ; car jamais le clitoris ne peut acquerir la force du membre viril, ni avoir des testicules à la racine. Or l'on a vu, & l'on voit tous les jours, des Hermaphrodites en qui les deux différents sexes sont si bien formés, & si bien distingués, qu'on ne sait en faveur du quel ils doivent prendre leur nom.

Montagne, qui n'est point un auteur ni credule ni menteur, nous apprend qu'une jeune fille de dix-sept ans, s'amusant à jouer dans un prairie avec quelques unes de ses amies, ajant voulu sauter un fossé, il parut, par l'effort qu'elle fit, un membre viril, qui sortit tout à coup vers le haut de l'ouverture du sexe feminin.

La Mothe le Vayer, écrivain plus savant que *Montagne*, aussi sensé, mais moins spirituel, dit que comme la nature procede lentement, doucement, & par dégrés en toutes ses operations, il est certain, qu'elle a mis des êtres douteux dans tous les différents genres de la vie, & des amphibies, qui participent autant de l'un que de l'autre, de sorte qu'on ne sait de quel côté les ranger. *Oeuvres de La Mothe le Vayer. Tom. II. p. 978.*

Ceux qui ont nié, qu'il y eut de veritables hermaphrodites, n'avoient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de la fausseté de leur opinion. On a vu dans plusieurs foires à Paris, un hermaphrodite dont

les deux sexes étoient parfaitement formés. Mais quelles difficultés les phisiciens peuvent ils trouver dans la possibilité de ces jeux de la nature, lorsqu'ils en voient tous les jours de plus extraordinaires : & que les auteurs les plus respectables nous certifient, qu'il y en a eu dans tous les tems. Il y a quelques années, dit *S. Augustin*, qu'il naquit en Orient un homme double de la ceinture en haut, il avoit deux têtes, deux estomacs & quatre mains ; il vecut assés longtems, pour être vû de plusieurs personnes, qui acoururent à la nouveauté de ce spectacle. *Ante annos aliquot, nostra certe memoria, in Oriente duplex homo natus est superioribus membris, inferioribus simplex. Nam duo erant capita, duo pectora, quatuor manus, venter autem unus, & pedes duo, sicut uni homini : & tam diu vixit, ut multos ad eum videndum fama contraheret. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.*

Toute l'Europe a vu, il y a vingt-huit ans, deux enfans, attachés par les reins, qui avoient environ neuf ans, je les ai vu vivants à *Bezançon*, où j'étois pour lors en garnison, & j'ai appris depuis qu'ils étoient morts à *Turin*. Ceux qui les montroient, en porterent encore les corps enbaumés dans tous les païs, où ils n'avoient pu les faire voir vivants. Du tems de *S. Augustin* il y avoit à *Hippone* un homme, dont la plante des pieds étoit en forme de Lune, avec deux doigts aux extremités : ses mains étoient faites de même. *Apud Hipponem, Diarrhytum est homo quasi lunatas habens plantas, & in eis binos tantummodo digitos, similes & manus. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.*

Mais pour convaincre plus évidemment ceux, qui croient qu'il est imposible de trouver dans un corps une multitude de membres superflus, il faut leur citer l'exemple de Mr. *Bilfinger*, philosophe connu de toute l'Eu-

rope, qui étoit né avec six doigts, parfaitement formés, à chaque main. Je l'ai beaucoup frequenté à *Stutgardt*, où son merite l'avoit fait devenir Conseiller privé d'Etat, de simple Professeur à l'Université de *Tubingue;* il s'étoit fait couper les deux doigts superflus, l'on en voioit toujours la place & la cicatrice.

L'on dira peut-être, que si les parties extérieures du corps peuvent être multipliées, il n'en est pas de même des intérieures, & que les parties génitales demandant un arrangement dans le corps, qui communique à celui qui paroit en dehors, il est impossible que les deux sexes se rencontrent dans une seule personne. C'est une foible objection que celle-là; car pour produire un ou deux membres superflus, il faut de même une communication entre les parties intérieures du corps & les parties extérieures de ces membres. D'ailleurs l'experience nous apprend que les jeux de la nature n'ont pas moins lieu, dans l'arrangement des parties intérieures, que dans les extérieures. *Gui Patin* parle dans une de ses Lettres d'un homme, à la dissection du quel il s'étoit trouvé, qui avoit la rate à la place du foie, & le foie à la place de la rate. Mr. *Falconet*, Medecin de *Lion*, écrivoit au même *Gui Patin*, que l'on avoit trouvé dans le corps d'un homme cinq rates parfaitement formées. Voici ce que *Gui Patin* repondit. „Votre observation „de cinq rates distinctes, trouvées dans un corps que „vous avez fait ouvir, est fort belle & singuliere. Je „lui donnerai place en bon lieu, tant à cause de vous „que pour sa rareté.“ *Lettres de Gui Patin. Tom. I. Let.* 117. Enfin si l'on veut être convaincu de la perfection, qui se peut trouver dans les deux sexes en une seule personne, l'on n'a qu'a lire ce que Mr. *Banage* à rapporté d'un hermaphrodite, dans l'*Histoire des*

Ouvrages des Savans au Mois de Novembre 1692. On peut encore consulter une savante Dissertation de l'illustre Mr. *Haller.*

Mr. *Vossius* n'a donc pas été fondé, lorsqu'il a prétendu, que les hermaphrodites étoient des femmes qui ne différoient des autres, que par la longueur & la grosseur du clitoris, qui leur servoit à faire tout ce que les hommes font avec le membre viril, en sorte qu'elles connoissoient également & les femmes & les garçons, reunissant le goût de *Sapho* à celui de *Socrate.* *Hermaphroditi ut plurimum veræ sunt mulieres, non discrepantes a cæteris, nisi excessu membri quo viros imitantur, quoque omnia ea quæ viri peragunt non in suum tantum, sed & virilem quoque sexum, prodigiosam frangendo venerem. Is. Vossius Comment. in Catul. p. 287.*

Seneque se plaint beaucoup de certaines femmes, qui de son tems faisoient aux hommes, ce qu'on eut cru qu'il n'étoit possible qu'à d'autres hommes de leur faire. „Quelques femmes, *dit-il*, aiant poussé la „licence, aussi loin que les hommes, les ont égalés „dans les vices du corps; elles veillent, elles boivent „autant qu'eux, elles les provoquent, & les défient à „l'huile & au vin . . . . Quant à l'impudicité, elles „ne leur cédent en rien; quoiqu'elles ne soient nées „que pour l'usage ordinaire de la génération, elles se „servent des hommes, comme les hommes voluptueux „se servent des autres hommes. Que les Dieux & les „Déesses puissent les punir d'une mort funeste, pour „avoir trouvé une façon d'impudicité si perverse!„ *Non minus potant non minus pervigilant, & oleo & mero provocant . . . . libidine vero, nec maribus quidem cedunt, pati natæ. Dii illas deæque male perdant! adeo perversum commentæ genus; viros ineunt. Senec. Epist. XCV.*

Il

Il falloit que, du tems de *Seneque*, les femmes à *Rome* fussent fort portées à jouer en amour le personnage des hommes envers d'autres femmes; car *S. Paul*, qui étoit contemporain de ce philosophe, leur reproche ce crime dès le commencement de l'Epitre, qu'il écrit aux Romains. „Dieu, *dit cet Apôtre*, les a livrés „à leurs affections infames; car même les femmes par„mi eux ont changé l'usage naturel, en celui qui est „contre la nature.“ *Διὰ τοῦτο παρέδωκεν αὐτοὺς ὁ θεὸς εἰς πάθη ἀτιμίας· αἵτε γὰρ θήλειαι αὐτῶν μετήλλαξαν τὴν φυσικὴν χρῆσιν εἰς τὴν παρὰ φύσιν.* Propter *Hoc tradidit illos Deus in passiones ignominiæ; ipsæque enim fœminæ eorum immutarunt naturalem usum in eum, qui contra naturam. D. Paul. Epist. ad Roman. C. I. v. 26.*

Les Legislateurs & les Theologiens ont établi plusieurs regles, au sujet des hermaphrodites. Par la premiere, lorsqu'ils veulent se marier, on doit examiner quel est le sexe, qui prévaut chez eux. Si c'est le viril, ils doivent être placés parmi les hommes: si c'est le feminin, parmi les femmes. Si l'un des deux sexes ne prévaut point sur l'autre, alors l'hermaphrodite peut choisir celui qu'il veut. Mais il doit jurer, qu'il se tiendra à son choix, parcequ'il seroit indécent, disent les Theologiens, que tantôt il se servit d'un sexe, & tantôt d'un autre. *Præmittendum est, hermaphroditum dijudicandum virum, vel feminam, juxta sexum in ipso prævalentem, ita ut si virilis prævaleat, vir judicandus sit: quod si femineus, femina . . . . Quando autem neuter sexus prævalet, sed uterque est æqualis, tunc æque vir ac femina judicandus est: Cum nulla ratio urgeat, cur potius hujus sexus, quam illius censeatur. Quare potest tunc eligere sexum, quo uti malit . . . . Debet autem juramento se astringere, fore ut in posterum minime altero sexu præter semel electum utatur. Sanchez de Matrim. Lib. VII. disp. 106.*

Quant à la difficulté de savoir, quel est le sexe qui prévaut; les medecins & les sages femmes doivent en décider. Si ces juges sont incertains sur la décision, il faut qu'ils demandent à l'hermaphrodite, pour quel sexe il se sent le plus d'inclination, & qu'ils décident ensuite selon sa reponse. *Quod si roges, quis norit uter sexus prævaleat: & quid in dubio censendum sit? Dic matronarum peritarum vel medicorum esse hujus rei judicium, ut bene docet* Albericus n. præc. allegatus. *Atque id ex genitalium inspectione judicandum esse tradit.* Turrecr. c. si teste, §. Hermaphroditus, 4. q. 3. n. 3. *Si autem dubitetur inter sexus prædominetur, standum est ipsius hermaphroditi dicto: juxta communem sent. Cum nullus valeat id ita sentire, ac ipsemet: vel judicio medicorum standum est. Quod in idem recidit: eo quod medici judicare debent juxta ea, quæ ipsemet de se asseruerit. Id. ib.*

Si après tous les examens, dont je viens de parler, l'on ne peut décider du sexe d'un hermaphrodite, il doit alors être declaré incapable du mariage; parceque s'il épouse un homme, il est homme lui-même, & s'il épouse une femme il est également femme. Les mêmes raisons l'excluent des Couvents de Moines & de Religieuses. *Et quidem si loquamur de hermaphrodito, in quo neuter sed æqualis est: videtur is matrimonii incapax . . . . Similiter si profiteatur in virorum monasterio, non tenet professio, quia æque est femina ac vir. Si autem in monialium monasterio, non tenet, quia æque est vir ac femina. Id. ib.*

Voila ce que l'on peut dire de raisonnable sur les hermaphrodites: car de prétendre, comme l'ont dit plusieurs auteurs, qu'ils peuvent en se servant des deux différents sexes qu'ils ont, produire une créature sans le secours d'aucun homme ni d'aucune femme; c'est une

une erreur grossiere, & digne des siecles de la plus grande barbarie, à la quelle on ne doit ajouter aucune croiance. Quoi que les auteurs, qui donnent ce fait pour authentique, vecussent dans le tems où l'on assuroit qu'il étoit arrivé. Voici ce qu'en dit celui qui a fait la Chronique scandaleuse de *Louis XI.* „En la „ditte année 1478. advint au pais d'Auvergne, que en „une religion de moines noirs, apartenant à Monsei„gneur le Cardinal de Bourbon, y eut cinq des Reli„gieux du dit lieu, qui avoient les deux sexes d'hom„mes & de femmes, & de chacun d'iceux se aida „tellement, qu'il devint gros d'un enfant, pourquoi „fut prins, saisi & mis en justice, & gardé jusques a „ce qu'il fut delivré de son postumé, pour après ice„lui venu être fait du dit religieux, ce que justice „verroit être à faire.“ *Chronique scandaleuse de Louis XI. p. 386. Robert Gaguin, au dixieme Livre de* l'histoire de France *(feuillet 284. au revers, edition in folio)* dit, que cette avanture arriva dans un Couvent d'*Issoire* en Auvergne.

Remarquons d'abord, que ni l'un ni l'autre de ces historiens ne nous ont appris la suite de cette avanture. Il n'est pas douteux, que les Juges découvrirent, que le moine hermaphrodite, dans le quel le sexe feminin dominoit sans doute, s'étoit fait faire un enfant par quelque autre moine, qu'il n'avoit pas voulu nommer d'abord.

Il est impossible, non seulement phisiquement, mais même mathematiquement, qu'un hermaphrodite puisse emploier sur-lui-même les deux différents sexes. Pour que cela fut possible, il faudroit que dans l'action du coit, la partie virile décrivit un cercle afin de pouvoir penetrer dans le vase de la génération. Or cela est impossible; car lorsque les désirs agissent sur le mem-

bre

bre génital, il forme nécessairement une ligne droite, comme l'a remarqué *S. Augustin*, en parlant du mouvement, que la concupiscence lui donne. *Si ipsa defuerit & nisi ipsa vel ultro vel excitata surrexerit. Aug. de Civit. Dei. L. XIV. c. 19.* Or comment cette tension & cette élevation, qui ne peut se faire que par une ligne droite, pourra-t-elle avoir lieu dans une courbe. Convenons donc qu'il est d'une évidence mathematique, qu'un hermaphrodite ajant les deux sexes ne peut jamais se connoitre lui-même. Tout ce que les historiens nous disent à ce sujet, ne merite plus de croiance, que tant d'autres fables qu'ils nous débitent.

Quelques auteurs ont pretendu, qu'*Adam* eut d'abord les deux sexes, & qu'il ne quitta celui de femme, qu'après la création d'*Eve*, qui fut tirée & formée d'une de ses côtes. Selon eux le même sommeil, qui fit perdre à *Adam* cette côte, lui fit perdre le sexe feminin. Quelques Rabins, parmi les quels les plus illustres sont *Samuel*, *Manassé*, *Ben-Israel*, *Maimonide*, ont cru que Dieu n'avoit pas fait *Adam* hermaphrodite, mais qu'il avoit créé les corps de l'homme & de la femme, attachés ensemble par les côtés, & qu'il les avoit ensuite separés durant le sommeil d'*Adam*. Ces savans Rabins fondent leur sentiment sur le Chapitre II. de la Genese vers 21: le texte hebreu, dont la traduction litterale est: *& tulit unam feminam de latere ejus, & replevit carnem pro ea:* dit, il separa la femme des côtés de l'homme & mit de la chair à sa place. Ce sentiment ressemble à celui des Androgynes de *Platon*, dont je parlerai à la fin de cette note.

Il y a encore une difficulté, sur la quelle les Peres de l'Eglise sont divisés. Dans le premier Chapitre de la Genese verset 27 & 28 il est dit, *Dieu les créa males & femelles; il les bénit & leur dit: croissez & multipliés,*

pliés, par où il paroit clairement, que Dieu créa une femme avec *Adam* dans le sixieme jour, avant qu'*Adam* fut dans le Paradis terrestre: & cependant dans le Chapitre suivant, il est dit, qu'après que Dieu eut placé *Adam* dans le Paradis, il l'endormit, & fit une femme de la côte qu'il avoit prise d'*Adam*: ce qui semble ne pouvoir s'accorder, en aucune maniere, avec ce qui est dit dans le Chapitre premier; puisque dans celui-là la femme doit avoir été faite le sixieme jour, & que dans l'autre elle n'a pû l'être que le septieme. Les Peres de l'Eglise se sont partagés sur cette question. *Origene*, *S. Chrysostome*, *S. Thomas* croient que la femme ne fut créée que le septieme jour. Mais le sentiment, qui met la création d'*Adam* & d'*Eve* au sixieme jour, est cependant le plus suivi.

Pour éviter la contrarieté, qui se trouve dans ces différens passages, quelques Rabins soutiennent, que Dieu créa au commencement deux femmes, l'une nommé *Lilis*, & l'autre *Eve*. La premiere fut créée avec *Adam*, & comme lui, du limon de la terre, & l'autre fut tirée de sa chair & de son coté. Ainsi selon ce sentiment il n'y a plus de contradictions dans les différents passages: la premiere femme *Lilis* aiant été créée le sixieme jour, & *Eve* la seconde, le septieme.

Comme cette *Lilis* est fort peu connue, eu égard à *Eve*, les Lecteurs ne seront peut être pas fachés d'apprendre, ce qu'en pensent les Juifs. Je traduirai donc ici un passage assés long de *Buxtorff*, qui contient toute l'histoire de cette premiere femme d'*Adam*, qui lui aiant desobéi fit divorce avec lui, & tacha de donner la mort aux enfans après leur naissance. „Quand „une femme Juive, *dit Buxtorff*, est enceinte, & que „le tems d'acoucher approche, on lui prepare une cham„bre meublée decemment, & dans la quelle on place

„tout

„tout ce qui lui est nécessaire. Auparavant le pere de „famille, ou à sa place quelqu'autre Juif, connu par „sa pieté & par sa bonne conduite, ayant pris de la „craie, fait un cercle dans la chambre, & il écrit sur „toutes les murailles de la chambre, soit au dehors „soit au dedans, sur la porte & sur le lit en caracteres „hebreux les mots suivants; *Adam, chava, chuts lilis*, c'est „à dire, *Adam, Eve, éloigne toi Lilis.* Voici ce que „l'on veut signifier par ces mots. Si la femme est „enceinte d'un garçon, que Dieu lui donne une épou„se qui soit telle qu'Eve & qui ne ressemble pas à „Lilis: si elle est enceinte d'une fille, que cette fille „serve d'aide à son mari comme Eve en servit à Adam: „quelle ne lui soit point desobéïssante, & facheuse com„me Lilis le fut à Adam."

Les Lecteurs demanderont peut être, quelle est cette *Lilis*? En voici l'histoire. „.... Au com„mencement Dieu aiant créé Adam seul dans le Para„dis: *Il n'est pas bon*, dit-il, *que l'homme reste seul*; „il forma donc, avec de la terre, une femme sembla„ble à lui, à qui il donna le nom de Lilis. Mais à „peine fut elle faite, que la zizanie se glissa entre elle „& Adam, & qu'ils commencerent à disputer. La fem„me fut la premiere à chercher un sujet de querelle: „elle dit à son mari, je ne me soumettrai point à „vous: Adam repondit, ni moi à vous, & je veux „avoir le droit de vous commander, car il convient „que vous m'obéïssiés. La femme repliqua, nous som„mes égaux, l'un ne doit pas avoir de l'avantage sur „l'autre, nous avons été faits également tous les deux „de la terre. Ils resterent depuis cette dispute très „aigris, de sorte que Lilis prévoiant, que leurs dispu„tes seroient éternelles, prononça le mot *tetragramma„ton*, & d'abord elle vola, & prit sa course rapide dans „les

„les airs. Après cette fuite, Adam se plaignit à Dieu „& lui dit: Seigneur la femme que vous m'aviez „donnée a pris la fuite ; & s'est envolée. Dieu en-„voia trois anges, savoir, *Senoi*, *Sansenoi*, *Sanmange-„loph*, pour ramener la fugitive Lilis, & il leur dit, „si Lilis consent à revenir, cela est fort bien, mais si „elle refuse de retourner, cent de ses enfans mour-„ront par jour. Les anges étant partis, ils trouverent „Lilis sur la Mer, dans un tems de tempête. C'étoit „au même lieu, où dans la suite des tems Pharaon „& les Egyptiens furent noiés. Les anges signifierent „à Lilis les ordres de Dieu, & comme elle refusoit „de revenir & qu'elle ne vouloit pas obéïr, les anges „lui dirent: Nous vous jetterons dans la Mer, & nous „vous étoufferons. Lilis pria les anges de la laisser „continuer son chemin, parcequ'elle avoit été créée pour „faire perir huit garçons & vingt filles les premiers „jours de leur naissance. Les anges aiant entendu ce „discours voulurent la prendre par force, & la rame-„ner à Adam: alors Lilis promit sous serment, qu'elle „renonçoit à tout le pouvoir, qu'elle avoit de nuire „aux enfans, partout où elle trouveroit les noms des „anges écrits sur du papier, sur du parchemin, sur „du carton, ou leurs portraits peints ; & elle se sou-„mit à la punition de voir mourir tous les jours cent „de ses fils. Depuis ce tems cent *Schedim*, ou jeu-„nes demons, du nombre de ses enfans, sont morts „par jour. Et c'est là la raison pour la quelle dit „Rabbi Ben Sira, on écrit le nom de ces anges sur „du carton, & on les met comme un préservatif au „cou des enfans, afin que Lilis les voiant, elle se sou-„vienne de son serment, & ne leur nuise pas.“ *Quan-„do mulier Judæa prægnans est, partusque appropinquat, cubiculum puerperæ decenter præparatur, & rebus omni-*

bus

bus necessariis instruitur. Ante omnia pater familias, vel quispiam alius Judæus vitæ sanctimonia & pietate insignis, (si modo talis uspiam sub cælorum convexitate reperiri possit,) creta accepta in ambitu cubili circulum describit in omnibus parietibus, & supra januam tam intrinsecus quam extrinsecus, nec non in singulis parietibus, & circa lectum, Ebræis characteribus sequentia inscribit verba אדם חוה חוץ לילית Adam, Chava, Chutz Lilis, i. e. *Adam, Eva, apage te Lilis; quibus significant;* si gravida puero sit mulier, ei a Deo uxorem, Evæ, non autem Lilisæ similem, dandam; si vero puella, hanc olim marito suo in auxilium futuram, ut Adamo fuit Eva, non autem refractariam & inobsequentem, qualem se Adamo præbuit Lilisa . . . . . *Quum in principio Deus Adamum in paradiso solum creasset, dixit:* Non est bonum, hominem esse solum: *uxorem itaque illi similem ex terra creavit, cui* Lilisæ *nomen imposuit. Sed e vestigio jurgia inter eos gliscere cæperunt, & in hunc modum inter se rixati sunt: mulier initium fecit, & dixit* איני שוכבת למטה Ego tibi non succumbam; *cui vir respondit:* ואיני שוכב למטה אלא למעלה Neque ego tibi me submittam, sed potius incumbam, tibi dominabor: *Te enim obedientem & subjectam esse decet. Mulier regessit; pares ambo sumus, neuter altero excellit; siquidem ex terra creati sumus: & ita aversis mansere animis, dictis infestis sese invicem discerpentes. Quum itaque Lilisa æterna hic prævideret dissidia, sacrosanctum nomen* שם המפורש *(hoc est, nomen tetragrammaton* יהוה *cum arcana & cabalistica expositione, quam Lutherus libello edito impugnavit) protulit, & protinus volatu per aërem apertum præpeti cursu sese proripuit. Quo facto, ita Deum compellavit Adamus; Domine totius mundi, uxor quam mihi dederas e conspectu meo evolavit,*

tres

tres itaque angelos סנוי סנסנוי סנמנגלף Senoi, Sanfenoi, Sanmangeloph, *qui Lilifam fugientem retraherent, mifit Deus, his eos alloquutus verbis; fi in reditum confentiat, bene fe res habet; fin vero, centum fingulis diebus e filiis ejus morientur. Ita illam infequuti angeli in mari demum funt affequuti, quo tempore procellofum valde, & tempeftuofum erat; illo ipfo videlicet in loco, quo poftea Ægyptii fubmergendi erant; deique mandatum illi notnm fecerunt. Quum vero obtemperare nollet, & redire recufaret, dixerunt angeli; ni nobifcum redeas, in mare immerfam te fuffocabimus. Tunc illos rogavit Lilifa, ut fe miffam facerent: fe enim in id demum creatam, ut puerulos octo, puellas vero viginti, primis à navitate diebus, infeftaret & occideret. Quod quum audiffent angeli, vi illam abripere, & ad Adamum reducere fatagebant. Tum facramento fefe obftrinxit Lilifa, omnemque infantibus nocendi poteftatem ejuravit, fi modo angelorum illorum nomina vel effigies, in fchedula charta pergamenta, aut ubicunque defcriptas aut depictas, reperiret: pœnam etiam fibi a Deo injunctam, centum nempe filiorum fingulis diebus mortem, recipere fe fpopondit. Exinde ergo fingulis diebus centum* שדים Schedim, *id eft, juniores dæmones e filiis ejus mortui funt, &c. Et hæc eft caufa, cur horum angelorum nomina in* Kamea, *hoc eft, membrana fcribamus, & infantibus pro amuleto appendamus; ut fc. Lilifa, jurisjurandi memor, noxias ab illis manus abftineat. J. Buxtorfi Synagoge Judaica. C. IV. p. 80 fequ.*

Lors qu'on lit de pareilles fables, on eft d'abord tenté de croire, que les Rabins, qui les débitent, font des gens privés totalement du fens commun, & c'eft l'idée qu'en ont la plupart de ceux, qui ne les connoiffent, que par ce qu'ils en voient dans presque tous les ouvrages des Theologiens chretiens. Mais ceux qui ont refle-

 chi

chi sur les travers, où l'esprit humain est sujet de donner, & qui aiant lu les Ecrits des Rabins, savent le grand nombre de Savants illustres, qu'il y a eu parmi eux, ne sont pas plus étonnés du Conte de *Lilis*, que de mille histoires aussi ridicules sur les demoniaques, & sur plusieurs miracles absurdes, qui se trouvent non seulement dans les anciens auteurs chretiens, mais encore dans les modernes. Aux yeux d'un homme sage un Jansenifte, cabriolant sur le tombeau de *S. Paris*, & deux cens Docteurs de la même Secte buvant, à la place du sucre, tous les matins dans leur Thé une ou deux pincées de la terre du S. Diacre, pour guerir le mal d'estomac, & les obstructions du mesentere, sont aussi insensés qu'un Rabin, faisant un cercle dans la chambre d'une accouchée, & écrivant le nom des anges pour empecher les malefices de *Lilis*: C'est ce que je montrerai dans une note du Chapitre suivant. Au reste j'ai dit, que les Rabins avoient eu de très grands hommes. Voici le jugement, qu'en porte un illustre Critique qui possedoit parfaitement leur langue. „On sera peut être étonné de voir, que „d'une langue aussi sterile qu'est l'hebreu, qui est contenu dans le Vieux Testament, les Juifs aient formé „une langue aussi féconde, qu'est maintenant l'hebreu „des Rabins. Il semble même qu'il y ait eu en quelque façon de la temerité, à oser entreprendre d'écrire „sur toutes sortes de matieres, dans une langue qui „leur fournissoit si peu de mots. Cependant il n'y a „presque point de Science, dont les Rabins n'ayent „traité. Ils ont traduit la plupart des anciens Philosophes, des Mathematiciens, & des Medecins. On „trouve les Livres de *Platon*, d'*Aristote*, de *Galien*, „d'*Avicenne*, d'*Averroës*, & d'une infinité d'autres auteurs écrits en hebreu de Rabin. Ils ne manquent

„pas

„pas même de Poëtes, ni de Rheteurs . . . . . Je „ſai que ceux, qui connoiſſent le genie de la langue „hebraique, auront de la peine à croire, que les Juifs „aient pu écrire dans cette langue ſur tant de matie-„res différentes. Mais ſi l'on veut s'appliquer à lire „leurs Livres, on trouvera un grand nombre de Ra-„bins, qui ont très bien écrit dans leur langue. Ra-„bin Iſaac Abarvanel, par exemple, n'a pas moins de „netteté & d'éloquence en hebreu de Rabin, que Ci-„ceron en a en latin. Le ſtile du Rabin Moiſe, fils „de Maimon; n'eſt pas moins pur, ni moins net dans „ſon genre, que celui de Quinte-Curce ; & la dic-„tion du Rabin Aben Eſra approche aſſés de celle de „Saluſte. Enfin cette langue, toute remplie qu'elle eſt „de mots étrangers, ne laiſſe pas d'avoir quelque grace „dans les Livres de ceux, qui écrivent bien ; & il „n'eſt pas même impoſſible de la reduire en art, bien „que quelques ſavans hommes, qui ne l'avoient pas „étudiée aſſés à fond, aient été d'un ſentiment oppoſé.“ *Richard Simon Hiſt. Critiq. du Vieux Teſtament. p. 384.*

J'ai promis de finir cette remarque, par rapporter ce que *Platon* diſoit des Androgynes, eſpece d'hermaphrodites, qu'il ſuppoſe avoir été une race ſuperbe & ennemie des Dieux. Je vais traduire ce que ce philoſophe en dit. Car cela eſt ſi abſurde, que ſi je ne faiſois qu'un ſimple extrait, je craindrois qu'on ne penſat, que j'ai cherché à donner du ridicule à une choſe, qui ne l'eſt déja que trop par elle même.

„Au commencement, *dit Platon*, il y avoit trois „ſortes d'eſpeces d'hommes, non ſeulement les deux „qui ſubſiſtent encore aujourdhui, ſavoir le male & la „femelle, mais une troiſieme qui étoit compoſée des „deux premieres, dont il ne nous reſte plus que le „nom aujourdhui. Les Androgynes (c'eſt ainſi qu'on

„les appelloit), ils étoient non feulement compofés du „vifage de l'homme, & de celui de la femme, mais „encore du fexe de tous les deux. Il ne refte plus „rien d'eux aujourdhui que le nom, qui même eft „infame.

„Tous les hommes de ces trois différentes efpe„ces étoient d'une forme ronde, ils avoient quatre „bras, quatre jambes, deux vifages tournés l'un vers „l'autre & pofés fur un feul cou, quatre oreilles, „deux parties génitales. Ils marchoient droit, mais „quand ils vouloient aller fort vite, ils faifoient des „culbutes, comme ces baladins, qui font plufieurs „tours en roulant, après avoir mis la tête entre les „jambes.

„La raifon de la différente configuration de ces „trois efpeces différentes venoit de ce que les males „avoient été faits par le Soleil, les femmes par la „Terre, & le genre mêlé des Androgynes par la Lu„ne, qui participe du Soleil & de la Terre. Ils étoient „d'une figure fphérique, parcequ'ils reffembloient à „ceux à qui ils devoient leur origine, (au Soleil, „à la Terre, à la Lune): ils étoient robuftes, forts, „entreprenants: ils refolurent de faire la guerre aux „Dieux, & de monter au Ciel, ainfi que les géans „dont parle Homere avoient voulu le faire. Jupiter „donc, & les autres Dieux tinrent confeil pour fa„voir, ce qu'ils feroient, car l'affaire, dont il s'agis„foit, n'étoit pas de petite importance; ils ne favoient „comment ils pourroient détruire ces rebelles. S'ils „les exterminoient à coups de foudre, comme ils „avoient fait les géans, le culte des Dieux périffoit „par l'anéantiffement du genre humain. D'un autre „côté les Dieux ne pouvoient pas fouffrir une pareille „infolence. Enfin Jupiter prenant la parole, dit; je „fcais

„fcais le moien de laiffer vivre les hommes, & de „les rendre plus modeftes, il faut les faire devenir „plus foibles. Je les diviferai en deux parties: il „s'enfuivra de là, qu'ils auront moins de force, que „leur nombre fera plus grand, & que nous aurons „par conféquent plus d'adorateurs. Ils iront donc „dorénavant fur deux jambes; s'ils continuent encore „d'être mechans, je les diviferai une feconde fois, ils „ne marcheront plus que fur une jambe; & comme „des boiteux, ils feront obligés de fauter. Aiant dit „ces paroles, Jupiter divifa les hommes en deux, de „la même maniere que l'on divife les œufs durs, „qu'on fait confire au fel, ou comme on les coupe „avec un crin ou un cheveux. Jupiter ordonna en„fuite à Apollon, après cette divifion faite, de tour„ner le vifage vers cette partie, qui avoit été fepa„rée, pour que chaque homme, confidérant la coupure „qui lui avoit été faite, il en devint plus modefte. „Jupiter commanda encore de guerir les bleffures de „cette incifion. Apollon obeit, & après avoir tourné „le vifage des hommes, il leur tira la peau, en en„velopa leur bleffure; & la lia vers le ventre à cet „endroit que l'on appelle le nombril.“ Πρῶτον μὲν γὰρ τρία ἦν τὰ γένη τὰ τῶν ἀνθρώπων· οὐχ, ὥσπερ νῦν, δύο, ἄῤῥεν καὶ θῆλυ ἀλλὰ καὶ τρίτον προσῆν κοινόν ὂν ἀμφοτέρων τούτων, οὗ νῦν ὄνομα λοιπὸν, αὐτὸ δὲ ἠφάνισται. ἀνδζόγυνον γὰρ ἓν τότε μὲν ἦν καὶ εἶδος καὶ ὄνομα ἐξ ἀμφοτέρων κοινὸν τοῦ τε ἄῤῥενος καὶ θήλεος: νῦν δ' οὐκ ἔστιν ἀλλ' ἢ ἐν ὀνείδει ὄνομα κείμενον. ἔπειτα ὅλον ἦν ἕκαστου τοῦ ἀνθρώπου τὸ εἶδος στρογγύλον, νῶτον καὶ πλευρὰς κύκλῳ ἔχον. χεῖρας δὲ τετταρας εἶχε, καὶ σκέλη τά ἴσα ταῖς χερσί. καὶ πρόσωπα δύο ἐπ' αὐχένι κυκλοτερεῖ, ὅμοια πάντη. κεφαλὴν δ' ἐπ' ἀμφοτέροις τοῖς προσώποις ἐναντίοις κειμένοις μίαν, καὶ

 ὦτα

ὦτα τέτταρα, καὶ αἰδοῖα δύο. καὶ τἄλλα πάντα ὡς ἀπὸ τούτων ἄν τις εἰκάσειεν. ἐπορεύετο δὲ καὶ ὀρθὸν, ὥσπερ νῦν, ὁποτέρωσε βουληθείη. καὶ ὁπότε ταχὺ ὁρμήσειεν ἐλθεῖν, ὥσπερ οἱ κυβιστῶντες καὶ εἰς ὀρθὸν τὰ σκέλη περιφερόμενοι κυβιστῶσι κύκλῳ. ἦν δὲ διὰ ταῦτα τρία τὰ γένη καὶ τοιαῦτα, ὅτι τὸ μὲν ἄρρεν ἦν τοῦ ἡλίου τὴν ἀρχὴν ἔκγονον, τὸ δὲ θῆλυ, τῆς γῆς· τὸ δὲ ἀμφοτέρων μετέχον, τῆς σελήνης, ὅτι καὶ ἡ σελήνη ἀμφοτέρων μετέχει. περιφερῆ δὲ δὴ αὖ καὶ αὐτὰ, καὶ ἡ πορεία αὐτῶν, διὰ τοῖς γονεῦσιν ὅμοια εἶναι. ἦν οὖν ἰσχὺν δεινὰ καὶ τὴν ῥώμην καὶ τὰ φρονήματα μεγάλα εἶχεν. ἐπεχείρησαν δὲ τοῖς θεοῖς· καὶ ὃ λέγει Ὅμηρος περὶ ἐφιάλτου τε καὶ ὤτου, περὶ ἐκείνων λέγεται, τὸ εἰς τὸν οὐρανὸν ἀνάβασιν ἐπιχειρεῖν ποιεῖν, ὡς ἐπιθησομένων τοῖς θεοῖς. ὁ οὖν Ζεὺς καὶ οἱ ἄλλοι θεοὶ ἐβουλεύοντο ὅ τι χρὴ αὐτοῖς ποιῆσαι καὶ διηπόρουν. οὔτε γὰρ ὅπως ἀποκτείναιεν εἶχον, καὶ, ὥσπερ τοὺς γίγαντας, κεραυνώσαντες, τὸ γένος ἀφανίσαιεν (αἱ τιμαὶ γὰρ αὐτοῖς καὶ τὰ ἱερὰ τὰ παρὰ τῶν ἀνθρώπων ἠφανίζετο) οὔτε ὅπως ἐῷεν ἀσελγαίνειν. μόγις δὴ ὁ Ζεὺς ἐννοήσας λέγει, ὅτι, Δοκεῖ μοι (ἔφη) ἔχειν μηχανὴν ὡς ἂν εἶεν τε ἄνθρωποι, καὶ παύσαιντο τῆς ἀκολασίας, ἀσθενέστεροι γενόμενοι. νῦν μὲν γὰρ αὐτοὺς (ἔφη) διατεμῶ δίχα ἕκαστον· καὶ ἅμα μὲν ἀσθενέστεροι ἔσονται, ἅμα δὲ χρησιμώτεροι ἡμῖν, διὰ τὸ πλείους τὸν ἀριθμὸν γεγονέναι. καὶ βαδιοῦνται ὀρθοὶ ἐπὶ δυοῖν σκελοῖν. ἐὰν δὲ τί δοκῶσιν ἀσελγαίνειν, καὶ μὴ ἐθέλωσιν ἡσυχίαν ἄγειν, πάλιν αὖ, ἔφη, τεμῶ δίχα· ὥστ' ἐφ' ἑνὸς πορεύσονται σκέλους ἀσκωλιάζοντες. ταῦτα εἰπὼν ἔτεμνε ἀνθρώπους δίχα, ὥσπερ οἱ τὰ ᾠὰ τέμνοντες, καὶ μέλλοντες ταριχεύειν, ἢ ὥσπερ οἱ τὰ ᾠὰ ταῖς θριξίν. ὅντινα δὲ τέμοι, τὸν Ἀπόλλω ἐκέλευε τό, τε πρόσωπον μεταστρέφειν καὶ τὸ τοῦ αὐχένος ἥμισυ πρὸς τὴν τομὴν, ἵνα θεώμενος τὴν αὐτοῦ τμῆσιν κοσμιώτερος εἴη ὁ ἄνθρωπος· καὶ

τἄλ-

τἆλλα ἰᾶσθαι ἐκέλευεν. ὁ δὲ, τό, τε πρόσωπον μετέστρεφε, καὶ συνέλκων πανταχόθεν τὸ δέρμα ἐπὶ τὴν γαστέρα νῦν καλουμένην, ὥς περ τὰ σύσπαστα βαλάντια, ἓν στόμα ποιῶν, ἀπέδει κατὰ μέσην τὴν γαστέρα, ὃ δὴ τὸν ὄμφαλὸν καλοῦσι. *Principio tria hominum erant genera, non solum quæ nunc duo mas & fæmina, verum etiam tertium quoddam aderat, ex utrisque compositum. Cujus solum nobis restat nomen, ipsum periit. Androgynum quippe tunc erat, & specie, & nomine, ex maris & fæminæ sexu commixtum. Ipsum profecto defecit, nomen solum infame relictum. Præterea tota cujusque hominis species erat rotunda, dorsum & latera circum habens, manus quatuor, totidemque crura, vultus item duos tereti cervice connexos consimiles. Caput utrisque vultibus contra versis, unum. Aures quatuor, genitalia duo, & alia singula, ut ex his quisque convenienter existimare potest. Incedebat tunc & rectus, ut nunc, in utram vellet partem: & quoties celerius ire contenderet, instar eorum qui prono capite crura sursum circumferentes circularem choream exercent, tunc octo membris innixus celeri circulo ferebatur. Ob hanc vero causam tria genera & talia erant, quia masculum sole genitum erat: fæmina, Terra: promiscuum denique, Luna. Utriusque enim Luna est particeps. Sphærica vero erant & figura, & motu, quia parentum similia. Unde & robusto corpore, & elato animo erant. Quare cum diis pugnare tentabant, & in cœlum ascendere, quemadmodum de Ephialto & Oto scribit Homerus. Jupiter igitur unaque dii cæteri quid agendum esset, consultaverunt. Qua in re non parva inerat ambiguitas. Nam neque quomodo eos interficerent, reperiebant; & eorum, sicuti gigantum, fulminando genus delerent: extincto enim hominum genere, humanus deorum cultus venerátioque periret: neque in tanta insolentia perseverare illos permittendum censebant. Tandem sententiam Jupiter suam explicuit. In-*

Inveni, inquit, qua ratione fieri possit, ut & sint homines, & modestiores sint. Idque erit, si imbeciliores fiant. Unumquemque nunc duas in partes dividam. Ex quo & debiliores erunt, & nobis etiam magis id conducit. Numero siquidem plures erunt qui nos colent. Recti duobus cruribus ibunt. Quod si rursus impie insurgere videantur, iterum in duo secabo, ut unico crure nixi, utpote claudi, saltare cogantur. Hæc fatus bifariam partitus est singulos, instar eorum qui ova dividunt, ut sale condiant, vel qui capillis ova secant. Mandavitque Apollini, ut partitione statim facta, cujusque vultum cervicisque dimidium in eam partem qua sectus est, verteret, ut scissionem suam considerans modestior fieret: reliquis autem mederi jussit. Ille continuo vultum vertit, & contrahens undique cutem in eum qui nunc venter vocatur, tanquam contracta marsupia & os unum faciens, medio in ventre ligavit. Quem quidem nexum umbilicum vocant. Plato in Conviv. Opp. Mars. Ficini. p. 1185 seq.

Voila donc Jupiter, & toute la cour celeste, en sureté contre les attaques de nos ancêtres punis, partagés, reduits au misérable état, où nous sommes aujourdhui. Mais comme les meilleures choses ont leur inconvenient, il en arriva un très grand de ce partage, que Jupiter n'avoit pas prévu : quand deux parties divisées venoient à se rencontrer, elles s'embrassoient si tendrement, & avec tant d'ardeur, qu'elles ne vouloient plus se séparer. Jupiter touché du malheur des hommes, trouva pour le faire finir un expedient, dont un autre que lui ne se feroit pas avisé. „Il changea de place les parties génitales, & les mit „par devant, elles avoient été jusqu'alors au derriere „& attachées aux fesses : car la génération ne se fai„soit point par l'union du male & de la femelle, „mais en repandant la semence par terre, ainsi que „sont

„sont les Cigales. Les parties génitales aiant été donc „mises par devant, Jupiter regla que la génération auroit lieu par la jonction du male & de la femelle : „afin que lorsqu'un homme s'uniroit à une femme, „la suite de cette union fut la propagation du genre „humain, & pour qu'un male s'unissant à un male, „après avoir été rassasié de plaisir, il put songer à sa „nourriture & à sa conservation.“ Ἐπειδ᾽ οὖν ἡ φύσις δίχα ἐτμήθη, ποθοῦν ἕκαστον τὸ ἥμισυ τὸ αὐτοῦ, ξυνῄει, καὶ περιβάλλοντες τὰς χεῖρας, καὶ συμπλεκόμενοι ἀλλήλοις, ἐπιθυμοῦντες συμφῦναι, ἀπέθνησκον ὑπὸ τοῦ λιμοῦ καὶ τῆς ἄλλης ἀργίας, διὰ τὸ μηδέν ἐθέλειν χωρὶς ἀλλήλων ποιεῖν· καὶ ὁπότε τί ἀποθάνοι τῶν ἡμίσεων, τὸ δὲ λειφθείη, τὸ λειφθέν ἄλλο ἐζήτει, καὶ συνεπλέκετο, εἴτε γυναικὸς τῆς ὅλης ἐντύχοι ἡμίσει (ὃ δὴ νῦν γυναῖκα καλοῦμεν) εἴτ᾽ ἀνδρός· καὶ οὕτως ἀπώλλυντο. ἐλεήσας δὲ ὁ Ζεὺς, ἄλλην μηχανὴν πορίσεται, καὶ μετατίθησιν αὐτῶν τὰ αἰδοῖα εἰς τὸ πρόσθεν. τέως γὰρ ταῦτα ἐκτὸς εἶχον, καὶ ἐγέννων, καὶ ἔτικτον, οὐκ εἰς ἀλλήλους, ἀλλ᾽ εἰς γῆν, ὥσπερ οἱ τέττιγες. μετέθηκέ τε οὖν οὕτως αὐτῶν εἰς τὸ πρόσθεν, καὶ διὰ τούτων τὴν γένεσιν ἐν ἀλλήλοις ἐποιήσε, διὰ τοῦ ἄῤῥενος ἐν τῷ θήλει. τῶν δὲ ἕνεκα, ἵνα ἐν τῇ συμπλοκῇ, ἅμα μὲν εἰ ἀνὴρ γυναικὶ ἐντύχοι, γεννῷεν, καὶ γίγνοιτο τὸ γένος· ἅμα δ᾽ εἰ καὶ ἄῤῥενι, πλησμονὴ γοῦν γίγνοιτο τὴς συνουσίας, καὶ διαναπαύοιντο, καὶ ἐπὶ τὰ ἔργα τρέποιντο, καὶ τοῦ ἄλλου βιόυ ἐπιμελοῖντο. *Postquam natura hominum ita divisa fuit, cum quisque dimidium sui agnitum cuperet, inter se concurrebant, circumjectisque brachiis se invicem complectebantur, conflari unum affectantes. Unde fame & torpore deficiebant, eo quod nunquam sejungi vellent. Et cum dimidium unum moriebatur, restabatque alterum, quod supererat rursus aliud asciscebat, similiterque congrediebatur, sive solius cujusdam totiusque fœminæ di-*

 mi-

midium esset, quam fœminam nunc vocamus, seu viri. Atque ita genus hominum deperibat. Quocirca miseratus Jupiter, remedium aliud excogitavit, permutavit genitalia, & quæ prius retro erant, ad anteriores partes transtulit. Antea siquidem cum ad nates hæc haberent, non invicem, sed in terram spargentes semina cicadarum instar concipiebant, atque generabant. Cum vero ad anteriora transposuissent, per hæc generationem in se invicem fecit expleri: per masculum quidem in fœmina, hac de causa, ut si in amplexu vir fœminæ commisceretur, genita prole speciem hominum propagarent. Sin autem masculo masculus, satietate ab amplexu amoverentur, & ad res gerendas conversi victum curarent. Ibid. p. 1186.

Platon ne reste pas en si beau chemin. Il explique ensuite la càuse de l'amour que les hommes & les femmes ont en général les uns pour les autres ; celle du goût particulier que quelques femmes ont pour d'autres femmes, & quelques hommes pour d'autres hommes. „Les males, *dit-il*, qui sont les moitiés d'un „Androgyne, sont fort adonnées aux femmes ; & les „femelles qui sont l'une des moities d'un Androgyne „cherissent passionément les hommes. Quant aux femmes qui aiment d'autres femmes, ce sont des moi„tiés des anciennes femelles, qui étoient doubles ; & „les hommes qui aiment les hommes sont des moi„tiés des anciens males, qui étoient également doubles. Ζητεῖ δὴ ἀεὶ τȣ͂ ἑαυτȣ͂ ἕκαστον ξύμβολον· ὅσοι μὲν ȣ͂ν τῶν ἀνδρῶν τȣ͂ κοινȣ͂ τμῆμά εἰσιν (ὃ τὴ τότε ἀνδρόγυνον ἐκαλεῖτο) φιλογύναικές τε εἰσὶ, καὶ οἱ πολλοὶ τῶν μοιχῶν ἐκ τȣ́τȣ τȣ͂ γένȣς γεγόνασι· καὶ ὅσαι ἂυ γυναῖκες φίλανδροί τι καὶ μοιχεύτριαι, ἐκ τȣ́τȣ τȣ͂ γένους γίγνονται. ὅσαι δὲ τῶν γυναικῶν γυναικὸς τμῆμά εἰσιν, οὐ πάνυ αὗται τοῖς ἀνδράσι τὸν νοῦν προσέχουσιν, ἀλλὰ μᾶλλον πρὸς τὰς γυναῖκας τετραμμέναι εἰσὶ. καὶ αἱ

αἱ ἑταιρίστριαι ἐκ τούτου τοῦ γένους γίγνονται. ὅσοι δὲ ἄρρενος τμῆμά εἰσι, τὰ ἄρρενα διώκουσι. *Quærit autem perpetuo sui quisque dimidium: quamobrem quicunque ex viris promiscui generis portio sunt, quod olim Androgynum vocabatur, mulierosi sunt, adulterique, ut plurimum, ex his reperiuntur. Ex hoc sane genere moechi ducunt originem. Rursus quæcunque mulieres virorum cupide moechæque sunt, hac stirpe nascuntur, Quæ vero mulieres mulieris pars existunt, haut multum viros desiderant, sed fœminas magis affectant, atque hinc fœminæ quæ fœminas cupiunt nascuntur. At vero qui maris portio sunt, mares sequuntur. Plato in Convivio p. 1186.*

Si nous trouvions aujourdhui de pareilles fables dans nos contes des Fées, nous dirions que l'auteur a abusé du droit d'inventer des histoires fabuleuses. C'est cependant le sage, le divin *Platon*, dans les ouvrages du quel *S. Augustin* trouvoit tant de sublimes verités chretiennes, qui les a debitées gravement, & dans un Dialogue philosophique. *Ciceron* étoit presque aussi prévenu, que *S. Augustin*, en faveur de *Platon*. Si *Epicure* avoit dit la moitié des chimeres, dont ce philosophe a rempli ses ouvrages, combien l'Orateur romain ne les auroit-il pas tournées en ridicule? Lui qui cherchoit a relever les moindres petits defauts de la philosophie des Epicuriens. Mais il faut vouloir s'aveugler, ou convenir, qu'*Epicure* est aussi au dessus de *Platon*, que la brillante lumiere du Soleil est au dessus de la foible clarté de la Lune. Si *Epicure* avoit eu des idées plus justes de la Divinité, il auroit eu lui seul plus de merite, que tous les anciens philosophes ensemble. La base de son systeme physique fait encore aujourdhui, celle du fisteme des deux plus grands philosophes modernes, *Gassendi* & *Neuton*.

L'ato-

L'atome, le vuide, l'indivisibilité de la matiere, l'impression faite sur nos sens par les corps étrangers, qui sont la source de toutes nos idées, (notre entendement ne pouvant en avoir aucune, qu'elle n'ait été auparavant reçue par nos sens,) l'explication des diverses sensations, par la différence de la configuration des parties qui nous affectent; toutes les qualités occultes bannies: enfin presque toutes les opinions des plus illustres modernes sur les orages, les vents, la pluie, le feu, la terre, l'eau, l'air. Voila quelle est la philosophe d'*Epicure*. Il est vrai, qu'il a été mauvais astronome; mais quel est le philosophe ancien, avant *Ptolemée*, qui l'ait été meilleur que lui? Ajoutons à l'étendue & à la penetration de son esprit, la plus utile, la plus raisonnable & la plus sage morale, de la quelle il nous a donné les plus excellents préceptes, dont j'ai rapporté les principaux dans les Dissertations sur *Ocellus*. Joignons encore à tant d'avantages la simplicité de ses mœurs, sa temperance, son mépris pour les richesses, & nous dirons avec *Lucrece*, ce disciple qui lui fait tant d'honneur, „Epicure s'est „élevé au dessus de tous les mortels par l'effort de „son esprit, & il a paru parmi les philosophes avec „la meme splendeur, que le Soleil, qui s'élevant sur „l'horizon efface l'éclat de tous les astres."

Ipse Epicurus . . . .
Qui genus humanum ingenio superavit, & omnis
Perstrinxit stellas exortus uti æthereus sol.
Lucret. de rer. nat. Lib. III. v. ult.

Malgré tant de choses saintes, que *S. Augustin* prétendoit avoir trouvé dans les ouvrages de *Platon*, il pensoit cependant ainsi que moi sur *Epicure*: & il disoit qu'il l'eut preferé à tous les autres philosophes, s'il avoit cru des peines, & des recompenses après la mort.

mort. *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo; nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam, & fructus meritorum, quod Epicurus credere noluit.* August. Confess. lib. IV. cap. XVI.

Τὸ δ' ἤλεκτρον ἐκκριθέντος τῶ πνεύματος, ἀναλαμβάνει τὸ ὅμοιον σῶμα. *Et l'ambre attire un corps semblable, l'air étant sorti hors de lui. Chapitre IV. §. dernier.*

On diroit, que *Timée* a entrevu la veritable cause de l'électricité dont la recherche a tant occupé les Phisiciens modernes. Il n'y a presque plus de doute sur cette cause, & elle est la même, que *Timée* paroit indiquer; savoir une expulsion d'une matiere subtile, qui en rentrant avec force dans le corps, du quel elle a été chassée par le frottement, ou par une autre cause, emporte avec elle des petits corps, qui se trouvent dans le voisinage du corps électrisé.



Chapi-

Chapitre. V.

§. I.

Toute la nourriture eſt amenée *& diſtribuée* dans le corps, depuis la racine du cœur & la ſource du ventre: ſi le corps eſt plus que moins arroſé par la nourriture, *l'effet produit* par cet écoulement s'appelle accroiſſement: ſi au contraire le corps eſt moins que plus arroſé, *l'effet qui s'enſuit* s'appelle depériſſement. La vigueur eſt le milieu, ou le terme entre ces deux états, & il doit être regardé comme une égalité d'écoulemens & d'influxions.

§. 2. Les jointures qui font la liaiſon des parties du corps étant deliées, ſi le paſſage à

Κεφ. ε.

§. I.

Τροφὰ δὲ πᾶσα ἀπὸ ῥίζας μὲν τᾶς καρδίας, παγᾶς δὲ τᾶς κοιλίας, ἐπάγεται τῷ σώματι· ὅ καὶ εἴκα πλείω τᾶς ἀποῤῥεοίσας ἐπάρδοιτο, αὔξα λέγεται· εἴκα δὲ μείω, φθίσις. ἁ δ' ἀκμὰ, μεθόριον τουτέων ἐστὶ, καὶ ἐν ἰσότατι ἀποῤῥοᾶς καὶ ἐπιῤῥοᾶς νοέεται.

§. 2. Λυομένων δὲ τῶν ἁρμῶν τᾶς συστάσιος, αἴκα μηκέτι δίοδος ἢ πνεύ-

l'esprit est interrompu, & si la nourriture n'est plus distribuée, l'animal meurt. Il y a beaucoup d'accidens qui sont les causes de la vie & de la mort. Un genre de ces accidents est nommé *maladie*. Or les principes de la maladie sont les déréglemens des premieres puissances : comme lorsque le chaud ou le froid, ou l'humide ou le sec, qui sont des puissances simples, abondent trop, ou viennent à défaillir. Après le défaut de ces facultés *les autres causes de la maladie* sont, le changement du sang : les altérations *qui s'y font* par la corruption, les détériorations de la chair fondue & desechée. Si les altérations du sang, ou les fontes

πνεύματι, ἢ τροφὰ μὴ διαδίδοται, θνάσκει τὸ ζῶον. πολλαὶ δὲ κᾶρες ζωᾶς, καὶ θανάτου αἰτίαι. ἓν δὲ γένος, νόσος ὀνυμαίνεται. νόσω δ' ἀρχαὶ μὲν, αἱ τᾶν πρώταν δυναμίων ἀσυμμετρίαι, εἴκα πλεονάζοιεν ἢ ἐλλείποιεν ταὶ ἁπλαῖ δυνάμιες, θερμότας, ἢ ψυχρότας, ἢ ὑγρότας, ἢ ξαρότας. μετὰ δὲ ταύτας, αἱ τῶ αἵματος τροπαὶ, καὶ ἀλλοιώσιες ἐκ διαφθορᾶς, καὶ αἱ τᾶς σαρκὸς τακομένας κακώσιες· αἴκα καττὰς μεταβολὰς, ἐπὶ τὸ ὀξὺ, ἢ ἁλμυρὸν, ἢ δριμὺ τροπαὶ αἵματος, ἢ σαρκὸς

τα-

de la chair se font par des changemens provenant de choses salées, ou acres, ils engendrent de la bile & de la pituite.

ταχεδόνες γένοιντο. χολᾶς γὰρ αἱ γενέσιες καὶ φλέγματος, ἐνθένδε.

§. 3. Les sucs morbiferes sont foibles lors qu'ils ne sont point enracinés, mais ceux dont les principes sont engendrés vers les os, *& qui sont en avant dans la chair*, & ceux qui vont jusqu'à la moëlle & qui s'y enflamment, sont très facheux.

§. 3. Χυμοὶ νοσώδεες, [1] καὶ ὑγρῶν σάψιες, ἀμαυραὶ μὲν, αἱ μὴ ἐν βάθει· χαλεπαὶ δ', ὧν ἀρχαὶ γεννῶνται ἐξ ὀστέων· ἀνιαραὶ δὲ, ἐκ μυελῶ ἐξαπτόμεναι.

§. 4. Les autres maladies sont causées, par les vents, la bile, la pituite, qui s'augmentent & coulent dans des lieux principaux, & qui leur sont étrangers : car alors ils prennent la place des meilleures

§. 4. Τελευταῖαι δὲ νόσων ἐντὶ, πνεῦμα, χολὰ, φλέγμα, αὐξόμενα, καὶ ῥέοντα ἐς χώρας ἀλλοτρίας, ἢ τόπως ἐπικαιρίως. τόκα γὰρ ἀντικαταλαμβάνοντα τὰν τῶν καῤῥόνων

[1] χυμοὶ νοσώδεες, καὶ ὑγρῶν σάψιες, mot à mot : les sucs morbiferes, la pourriture des humeurs.

parties, ils chassent celles qui sont convenables, se logent à leur place, nuisent aux corps, & changent en mauvais ce qui étoit bon auparavant.

νων χώραν, κ) ἀπελάσαντα τὰ συγγενέα, ἱδρύεται κακοῦντα τὰ σώματα, καὶ ἐς αὐτὰ ταῦτα ἀναλύονται.

§. 5. Voila quelles sont les causes des affections des corps; plusieurs maladies de l'ame viennent d'elles, mais ces maladies sont différentes selon les différentes facultés: par exemple, l'engourdissement est une difficulté de la faculté de sentir; l'oubli de celle de se ressouvenir; le dégout & la trop grande avidité, sont la dépravation de la faculté de désirer; les passions féroces, & les rages piquantes, sont la dépravation de la faculté de sentir; l'ignorance & la folie

§. 5. Καὶ σώματος μὲν πάθεα τάδε, κ) ἐκ τῶνδε ψυχᾶς νόσοι ἐντὶ πολλαί. ἄλλαι δ' ἄλλων δυναμίων· ἐντὶ αἰσθατικᾶς μὲν, δυσαισθασία· μναμονικᾶς δὲ, λάθα· ὁρμητικᾶς δὲ, ἀνορεξία, καὶ ἁ προπέτεια· παθητικᾶς δὲ, ἄγρια πάθεά τε καὶ λύσσαι οἰστρώδεες· λογικᾶς δὲ, ἀμαθία καὶ ἀφροσύνα. ἀρχαὶ δὲ κα-

sont la dépravation de la faculté de raisonner; & les principes du vice sont les voluptés, les tristesses, les désirs, les craintes qui dependent du corps, & qui sont mêlées, pour ainsi dire, avec l'ame. On donne différents noms aux passions & aux vices, selon leurs différents effets, tels sont les amours, les désirs, les cupidités dereglées, les coleres véhémentes, les emportemens, les souhaits immoderés, les voluptés demesurées.

κακίας, ἁδοναὶ καὶ λῦπαι, ἐπιθυμίαι τε καὶ φόβοι, ἐξαμμέναι μὲν ἐκ σώματος, ἀνακεκραμέναι δὲ τᾷ ψυχᾷ, καὶ ἐξαγγελλόμεναι ὀνόμασι ποικίλοις· ἔρωτες γὰρ καὶ πόθοι, ἵμεροί τε ἔκλυτοι, ὀργαί τε σύντονοι, καὶ θυμοὶ βαρεῖς, ἐπιθυμίαι τε ποικίλαι, καὶ ἁδοναὶ ἄμετροι ἐντί.

§. 6. Etre en général sans regle dans les passions, & en être commandé, c'est le terme de la vertu & du vice: car exceder dans les pas-

§. 6. Ἁπλῶς δὲ, ἀτόπως ἔχεν ποτὶ τὰ πάθη, καὶ ἄρχεσθαι, πέρας ἀρετᾶς καὶ κακίας ἐςί. τὸ γὰρ πλεονα-

2 ἄμμι pour ἡμᾶς.

3 δαξασμὼς, le traducteur latin croit, qu'il faut écrire ἰδαξασμὼς, *des morsures*.

sions, ou être plus fort que les passions, cela nous rend bien ou mal disposés. Or les temperamens des corps peuvent contribuer beaucoup à nos inclinations; devenant aigus, chauds, ils prennent différentes qualités qui nous conduisent *tantôt* dans la melancolie, tantôt dans une impudicité effrenée, *& tantôt dans d'autres maladies de l'ame. Il arrive* que lorsque les parties sont remplies defluxions, ces *mauvaises humeurs* causent des ulceres & des tumeurs qui échauffent le corps & le rendent mal-sain. *Ces accidens* produisent la tristesse, l'oubli, la folie, & l'épouvante.

νάζεν ἐν ταύταις, ἢ κάῤῥονα αὐτᾶν εἶμεν, εὖ ἢ κακῶς ἄμμε διατίθησι. ποτὶ δὲ ταύτας τὰς ὁρμὰς μεγάλα μὲν συνεργέεν δύνανται αἱ τῶν σωμάτων κράσιες, ὀξεῖαι ἢ θερμαὶ, ἢ ἄλλοτ' ἀλλοῖαι γιγνόμεναι, ἔς τε μελαγχολίας καὶ λαγνείας λαβροτάτας ἄγοισαι ἄμμε. [2] καὶ ῥευματιζόμενα μέρεα [3] δαξασμῶς ποιεῦντι [4] καὶ μορφὰς [5] φλεγμαινόντων σωμάτων μᾶλλον ἢ ὑγιαινόντων· δι' ὧν δυσθυμίαι καὶ λᾶθαι, παραφροσύναι τε καὶ πτοῖαι ἀπεργάζονται.

S 2 §. 7.

[4] ποιεῦντι pour ποιέουσι.

[5] καὶ μορφὰς φλεγμαινόντων σωμάτων, *& des tumeurs*, mot à mot, *& des formes des corps brulans.*

§. 7. Les coûtumes *que l'on a contractées*, & celles dans les quelles on a été nourri, soit dans les villes, soit dans les maisons particulieres qui les pratiquent, peuvent encore beaucoup *sur nôtre tempérammeni.* La diete que l'on observe tous les jours, c'est à dire, *le genre de nourriture, & la quantité que l'on en prend, produit un grand effet sur nôtre esprit*, amolissant l'ame ou la fortifiant par le courage: le sejour *que nous habitons*, l'air *que nous respirons*, les nourritures simples *que nous prenons*, les exercices du corps, & les mœurs de ceux qui sont avec nous, peuvent beaucoup pour *nous exciter* à la vertu ou au vice.

§. 7. Ἱκανὰ δὲ τὰ ἔθεα, ἐν οἷς ἂν ἐντραφῶσι κατὰ πόλιν ἢ οἶκον, καὶ ἁ καθ' ἁμέραν δίαιτα, θρύπτουσα τὰν ψυχὰν, ἢ ῥωννῦσα ποτ' ἀλκάν. ταὶ γὰρ θυραυλίαι, καὶ ἁπλαῖ τροφαί, καὶ τὰ γυμνάσια, καὶ τὰ ἤθεα τῶν συνόντων, τὰ μέγιστα δύνανται ποτὶ ἀρετὰν καὶ ποτὶ κακίαν. καὶ ταῦτα μὲν αἴτια ἐκ τῶν γενετόρων καὶ ϛοιχείων ἐπάγεται μᾶλλον ἢ ἐξ ἁμέων, ὅτι μὴ ἀργεία ἐϛὶν, ἀφιϛαμένων ἁμῶν τῶν ποθακόντων ἔργων.

Et

Et ces deux choses, *c'est à dire la vertu & le vice*, viennent plutôt de nos parens & des élemens, que de nous mêmes, à moins que l'on en excepte la paresse, lorsque nous nous éloignons des ouvrages, qui nous sont *utiles* & gracieux.

§. 8. Pour que l'animal jouisse d'un état heureux, il faut que le corps ait les vertus ou les qualités qui sont dependantes de lui, comme la santé, la facilité de bien sentir, la force, & la beauté.

§. 8. Ποτὶ δὲ τὸ εὖ ἔχεν σ τὸ ζῶον, δεῖ τὸ σῶμα ἔχεν τὰς ὑπ' αὐτῷ ἀρετὰς, ὑγείαν τε καὶ εὐαισθασίαν, ἰσχὺν τε καὶ κάλλος.

§. 9. Les principes de la beauté sont les *justes* proportions des parties, selon les parties entre elles, & *les proportions* de ces mêmes parties avec l'ame.

§. 9. Ἀρχαὶ δὲ κάλλους, συμμετρία ποτί τ' αὐτὰ τὰ μέρεα, καὶ ποτὶ τὰν ψυχάν.

§. 10. La nature a arrangé *le corps à l'instar d'un* tabernacle, comme un instrument, pour être obéissant *aux loix de la nature*, & harmonique avec les regles de la vie. Il faut de même

§. 10. Ἁ γὰρ φύσις οἷον ὄργανον ἁρμόξατο τὸ σκᾶνος, ὑπακοῦόν τε εἶμεν καὶ ἐναρμόνιον ταῖς τῶν βίων ὑποθέσεσι. δεῖ δὲ καὶ τὰν

σ ἔχιν pour ἔχειν.

accorder l'ame avec les vertus, qui lui sont analogues, & conduire par une égale regle l'esprit & le corps : par exemple, l'ame par la temperance, le corps par la santé ; l'ame par la prudence, le corps par la faculté de bien sentir ; l'ame par la valeur, le corps par la force & par la vigueur ; l'ame par la justice, le corps par la beauté.

τὰν ψυχὰν ῥυθμίζεσθαι ποτὶ τὰς ἀναλόγως ἀρετάς· ποτὶ μὲν σωφροσύναν, οἷον ποτὶ ὑγείαν τὸ σῶμα· ποτὶ δὲ φρόνασιν, οἷον ποτὶ εὐαισθασίαν· ποτὶ δὲ ἀνδρειότατα, οἷον ποτὶ ῥώμαν καὶ ἰσχύν. ποτὶ δὲ δικαιοσύναν, οἷον ποτὶ κάλλος τὸ σῶμα.

§. 11. Les principes de toutes ces qualités, *soit spirituelles soit temporelles*, viennent de la nature ; & leurs milieux & leurs fins, *c'est à dire leurs augmentations & leurs perfections*, sont la suite de l'application. Le corps *les acquiert* par l'art de la lute & de la medecine ; & l'esprit par l'éducation & par la

§. 11. Τουτέων δὲ, ἀρχαὶ μὲν ἐκ φύσεως· μέσα δὲ καὶ πέρατα, ἐξ ἐπιμελείας· σώματός τε, διὰ γυμναστικᾶς καὶ ἰατρικᾶς· ψυχᾶς δὲ, διὰ παιδείας καὶ φιλοσοφίας. αὗται γὰρ ταὶ δυνάμιες τρέφοισαι καὶ τονοῖσαι

καὶ

philosophie. Tous *ces différents exercices*, & *ces diverses* facultés nourrissent & fortifient le corps & l'ame par les travaux, par les instructions, & par les dietes exactes : les unes de ces facultés agissent donc par les remedes sur le corps ; & les autres sont utiles pour l'ame, soit par les leçons, soit par les punitions & les corrections ; car par ces moiens elles fortifient, reveillent l'inclination à la vertu, nous portent au bien par différents motifs, & nous excitent à des actions utiles.

καὶ τὰ σώματα καὶ τὰς ψυχὰς, διὰ πόνων καὶ διαίτας καθαρότατος, ταὶ μὲν διὰ φαρμακειᾶν, ταὶ δὲ παιδευτικαὶ τᾶν ψυχᾶν, διὰ κολασίων καὶ ἐπιπλαξίων. ῥωννύουσι γὰρ, διὰ προτροπᾶν ἐγείροισαι τὰν ὁρμὰν, καὶ ἐκκελευόμεναι τὰ ποτίφορα ποτὶ ἔργα.

§. 12. L'art de se froter le corps, & l'art de la medecine, qui a une afinité avec lui, est destiné à guerir les corps, en retablissant les puissances dans une bonne harmonie. Il rend le sang

§. 12. Ἀλειπτικὰ μὲν ὦν καὶ ἁ ταύτᾳ συγγενεςάτα ἰατρικὰ, σώματα ταχθεῖσα θεραπεῦεν [7] ἐς τὰν κρατίσαν ἁρμονίαν ἄγοισα

S 4

[7] θεραπεῦεν pour θεραπεύειν, *guerir*.

pur & la respiration libre; & *il est principalement en usage*, afin que si quelque chose de mauvais existe dans le corps, les puissances du sang & de la respiration étant fortifiées, puissent dompter & détruire ces choses vitieuses.

σα τὰς δυνάμιας, τό, τε αἷμα καθαρὸν, καὶ τὸ πνεῦμα σύῤῥοον ἀπεργάζεται· ἵν' εἰ καὶ τι νοσῶδες ὑπογένοιτο, κράτος αὐτῶ ἔχοιεν ἐῤῥωμέναι ταὶ δυνάμιες αἵματος κ πνεύματος.

§. 13. La musique & la philosophie, qui est sa conductrice, sont destinées, par les Dieux & les loix, à la correction de l'ame; elles accoutument, persuadent, & même forcent la partie irraisonnable de l'ame d'obéïr à la partie raisonnable. Ensorte que cette partie irraisonnable contribue elle même à rendre l'esprit doux; contraint la cupidité de rester dans la tranquilité, & n'étant point émue sans raison,

§. 13. Μωσικὰ δὲ, καὶ ἁ ταύτας ἁγεμὼν Φιλοσοφία, ἐπὶ τᾷ τᾶς ψυχᾶς ἐπανορθώσει ταχθεῖσαι ὑπὸ θεῶν τε καὶ νόμων, ἐθίζοντι καὶ πείθοντι, τὰ δέ καὶ ποταναγκάζοντι, τὸ μὲν ἄλογον τῷ λογικῷ πείθεσθαι· τῶ δ' ἀλόγω, θυμὸν μὲν πρᾶον εἶμεν, ἐπιθυμίαν δὲ ἐν ἀρεμήσει· ὡς μὴ δίχα λόγω κινέεσθαι, μηδὲ μὰν ἀτρεμίζεν τῶ νῶ

demeure dans un état paisible, obéïssant à l'esprit lorsqu'il l'excite au travail ou au plaisir.

νῷ ἐκκαλεομένῳ, ἢ ποτὶ ἔργα, ἢ ποτὶ ἀπολαύσιας.

§. 14. L'obéïssance, & la constance sont le terme de la temperance & de la modestie : *c'est à dire, que ces premieres vertus sont celles, qui constituent ces dernieres.*

§. 14. Οὗτος γὰρ ἐστιν ὅρος σωφροσύνας, εὐπειθείά τε καὶ καρτερία.

§. 15. L'intelligence & la philosophie, qui est très ancienne, aiant détruit les mensonges, ont inspiré la science, retiré l'esprit de sa grande ignorance, & lui ont fait appercevoir distinctement les choses divines ; la connoissance des quelles rend heureux ceux, qui l'aiant acquise, sont contents de leur sort dans ce qui regarde les biens temporels, & en font un usage

§. 15. Καὶ σύνεσις, καὶ ἁ πρεσβύστα φιλοσοφία, ἀποκαθαράμεναι [8] ψεύδεα, ἐνέθηκαν τὰν ἐπιστήμαν, ἀνακαλεσάμεναι τὸν ἐκ μεγάλας τᾶς ἀγνοίας, χαλάσασαι ἐς ὄψιν τῶν θείων· τοῖς ἐνδιατρίβεν σὺν αὐταρκείᾳ τε ποτ' ἀνθρώπεια, καὶ συνεργίᾳ ἐπὶ τὸν σύμμετρον βίω χρό-

S 5

[8] ψεύδεα, quelques Manuscrits portent ψευδέας δόξας, *les mensonges & les préjuges.*

senſé pendant le tems entier de leur vie. Celui à qui ſon bon genie à donné en partage cette heureuſe deſtinée, eſt conduit par une opinion très veritable à une vie très heureuſe.

§. 16. Si quelqu'un eſt vitieux, & viole les regles de l'Etat; il faut qu'il ſoit puni par les loix & par les reproches: l'on doit encore l'épouvanter par la crainte de l'enfer, par l'apprehenſion des peines continuelles, des chatimens du Ciel, & par les terreurs & les punitions inévitables, qui ſont reſervées aux malheureux criminels ſous la terre, *c'eſt à dire dans l'autre monde.*

§. 17. Je loue beaucoup le poete Jonien

χρόνον, εὐδαιμόν ἐστι. ὅτῳ μὲν ὁ δαίμων μοίρας τάς δ' ἔλαχε, δὶ ἀλαθεστάταν δόξαν ἄγεται ἐπὶ τὸν εὐδαιμονέστατον βίον.

§. 16. Εἰ δέ καὶ τις σκλαρὸς καὶ ἀπειθὴς, τούτῳ ἑπέσθω [9] κόλασις, ἅ τ' ἐκ τῶν νόμων καὶ ἁ ἐκ τῶν λόγων σύντονα ἐπάγοισα δείματά τε ἐπωράνια καὶ τὰ καθ' ᾅδεω, ὅτι κολάσιες ἀπαραίτιτοι ἀπόκεινται δυσδαίμοσι νερτέροις.

§. 17. Καὶ τἆλλα ὅσα ἐπαινέω τὸν Ἰωνι-

[9] *ἑπέσθω τούτῳ ſuivent celui-ci ἑπέσθω,* preſent de l'imperatif du *medium.*

(Homere), d'avoir rendu les hommes religieux, par des fables anciennes & utiles : car de même que nous guerissons quelquefois les corps par des remedes forts, s'ils ne cedent pas aux remedes les plus sains, de même nous reprimons les ames par des discours faux, si elles ne se laissent pas conduire par les veritables. C'est par la même raison qu'il faut établir des peines passageres, *fondées sur la croiance* de la transformation des ames *ou de la Metempsychose*: ensorte que les ames des *hommes* timides passent *après la mort* dans le corps des femmes, exposées aux mepris & aux injures : & les ames des meur-

νικὸν ποιητὰν, ἐκ παλαιᾶς ποιεῦντα τὼς ἐναγέας. ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσώδεσι πόκα ὑγιάζομες, [10] εἴκα μὴ εἴκῃ τοῖς ὑγιεινοτάτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπείργομες ψευδέσι λόγοις, εἴ κα μὴ ἄγηται ἀλαθέσι. λέγοιντο δ' ἀναγκαίως καὶ τιμωρίαι ξέναι, ὡς μετενδυομέναν τᾶν ψυχᾶν, τῶν μὲν δειλῶν, ἐς γυναικέα σκάνεα, ποθ' ὕβριν ἐκδιδόμενα· τῶν δὲ μιαιφόνων, ἐς θηρίων σώματα, ποτὶ χό-

10 ὑγιάζομες pour ὑγιάζομεν, *nous guerissons.*

triers dans le corps des bêtes feroces, pour *y recevoir* leur punition : celles des impudiques dans les cochons & les sangliers : celles des inconstans & des évaporés dans les oiseaux qui volent dans les airs : celles des paresseux, des fainéans, des ignorans, & des fous, dans les formes des animaux aquatiques. C'est la Deesse Nemesis, qui juge toutes ces choses, dans le second periode, *c'est à dire dans le cercle de la seconde region autour de la terre*, avec les demons, vengeurs des crimes, qui sont les inquisiteurs terrestres des actions humaines, & à qui le Dieu conducteur de toutes choses a accordé l'administration du monde, qui a été rempli

κόλασιν· λάγνων δ', ἐς συῶν ἢ κάπρων μορφάς· κούφων δὲ καὶ μετεώρων, ἐς πτηνῶν ἀεροπόρων· ἀργῶν δὲ καὶ ἀπράκτων, ἀμαθῶν τε καὶ ἀνοήτων, ἐς τὰν τῶν ἐνύδρων ἰδέαν. ἅπαντα δὲ ταῦτα ἐν δευτέρᾳ περιόδῳ ἁ Νέμεσις συνδιέκρινε, σὺν δαίμοσι παλαμναίοις χθονίοις τε, τοῖς ἐπόπταις τῶν ἀνθρωπίνον· οἷς ὁ πάντων ἀγεμὼν θεὸς ἐπέτρεψε διοίκησιν κόσμω, συμπεπληρωμένω ἐκ θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων· τῶν τε ἄλλων ζώων, ὅσα

de Dieux, d'hommes, & d'autres animaux, qui ont été produits, selon l'image, & *le modele* très bon de la forme improduite & éternelle.	σα δεδαμιούργηται ποτ' εἰκόνα ταν ἀρίσταν εἴδεος [11] ἀγεννάτω καὶ αἰωνίω.

[11] *ἀγεννάτω καὶ αἰωνίω improduite & éternelle* quelques Manuscrits portent *αἰωνίω καὶ νοητω, éternelle & spirituelle.*

DISSERTATIONS
sur le
CINQUIEME CHAPITRE.

Ποτὶ δὲ ταύτας τὰς ὁρμὰς μεγάλα μὲν συνεργέεν δύνανται αἱ τῶν σωμάτων κράσιες; voici la construction, *αἱ κράσιες τῶν σωμάτων δύνανται συνεργέεν μεγάλα ποτὶ τὰς ταύτας ὁρμάς. Les tempéramens des corps peuvent contribuer beaucoup à nos inclinations. Chapitre V. §. 6.*

Voila une verité sur la quelle on reflechit fort peu aujourdhui, & qui cependant influe non seulement sur la prosperité des particuliers, mais encore sur celle des Etats, qui sont bien ou mal gouvernés, bien ou mal defendus, selon que ceux qui les composent sont plus ou moins éclairés, plus ou moins vertueux, plus ou moins courageux, & plus ou moins robustes. Or il n'est pas douteux, que le temperament ne décide beau-

coup chés un homme de l'acquisition ou de la perte qu'il peut faire de ces différentes qualités.

Si l'on éleve un jeune homme au milieu du luxe & de la volupté: si dès son enfance il est nourri parmi des gens, dont l'unique soin est de faire bonne chere & de fuir tout ce qui peut altérer les plaisirs les plus sensuels, il devient foible en croissant, chaque année augmente son aversion pour tout ce qui peut troubler cette vie oiseuse & effeminée, à la quelle il est accoutumé. Et lorsqu'il arrive dans un âge entierement formé, au lieu d'avoir le courage & la force d'un Spartiate, il a la foiblesse & souvent la lâcheté d'un Sibarite; la vertu lui paroit un préjugé vulgaire, il est accoutumé d'entendre plaisanter sur l'adultere, d'ouir louer la bonne chere, & les débauches de la table, de voir mépriser les malheureux, de flater bassement les gens en place dont il espere des recompenses; il a sucé tous ces défauts avec le lait: que peut-on esperer d'un pareil citoien, & comment un Etat, qui en contient beaucoup de semblables, peut il ne pas décliner, & n'être pas enfin détruit dans la suite du tems?

Si nous considérons les mœurs des anciens peuples, nous verrons que leur grandeur, leur décadence, & leur dépérissement total n'eurent point d'autre cause que celle de la différente éducation, qu'ils donnerent aux enfans, & qui influa sur leur temperament. Tandis que les Grecs furent sobres, adonnés aux exercices du corps, appliqués à la culture de leur terre, ennemis du luxe, partisans de la vertu, ils vainquirent les Perses, ils firent échouer tous les projets de leurs ennemis; mais lors qu'après les batailles de Marathon & de Salamine, ils commencerent à aimer l'oisiveté, & que l'amour pour les spectacles les leur rendit abso-

lu-

lument necessaires, leur gloire & leur liberté s'évanouirent bientôt ! *Aristophane*, *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide* prëparerent à *Philippe*, qui vint peu d'années après eux, la conquête de la Grece, & la servitude d'*Athenes*. Les Citoiens de cette ville, autrefois si formidable à ses ennemis, étoient plus occupés des spectacles & des fêtes, que des projets de *Philippe*. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à lire les oraisons de *Demosthene*, qui reprochoit sans cesse à ses concitoiens, leur oisiveté & leur amour outré pour les spectacles. Ecoutons le parler lui-même.

„Pourquoi O Atheniens ! vos Panathenées & vos „Bachanales, dont la somptuosité passe tout ce qu'on „voit ailleurs, & qui vous coutent plus que vôtre „flotte ne vous couta jamais, ne manquent elles pas? „elles sont toujours célébrées au tems prescrit, soit „que se soient des personnes intelligentes, soit que se „soient des ignorans qui s'en mêlent. Au contraire „vos flotes, temoin celle qui alloit à Pegase, celle qui „étoit destinée pour Methone, celle qui alloit à Potidée, ne sont jamais arrivées, que lorsqu'elles ne pouvoient plus être d'aucune utilité. A l'égard de vos „fêtes, les loix ont tout reglé : chacun sait, longtems „avant qu'elles arrivent, ce qui doit s'observer dans sa „tribu sur les Musiciens & sur les Athletes; quel est „celui qui paie les acteurs, combien ils doivent recevoir, & quels roles ils feront. Tout cela est prévu „& ordonné avec grand soin. Mais dans vos armemens il n'y a ponit de regle, point de loi, point „d'arrangement. Au premier bruit de quelque entreprise des ennemis, on arme des vaisseaux. On élit „des Capitaines, on leur donne le pouvoir de faire „des échanges, on cherche les moiens & les expédiens „d'avoir de l'argent ; on embarque enfin une troupe „de

„de matelots dont plusieurs sont étrangers & les au-„tres Atheniens. C'est par ces longueurs que péris-„sent tous ceux, que nos flottes devroient sauver : le „tems d'agir nous le perdons à faire des préparatifs. „Les conjonctures cependant ne s'accommodent pas à „nôtre paresse, l'experience nous confirme toujours „l'inutilité de nos armemens. Nos troupes ne parois-„sent que pour repousser des invasions faites, & pour „secourir des villes prises." Καὶ τοι τί δήποτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, νομίζετε τὴν μὲν τῶν παναθηναίων ἑορτὴν καὶ τῶν διονυσίων ἀεὶ τοῦ καθήκοντος χρόνου γίνεσθαι, ἄν τε δεινοὶ λάχωσιν, ἄν τε ἰδιῶται οἱ τούτων ἑκατέρων ἐπιμελησόμενοι, εἰς ἃ τοσαῦτα ἀναλίσκετε χρήματα, ὅσα οὐδ' εἰς ἕνα τῶν ἀποστόλων, καὶ τοσοῦτον ὄχλον καὶ τοσαύτην παρασκευήν, ὅσην οὐκ οἶδ' εἴ τις τῶν ἁπάντων ἔχει· τοὺς δὲ ἀποστόλους πάντας ὑμῖν ὑστερίζειν τῶν καιρῶν, τὸν εἰς Μεθώνην, τὸν εἰς Παγασάς, τὸν εἰς Ποτίδαιαν; ὅτι ἐκεῖνα μὲν ἅπαντα νόμῳ τέτακται, καὶ πρόοιδεν ἕκαστος ὑμῶν ἐκ πολλοῦ, τίς χορηγός, ἢ γυμνασίαρχος, τῆς φυλῆς, πότε καὶ τί λαβόντα τί δεῖ ποιεῖν, οὐδὲν ἀνεξέταστον, οὐδ' ἀόριστον ἐν τούτοις ἠμέληται· ἐν δὲ τοῖς περὶ τοῦ πολέμου καὶ τῆς τούτου παρασκευῆς, ἄτακτα ἀόριστα ἀδιόρθωτα ἅπαντα· τοιγαροῦν ἅμα ἀκηκόαμέν τι, καὶ τριηράρχους καθίσταμεν, καὶ τούτοις ἀντιδόσεις ποιούμεθα, καὶ περὶ χρημάτων πόρου σκοποῦμεν· καὶ μετὰ ταῦτα ἐμβαίνειν τοὺς μετοίκους ἔδοξε καὶ τοὺς χωρὶς οἰκοῦντας. εἶτ' αὐτοὺς πάλιν ἀντεμβιβάζειν· εἶτ' ἐν ὅσῳ ταῦτα μέλλετε, προαπόλωλεν ἐφ' ἃ ἂν ἐκπλέωμεν. τὸν γὰρ τοῦ πράττειν χρόνον, εἰς τὸ παρασκευάζεσθαι ἀναλίσκομεν· οἱ δὲ τῶν πραγμάτων καιροὶ οὐ μένουσι τὴν ὑμετέραν βραδυτῆτα καὶ ῥᾳθυμίαν. ἃς δ' εἰς τὸν μεταξὺ χρόνον δυνάμεις οἰόμεθα ἡμῖν ὑπάρχειν, οὐδὲν οἷαί τε οὖσαι ποιεῖν, ἐπ' αὐτῶν τῶν καιρῶν ἐξελέγχονται. *Verum cur tandem putatis, Athenienses Panatheræorum fe-*

ferias, & Bacchanalium, semper convenienti tempore fieri, sive peritis harum utrarumque curatio sorte obvenerit, sive imperitis: in quas tantos sumptus facitis, quantos nec in unam classem: & tantam turbam adhibetis, & tantum apparatum, quantum haud scio an nullus omnium habeat: classes autem omnes vestras occasionibus demum amissis venere? illa Methonen, illa Pagasas, illa Potidæam missa? quod illa omnia lege sancita & ordinata sunt, & quisque vestrum multo ante novit, quis ædilis aut gymnasiarchus suæ tribus, quando & a quo & quid accipiendum, quidque faciendum sit: nihil non exquisitum, nihil non definitum, nihil denique neglectum est. In rebus autem bellicis & belli apparatione, inordinata, indefinita, incomposita omnia. Quapropter simul atque audivimus aliquid: & triremium præfectos constituimus, & inter eos permutationes opum instituimus & de parandæ pecuniæ ratione deliberamus. Postea decernitur, ut inquilini conscendant, & libertini, qui suam ipsi rem familiarem administrant. Deinde ut cives illis iterum succedant. Sic interim dum hæc prorogatis, interierunt ea quo classem mittimus, ante adventum nostrum. Nam rei gerendæ tempus in apparando consumimus: rerum autem occasiones non expectant nostram tarditatem & socordiam. Quas vero interjecto tempore copias nos habere putamus, eæ, cum ad ipsam rem ventum est, nihil posse gerere deprehenduntur. Demosthenis oratio prima, in Philippum pag. 18. edit. Basil. M.D.LXXII.

Les Romains eurent le même sort que les Grecs: ils durent toute leur gloire à l'éducation de leurs premiers Ancêtres, & à la vie laborieuse qu'ils menoient; ils étoient endurcis à la fatigue, capables de supporter les travaux les plus forts, & les plus penibles; mais après qu'ils eurent vaincu les Carthaginois, & qu'ils se furent enrichis des dépouilles de la Grece, ils

vecurent dans le luxe, ils perdirent également le courage de l'ame & la force du corps; ils se diviserent bientôt en différents partis, pour trouver de quoi contenter leurs passions. Le peuple suivit l'exemple des Grands, & la fin des troubles de la Republique fut celle de la liberté. Alors les Empereurs rencherirent encore sur les Chefs des guerres civiles, qui pour gagner l'amitié du peuple, lui avoient donné des fêtes, & l'avoient accoutumé aux spectacles les plus superbes. Les Romains, soumis au Maitre que leur nommoient des Soldats séditieux, ne se souciérent plus que du Theatre. Ils devinrent si peu attachés à la gloire de leur patrie, que les Barbares ruinerent l'Empire, & le détruisirent, avec autant de facilité, que les Romains en avoient eu, dans le tems de leur grandeur, à conquerir les Etats de plusieurs Souverains Asiatiques, plongés dans le luxe & la molesse.

Après la destruction de l'Empire d'Occident, celui d'Orient commença à depérir par les mêmes raisons, qui avoient causé la perte du premier. Sous *Justinien*, *Narses* & *Belisaire* semblerent vouloir relever la gloire de cet Empereur, qui par leur moien prit l'Afrique & l'Italie. Mais ces avantages furent bientôt perdus, & les deux grands Generaux, qui les avoient procurés, devinrent l'objet de la jalousie & de la persécution de leur Souverain, qui s'occupoit plus de deux partis, qui s'étoient formés dans le Cirque à Constantinople, que de la gloire & de l'augmentation de ses Etats. Ces deux factions, qui partagérent l'Empire sous *Justinien*, prirent naissance au Théatre: elles étoient appellées, *bleue* & *verte*, à cause des couleurs que portoient dans les courses des chars, ceux qui étoient attachés à ces différentes factions. Ce qu'il y eut de plus facheux pour le bien public, c'est que l'Empereur

reur prit parti dans cette dispute, & favorisa de tout son pouvoir la faction *bleue*. *Evagre* nous apprend les cruautés que ce Prince fit, & laissa commettre dans cette occasion. „L'Empereur, *dit-il*, se passionna si fort „pour la faction *bleue*, que ceux qui en étoient, pou- „voient impunément, en plein jour, & au milieu de la „ville, tuer leurs ennemis. Non seulement leur crime „n'étoit pas puni, mais il étoit recompensé; ce qui fut „la cause de beaucoup d'homicides: car ceux de la „faction *bleue* entroient impunément dans les maisons „de ceux de la *verte*, pilloient leurs biens & les obli- „geoient de racheter leur vie par les trésors qu'ils „avoient cachés; si les Magistrats vouloient s'opposer „à de pareils attentats, ils couroient risque d'être pu- „nis de mort; comme il arriva à plusieurs juges qui „périrent, pour avoir condamné au dernier suplice „quelques personnes de la faction *bleue*, qui avoient „tué dans les rues des gens de la *verte*. Un Magistrat „d'une ville de l'Orient succomba sous les verges, pour „avoir fait battre quelques personnes, qui vouloient „assassiner leurs ennemis. *Calinus*, Prefet de la Cili- „cie, aiant été attaqué par deux partisans de la faction „*bleue*, nommés *Paul* & *Fauste*, qui avoient voulu l'as- „sassiner, les fit mourir, ainsi que la Loi ordonnoit „expressément; *Justinien*, pour vanger les deux par- „tisans de la faction qu'il protégeoit, fit crucifier ce „Magistrat, qui n'avoit agi que dans les regles de la „plus exacte justice. La partialité & la cruauté de „l'Empereur reduisirent au desespoir ceux de la faction „*verte*, qui obligés pour la plûpart à se sauver de leurs „maisons, & ne trouvant aucun azile, s'assemblerent & „formerent différentes bandes de vagabonds & de vo- „leurs, qui, reduits au desespoir, pilloient sur les grands „chemins, & assassinoient également les voiageurs &

„leurs ennemis, partout où ils les trouvoient.“ *Pla-„cuit Justiniano, ità vehementer in alteram factionem eorum qui Veneti dicuntur, animo propendere, ut impune possent ipso meridie in media civitate adversarios trucidare, & non modo non pœnas metuerent, verum etiam dignarentur honoribus : adeo ut inde multi homicidæ existerent. Licebat autem illis in ædes alienas irrumpere, thesauros diripere in illis reconditos, hominibus suam ipsorum salutem ac vitam divendere : & si quis Magistratus illos cohibere moliretur, suo ipsius capiti creavit periculum. Unde certe vir quidam, qui gessit in Oriente Magistratum, quoniam nonnullos eorum qui rebus novis studebant, nervis coërcere voluit, quo modestiores efficerentur, per mediam urbem circumductus fuit, nervisque graviter cæsus. Callinicus porro, Præfectus Ciliciæ, cum duo Cilices Paulus & Faustinus, homicida uterque, in eum impetum facerent, occidereque in animo haberent, quoniam pœna ex legibus constituta eos mulctavit, in crucem actus est, hocque supplicio pro recta conscientia & legum observatione affectus. Inde factum est, ut qui alterius erant factionis, cum a domiciliis suis fugissent, & a nemine usquam exciperentur hospitio, sed velut scelera ubique exagitarentur, tendere insidias viatoribus, compilare, cædes facere cœperint, usque eo ut omnia loca nece immatura, direptione, & reliquis id genus maleficiis redundarent.* Evagr. lib. 4. cap. 29.

Voila ce que la fureur du théatre fit faire à un Empereur, qui vouloit cependant s'acquerir la gloire d'un grand Legislateur. Nous admirons encore aujourdhui ses Lois sous le nom d'*Instituts*, & l'assemblage de ses Ordonnances sous celui de *Code Justinien*. Mais pourquoi nous étonnerions nous, de voir un Legislateur prendre parti, avec fureur, entre deux factions produites par le théatre, nous, qui avons vu tant de Phi-

Philoſophes, de Gens de Lettres, de Magiſtrats, & même d'Eccleſiaſtiques, oublier la dignité de leur profession, inonder le public de brochures remplies d'injures, former dans le partere de l'Opera deux factions, qui diviſoient la nation & l'occupoient ſerieuſement, tandis que les Anglois méditoient la conquête des deux Indes? Il eſt certain, que la priſe de Quebec & de Ponticheri a moins cauſé de rumeur à Paris, que les demêlés au ſujet des Bouffons. L'on a vu des gens, qui paſſoient autrefois pour avoir du bon ſens, ſe battre en duel pour un Chanteur italien, & pour un Muſicien françois. Le *coin du Roi* & le *coin de la Reine* ont fait naître des haines implacables, qui durent encore aujourdhui, & ſi le Parlement de Paris eut voulu permettre à un des deux partis, d'agir de force contre l'autre, malheur à tout partiſan de la faction bouffonne, qui auroit été ſous la puiſſance d'un Sectateur de *Lulli*. Les *Bouffonniſtes* à leur tour, s'ils en avoient eu le pouvoir, n'auroient pas été plus doux que les *Lulliſtes*.

Nous avançons ici hardiment une verité, que la poſterité aura peine à croire; c'eſt que les Bouffons ont plus contribué à la ſuppreſſion de l'Enciclopedie, que toutes les foibles & mauvaiſes raiſons qu'on a alleguées. Les Auteurs de cet ouvrage, en condamnant la muſique françoiſe, avoient irrité le gros de la Nation, qui joignit contre eux ſon ſufrage à celui des Jeſuites, & des Janſeniſtes, qu'elle auroit tournés en ridicule dans une autre occaſion. *Montagne* a eu raiſon de dire: „De la plus ſubtile ſageſſe ſe fait la plus ſubtile folie, „il n'y a qu'un tour de cheville qui les ſepare."

Nous parlerons de cette diſpute dans une des notes ſuivantes, & nous finirons celle-ci par une remarque, que nous croions néceſſaire. En blamant l'abus

du théatre, & la passion outrée que certaines nations ont pour lui, nous ne prétendons pas condamner l'art inventé par les *Sophocles* & les *Euripides*, perfectionné par les *Corneilles* & les *Racines* : nous désirerions seulement qu'on n'en fit point un abus. Il est certain que dans les grandes villes, les Spectacles sont non seulement utiles, mais absolument nécessaires, ils forment une branche de la police ; c'est ce qu'on a prouvé plusieurs fois évidemment. Mais qui ne riroit de voir une armée, marchant avec deux ou trois troupes de Comediens, & le Marechal général des Logis aussi occupé de la place, & du logement des troupes comiques, que le Commandant de l'armée du Parc de l'artillerie. N'est-ce pas là pousser la molesse & l'amour du theatre à l'excès ? & ne doit-on pas craindre, que les nations, où cet usage est introduit, n'aient le même sort qu'eurent les Gaulois, qui s'étant retirés chez les Asiatiques, en prirent les mœurs & le luxe. Un historien latin a fait sur eux une reflexion bien sensée. „Quant à ces Gallo-Grecs, *dit Florus*, c'étoit „une nation mêlée & abatardie & le reste de ces „anciens Gaulois, qui sous la conduite de Brennus „avoient ravagé la Grece ; puis étant passés en Orient, „ils s'étoient établis au milieu de l'Asie. Or comme „la semence des fruits dégenere en changeant de ter-„roir, ainsi leur bravoure originaire s'étoit amolie par „les coutumes & la molesse des Asiatiques." *Cæterum gens Gallogræcorum, sicut ipsorum nomen indicio est, mixta & adulterata : reliquiæ Gallorum, qui Brenno Duce vastaverant Græciam ; mox Orientem sequuti, in media Asiæ parte sederunt. Itaque ut frugum semina mutato solo degenerant, sic illa genuina feritas eorum in Asiatica amœnitate mollita est. Duobus itaque præliis fusi fugatique sunt.* Flor. hist. roman. epit. lib. 2.

Καὶ

Καὶ τὰ ἤθεα τῶν συνόντων τὰ μέγιστα δύνανται ποτὶ ἀρετὰν καὶ ποτὶ κακίαν. καὶ ταῦτα μὲν αἴτια ἐκ τῶν γενετόρων καὶ στοιχείων ἐπάγεται μᾶλλον ἢ ἐξ ἁμέων. (ἁμέων pour ἡμῶν). *Les mœurs de ceux, qui vivent avec nous, peuvent beaucoup pour nous exciter à la vertu & au vice, & ces deux choſes viennent plutôt de nos parens & des élemens que de nous mêmes.* *Chapitre V.* §. 7.

Cette Note eſt comme une ſuite de la précedente; nous y examinerons les trois propoſitions de *Timée* de *Locres*: la premiere, que les mœurs de ceux qui vivent avec nous, influent beaucoup ſur les nôtres; la ſeconde, que l'amour que nous avons pour le vice, ou pour la vertu, vient plutôt de nos parens, que de nous-mêmes; la troiſieme, que les élemens influent beaucoup ſur nôtre façon de penſer & d'agir.

Il n'eſt rien de ſi pernicieux que la frequentation des méchants. Quant je dis méchant, je n'entends pas parler de ces hommes coupables de crimes, qui excitent l'indignation publique, & qui ſont du reſſort des juges; car qui peut être aſſés aveugle, ou aſſés corrompu pour ne pas convenir de cette verité? Sous le nom de méchant, je comprends ces perſonnes qui, ſauvant les apparences, & ne faiſant rien qui puiſſe les faire citer à un tribunal judiciaire, ont un très mauvais caractere, & ſont les fléaux de ceux avec qui ils vivent. Que peut-on, par exemple, apprendre de bon & d'utile avec un médiſant de profeſſion? l'eſt il avec quelque eſprit, il eſt plus dangereux que s'il en manquoit. L'eſprit eſt auſſi pernicieux dans un homme d'un caractere mordant, qu'un poignard l'eſt dans les

mains d'un traitre. Mais je crois qu'il est impossible, qu'un médisant puisse avoir veritablement de l'esprit. La médisance est le partage de tous les petits genies, ils ont quelques miserables saillies qui plaisent, parcequelles flatent la méchanceté du cœur humain ; d'ailleurs ils n'ont presque jamais de veritables connoissances: s'ils en étoient pourvus, ils n'auroient pas recours, pour être amusants, à un moien honteux, qui les rend l'horreur de tous les gens de merite. Cependant comme il y a beaucoup de personnes d'un esprit mediocre, qui admirent les prétendus bons mots des médisants, on ne sauroit croire, combien ils sont dangereux dans la societé, par les copies qu'ils font, toujours plus mauvaises que les originaux. Un homme qui devient médisant par la frequentation d'un autre médisant, est plus méchant que celui qu'il imite, parcequ'il croit acquerir plus de gloire ; & plus sot, puisqu'il s'est laissé séduire, & que celui qui séduit doit naturellement avoir plus d'esprit que celui qui est séduit.

Si du médisant nous passons au libertin, nous verrons que son commerce est aussi à craindre que celui du premier. Rien n'excite plus les passions, que le recit que font les debauchés des prétendus plaisirs qu'ils disent goûter. Quel est le jeune homme dont l'esprit ne soit gâté par la frequentation d'un petit maitre, racontant ses bonnes fortunes, & faisant l'éloge de ces soupés voluptueux, d'où la vertu est totalement bannie. Ordinairement il arrive, que les personnes qui se laissent tromper par l'appas seducteur, que leur offrent les débauchés, & qui n'ont point assés de fortune pour contenter leurs passions, donnent, pour avoir de l'argent, dans les travers les plus condamnables, font des dettes qu'ils savent ne devoir & ne pouvoir jamais paier, & trouvent le moien par là d'exercer véri-

véritablement le metier de voleur, fans courir les risques qui y font attachés.

Si nous parcourions les principaux vices, nous verrions que la frequentation de tous ceux qui en font atteints, eft auffi dangereufe que l'eft celle des médifants & des débauchés. Nous avons choifi ces deux fortes de gens, parcequ'en général ils font très communs dans les focietés, & qu'il en eft bien peu qui aient le bonheur d'en être entierement exemptes.

Venons actuellement à ce que dit *Timée* de *Locres* au fujet des parens, qu'il prétend être la caufe principale des vertus & des vices de leurs enfans. Ce fentiment de *Timée* de *Locres* eft encore une verité inconteftable. Quel amour pour la vertu peut avoir un jeune homme, élevé & nourri fous la tutele d'un pere vitieux? il imite dès l'enfance ce qu'il voit faire: entend-il jurer? il jure dès qu'il parle: voit-il battre des domeftiques? il les bat dès qu'il a la force de le faire. Dans un âge plus avancé il fuit avec autant de facilité & plus de plaifir les leçons d'impudicité, d'ivrognerie, de pareffe, qu'il reçoit par la conduite qu'il voit tenir à fes parens.

Si un pere adonné au vice vouloit rendre fon fils vertueux il ne fauroit le faire; car quelles impreffions peuvent produire les confeils d'une perfonne, qui les dément à chaque inftant par fa conduite? Qu'on ne penfe pas, qu'un jeune homme qui a pris de mauvaifes coutumes dès fon enfance, & qui les tient de l'exemple paternel, vienne à les quitter lorfqu'on l'éloigne de fa maifon, & qu'on le place fous d'autres maîtres: les premieres impreffions, qui fe font gravées profondément dans l'ame, ne s'effaçent jamais. Des enfans nourris dans la pareffe, dans le luxe, dans la débauche, confervent éternellement les défauts de ces

passions, & l'on ne peut jamais en arracher la racine de leur cœur. C'est ce qu'a remarqué bien élégamment le sage *Quintilien*. „Plut aux Dieux, *dit-il*, que „l'on ne put pas nous imputer à nous mêmes le dé-„reglement de nos enfans! Nous amolissons d'abord „leur enfance par toutes sortes de délicatesses. Cette „éducation molle, que nous appellons indulgence, dimi-„nue également la force de leur esprit & celle de leur „corps. A quoi ne porteront pas leurs désirs dans un „âge plus avancé, des enfans qui ont été accoutumés „à fouler la pourpre dès leur naissance? A peine „parlent ils, qu'ils demandent ce qu'il y a de plus dé-„licat. Nous leur apprenons à goûter les bons mor-„ceaux, avant de leur apprendre à parler. Ils croissent „assis dans des chaises roulantes, & s'ils mettent les „pieds à terre, incontinent des femmes empressées les „tiennent suspendus, & les balancent nonchalamment. „S'ils disent quelque chose de licentieux, c'est un amu-„sement pour nous: des paroles qui ne seroient pas „supportables dans la bouche des plus voluptueux, nous „font plaisir dans celle des enfans; on en rit, on les „applaudit, on les baise. Je ne m'en étonne pas, puis-„que c'est de nous qu'ils les ont apprises, & qu'ils ne „font que repêter ce qu'ils nous entendent dire. Ils „sont temoins de nos passions, de nos plaisirs les „plus criminels, de nos amours avec des concubi-„nes. Il n'y a point de repas, point de table, qui ne „retentisse du bruit des plus infames chansons: des „choses, que je n'oserois dire sans rougir, sont expo-„sées en spectacle à leurs yeux. Tout cela passe en ha-„bitude, bientôt après en nature. Les pauvres enfans „se trouvent vitieux avant que de connoitre le vice, „mais bientôt ne respirant que le luxe & la molesse, „ils viennent languir à nos écoles. Y prennent ils ces

mœurs?

„mœurs? non, mais ils les y apportent.“ *Utinam liberorum nostrorum mores non ipsi perderemus. Infantiam statim deliciis solvimus. Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, & jam cocum intelligit, jam conchylium poscit. Ante palatum eorum, quam os, instituimus. In lecticis crescunt: si terram attigerint, e manibus utrimque sustinentium pendent. Gaudemus, si quid licentius dixerint. Verba, ne Alexandrinis quidem permittenda deliciis, risu & osculo excipimus. Nec mirum: nos docuimus, ex nobis audierunt. Nostras amicas, nostros concubinos vident: omne convivium obscenis canticis strepit; pudenda dictu spectantur. Fit ex his consuetudo, deinde natura. Discunt hæc miseri ante quam sciant vitia esse: inde soluti ac fluentes, non accipiunt e scholis mala ista, sed in scholas afferunt.* Quintil. institut. orator. lib. I. cap. 3.

Qui ne croiroit pas, que *Quintilien* dépeint les mœurs de quelques nations modernes, & surtout d'une qui pense donner le ton aux autres, & qui prétend en être servilement imitée. Dieu nous préserve O Prussiens! de suivre jamais un pareil exemple: ce n'est pas par de semblables préceptes, & par une conduite aussi peu judicieuse, que *Frederic Guillaume* forma les Heros sortis de son sang. Le Roi de Prusse, regnant aujourdhui avec tant de gloire; ce grand homme que la posterité mettra à côté des *Cesars* & des *Trajans*, a été nourri comme un simple particulier, élevé aux grades militaires par degrés ainsi qu'un autre officier, obligé d'essuier toutes les fatigues du metier des armes, exerçant, recrutant son Regiment, aiant soin du plus petit detail, vivant dans sa garnison, & n'aiant d'autre plaisir & d'autre délassement que la

lec-

lecture & les arts. Après cela on doit moins s'étonner, si par sa bravoure, par sa fermeté, & par son genie, il soutient lui seul depuis sept ans la guerre contre toute l'Europe. Il éleva ses Freres comme il avoit été élevé, aussi en fit-il des Heros. Cet *Henri*, que l'Europe étonnée voit aujourdhui l'émule de gloire de *Frederic le Grand*, a partagé tout le tems de sa vie, sans faste & sans ostentation, entre les armes & les belles Lettres: aussi modeste dans la victoire, qu'intrépide dans les combats. Quels sont les prisonniers faits parmi nos ennemis, qui ne l'aient pas éprouvé? La fortune jalouse de l'avantage, que les Prussiens auroient retiré du Prince *Ferdinand*, qui avoit déja donné tant de marques de sa valeur dans plusieurs batailles, a alteré sa santé. Mais le Ciel, sensible aux vœux de tous les citoiens, la retablira; c'est une des choses des plus avantageuses qui puisse arriver au Roi de Prusse: mettre un de ses Freres en état d'agir, c'est à coup sur lui donner un Heros.

Dans les païs, où les Souverains s'intéressent veritablement au bonheur de leurs sujets, on voit que l'éducation des enfans, & les mœurs domestiques, qu'ils reçoivent de leurs peres, entrent pour beaucoup dans le sisteme politique de l'Etat. Les Spartiates eurent leurs Ephores, & les Romains leurs Censeurs, qui étoient, pour ainsi dire, comme les premiers peres de famille, qui punissoient également la débauche, le luxe, la paresse & tous les autres vices, contraires à la prosperité de la societé, dans quelque état & dans quelque rang qu'ils la decouvrissent. Les Rois à Sparte étoient obligés, comme les simples particuliers, d'avoir des mœurs; & les Senateurs à Rome, pendant que la Republique n'avoit point été troublée, & ensuite renversée par les guerres civiles, étoient soumis aux Cen-

seurs

ſeurs ainſi que les autres citoiens. Ces deux Republiques furent heureuſes & floriſſantes, tandis que les loix, qui concernoient les mœurs & l'éducation des citoïens, furent exactement exécutées; mais dès qu'elles les négligérent, elles déchurent de leur état floriſſant.

Les Suiſſes ont deffendus leur liberté contre les tentatives de la Maiſon d'Autriche; ils la conſerveront contre tous les Princes qui voudront les attaquer, pendant qu'ils formeront d'auſſi bons citoiens, que ceux qui doivent néceſſairement ſe trouver dans un Etat, où le luxe, la débauche, la moleſſe, & l'oiſiveté trouvent des Loix qui s'oppoſent à leurs progrés.

Les hommes pour ſe diſtinguer dans quelque Etat, & dans quelque profeſſion que ce ſoit, doivent y être inſtruits de fort bonne heure, & déterminés dès l'âge de la raiſon. Veut-on rendre un paiſan bon militaire; ſi l'on attend qu'il ait quarante ans pour en faire un Soldat, & qu'il ait paſſé la moitié de ſa vie derriere une charue, ſans jamais manier les armes: il aura toujours quelque choſe, qui ſe reſſentira de ſon premier état, & n'acquerera jamais ni la dexterité, ni les autres qualités qui ſont néceſſaires à un Soldat. Mais ſi dès l'âge de vingt ans tous les paiſans d'un Etat ſont obligés, comme en Suiſſe, de faire l'exercice un certain jour de la ſemaine, d'avoir leurs armes bien entretenues, enfin, pour le dire en un mot, de cultiver le metier des armes au milieu de la paix: lorſque la guerre arrive, tous ces paiſans ſont des Soldats, l'Etat trouve dans eux des deffenſeurs prets à le mettre à couvert des attaques de ſes ennemis.

Il en eſt de même de toutes les autres profeſſions: veut on faire un bon eccleſiaſtique, il faut dès ſa tendre jeuneſſe lui inſpirer de l'amour pour l'étude de la Theologie, de la veneration pour les Docteurs cé-

célébres anciens & modernes, & de l'averſion pour toutes les occupations frivoles.

Le principe évident, que j'établis ici, me conduit à dire un mot ſur le mal ou le bien qui reſulte de la venalité des Charges en France, qui eſt conſidérée comme un uſage très pernitieux, par les gens qui n'ont examiné cette queſtion que très ſuperficiellement. Pour moi je ſuis très convaincu, que le plus grand malheur, qui pourroit arriver aujourdhui en France, ſeroit la ſuppreſſion de la venalité des charges. Voici quelles ſont mes raiſons, qui paroitront évidentes à tous ceux, qui connoiſſent l'état des affaires dans ce Rojaume.

Il eſt certain, que les Magiſtrats des Parlements, & des autres Cours ſouveraines, ſachant que leurs enfants leur ſuccéderont, les font élever dès leur jeuneſſe, ainſi qu'il convient de l'être à des perſonnes, qui doivent un jour occuper des poſtes importans dans la Magiſtrature. Ils entendent parler dès leur enfance, des loix, des ordonnances, des arrets célébres des Parlemens: ils vivent pour ainſi dire & croiſſent dans le ſanctuaire de la juſtice; ils apprennent à honnorer les Magiſtrats, qui ſe ſont acquis une grande reputation, ils entendent parler avec indignation de ceux que leur conduite a rendu mépriſables, & que les Parlements ont eux-mêmes exilés & bannis de leurs Corps. Il eſt impoſſible que ces diſcours, qui ſont autant de leçons, ne germent peu à peu dans le cœur des enfans, & n'y produiſent à la fin des fruits ſalutaires.

Il y a dans tous les Parlements, ſurtout dans ceux de la Bretagne, du Languedoc, de la Bourgogne, de la Provence & du Dauphiné, un nombre conſidérable de Maiſons qui y ſont dès l'inſtitution de ces Compagnies ſouveraines. Ce ſont elles qui donnent le ton aux nouvelles qui y entrent: ainſi que dans le Parle-

ment

ment de Paris les *La-Moignon*, les *Harlais*, les *Poitiers*, les *Mesme*, les *Novion*, les *d'Aligre*, les *Maupou*, les *Chauvelin*, les *Le-Nain*, les *Le Coq*, & plusieurs autres Maisons, qui ont illustré la Magistrature, ont toujours influé, & influent encore sur toutes les déliberations du Parlement de Paris.

Examinons actuellement ce qu'il arriveroit dans la Magistrature, si les Charges ne passoient point des peres aux enfans ; alors elles seroient distribuées, sous un regne galant par les Maitresses, & sous un regne devot par le Confesseur : défauts également blamables & pernicieux pour l'Etat. Une Maitresse, née dans un état populaire, & même vil, rempliroit les Compagnies souveraines de tous les rats de cave, & de tous les maltotiers du Roiaume, à qui elle vendroit le droit de revendre à leur tour la justice. Une autre Maitresse, au contraire, qui descendroit d'une maison illustre, remettroit à des gentils-hommes ignorans, & à des nobles, n'aiant pris aucune connoissance des loix, la fortune & la vie de tous les citoiens. Dans un Regne devot, l'hipocrisie obtiendroit les postes les plus importans, & l'on verroit bientôt les privileges de l'Etat, ceux de l'Eglise gallicane, & ceux même du Souverain, détruits de fond en comble.

Pour donner des preuves évidentes de ce que je dis ici, l'on n'a qu'à jetter les yeux sur la maniere dont sont remplies, en général, les Charges qui ne sont point hereditaires. Que seroit-ce, grand Dieu ! qu'un Parlement qui seroit composé comme l'est le Corps des Financiers ? & que seroit devenu le Roiaume, les droits du Roi, du peuple & des Magistrats, si lorsque les trois quarts des Evêques voulurent faire un Schisme dans l'Etat, par l'établissement des billets de confession, les Juges, qui composoient les Parlements, eussent été nommés

més par des Confesseurs, tels que le Jesuite *La Chaise*? c'est ce qui seroit immanquablement arrivé sous la fin du regne de *Louis* XIV, si les Charges n'eussent pas été hereditaires: c'est encore ce qui auroit eu lieu sous le Cardinal de *Fleuri* & sous les Prêtres, qui eurent tant de crédit pendant son Ministere, que chaque Evêque avoit en blanc autant de Lettres de cachet qu'il vouloit, & qu'il remplissoit à sa fantaisie. Il est certain que si dans des tems aussi facheux pour la liberté des citoiens, les Charges n'avoient point été hereditaires dans les Parlemens, le Royaume eut été bouleversé de fond en comble.

Je sais que l'on peut objecter, qu'il arrive quelque fois, que les fils d'un excellent Magistrat naissent sans aucune disposition pour la jurisprudence, & même sans esprit; dans ce cas les enfans de ce Magistrat heritent de sa charge après sa mort, mais ne sont pas pour cela en droit de l'exercer, & dès qu'ils n'ont point le talent pour l'occuper, le Parlement, dans l'examen que tous les sujets qui veulent y entrer sont obligés de subir, est le maitre de les exclure. Cela arrive très souvent, & il n'y a rien de si commun, que de voir le Chancelier refuser, au nom du Roi, des provisions à des gens, qui veulent posséder les charges de leur peré, & les contraindre à les vendre. Cela a même lieu quelquefois assés mal à propos.

Mr. *d'Aguesseau* fut obligé, sous le Ministere du Cardinal de *Fleuri*, de ne donner aucunes provisions aux fils de tous les Juges, qui avoient condamné le Pere *Gerard:* conduite dans ce Ministre aussi tirannique que déplorable pour la liberté des suffrages dans les premiers Tribunaux du Roiaume. Après la mort du Cardinal, ceux qui avoient herité des charges de leur pere, & qui avoient mieux aimé les garder, sans en ti-

tirer

ter aucun revenu, que de les vendre, obtinrent des provisions, à la requisition du Parlement, qui n'avoit vu qu'avec la plus grande douleur, que les Jesuites poursuivissent sur les enfans la vangeance, qu'ils n'avoient pu exercer sur les peres, qui étant une fois Membres du Parlement ne pouvoient point en être exclus, que par un jugement autentique de ce même Parlement.

Plusieurs personnes se sont élevées contre les Parlemens; plusieurs auteurs en ont parlé, les uns par préjuges, les autres par des haines particulieres, avec beaucoup de mépris. Mais quel fond les gens sages peuvent-ils faire, sur la prévention ou sur la haine? quel est l'homme impartial, qui ne trouve, par exemple, indécent ce que le savant *Joseph Scaliger* disoit du Parlement de *Paris?* Je transcrirai ici les propres mots qui sont dans le *Scaligeriana* (pag. 489. Edit. d'Amsterdam, chez Covens & Mortier MDCCXL.) „La Cour du Parlement de Paris est „une putain prostituée: celui de Toulouse est plus „libre; c'est une folie d'appeller Paris le premier Par„lement, il est bien le Parlement des Pairs, mais non „pourtant le premier. C'est la chose la plus majestueuse „de France que les Parlements. Quand le Roi eut „pris au mot les Messieurs de la Cour, qui eussent „voulu quitter leur état, plutôt que de consentir à la „démolition de la Pyramide, quelle ignominie eut-ce „été au Roi! ils ont fait la bête, ils devoient être roi„des; & plutôt se démettre de leur charge comme *olim*, „ceux de Toulouse sont bien plus roides."

Après avoir condamné les termes, dont se sert *Scaliger:* nous observerons ici deux faussetés dans ce qu'il dit. Car tous les Parlements sont les Parlements des Pairs, dès que le Roi y prend séance. Le Parlement de *Paris* n'est le Parlement des Pairs, que

parceque le Roi étant auprès de cette Capitale, les Pairs y siègent dans toutes les grandes occasions. Le Parlement de *Paris* est le premier, quoiqu'en dise *Scaliger*. Il est vrai qu'il n'a aucun droit sur le district des autres: mais étant le plus ancien, il n'y a pas de doute, qu'il ne soit regardé comme le premier. Ce qui avoit mis *Scaliger* de si mauvaise humeur contre le Parlement de *Paris*, c'étoit la foiblesse qu'il avoit marquée lors du rapel des Jesuites. Voila le sujet de la préference qu'il donnoit à celui de *Toulouse*. Qu'auroit-il donc dit, s'il avoit vecu dans ces derniers tems? qu'il eut vu le Parlement de *Paris* condamner les ouvrages de l'illustre *Bayle*, à la requisition des Gens du Roi, marquant dans cette occasion plus de zele que de lumiere, & qu'il eut sçu, que le Parlement de *Toulouse* avoit rendu à ce même *Bayle* un honneur unique, en faisant valoir son Testament, qui devoit être annullé, comme celui d'un Refugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara valide comme le Testament d'un homme, qui avoit *éclairé le monde, & honoré sa patrie.*

Les Parlements sont composés de simples hommes, comme tous les autres états de l'Univers: ainsi l'on ne doit pas s'étonner, si de tems en tems on y voit des traces & des marques de la foiblesse humaine. Mr. de *Mongeron* aiant fait un Livre, pour prouver la verité des miracles de l'Abbé *Paris*, capable d'introduire le fanatisme le plus dangereux; la Cour agissant très-sagement l'exila: le Parlement de *Paris* s'interessa pour lui inutilement, & fort mal à propos. D'un autre côté le Parlement de *Bourdeaux* fit bruler les Lettres Provinciales, Chef d'œuvre de bon sens & d'éloquence, lorsqu'elles parurent. De quel droit vouloir exiger, qu'il n'y ait point de Jansenistes dans le Parlement de

Pa-

Paris, & de Molinistes dans celui de *Bourdeaux*? Quand toute la France prend parti dans une dispute, qu'il falloit anéantir dès son commencement, en l'accablant de ridicule: les Conseillers d'un Parlement ont ils, dans une fermentation générale de la nation, des secours surnaturels, qui les élevent au dessus des foiblesses de tous les autres citoiens?

Je viens actuellement à la troisieme proposition de *Timée* de *Locres*. Il prétend que les élemens influent beaucoup sur nôtre façon de penser & d'agir. C'est une verité qu'on ne peut nier, sans s'aveugler volontairement pour ne pas la connoître. Si nous examinons les mœurs, les coutumes des différentes nations, nous trouverons que le climat y a la principale part. Dans les pais, que le Soleil brule de ses raions, les peuples sont lâches, mous, effeminés. Il se fait, par la transpiration, une continuelle perte des fluides; ce qui affoiblit le corps. Par la raison contraire les peuples, qui vivent dans un climat ou froid ou temperé, sont robustes, agiles, valeureux.

L'eau est la boisson naturelle des nations, qui habitent des climats fort chauds; & celles qui vivent dans des pais froids, se sont faits un usage des liqueurs fortes qui les échauffent.

La coutume, qui oblige les femmes dans certains pais à rester renfermées dans leur maison, & celle, qui leur permet dans d'autres, d'en sortir librement, vient encore de la différence des climats: dans les chauds, les hommes ne sortent guere pendant la chaleur du jour, ils se sont faits un usage de tenir leurs femmes renfermées avec eux; mais dans les temperés, ils leurs ont laissé la liberté de faire ainsi qu'eux, & de pouvoir paroitre en public, lorsqu'elles le jugent à propos. De même donc que l'usage du vin est plus

ou moins fréquent, selon la chaleur du pais, de même les femmes sont plus ou moins libres, plus ou moins renfermées selon cette même chaleur.

Je ne sais pas d'où vient on a voulu faire un crime à Mr. de *Montesquieu*, pour avoir adopté une verité aussi évidente, & dont l'experience nous convainc tous les jours. Lorsque son excellent ouvrage de *l'Esprit des Loix* parut, parmi bien des reproches mal fondés qu'on lui fit, celui d'avoir établi, que le climat influoit beaucoup sur le caractere des peuples, & sut l'établissement de leurs loix, fut un des principaux. On prétendit en tirer des indices, pour rendre sa religion suspecte. Les Jansenistes, les Fanatiques, les ennemis des Philosophes, ces hommes pêtris de superstition & d'ignorance, se déchainerent également contre lui: ils inonderent le public de mauvaises brochures, qui ont fait dire à un Auteur, qui à beaucoup d'esprit joint beaucoup de génie; *que si ces brochures n'étoient pas mortes en naissant, la posterité auroit cru que l'Esprit des Loix avoit été écrit au milieu d'un peuple barbare.* Eloge de Mr. de Montesquieu, par Mr. d'Alembert.

Malgré le mépris, dont le public a accablé les critiques tenebreuses de ces auteurs sans talens, l'on voit encore aujourdhui de tems en tems quelques Ecrivains, aussi méprisables que ces premiers, attaquer la memoire de ce grand homme. L'Auteur d'un Livre intitulé, *l'Ami de la paix*, (Ouvrage fait par l'ordre & pour la justification des Traitans) a osé dire, que bien des Gens de Lettres l'avoient assuré, qu'on ne liroit plus dans vingt ans *l'Esprit des Loix?* Quels sont donc les Gens de Lettres, qui ont pu lui dire une pareille absurdité? sans doute que cet auteur à érigé en savants, les gardes des barrieres, & les rats de cave

du

du Fauxbourg S. Martin. C'eſt apparamment parmi ces illuſtres beaux eſprits, que la condamnation du Livre de M. de *Monteſquieu* a été prononcée. Mais bien loin que cet ouvrage puiſſe jamais recevoir aucune atteinte, par les vaines critiques de ceux, dont l'eſprit eſt aſſés borné pour ne point en ſentir tout le merite, il paſſera à la poſterité la plus reculée ; tous les plus célébres Savants de l'Europe ſe réuniſſent, pour dire des ouvrages de Mr. de *Monteſquieu*, ce qu'*Horace* a dit ſi veritablement des ſiens. „Je me ſuis élevé „dans mes vers un monument plus durable que le „bronze, plus illuſtre que les plus belles pyramides „d'Egypte. L'eau qui mine tout, le vent qui renverſe „tout, le tems qui détruit tout, ne pourront l'entamer. Il ſurvivra au nombre des années, il échapera „à leur rapidité."

Exegi monumentum ære perennius
Regalique ſitu pyramidum altius
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Poſſit diruere; aut innumerabilis
Annorum ſeries, & fuga temporum.

Horat. L. III. Od. ult.

Voici un des paſſages de *l'Eſprit des Loix*, ſur les Financiers, qui a mis Meſſieurs les Traitans & leur Chevalier litteraire de mauvaiſe humeur contre Mr. de *Monteſquieu:* malheureuſement pour eux, c'eſt un des morceaux des plus vraix, & des mieux touchés de ſon ouvrage.

„Tout eſt perdu, lorſque la profeſſion lucrative „des traitans parvient encore par ſes richeſſes à être „une profeſſion honorée. Cela peut être bon dans „les Etats deſpotiques, où ſouvent leur emploi eſt une „partie des fonctions des Gouverneurs eux-mêmes. „Cela n'eſt pas bon dans la republique ; & une choſe

„pareille détruisit la Republique Romaine. Cela n'est „pas meilleur dans la Monarchie; rien n'est plus con„traire à l'esprit de ce gouvernement. Un degoût saisit tous les autres états; l'honneur y perd toute sa „considération, les moiens lents & naturels de se dis„tinguer ne touchent plus; & le gouvernement est „frappé dans son principe. On vit bien dans les tems „passés des fortunes scandaleuses; c'étoit une des cala„mités des guerres de cinquante ans: mais pour lors „ces richesses furent regardées comme ridicules; & „nous les admirons. Il y a un lot pour chaque pro„fession. Le lot de ceux qui levent les tributs est „les richesses; & les recompenses de ces richesses, sont „les richesses mêmes. La gloire & l'honneur sont pour „cette noblesse, qui ne connoit, qui ne voit, qui ne „sent de vrai bien, que l'honneur & la gloire. Le res„pect & la considération sont pour ces Ministres & ces „Magistrats qui, ne trouvant que le travail après le tra„vail, veillent nuit & jour pour le bonheur de l'Em„pire." *De l'Esprit des Loix L. III. chap. 20.*

Ἀρχαὶ δὲ κάλλους (pour κάλλεος genet. dorien) *συμμετρία ποτί τ' αὐτά τὰ μέρεα.* *Les principes de la beauté sont les justes proportions des parties. Chapitre V. §. 9.*

La perfection de tous les arts se reduit à ce seul & unique principe, que *Timée* de *Locres* donne de la beauté. Il est certain que la peinture, la musique, la poesie, & toutes les autres sciences ne sont poussées plus ou moins à leur perfection, que selon les justes proportions de leurs parties.

Considérons d'abord, selon ce sentiment, ce qui regarde la musique; nous trouverons que l'instrumentale est beaucoup plus parfaite dans son genre que la vocale, par-

parcequ'elle a plus de justesse dans les proportions de ses parties. Par la musique instrumentale j'entends les *Solo*, les *Duo*, les *Trio* & les *Concerto*: & par la vocale, les *Opera* & les *Cantates*. Je ne parle pas de la musique d'Eglise.

Corelli fut le premier, qui donna à la musique instrumentale ce degré de perfection, où elle s'est conservée depuis ce grand homme; car il ne faut pas se figurer, qu'elle se soit beaucoup accrue depuis lui. *Macetti*, le *Clerc*, *Graun*, *Quantz*, *Vivaldi*, *Locatelli*, *Leleman*, *Tartini*, *Mondonville* ont fait, dans des gouts différents, de fort belles choses; mais aucun *Solo* de *Macetti*, de *le Clerc*, & des autres Musiciens, n'a effacé la beauté des *Solo* de *Corelli*; surtout des cinq Sonnates par accord. *Corelli* conserve & conservera toujours sa même beauté: grand dans ses *Fuges*, harmonieux dans ses *Basses*, mélodieux dans ses Chants; simple à la verité dans ses *Adagio*, mais il les composa exprès dans ce goût, pour laisser la liberté aux grands Musiciens de les broder à leur fantaisie. Il fit à ses *Adagio* des *Basses* admirables, parcequ'il étoit nécessaire d'établir un fond solide de l'harmonie, & qu'il ne vouloit pas s'en rapporter aux musiciens, qui joueroient ses ouvrages: il crut devoir se contenter de leur laisser la liberté des agrémens, & de ce que l'on appelle *broderie*. Quant aux *Trio* de *Corelli*, ils sont beaux, mais en général un peu trop simples, & trop courts, parcequ'ils ont été presque tous faits pour être joués dans les Eglises, pendant certains endroits de la Messe, où le Prêtre ne peut, & ne doit s'arrêter qu'un tems fixe. Il est certain que nous avons des *Trio* de *Quantz*, de *Graun*, de *Mondonville*, de *le Clerc* qui ont quelque chose de plus parfait, & de plus travaillé que ceux de *Corelli*, parcequ'ils ont été beau-

coup moins genés que lui, & qu'ils n'ont pas composé uniquement pour l'Eglise.

Les François & les Allemands l'emportent de beaucoup sur les Italiens pour les *Trio*, ceux de *Vivaldi* sont en général mauvais; ceux de *Tartini* infiniment au dessous de ses *Concerto;* ceux de *Bernasconi*, très-mediocres. Au contraire, ceux de *Quantz* sont admirables; ceux de *Graun*, d'un goût charmant; ceux de *Macetti*, bons & harmonieux, il les fit après avoir été longtems en France; ceux de *le Clerc*, beaux & chantants; ceux de *Mondonville*, mélodieux, & dignes de la composition d'un habile homme tel que lui.

Les plus beaux *Concerto*, que l'on ait jamais fait, sont sans contredit ceux de *Quantz:* il n'y en a que quelques uns, qui aient transpiré dans le public; parcequ'un grand Roi, qui posséde tous les arts, & qui excelle dans la Musique, les conserve pour ses concerts. Il y a onze ans qu'étant à Paris, Mr. *Macetti*, que je revis encore avec un plaisir infini, & j'ose dire avec vénération, me dit: „J'ai entendu, Monsieur, des cho„ses admirables de Mr. *Quantz*." Que diriez-vous donc, lui repliquai-je, si vous connoissiez ses plus beaux ouvrages?

Les *Concerto* de *Tartini* ont fait & font encore beaucoup de plaisir; mais il me semble, qu'à les juger selon le principe de *Timée* de *Locres*, ils pechent en général par le même endroit. A force d'être difficiles & trop travaillés, ils ne plaisent pas toujours. Un habile Violon se complait très souvent à les jouer, & pendant qu'il s'applaudit de surmonter les difficultés qu'il y rencontre, ceux qui l'écoutent ne trouvent rien qui les affecte, & qui leur donne cette agréable sensation, que la bonne musique cause toujours; pour qu'elle soit parfaite, il doit y avoir une juste proportion en-

tre

tre la gloire du musicien qui exécute, & le plaisir de l'amateur qui écoute. En blamant les difficultés trop recherchées, & quelquefois peu gracieuses, que *Tartini* a mises dans ces *Concerto;* je ne pretends pas dire, qu'il n'ait fait souvent de très belles choses: mais j'aimerois mieux entendre le fameux *Concerto* de *Corelli*, intitulé le *Natale*, qu'on joue à S. Pierre de Rome toutes les années à la Messe de minuit, que d'ouir le plus beau *Concerto* de *Tartini.*

Avant de passer à la musique vocale, je dirai que c'est aux Italiens, que toute l'Europe doit le bon goût; & la perfection de la musique instrumentale. Après que *Corelli* eut publié ses *Sonnates*, beaucoup de Musiciens en Allemagne & en France tacherent de l'imiter: on vit à *Paris* les *Sonnates* des *Senalier*, des *Francœur*, des *Aubert*, des *Baptiste;* tous ces auteurs resterent bien au dessous de leur modele, ils conserverent un goût, qu'ils avoient pris dans l'Orchestre de l'Opera de *Paris*, incompatible avec ce que l'on appelle musique purement instrumentale. Il y avoit cependant quelquefois de jolies choses dans leurs ouvrages, mais cela étoit gâté par un goût trop *Lulliste:* & les principes de la musique instrumentale n'étoient point selon leur juste proportion, dans les ouvrages de ces Musiciens. Il fallut, pour apprendre aux François à mêler, avec art, & avec science, la Musique italienne & la françoise dans les *Solo*, les *Trio*, & les *Concerto*, que des Italiens vinssent les instruire: c'est à *Antonio* & à *Macetti*, que les François doivent la perfection, où ils ont poussé leur musique instrumentale. Ces habiles Italiens s'approprierent ce qu'il y avoit de bon dans la Musique françoise, & firent des ouvrages, que tous les Musiciens de l'Europe admirent. „J'ai trou„vé, *dit Macetti dans la Préface de son troisieme Livre*

„*de Sonnates*, de si belles choses dans la Musique fran-„çoise, que j'ai cru devoir en profiter pour enrichir „mes ouvrages.“ Ce *Macetti*, qui parle ainsi, est le plus grand Eleve de *Corelli*, & après son maître le Dieu de l'harmonie. Sans lui peut-être la France n'auroit jamais eu les *Le Clerc*, les *Mondonville* & tant d'autres grands Musiciens, qui ont poussé si loin la musique instrumentale, & dont les ouvrages ont été goûtés par tous les habiles connoisseurs.

J'ai dit au commencement de cette note, que la musique instrumentale me paroissoit plus perfectionnée que la vocale. J'examinerai actuellement ce que je crois appercevoir de défectueux dans cette derniere.

L'Opera italien doit son accroissement à *Bononcini*, & le degré de beauté, où il est aujourdhui, à *Vinci*. Les François eurent des Opera longtems avant *Bononcini*. *Lulli* avoit déja fait *Armide*, *Atis*, *Roland*, & ses plus beaux Opera, qu'à peine *Bononcini* commençoit-il les siens. Ce n'est pas que les Italiens n'aient eu des Opera avant les François; mais les Compositeurs, qu'ils avoient, ne valoient pas *Lulli*. Ainsi je ne commence à examiner l'Opera italien, que lorsque *Bononcini*, & *Mancini* lui eurent donné une forme, qui commença à le rendre célébre en Europe. Dans cet état l'Opera italien ne me paroit pas supérieur aux beaux Opera françois. Il y a dans *Lulli* des airs de violon, des Ouvertures, & même des airs à chanter, qui sont aussi beaux & aussi brillants que les meilleurs de *Bononcini*: je ne parle pas des Chœurs de *Lulli*, parcequ'ils sont encore aujourdhui au dessus de tous ceux que j'ai entendus. L'Opera italien ne me paroit donc pas, sous *Bononcini*, avoir été beaucoup superieur au françois. Mais enfin *Vinci* parut tout à coup, & fit dans la musique vocale ce que *Corelli* avoit fait

fait dans l'instrumentale, il mit le Theatre lyrique au point de beauté, où il est aujourdhui, & l'éleva bien au dessus de l'Opera françois. Je dis simplement, que *Vinci* mit le Theatre lyrique au point de beauté où il est, parcequ'il s'en faut bien qu'il ait le degré de perfection, qu'a la musique instrumentale. Je suis même persuadé qu'il ne pourra jamais l'avoir, étant impossible qu'il puisse acquerir toutes les justes proportions de ses parties : la plus brillante de toutes c'est celle des ariettes. Il est certain, que tous les airs françois sont infiniment au dessous de ceux de *Vinci*, de *Pergolesi*, de *Graun*, de *Hasse* : ils ne peuvent même jamais en acquerir la beauté ; j'en dirai la raison dans la suite.

Le recitatif me paroit ordinairement foible & sans agrément dans l'Opera italien, la déclamation en est souvent ignoble ; & ce qui sert à le rendre encore moins gracieux, c'est le brillant des ariettes dont le contraste, quoiqu'en disent les Italiens, est trop sensible, & si je l'ose dire trop frappant. Les Allemands ont reparé une partie de ce défaut ; surtout *Graun*, qui a trouvé le moien de placer plusieurs recitatifs, avec des accompagnemens de violon : c'est ce que l'on appelle en françois *recitatif mesuré*. Ils sont très beaux dans les Opera allemands. Il y en a d'admirables, comme je l'ai dit, dans *Graun*, & de très pathetiques : cela fait qu'on supporte plus aisément le recitatif ordinaire, dont l'accompagnement dur & sec augmente l'uniformité d'une déclamation, souvent basse, toujours monotone, & telle que peut l'être celle des plus mauvais comediens françois. Ce n'est pas qu'il n'y ait de très bons acteurs italiens, & quoiqu'en dise le Seigneur *Prococurante*, dans *Candide*, ils ne se promenent pas tous d'un air gauche sur les planchers;

mais

mais le goût de la déclamation du recitatif italien, porte en lui-même quelque chose de trivial.

Quant aux Chœurs, les Italiens les ont negligés dans tous leurs Opera, & souvent même dans leur musique d'Eglise; leur *Duo* & leur *Trio* ont le brillant de leurs ariettes. Il y en a dans *Vinci*, dans *Pergolesi*, dans *Graun*, & dans *Hasse* qui sont dignes de la plus grande admiration. Je ne m'étonne pas, qu'ils aient acquis tant de partisans à l'Opera italien, j'avoue qu'ils font oublier aisément l'ennui d'une scene ou deux de recitatif.

Je viens actuellement au Theatre lyrique françois: les Musiciens qui ont travaillé pour lui, & qui sont venus après *Lulli*, voiant les progrès qu'avoit fait l'Opera italien, par le brillant des ariettes, ont voulu imiter les Compositeurs italiens, & s'éloigner de la noble simplicité du Chant de *Lulli*. On voit que *Campra*, qui avoit déja fait d'excellents *Motets*, lorsqu'il commença à composer pour le Theatre, voulut travailler ses ariettes, & allier la musique de l'Eglise à celle de l'Opera; il fut bientôt arrêté, non seulement par le goût de la déclamation françoise, qui ne souffre pas, même dans les airs, certaines licences, mais encore par le genie de la langue, qui n'est pas susceptible, ainsi que la latine & l'italienne, de certains agrémens aux quels la prosodie s'oppose invinciblement. Il fallut donc, que *Campra* s'en tint à l'ancien goût de *Lulli*; il se contenta de faire quelques airs de violon & de dance fort beaux, & plus travaillés que ceux qu'on avoit fait jusqu'alors.

Les Compositeurs, qui vinrent après *Campra*, rencontrant les mêmes difficultés que lui, & ne voiant aucun moien pour les surmonter, crurent pouvoir trouver dans l'accompagnement des airs, de quoi reparer

ce

ce qui leur manquoit: ils jetterent donc tout le brillant de la mélodie dans la partie du violon, qui devint la principale. Les veritables connoisseurs ne goûterent point ce nouveau genre de musique, qui renversoit non seulement toute la mélodie, mais qui détruisoit entierement la beauté du Chant, faisant un *Ripieno* de la voix, & un *premier Dessus* de l'accompagnement, ce qui est contraire à tous les principes de la bonne musique: la vocale & l'instrumentale aiant des caracteres différents, qu'on ne peut ôter à l'une pour l'appliquer à l'autre, sans détruire totalement la mélodie. Ce nouveau goût, quelque défectueux qu'il soit, a cependant eu beaucoup de partisans, qui ont cru avoir des airs dans le goût italien, parcequ'ils avoient des violons, qui jouoient comme l'on chante, & des voix qui chantoient comme l'on joue de la *Braccio* & du *Violoncello* à l'Opera italien.

Le recitatif françois est noble, sa déclamation est touchante: tout homme, qui sait le françois, est aussi ému aux représentations d'*Atis* & d'*Armide*, qu'à celles de *Britannicus* & de *Berenice*. Mr. *Rousseau*, dont je respecte infiniment le merite & les talens, a voulu prouver, que le beau monologue du cinquieme acte d'*Armide* étoit défectueux presque partout dans la déclamation. Soutenir un pareil sentiment, c'est vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe: ce n'est pas dans cette seule occasion, que Mr. *Rousseau*, a voulu avec beaucoup d'esprit, se donner le même plaisir. Au lieu de tant d'injures, que les partisans de la Musique francoise lui ont dit, il falloit le prier d'entendre chanter ce recitatif par une bonne actrice, & le refuter, comme l'on refuta *Zenon*, qui nioit qu'il y eut du mouvement; son adversaire se contenta, sans lui repondre, de marcher devant lui.

Les

Les Chœurs des Opera françois sont en général aussi au dessus des Chœurs des Opera italiens, que les airs de *Vinci* sont au dessus de ceux de *Lulli.* Je crois que le petit nombre de Chanteurs & de Chanteuses, dont l'Opera italien est composé, a fait négliger cette partie de la musique lyrique aux Compositeurs de cette nation: elle n'est pas cependant une des moins brillantes, surtout quand la Sale, où elle est executée, n'est point un nid à rats, tout doré, & tout peint, comme l'est celle de Paris.

Voila je crois ce qu'on peut dire de la musique vocale italienne & de la françoise, lorsqu'on veut en parler sans préjuges, sans pertialité, & sans passions. Il en resulte, que l'Opera italien ainsi que le françois n'ont point la perfection de la musique instrumentale, qui a les justes proportions de toutes ses parties. Au reste, quoique l'Opera soit en général un spectacle défectueux, je trouve qu'il a plusieurs beautés qui effaçent ses défauts: & je me garderai bien de le condamner, avec autant de rigueur, que le Seigneur *Prococurante*, qui me paroit de très mauvaise humeur, lorsqu'il dit. „J'aimerois l'Opera, si l'on n'avoit pas „trouvé le secret d'en faire un monstre qui me re„volte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragedies „en musique, où les Scenes ne sont faites que pour „amener très mal à propos deux ou trois chansons ridi„cules, qui font valoir le gosier d'une actrice. Se pa„mera de plaisir qui voudra, ou qui pourra, en voiant „un Chatré frédonner le rôle de Cesar & de Caton, & se „promener d'un air gauche sur des planchers: Pour moi, „il y a longtems que j'ai renoncé à ces pauvretés.“ *Candide ou l'Optimisme pag. 189.* Voila un jugement bien severe, & l'on peut dire avec raison du Seigneur *Prococurante: Cet homme assurément n'aime pas la musique.*

Il

Il en est de la peinture comme de la musique. Un peintre ne doit être estimé, que selon qu'il excelle dans les justes proportions des parties de son art. Ainsi *Perugin*, *Michel-Ange*, *Leonard de Vinci*, & tous les anciens peintres de l'Ecole romaine & florentine, lors du renouvellement de la peinture, ne doivent pas passer pour des artistes parfaits, parcequ'aiant manqué totalement dans la couleur, ils n'ont pas possedé la juste proportion de toutes les parties. De même les Venitiens aiant negligé le dessein, pour s'appliquer uniquement à la couleur, ne sont pas parvenus à l'entiere perfection de l'art. *Raphael*, dans les dernieres années de sa vie, alloit atteindre à cette perfection. Ses derniers Tableaux sont d'un coloris infiniment meilleur que les premiers ; mais ce grand homme mourut trop jeune, & il ne fit pour ainsi dire qu'entrevoir la seule partie qui lui manquoit, parmi tant d'autres qu'il possédoit au suprême degré.

Rubens & *Vandeick*, dans les ouvrages qu'ils ont travaillés avec soin, sont les peintres qui ont le plus approché de la perfection, parcequ'ils ont reuni plus que les autres la juste proportion des parties. S'ils n'ont point dessiné avec la fierté de *Michel-Ange*, & l'élegance de *Raphael*, ils ont cependant très bien dessiné, ils ont colorié avec la force & la verité des *Titien* & des *Giorgion* : ils ont composé avec la noblesse de *Paul Veronese*, & avec la richesse & le genie poetique de *Tintoret* ; ils ont peint, surtout *Vandeick*, avec la molesse du *Corege*. Enfin ils me paroissent avoir reuni, dans leurs beaux Tableaux, toutes les parties de l'art. Je dis dans leurs beaux Tableaux, car la moitié des ouvrages qu'on attribue à *Rubens* ne sont que ceux de ses Eleves, qu'il a retouchés dans plusieurs endroits. Je renvoie mes Lecteurs à Mr. de *Piles*, qui

a

a traité ce sujet en grand maître, & qui ne fait pas difficulté de regarder *Rubens*, comme le plus grand Peintre qu'il y ait eu: c'est de quoi les Italiens ne conviendront jamais. Mais pourquoi les Flamands n'auront-ils pas le même droit qu'eux, & ne pourront-ils pas dire, en voiant le jugement dernier de *Rubens*, chef d'œuvre admirable de la peinture? *Ecco un portento, una maraviglia, un spavento.* L'usage des superlatifs n'est-il donc permis qu'aux Romains, & aux Venitiens? les Italiens veulent-ils s'attribuer en peinture la même infaillibilité, qu'ils accordent à l'Evêque de Rome dans les matieres de religion?

Pour juger sainement d'un poeme, il faut l'examiner selon la même regle, & voir s'il a la juste proportion de toutes ses parties: car il est plus ou moins parfait selon cette proportion. Voions en la preuve dans l'examen succint des principaux poemes épiques.

L'Iliade d'*Homere* ne doit & ne peut être comparée avec aucun poeme, c'est un ouvrage unique dans son genre: 1°. parcequ'il n'a été fait sur aucun modele, 2°. parceque les beautés de détail, dont il est rempli, n'ont pû être égalées depuis près de trois mille ans, 3°. parceque les regles, que l'on a imposé aux auteurs, qui ont fait des poemes épiques, ont été formées sur des principes, pris dans l'Iliade, aux quels *Homere* n'avoit point songé, & qu'il avoit suivis seulement par un goût arbitraire, & 4°. parcequ'*Homere* doit être regardé autant comme Legislateur que comme poete, aiant fait le premier un corps de doctrine de toutes les différentes croiances, & de toutes les diverses mythologies des payens. Cette derniere qualité d'*Homere* en rendroit la lecture nécessaire à toutes les personnes, qui veulent s'instruire des mœurs & des coutumes des anciens, quand même *Homere* ne se-

feroit qu'un mediocre hiſtorien, & un ſimple compilateur. Il eſt ſurprenant que les Ecrivains, qui ont attaqué *Homere*, aient principalement condamné ce qu'il y a peut être de plus utile dans ſes ouvrages. Ils ont blamé, & même tourné en ridicule, les mœurs des Heros d'*Homere*. Mais comment les connoitrions nous ces mœurs, comment ſaurions nous qu'elles ont exiſté, par quel moien pourrions nous les comparer avec ceux des ſiècles ſuivans, & en les approchant jusqu'au nôtre, jouir du plaiſir de voir la marche de l'eſprit humain, & connoitre ſes différents progrés dans certaines choſes, ſa décadence dans d'autres?

Homere, en qualité de ſimple poete, charmera tous ceux, qui n'étant point trompés, ainſi que l'ont été l'Abbé *Teraſſon* & Mr. de *Fontenelle*, par une fauſſe metaphiſique, n'analiſent pas froidement ce qui doit être ſenti, & ne jugent pas géometriquement des mouvemens du cœur, & du feu celeſte de l'imagination. En qualité de peintre, il eſt l'ingénieux repertoire, où les *Raphael*, les *Guide*, les *Corege*, les *Rubens*, les *Vandeick*, les *Le Moine* ont puiſé les idées tantôt ſublimes, tantôt galantes, & toujours gracieuſes, dont ils ont embelli leurs Tableaux.

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature,
Homere ait de Venus dérobé la ceinture:
Son livre eſt d'agrémens un fertile tréſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.

Enfin *Homere*, en qualité d'hiſtorien, ſera toujours le premier de ceux aux quels il faudra recourir, pour avoir une veritable connoiſſance de l'antiquité. L'Iliade eſt donc, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la Bible des poetes, des peintres, des ſculpteurs, des antiquaires, des literateurs, & c'eſt auſſi celle des philoſophes, puisque la connoiſſance du cœur humain eſt la plus no-

ble, & la plus essentielle partie de la philosophie. Or qui connut mieux les passions qu'*Homere*, & qui les dépeignit avec plus de naturel & avec plus de force ?

La plupart des Lecteurs d'*Homere* qui le lisent dans une traduction, & tous ceux qui peuvent l'entendre en grec, savent déja tout ce qu'il y a dans l'Iliade. Dès la tendre jeunesse, en étudiant les élemens de la Fable, nous apprenons l'histoire d'*Achille*, d'*Agamemnon*, de *Patrocle*, d'*Hector*, d'*Helene*, de *Priam*, la Mythologie des Dieux, & des Déesses : ensorte que lorsque nous venons, dans un certain âge, à lire *Homere*, nous le savons pour ainsi dire par cœur ; on ne goûte plus le plaisir de la surprise ; par conséquent l'Iliade perd une de ses plus grandes beautés, qui est l'invention de la fable la plus ingénieuse, & la plus diversifiée. La même chose arrive à peu près lorsqu'on vient à lire *Virgile ;* mais les autres poemes conservent l'avantage de la nouveauté, chez toutes les personnes qui les lisent pour la premiere fois, & c'est toujours celle qui dans un âge, où le jugement est formé, produit le plus d'effet, & décide ordinairement du goût que l'on prend pour un ouvrage. Combien y a-t-il de lecteurs qui connoissent *Clorinde*, *Tancrede*, *Renaud*, *Armide*, *Herminie*, *Argant*, avant d'avoir lu le *Tasse ; Brandimard*, *Roland*, *Renaud de Montauban*, *Rodomont*, *Sacripant*, *Roger*, *Fleur d'Epine*, *Angelique*, avant d'avoir lu *l'Arioste !* Quant à la fable du poeme de *Milton* on en sait veritablement le sujet principal, mais aucun des details. Quel est l'homme qui, avant de l'avoir lu dans le poete Anglois, puisse se figurer l'histoire d'une guerre entre le Ciel & l'enfer, les diables combattant contre les anges rangés en ordre de bataille ?

S'il étoit possible que nous pussions ignorer ce qu'il y a dans *Homere*, & que nous le lussions dans un

un âge, où le goût est formé, nous resterions, en voiant la fertilité de son génie, la varieté de ses épisodes, la tissure & l'arrangement des histoires qui sont dans ses ouvrages, nous resterions dis-je dans une admiration, que tous les poemes modernes ne nous inspireront jamais.

Parmi les Auteurs, qui ont critiqué les ouvrages d'*Homere*, il s'est trouvé des gens d'esprit: mais les plus illustres deffenseurs de ce poete ont eu le génie en partage. Les *Corneille*, les *Racine*, les *Moliere*, les *Despreaux*, les *Voltaire*, ont admiré l'Iliade, autant que les *Ciceron*, les *Quintilien* l'admiroient chez les Latins; les *Aristote*, les *Longin* chez les Grecs. Au contraire, les *Perault*, les *Terasson*, les *La Motte*, les *Fontenelle* en ont fait peu de cas. La raison de la différence de ces jugemens, c'est qu'il appartient au seul génie de connoitre tous les avantages qu'il a sur l'esprit, lors même qu'il s'égare pour un tems dans sa carriere. Pour bien juger des ouvrages d'*Homere*, c'est peu d'être logicien & géometre, comme l'étoient *Fontenelle* & l'Abbé *Terasson*: il faut être né avec quelque étincelle du feu celeste, qui animoit ce grand poete: dira-t-on que *Fontenelle* en avoit reçu quelques unes de la nature, lui qui est resté si au dessous de *Theocrite*, de *Virgile*, & de *Lucien*, qui n'a jamais mis que de l'esprit, où le genie eut du se trouver, & de la délicatesse où l'invention manquoit? Quant à l'Abbé *Terasson*, sa Dissertation contre l'Iliade dut une grande partie de son succès à la foiblesse des Ecrivains, qui lui repondirent. C'est ce qu'a judicieusement observé Mr. d'*Alembert*. „Dans le fort, *dit-il*, de la dispute sur *Homere*, dispute aussi peu utile que presque „toutes les autres, & qui n'apprit rien au genre humain, sinon que Madame *Dacier* avoit encore moins

„de logique, que Mr. de *La-Motte* ne ſavoit de grec, „les coups que l'on portoit alors au prince des poe- „tes lui firent peut être moins de tort, que la manie- „re dont ils étoient repouſſés. Attaqué par des phi- „loſophes, il n'avoit guere dans ſon parti que des „gens de goût qui ſe taiſoient, ou de peſants érudits, „qui auroient admiré la *Pucelle*, ſi *Chapelain* l'avoit „écrite il y a trois mille ans."

Mr. de *Voltaire*, dans ſon Eſſai ſur la poeſie épique, a examiné les beautés & les défauts de l'Iliade. On ne peut s'empêcher de relire toujours, avec un nouveau plaiſir, ce que cet Ecrivain illuſtre dit des ouvrages du Créateur du poeme épique. On croit voir le *Carache* examiner les Tableaux de *Raphael* dans le Vatican, en expliquer les beautés, en peintre qui vient de les égaler, dans la Galerie du Palais *Farneſe*. Mr. de *Voltaire*, par une ſeule reflexion, détruit de fond en comble tous les reproches, que l'Abbé *Teraſſon* fait à *Homere*, & qui ſont toujours fondés ſur le déſordre, qu'il croit entrevoir dans la conduite de l'Iliade. Je rapporterai ici cette judicieuſe reflexion. „Le Pirame de Pradon eſt plus exact, que le Cid de „Corneille. Il y a peu de petites nouvelles, où les „évenemens ne ſoient mieux menagés, preparés avec „plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'indus- „trie que dans Homere. Cependant douze beaux vers „de l'Iliade ſont au deſſus de la perfection de ces „bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brute „de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou „de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être „par des mains induſtrieuſes. Le grand merite d'Ho- „mere eſt d'avoir été un peintre ſublime. Inferieur „de beaucoup à Virgile dans tout le reſte, il lui eſt „ſuperieur en cette partie. S'il décrit une armée en

„mar-

„marche, *c'est un feu dévorant qui, poussé par les vents,* „*consume la terre devant lui.* Si c'est un Dieu, qui se „transporte d'un lieu à un autre; il *fait trois pas, &* „*au quatrieme il arrive au bout de la terre.* Quand il dé-„crit la ceinture de Venus, il n'y a point de tableau „de l'Albane, qui approche de cette peinture riante. „Veut-il fléchir la colere d'Achille, il personifie les „prieres: *elles sont filles du Maître des Dieux, elles mar-* „*chent tristement, le front convert de confusion, les yeux* „*trempés de larmes, & ne pouvant se soutenir sur leurs* „*pieds chancellans, elles suivent de loin l'injure, l'injure* „*altiere qui court sur la terre d'un pié léger, levant sa* „*tête audacieuse.* C'est ici sans doute, qu'on ne peut „surtout s'empecher d'être un peu revolté contre La „Motte Houdart de l'Académie françoise, qui dans sa „traduction d'Homere, étrangle tout ce beau passage, „& le racourcit ainsi en deux vers:

On appeise les Dieux, mais par des sacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

„Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il „a empeché Mr. de La Motte de sentir ces grandes „beautés d'imagination, & si cet Academicien si ingé-„nieux a cru que quelques antithefes, quelques tours „délicats pourroient suppléer à ces grands traits d'élo-„quence! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Ho-„mere; mais il n'a conservé aucune de ses beautés: „il a fait un petit squelette d'un corps demêsuré, & „trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux „ont prodigué les louanges à La Motte; en vain avec „tout l'art possible, & soutenu de beaucoup de me-„rite, s'étoit il fait un parti considérable; son parti, „ses eloges, sa traduction, tout a disparu, & Homere „est resté.

„Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Ho-„mere, en faveur de ces beautés, sont la plupart des „esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-„mêmes tout sentiment." *Essai sur le Poeme épique Art. Homere.*

Il falloit sans doute, que le Seigneur *Prococurante* les eut étouffés, lorsqu'il a porté un jugement si opposé à celui de l'illustre Auteur de la *Henriade.* „On „me fit accroire autrefois, *dit ce Senateur Venitien*, „que j'avois du plaisir en lisant Homere; mais cette „repetition continuelle de combats, qui se ressemblent „tous; ces Dieux qui agissent toujours, pour ne rien „faire de décisif; cette Helene, qui est le sujet de la „guerre, & qui à peine est une actrice de la piece; „cette Troye qu'on assiège, & qu'on ne prend point: „tout cela me causoit le plus mortel chagrin. J'ai de-„mandé quelquefois à des savans s'ils s'ennuioient, au-„tant que moi, à cette lecture? tous les gens sinceres „m'ont avoué, que le livre leur tomboit des mains; „mais qu'il falloit toujours l'avoir dans sa Bibliotheque, „comme un monument de l'antiquité, & comme ces me-„dailles rouillées qui ne peuvent être de commerce."

Le Seigneur *Prococurante* aura sans doute pris pour des savans, quelques uns de ces esprits, trop philosophiques, dont parle Mr. de *Voltaire*, qui ont étouffé en eux tout sentiment, & qui pensant comme Mr. *Pascal*, croient qu'il n'y a point de beauté poetique. Mais ces Savans, qui peuvent être de très bons dialecticiens, & de grands Mathematiciens, ne sont que des ignorans, lorsqu'ils jugent d'un art dont ils n'ont aucune notion, puisque étant privé du sentiment, qui détermine le goût, leur ame est incapable d'acquerir cette sensibilité, qui est le seul partage des cœurs & des esprits formés pour sentir, & non pour analiser les

les beautés poetiques. „Pour décider de la mufique, „*dit Mr. de Voltaire*, ce n'eſt pas aſſés, ce n'eſt rien „même, de calculer en mathematicien la proportion des „tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame." Si Son Excellence Monſieur le Senateur *Prococurante* eut été bon poete, & ſurtout s'il eut compoſé un poeme épique, il auroit non ſeulement ſenti les beautés d'*Homere*, mais il en auroit profité, comme ont fait les plus grands auteurs, qui ſont venus après lui.

Je croirois volontiers, en voiant la mauvaiſe humeur dont étoit le Seigneur *Prococurante*, le jour qu'il montroit ſa Bibliotheque à *Candide* & a *Martin*, qu'il avoit eu quelque ſujet de mécontentement de ces deux filles, qu'il faiſoit coucher quelquefois dans ſon lit, parcequ'il étoit las des Dames de la ville. En effet ne faut il pas avoir bien de l'humeur, pour porter un jugement ſur l'Eneide de *Virgile*, auſſi ſevere & auſſi faux, que celui qu'en fait ſon Excellence. „Je con„viens, *dit-il*, que le ſecond, le quatrieme, & le ſixie„me livre de Virgile ſont excellents; mais pour ſon „pieux Enée, & le fort Cloante, & l'ami Achates, „& le petit Aſcanius, & l'imbecile Roi Latinus, & la „bourgeoiſe Amata, & l'inſipide Lavinia; je ne crois „pas qu'il y ait rien de ſi froid, & de plus deſagréa„ble. J'aime mieux le Taſſe, & les Contes à dormir „de bout de l'Arioſte."

Si le Seigneur *Prococurante* avoit connu les ouvrages de Mr. de *Voltaire*, il auroit trouvé dans *l'Eſſai ſur la poeſie épique* de ce grand Maitre de l'art, de quoi le faire changer de ſentiment, & il eut été entierement aveuglé, s'il n'eut pas reconnu ſon erreur. „Virgile, *dit Mr. de Voltaire*, chantoit les actions d'Enée, „& Homere l'oiſiveté d'Achille. Le poete grec étoit „dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon prin-

 „ci-

„cipal Heros; & comme son talent étoit de faire des „tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une „fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, „en representant, avec plus de force que de choix, „des caracteres éclatans, mais qui ne touchent point. „Virgile au contraire sentoit, qu'il ne falloit point af„foiblir son principal personnage, & le perdre dans „la foule. C'est au seul Enée qu'il a voulu, & qu'il „a du nous attacher: aussi ne nous le fait il jamais „perdre de vue. Toute autre methode auroit gâté son „poeme. Saint Evremond dit, qu'Enée est plus pro„pre a être Fondateur d'un ordre de Moines que d'un „Empire. Il est vrai qu'Enée passe, auprès de bien „des gens, plutôt pour un devot, que pour un guer„rier; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils „ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur „d'Achille, ou des exploits gigantesques des heros de „Romans. Si Virgile avoit été moins sage, si au lieu de „représenter le courage calme d'un chef prudent, il avoit „peint la temerité emportée d'Ajax & de Diomede, qui „combattent contre des Dieux, il auroit plu d'avantage „à ces Critiques, mais il meriteroit peut être moins de „plaire aux hommes sensés.

Le Seigneur *Prococurante* n'appercevoit sans doute les choses, que du mauvais coté; car s'il avoit examiné, avec impartialité, les caracteres de l'Eneide, il auroit vu, qu'il y en a plusieurs d'une trés grande beauté. Tel est celui de *Turnus*, de *Pallas*, de *Mezence*, de *Camille*; *Virgile* a placé les caracteres, les plus brillants de son poeme, après celui d'*Enée*, parmi les ennemis de ce prince, pour que sa gloire en parut mieux: d'abord par la victoire qu'il remporte sur *Mezence*, & ensuite sur *Turnus*.

L'E-

L'Eneide me paroit l'ouvrage le plus achevé, que l'esprit humain ait produit. Toutes ses parties ont une juste proportion entre elles. Quelques personnes veulent, que les six derniers Livres de l'Eneide ne soient pas dignes des premiers. Je conviens, qu'il n'y en a aucun, parmi ces six derniers, qui soit de la beauté du second, du quatrieme & du sixieme. Mais cependant il y a dans tous ces six derniers livres de très grandes beautés, & qui feroient honneur à nos meilleurs poemes épiques modernes, surtout au *Tasse*, que le Seigneur *Prococurante* ose préferer à *Virgile*. Y a-t-il, je ne dis pas, dans ce poete italien, mais dans tous les poetes anciens & modernes, une description plus énergique, plus belle, que celle des maux, que produit la fureur d'*Alecto?* *Despreaux* n'a-t-il pas eu raison de dire?

T'offrir non pas d'Isis la tranquile Eumenide,
Mais la fiere Alecto peinte dans l'Eneide,
Un tison à la main, chés le Roi Latinus
Souflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.

L'Episode d'*Evandre*, qui fait le fond du huitieme livre, n'est elle pas charmante? elle est amenée d'autant plus ingénieusement, que la mort de *Pallas*, fils de ce même *Evandre*, produit un grand effet dans le dixieme livre, & arrache des larmes de tous les lecteurs. Dans ce même livre la mort de *Lausus*, fils de *Mezence*, & celle de *Mezence*, sont admirablement décrites & dignes de la plume de *Virgile*. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant dans les six premiers Livres, que l'Episode de *Nisus* & d'*Euriale*, qui se trouve dans le neuvieme; la mort de *Camille* dans l'onzieme est un des endroits des plus brillants de l'*Eneide*. Ce sont toutes ces beautés ravissantes qui ont fait dire à M. de *Voltaire*. „Il ne faut pas croire, que les

„derniers chants de l'Eneide soient sans beauté : il n'y „en a aucun ou vous ne reconnoissiés Virgile. Ce que la „force de son art a tiré de ce terrain ingrat, est pres- „que incroiable. Vous voiés par tout la main d'un „homme habile, qui lute contre les difficultés : il dis- „pose avec choix, tout ce que la brillante imagina- „tion d'Homere avoit repandu avec une profusion „sans regle."

Je ne m'arreterai pas à prouver, que le *Tasse* est inférieur à *Virgile :* quel est l'homme de Lettres qui en doute, s'il n'est pas séduit par la vanité de soutenir les paradoxes les plus extraordinaires ? & quel est l'italien éclairé qui n'en convienne, si l'on en excepte le Seigneur *Procecurante ?* Ce n'est pas que le *Tasse* n'ait de grandes beautés; mais les beautés du *Tasse* sont inférieures à celles de *Virgile*, & ses défauts infiniment plus grands, que les imperfections du poete latin. Que diroient les adversaires des anciens, s'ils trouvoient dans *Virgile* dix Princes metamorphosés en poissons par une Magicienne : un peroquet chantant des chansons de sa propre composition, dans le Palais de l'heroine du poeme : une forêt dont les diables prennent possession, sous une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux, qui veulent en couper les arbres : un des premiers Chefs de l'armée, *Tancrede*, y trouve sa maitresse *Clorinde* enfermée dans un Pin, & blessée du coup qu'il à donné à cet arbre : une autre Princesse, qui est aimée du heros du poeme, se fait voir à travers l'écorce d'un myrthe. Les diables influent dans tous les principaux évenemens. Le sorcier *Ismeno*, l'hermite *Pierre* sont plus nécessaires à leur parti que les plus grands guerriers ; & sans les Saintes prieres de l'hermite *Pierre*, vainqueur du diable, jamais la foret enchantée n'eut été détruite, & par

con-

conſequent Jeruſalem priſe. Elle l'eſt enfin ; mais l'on ne ſait ce que deviennent les deux principales Princeſſes, qui ont joué le plus grand role. *Renaud* dit à *Armide*, qui s'évanouit : *Ah ! ſi vous étiés chrêtienne ;* & la laiſſe enſuite. *Herminie* eſt miſe en depot dans une maiſon de Jeruſalem. Voila tout ce que les Lecteurs en ſavent. *Virgile* a agi bien différemment. Il n'eſt aucun des perſonnages principaux, ſoit homme ſoit femme, dont le ſort & l'état ne ſoient décidés avant la fin de l'*Eneide*.

Quant à la préference, que le Seigneur *Prococurante* donne à l'*Arioſte* ſur *Virgile*, elle eſt ſi ridicule qu'elle ne merite pas d'être examiné. L'*Arioſte* ne doit pas même être mis en parallele avec le *Taſſe*. Et Mr. de *Voltaire* a judicieuſement remarqué, que l'Europe ne mettra l'*Arioſte* avec le *Taſſe*, que lorsqu'on placera l'*Eneide* avec *Don Quichotte*, & *Calot* avec le *Corege*.

Si le Seigneur *Prococurante* vouloit comparer quelque poeme à l'*Eneide*, il devoit choiſir la *Henriade ;* mais peut être n'entendoit il' pas le françois, & ne l'avoit il jamais lue. Il auroit trouvé dans ce poeme des beautés ſublimes, comme dans *Homere*, une verſification admirable & ſoutenue, comme celle de *Virgile*, une conduite judicieuſe, des beautés de détail en grand nombre. Le Chant ſur le maſſacre de la S. Barthelemy, auſſi beau que le ſecond Livre de l'*Eneide ;* celui de la deſcription du Temple de l'amour comparable au quatrieme du poeme latin. Enfin, quoiqu'en diſe ſon Excellence le Seigneur *Prococurante*, je regarde l'*Eneide* comme le premier de tous les poemes épiques, & la *Henriade* comme le ſecond, tous les deux infiniment au deſſus des autres. Mes Lecteurs ſe ſouviendront ſans doute que j'ai dit, que l'Iliade

de ne devoit être comparée à aucun poeme, & que j'en ai donné les raisons.

Le jugement, que son Excellence le Seigneur *Prococurante* fait des ouvrages de *Ciceron*, est aussi fautif, que celui qu'il porte sur les poemes épiques. „O! „voici Ciceron, *dit Candide;* pour ce grand homme là „je pense, que vous ne vous lassés point de le lire. „Je ne le lis jamais, repondit le Venitien. Que m'im„porte qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Cluen*„*tius?* j'ai bien assés de procès que je juge, je me „serois mieux accommodé de ses œuvres philosophi„ques: mais quand j'ai vu, qu'il doutoit de tout, j'ai „conclu que j'en savois autant que lui, & que je n'a„vois besoin de personne pour être ignorant."

Le Seigneur *Prococurante* devoit être un Senateur bien peu instruit. Je suis persuadé qu'il n'étoit, ni dans le Conseil des douze, ni dans celui des deux cens. Comment un homme d'état, un Magistrat republicain, dans un grand emploi, eut il pu tenir un discours aussi peu judicieux? Dans quel livre un Senateur peut il mieux s'instruire des maux, qui peuvent troubler une republique, que dans les *Catilinaires*, & dans les *Philippiques* de *Ciceron?* Dans quels ouvrages un juge peut il mieux apprendre à connoître les devoirs de son ministere, que dans les *Verines?* Dans quels écrits un homme, obligé de parler très souvent dans l'assemblée illustre d'un Senat souverain, peut il puiser des principes plus certains de l'éloquence, que dans les Oraisons pour *Milon*, pour *Dejotarus* & pour ces mêmes *Rabirius* & *Cluentius*, dont son Excellence se soucie si peu? Le Seigneur *Prococurante* devoit être un homme d'Etat sans connoissances, un juge au dessous du mediocre, & un Orateur ennuiant ses Collegues, par la fausseté de son esprit, & par

le

le peu de justesse de ses opinions; il étoit aussi mauvais philosophe, que Magistrat peu éclairé; il auroit du connoitre que dans les ouvrages de *Ciceron* l'on n'apprend pas à douter de tout; les points qui regardent la morale, y sont toujours établis d'une maniere invincible, & sans aucune vacillation. C'est ce qu'on voit évidemment dans les Livres *des Offices*, dans ceux *des Loix*, dans celui de la *Vieillesse*, dans celui de l'*Amitié*. Il est vrai que dans les Livres de *la Nature des Dieux*, *Ciceron* examine les différents Sistemes des Philosophes, & ne paroit décider en faveur d'aucun: mais cet ouvrage, loin de faire conclure au Seigneur *Prococurante*, qu'il en savoit autant que *Ciceron*, & qu'il n'avoit besoin de personne pour être ignorant, auroit dû faire dire à ce bizarre Senateur, qu'il ne pouvoit s'instruire de ce que les hommes les plus illustres de l'antiquité avoient pensé (sur des matieres qui sont encore le sujet des disputes des plus célébres, qui vivent aujourdlui) qu'en lisant *Ciceron* avec toute l'attention possible. Si le Seigneur *Prococurante* eut estimé ce vertueux romain, autant qu'il le méprisoit, il auroit appris dans ses Lettres à chérir la vertu, à rechercher la Compagnie des gens estimables par leurs mœurs, & à ne pas entretenir les personnes, qui lui rendoient visite, de son commerce avec deux filles, dont il se servoit la nuit dans son lit, & le jour pour lui donner du chocolat, qu'elles faisoient très bien mousser: il eut appris dans la lecture des Lettres de *Ciceron* à modérer ses passions, & s'il lui falloit absolument voir des filles, pour sa santé, il se fut contenté d'une, c'étoit bien assés pour un homme de l'age de ce Senateur. Si j'avois eu l'honneur de faire ma reverence à Son Excellence; j'aurois mieux aimé son bon vin & son chocolat, que ses raisonnemens litteraires: il y a

ap-

apparence, qu'il ne les tenoit pas à tous les étrangers, qui alloient chés lui: sans cela ils auroient acheté par bien de l'ennui la bonne chere qu'il leur faisoit.

J'ai relevé les erreurs de son Excellence, parceque *Candide* ou l'*Optimisme* étant écrit avec beaucoup d'esprit, ce livre peut contribuer à fortifier un goût, qui n'a que trop de partisans en France, & qui a déja passé en Allemagne, où nous voions de prétendus beaux esprits condamner les plus illustres Ecrivains d'Athenes & de Rome. Laissons aux petits maîtres françois, à cette espéce aussi ridicule qu'insensée, l'orgueilleuse folie de mépriser *Ciceron* & de *Virgile*, de faire leurs délices de tant d'ouvrages frivoles; mais gardons nous d'imiter un exemple aussi dangereux.

Je crois devoir faire ici une observation très utile. Nous commençons dans nos Universités à introduire une licence, qui tôt ou tard ruinera les Lettres, & les fera tomber dens l'état de barbarie, d'où les *Melanchton*, les *Erasme*, ont eu tant de peine à les retirer. Nous permettons dans nos Universités, que les Ecoliers soient moins occupés de la lecture des bons auteurs anciens & modernes, que de celle de tous ces ouvrages méprisables, dont le public est inondé, & qui sont uniquement propres à gâter les mœurs, & à détruire le bon goût. L'on fait plus, la complaisance de quelques Professeurs va jusqu'à donner leurs leçons en langue vulgaire. Qu'arrive-t-il delà? que les langues grecques & latines sont negligées: bientôt l'estime pour les meilleurs auteurs anciens se change en indifférence; & la lecture de quelques ouvrages, dans le goût des décisions du Seigneur *Procourante*, tourne cette indifférence en mépris.

La France a dans les différentes Congregations des Benedictins, des Peres de l'Oratoire, des Peres de la Doc-

Doctrine, dans les Jesuites, dans les différents Colleges de l'Université de Paris un secours toujours assuré contre les attaques des ennemis des auteurs anciens ; c'est à dire, contre les ennemis des maîtres de l'art. Ainsi jamais les mauvaises saillies des prétendus beaux esprits, ne pourront détruire totalement le bon goût dans ce pais ; mais nous n'avons en Allemagne, pour nous opposer au torrent de tant de nouveautés ridicules, & de tant d'ouvrages *metaphisiquement alambiqués*, encore plus dangereux pour le bon goût, que les autres pour les mœurs, nous n'avons, dis-je, que nos Universités Protestantes : l'ignorance, qui regne dans les catholiques, égale celle des philosophes scholastiques, qui y professent la philosophie. Que deviendront les Sciences en Allemagne, si ceux qui seuls peuvent les y faire fleurir, ont une pernicieuse complaisance, qui ne peut manquer tôt ou tard de les détruire ?

Combien n'ai-je pas vu déja de nos jeunes gens débiter, d'un air moqueur & triomphant, les aphorismes du Seigneur *Procucurante ?* c'est pour ramener, s'il est possible, ces jeunes gens à la raison & au bon goût, que j'ai voulu leur montrer, que Mr. de *Voltaire*, qui joint un esprit éclairé, un grand génie à un goût épuré, & acquis par la lecture des anciens, avoit déja repondu aux jugemens défectueux du Seigneur *Procucurante*, en refutant toutes les mauvaises critiques des *La-Motte*, des *Fontenelle* & des *Terasson*, dont les décisions de son Excellence ne sont qu'un succint abregé.

Καὶ σύνεσις, καὶ ἁ πρεσβύστα Φιλοσοφία, ἀποκαθαράμεναι ψεύδεα, ἐνέθηκαν τὰν ἐπιστήμαν, ἀνακαλεσάμεναι τὸν νόον ἐκ μεγάλας τᾶς ἀγνοίας. *L'intelligence & la philosophie, qui*

est

eſt très ancienne, ont détruit les menſonges, ont inſpiré la ſcience & retiré l'eſprit de ſa grande ignorance. Chapitre V. §. 15.

Lorsque *Timée* dit que la philoſophie, qui eſt très ancienne, à détruit les menſonges, il veut ſimplement apprendre à ſes Lecteurs, qu'elle a produit cet effet ſur l'eſprit de ceux, qui la cultivent avec ſoin. Comment ce philoſophe, qui vivoit au milieu d'une nation ſuperſtitieuſe, plongée dans les erreurs les plus craſſes du Paganiſme, qui perſécuta ſouvent les philoſophes, avec autant de cruauté & d'ignorance, qu'ils l'ont été quelquefois dans les derniers ſiècles, eut il pu dire une choſe, que l'experience journaliere démentoit? La mort de *Socrate*, qui vecut peu de tems après *Timée*, & dont le pretexte principal fut, qu'il ne reconnoiſſoit point les Dieux, que les Atheniens adoroient: l'exil volontaire d'*Ariſtote*, qui quitta Athenes aiant été accuſé d'impieté par *Eurimedon*, Prêtre de *Céres*, prouvent évidemment que dans le ſiècle de *Timée* le fanatiſme étoit auſſi à craindre, pour les philoſophes, qu'il le fut dans le dernier ſiecle pour *Galilée*, renfermé dans les priſons de l'Inquiſition, & pour *Deſcartes* imitant l'exemple d'*Ariſtote*, abandonnant la France ſa patrie, & allant philoſopher dans le fond de la Hollande pour y trouver la tranquilité.

De tout tems, & dans toutes les Religions le peuple ſéduit & gouverné par quelques hommes, qui couvrent leur ambition, & leur eſprit de vertige, d'un zéle pour le culte divin, s'eſt laiſſé conduire par ces hommes, doublement criminels, qui ont trouvé le ſecret de perſécuter les gens, qu'ils n'aimoient pas, & dont la gloire & la reputation offuſquoient leur vanité. Voila pourquoi les payens ſevirent contre les Chre-

tiens,

tiens, pendant les quatre premiers siècles, & d'où vient les Chretiens à leur tour, dès qu'ils furent les maitres, agirent de la même maniere: & non contents de nuire aux payens, & de les détruire par la violence, se déchirerent entre eux, & surpasserent toutes les cruautés, qu'ils avoient reprochées à leurs anciens persécuteurs.

On ne peut voir, qu'avec horreur, dans l'histoire, l'acharnement des différentes sectes les unes contre les autres; & cet acharnement s'est perpetué par des meurtres, & par des proscriptions, de siècles en siècles jusques à nous. Aux persécutions qu'essuierent les *Ariens*, & à celles qu'ils firent à leur tour à leurs adversaires, succèderent celles que l'on fit aux *Donatistes*. Les *Manichéens* eurent leur tour, on les exila, on les massacra. Les *Nestoriens* vinrent en suite, ils essuierent tous les maux, qu'on avoit faits à ceux, qui les avoient précédés. Les *Albigeois* furent encore traités plus cruellement, on fit des Croisades contre eux: à l'instigation & à la solicitation de la Cour de Rome, on les poursuivit à feu & à sang. Les *Hussites* ne furent pas mieux traités, & à leur tour ne traiterent pas mieux leurs ennemis. Enfin les *Lutheriens*, & les *Calvinistes* devinrent l'objet de la persécution des Catholiques. Les guerres dont ces Chretiens, sous les noms différents de *Papistes* & de *Huguenots*, ont inondé l'Europe, durent encore aujourdhui.

Les *Egyptiens*, les anciens Grecs, les Romains, ne connurent jamais les guerres de Religion. Il étoit reservé à des hommes, qui se disent Ministres d'un Dieu tout misericordieux, de plonger l'Univers dans le sang, de perpetuer le carnage de siècles en siècles, pour le faire honorer, non pas selon qu'il l'a ordonné, mais selon qu'ils ont établi qu'il devoit l'être. O race pire

que celle des Phariſéens! γέννημα ἐχιδνῶν, race de viperes! quand ceſſerés vous de repandre vôtre venin ſur le genre humain? quand eſt ce que les hommes, venant à connoitre vôtre ambition demeſurée, vôtre orgueil caché ſous l'hipocriſie, votre cruauté couverte du voile de la religion, dont vous abuſés ſi criminellement, vous oteront entierement cette confiance, qu'ils vous ont donnée, & dont vous ne vous ſervés que pour les rendre infortunés? malheureuſement pour l'humanité il n'y a aucune apparence, qu'un auſſi heureux évenement ait jamais lieu. Les plaies ſanglantes, faites par les diſputes des Proteſtans & des Catholiques, ſont encore ſaignantes: & voila dans les *Molinistes*, & les *Janſeniſtes* un renouvellement du plus dangereux fanatiſme; tous les deux tâchent également de ſéduire le peuple, par de faux miracles. Le *Janſeniſme* a produit, & nourri dans ſon ſein les Convulſionaires. Le *Moliniſme* eſt la ſource de tous ces miracles abſurdes, que les Jeſuites s'efforcent d'établir, & qui ſont capables de decréditer les veritables, dans l'eſprit de tous ceux, dont la foi n'eſt point éclairée, & ſoutenue par la connoiſſance des preuves, qui établiſſent les veritables miracles, & qui détruiſent les faux. Il faut donc, pour ſe garantir d'une erreur auſſi dangereuſe, que celle de rejetter la verité de l'Evangile, parcequ'on trouve le menſonge dans la bouche de quelques hipocrites, qui veulent autoriſer leur fourbe par ce même Evangile, il faut donc, dis-je, examiner attentivement la différence, qu'il y a entre les miracles faits par Jeſus-Chriſt, & ceux qu'on a eu l'impudence d'attribuer à quelques hommes, dans ces derniers tems.

„Partout où Jeſus alloit, *dit éloquemment Lactance*, „il gueriſſoit dans un inſtant, par une ſeule parole, les „ma-

„malades les plus dangereux, de quelques maux qu'ils „fussent atteints. Les paralitiques, perclus entierement „de leurs membres, recouvroient tout à coup leurs for„ces, & avoient assés de vigueur, pour rapporter eux„mêmes les lits, dans les quels on les avoit apportés. „Il donnoit aux boiteux, & à ceux dont les pieds „étoient hors d'état de les servir, non seulement le „pouvoir de marcher, mais celui de courir. Il reta„blissoit entierement les yeux, & la veue de ceux qui, „privés de la lumiere, avoient vecu dès leur naissance „dans les plus épaisses tenebres. Il délioit la langue des „muets, & ils prononçoient dans l'instant des discours „suivis & arrangés . . . . . Mais ce n'a pas été assés „pour Jesus, de retablir les forces de ceux qui les avoient „perdus, de rendre l'usage des membres à ceux, qui en „étoient privés; il ressuscitoit des morts, & les rappelloit à „la vie, comme en les reveillant d'un profond sommeil.“ *Quacunque iter faciebat, ægros ac debiles, & omni morborum genere laborantes, uno verbo, unoque momento, reddebat incolumes: adeo ut membris omnibus capti, receptis repente viribus, roborati ipsi lectulos suos reportarent, in quibus fuerant paulo ante delati. Claudis vero ac pedum vitio affectis, non modo gradiendi, sed etiam currendi dabat facultatem. Tunc quorum cæca lumina in altissimis tenebris erant, eorum oculos in pristinum restituebat aspectum. Mutorum quoque linguas in eloquium sermonemque solvebat . . . . . Nec satis fuit quod vires imbecillibus redderet, quod debilibus integritatem, quod ægris & languentibus sanitatem, nisi etiam mortuos suscitaret, velut è somno solutos, ad vitamque revocaret.* Lactant. Divin. Instit. IV. 15.

Examinons actuellement quelques pretendus miracles des fanatiques de ces derniers tems. Nous verrons l'Abbé *Bucheran* cabriolant pendant six mois sur le tombeau

du Diacre *Paris*, & une de ses jambes, plus courte d'un demi pied que l'autre, s'alongeant miraculeusement d'une ligne tous les trois mois. L'Auteur des *Lettres Juives* n'a-t-il pas eu raison de dire, qu'un mathematicien, qui calcula le tems au quel la guerison de cet Abbé devoit être complette, le regla à cinquante cinq années de cabrioles ? Le nommé *François Bigaut*, autre vase d'élection de la bonté & de la faveur de *St. Paris*, eut dans dix neuf jours consécutifs deux cens quarante cinq convulsions. Que feroit de pis le Diable, pour tourmenter les damnés, que ce que faisoit le S. Diacre, pour guerir les Elus sur son tombeau, jusques à ce que le Ministere lui fisse deffense de continuer ses miracles en public, qui n'eurent plus lieu que dans quelques miserables galetas, où les Convulsionaires continuerent de donner des representations de leurs farces fanatiques ? Une fille, parmi plusieurs célébres Saltimbanques Jansenistes, avaloit, pour obtenir sa guerison du St. Diacre, des charbons ardens, comme font les joueurs de gobelets. Enfin il n'y a aucune fourberie, aucune folie, aucune extravagance que *Paris*, & tout le Rojaume, n'ait vu respectées, adoptées, & vantées comme les miracles les plus autentiques, operés par des prisanes & des emplastres, où l'on mettoit de la terre du tombeau de l'Abbé *Paris ;* par de l'eau de son puit ; par des morceaux des arbres du Cimetiere, où il étoit enterré ; par des morceaux des planches de son lit ; par des lambeaux de ses chemises, de ses soutanes, & surtout de ses culottes.

Dans le tems, que les Jansenistes mettoient en usage, pour favoriser leur parti, tout ce que le fanatisme a de plus dangereux, les *Molinistes* qui les combattoient, & qui refutoient leurs miracles, n'oublioient pas d'en publier d'aussi faux, & d'aussi extravagans,

pour

pour accrediter leur reputation ; le même Evêque de *Sens*, Mr. *Languet*, qui écrivoit contre les Jansenistes, publioit l'histoire de *Marie Alacoque*, recueil insensé des visions, des intrigues, & des amours d'une Religieuse avec Jesus-Christ ; c'étoit le seul ouvrage qui put, par sa singularité & par son ridicule, égaler l'absurdité de celui de Mr. de *Mongeron*.

Ce qu'il y a de plus honteux pour l'esprit humain, c'est que dans des Sectes aussi méprisables il s'y trouve, même parmi les chefs, des gens de bonne foi ; qui s'étant laissés séduire par des imposteurs, font par leur entousiasme, étant persuadé de deffendre la verité, encore plus de mal, que ceux qui agissent simplement par des motifs d'intéret. L'on a vu des Evêques, respectables par leurs mœurs & par leur probité, donner des Mandemens, pour soutenir la réalité des miracles operés par les convulsions, & en croiant d'établir la religion lui porter les coups les plus dangereux, & prêter aux incredules les armes les plus fortes.

Rien n'est si pernicieux pour la verité que le mensonge, soutenu par des gens, qui sont dans la bonne foi. Les objections, qu'on emploie alors contre elle, ont toute l'apparence de cette probité, & de cette conviction intuitive, qui dans les disputes de controverse font plus de prosélites, que la simple raison. Voila ce qui n'a eu que trop lieu dans ces derniers tems, où des gens de bonne foi dans l'erreur en ont séduit tant d'autres. Combien d'Ecrivains ne se sont pas portés aux plus grands excès, croiant servir la cause de Dieu, en cherchant à dêshonorer leurs adversaires par des calomnies ? c'est par ce faux principe, que Mr. *Arnaud* écrivit un livre, rempli des injures les plus atroces, contre le Roi *Guillaume :* & c'est en soutenant, que Mr. *Arnaud* n'avoit point été condamnable,

 que

les miserables Auteurs subalternes des Gazettes ecclesiastiques ont tant de fois déchiré la reputation de leur Roi, des plus illustres Ministres, & des plus respectables Citoiens.

Il est facheux, que la conduite de quelques Peres de l'Eglise ait autorisé celle des Ecrivains, qui soutiennent qu'il est permis de ternir la gloire, & d'attaquer la reputation de ceux qu'ils nomment hérétiques. Chaque communion différente donne ce nom à tous ceux, qui sont dans une autre. Il arrive donc nécessairement de ce principe, que tous les Chretiens, de quelque secte qu'ils soient, ont pour autoriser les calomnies, les injures, les fausses accusations, dont ils noircissent leurs adversaires, l'excuse de dire, qu'ils suivent l'Exemple des Peres de l'Eglise. Il est utile pour le bien de la Societé, d'apprendre à ces Ecrivains, que les Peres, malgré la pureté de leurs mœurs, & l'idée où ils étoient de bonne foi, qu'ils pouvoient emploier les injures, les invectives, & même les calomnies pour la deffense de la bonne cause, sont aujourdhui condamnés par tous les gens raisonnables, qui méprisent avec raison leur emportement, & qui condamnent leurs mensonges, comme indignes non seulement du rang, qu'ils ont occupé dans l'Eglise, mais d'un simple Chretien. Leur faux zele a nuit, & nuit encore à la Religion: il fournit des argumens très specieux aux incredules, qui soutiennent, que les Peres aiant menti évidemment dans les choses, dont ils avoient cependant une connoissance certaine, ne meritent aucune confiance, & ne peuvent être d'aucune autorité dans l'histoire, qu'ils se sont efforcés tant de fois de falsifier, en substituant des mensonges, des prodiges, & des contes fabuleux à la verité, qu'ils connoissoient, & qu'ils tachoient de faire disparoitre, pour

fa-

favoriser la cause qu'ils deffendoient. C'est-là une chose qu'on ne sauroit nier, & qui malheureusement n'est que trop évidemment prouvée.

Qui peut s'empecher de reconnoitre la mauvaise foi des Peres, dans ce qu'ils ont écrit sur la mort de Julien? „Parmi tant de marques, qu'il avoit données „de sa folie, *dit S. Gregoire de Naziance*, en voici une „des plus éclatantes: étant couché sur le rivage, affoibli „par sa blessure, il pensa que plusieurs de ceux qui „furent fameux avant lui, avoient taché de dérober „leur mort à la connoissance des hommes, & que „par-là s'étant fait croire immortels, ils avoient été „mis au rang des Dieux; il voulut imiter leur exem„ple, & tacher, en cachant sa mort, de se faire passer „pour un Dieu, il voulut donc se jetter dans le fleu„ve, aidé de quelques amis affidés, qui par leur carac„tere meritoient bien sa confiance. Mais un Eunuque „du Palais, aiant découvert cette resolution, en aver„tit plusieurs personnes, qui s'y opposerent, détestant „une imposture aussi atroce. Sans cet Eunuque on „auroit aujourdhui, en la personne de *Julien* un nou„veau Dieu, que le malheur & le crime eussent fait, „& qui auroit été adoré par des hommes aveugles."

"Ἄξιον δὲ μηδὲ τοῦτο παραδραμεῖν τοῦ ἀνδρός, μεγίστης τῆς ἐκείνου κακοδαιμονίας ἐπὶ πολλοῖς ἔχον ἀπόδειξιν. ἔκειτο μὲν ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ ποταμοῦ, καὶ πονηρῶς εἶχε τοῦ τραύματος· πολλοὺς δὲ εἰδὼς τῶν πρὸ αὐτοῦ δόξης ἠξιωμένων, ὡς ἂν ὑπὲρ ἄνθρωπον νομισθεῖεν, τέχναις τισὶν ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισθέντας, καὶ διὰ τοῦτο θεοὺς νομισθέντας: ἔρωτι τῆς αὐτῆς δόξης ἑαλωκὼς, καὶ ἅμα τῷ τρόπῳ τῆς τελευτῆς, διὰ τὸ τῆς ἀβουλίας ἄδοξον, αἰσχυνόμενος, τί μηχανᾶται, καὶ τί ποιεῖ; οὐδὲ γὰρ τῷ βίῳ συναναλίσκεται πονηρία. ῥίψαι κατὰ τοῦ ποταμοῦ πειρᾶται τὸ σῶμα. καὶ πρὸς τοῦτο ἐχρῆτό τισι τῶν πιστῶν

ἑαυ-

ἑαυτοῦ συνεργοῖς καὶ μύσταις τῶν ἀποῤῥήτων. καὶ εἰ μὴ τῶν βασιλικῶν ἐντυχών τις τὸ πρᾶγμα αἰσθόμενος, καὶ τοῖς ἄλλοις καταμηνύσας, μίσει τοῦ κακουργήματος, τὴν ὁρμὴν διεκώλυσε, κἂν ἐφάνη τις ἄλλος τοῖς ἀνοήτοις, θεὸς νέος ἐξ ἀτυχήματος. *Sed ne hoc quidem prætereundum est, quod præter alia multa, maximum perditæ illius amentiæ argumentum habet. In fluminis ripa jacebat, graviter ex vulnere ægrotans. Cum autem permultos eorum, qui ante ipsius ætatem gloriam consecuti fuerant, ut humana conditione majores censerentur, artibus quibusdam ex hominum oculis sese subduxisse, eamque ob causam pro Diis habitos fuisse sciret, ejusdem gloriæ cupiditate captus, simulque mortis suæ modum propter temeritatis infamiam erubescens, quid molitur? quid facit? (neque enim simul cum vita improbitas extinguitur) in profluentem corpus suum projicere conatur, ad eamque rem nonnullorum, quos maxime fidos arcanorumque conscios habuerat, opera utebatur. Quod nisi quispiam ex aulicis Eunuchis, hac re cognita, scelerisque odio & detestatione aliis patefactu, huic conatui obstitisset: novus utique alius ex calamitate Deus stolidis hominibus extitisset.* St. Gregor. Nazian. opp. Orat. V. adv. Julian. p. 117. Edit Paris. MDCIX.

Avant de montrer évidemment, combien de mensonges il y a dans ce recit de *S. Gregoire de Naziance;* voïons ceux de plusieurs autres Peres, sur le même sujet, qui ne sont ni moins odieux, ni moins grossierement inventés. *Theodoret* dit, que lorsque *Julien* se sentit blessé, il remplit ses mains de son sang, & le jetta en l'air, en proferant ces paroles: *Tu as vaincu Galiléen.* Si *Theodoret* s'en étoit tenu à ce mensonge, on pourroit le lui pardonner en faveur de son zele pour la bonne cause; mais cet auteur s'explique, sur l'assassinat criminel d'un Empereur, comme les *Ligueurs* parloient sur celui de *Henri* III. „On ignore jusqu'à

„au-

„aujourdhui, *dit ce Pere*, quel est celui qui blessa avec „tant de justice cet Empereur: quelques uns disent, „que ce fut une main invisible, d'autres un Nomade „de ceux qu'on appelle *Ismaelites*. Plusieurs assurent „que ce fut par un Soldat romain, ennuié de ses pei„nes & de ses fatigues. Enfin soit que ce soit un „homme, ou un ange qui ait assassiné cet Empe„reur, il ne fut que le glorieux Ministre de la vo„lonté de Dieu. “

Il n'y a rien ni dans *La-Croix*, ni dans *Busembaum*, ni dans tous les Theologiens Jesuites, d'aussi dangereux que ce passage, pour faire des *Clement*, des *Ravaillac*, des *Guignard*, des *Damiens*, & des *Malagrida*. Jamais la fureur de la Ligue ne fit parler, avec un entousiasme plus criminel, ces Theologiens dont les Ecrits, aussi funestes qu'exécrables à tous les honnêtes gens, contribuerent encore à la mort de *Henri* IV, longtems après l'abjuration de ce grand Prince. Non seulement *Theodoret* ne parle pas, dans cet endroit, comme un Pere de l'Eglise, mais il ne parle pas même comme un veritable chretien, qui sait qu'il ne lui est jamais permis, pour aucune raison, de se revolter contre son prince legitime, encore moins de le tuer, ou de concourir à sa mort; il n'a pour armes, contre la persécution, que la douceur & la patience: ce sont celles, que le Sauveur du monde emploia lui même, quelque pouvoir qu'il eut contre ses persécuteurs. Les Apôtres, & les hommes apostoliques qui vecurent après eux, suivirent l'exemple de leur divin Maitre; mais les Chretiens, dès le regne de *Constantin*, étoient déja bien differens de ceux des deux premiers siècles, & du commencement du troisieme. Voici le texte original de *Theodoret*, pour qu'on voie, que nous rendons exactement ce passage, que nous con-

damnons si justement, & qui ne peut qu'indigner tous les bons Citoiens & les veritables Chretiens. Τὸν μὲν τοι τὴν δικαίαν ἐκείνην ἐπενεγκόντα πληγὴν οὐδεὶς ἔγνω μέχρι καὶ τήμερον· ἄλλοι μέν τινα τῶν ἀοράτων ταύτην αὐτῷ ἐπενηνοχέναι φασίν· οἱ δὲ τῶν νομάδων ἕνα τῶν Ἰσμαηλιτῶν καλουμένων· ἄλλοι δὲ στρατιώτην τὸν λιμὸν καὶ τὴν ἔρημον δυσχεράναντα. ἀλλ᾽ εἴ τε ἄνθρωπος εἴ τε ἄγγελος ὦσε τὸ ξίφος, δῆλον ὡς τοῦτο δέδρακε τοῦ θείου νεύματος γεγονὼς ὑπουργός. ἐκεῖνον δέ γε φασι, δεξάμενον τὴν πληγὴν, εὐθὺς πλῆσαι τὴν χεῖρα τοῦ αἵματος, καὶ τοῦτο ῥίψαι εἰς τὸν αέρα, καὶ φάναι, νενίκηκας Γαλιλαῖε· καὶ κατὰ ταυτὸ, τήν τε νίκην ὁμολογῆσαι, καὶ τὴν βλασφημίαν τολμῆσαι, οὕτως ἐμβρόντητος ἦν. *Quis autem justum illud vulnus inflixerit, nemini exploratum est ad hunc usque diem. Sunt qui ab invisibili quopiam incussum dicant: alii ab uno e Nomadibus quos Ismaëlitas vocant: alii a milite famis & solitudinis molestias non ferente. Verum sive homo, sive angelus ferrum impulit, certum est, quisquis fuit, divinæ voluntatis ministrum fuisse. Ferunt porro illum vulnere accepto implesse manum sanguine, & hoc in aërem projecto dixisse, vicisti Galilæe, simulque & victoriam confessum esse, & blasphemiam, adeo vecors erat, evomuisse.* Theodoreti Eccl. Hist. L. III. c. 20. T. III. p. 658. Ed. Par. 1642.

St. Cyrille, qui a écrit avec autant d'emportement contre *Julien*, que *S. Gregoire de Naziance*, dit que ce Prince étoit lâche & sans cœur. L'historien *Socrate* le fait mourir de la main d'un demon. *Jean Damascene*, & *Nicephore* de celle des martirs *Mercure & Artemius*. Enfin *S. Gregoire* poursuit encore les cendres de ce Prince, dans le tombeau qui les renfermoit, il assure qu'elles s'agitoient avec violence, & qu'elles étoient un grand sujet de fraieur aux mechants. Θερμὸν ἔτι ζείουσα κόνις μέγα τάρβος ἀλιτροῖς. Greg. Naz. p. 50.

Ecou-

Ecoutons actuellement parler un historien, dont la probité & l'amour pour la verité sont reconnus, qui accompagna *Julien*, dans la guerre où il perit, & qui fut temoin de sa mort. Ajoutons à cela, & qui en rendant justice à ce Prince n'a point déguisé ses défauts. En entendant parler ce sage historien, c'est *Julien* lui-même que nous entendons, car il ne fait que repeter les discours de ce Prince mourant. Quelque long que soit ce passage d'*Ammien*, je le rapporterai sans l'abreger, il est trop intéressant pour en rien supprimer.

„Julien, qui étoit dans sa tente prêt à rendre son „ame, par les atteintes de sa blessure, qui lui faisoit „perdre tout son sang, dit à ceux qui étoient de bout „tout tristes autour de son lit. Enfin, mes Compa„gnons, le jour est venu que je dois sortir de cette „vie; pouvois-je souhaiter une heure plus favorable „que celle-ci, en la quelle je paye de bonne volonté „à la nature, le tribut que je lui dois? non, non, „mes Amis, je ne m'en afflige pas, & je n'ai point „fait si peu mon profit des instructions de la philoso„phie, que je n'aie bien appris, que l'esprit doit être „un jour plus heureux que le corps. Or considérant, „combien la différence est grande d'une éminente con„dition à la moindre de toutes, j'ai à cette heure beau„coup plus d'occasion de me rejouir que de m'attris„ter, quand même je ne voudrois pas me ressouvenir, „que les Dieux immortels ont souvent envoié la mort „à plusieurs personnes, pour recompense de leur pieté. „Je ne doute point, qu'elle ne me soit à présent un „grand don des mêmes Dieux, qui ne veulent pas, „que je succombe sous le fardeau de beaucoup de „difficultés, ou du moins, que je me perde moi-mê„me mal à propos, aiant souvent connu par expérien-

„ce,

„ce, que comme toutes les douleurs surmontent les „effeminés, elles cédent à ceux qui persistent à les „vaincre. Je ne me repens point de ce que j'ai fait, „ni le souvenir de quelque mauvaise action ne me „dévore point la conscience. Quand je n'étois qu'hom-„me privé, je me corrigeois secretement des fautes que „je faisois. Depuis que l'Empire m'est tombé entre „les mains, par les avantages de ma naissance, je pense „l'avoir conservé sans tâche de crime ou d'infamie, aiant „toujours gouverné les choses civiles en paix avec mo-„dération, & n'aiant jamais entrepris la guerre qu'après „de bons avis, & de mures déliberations. La felicité „des Princes ne s'accorde pas toujours en tout avec „l'utilité publique. Et quoique la souveraine puissance „s'attribue perpétuellement la gloire de toutes sortes „d'entreprises ; j'ai été persuadé toute ma vie (vous le „savés), que la principale fin d'une juste domination „est le salut des peuples, & le repos des sujets ; j'ai „toujours été enclin à la douceur, bannissant d'auprès „de moi toute sorte de licences, qui engendrent la „corruption des bonnes mœurs. Je n'ai jamais rien „craint pour le service de ma patrie ; je n'ai point „apprehendé les perils, & j'ai été bien aise de les mé-„priser, toutes les fois que je me suis cru capable de „faire quelque chose pour son utilité. Je n'aurai point „de honte d'avouer, que j'ai prévu dès longtems, que „je devois finir de cette sorte : & je me trouve obli-„gé de rendre graces à l'éternelle Puissance, de ce que „je ne meurs point par les secretes embuches de mes „ennemis, ni par les langueurs d'une longue maladie, „ni par la fin ordinaire des personnes délicates ; mais, „qu'au milieu de mes victoires, j'aie merité de quit-„ter le monde par une glorieuse sortie. Un homme „est timide, ou a bien peu de générosité, qui paroit

„sou-

„souhaiter de mourir, quand il ne le faut pas, & qui „voudroit ne point mourir quand il n'eſt plus tems „de vivre: je ne dirai rien de plus à ce ſujet, parce„que je manque de forces pour vous parler d'avantage. „Quant à ce qui concerne la création d'un nouvel Em„pereur, je n'en parlerai point, de crainte que par im„prudence, je ne vinſſe à obmettre celui qui en feroit „le plus digne, ou qu'en nommant celui qui me ſem„bleroit avoir le plus de merite, je ne fuſſe cauſe de „pluſieurs troubles, ſi quelque autre lui étoit preferé. „J'aime donc mieux, en mourant, me contenter de ſou„haiter un bon Empereur à la Republique. Quand „il eut dit ces choſes, avec une tranquilité d'eſprit „admirable, il partagea ce qu'il avoit de biens à ſes „plus intimes amis. Il demanda *Anatolius*, grand maî„tre des officiers du palais: mais *Saluſte*, Prefet des „Gaules, lui aiant repondu, *qu'il étoit heureux*, il en„tendit bien qu'il avoit été tué: & pleura amerement „la mort de ſon ami, ajant mépriſé la conſervation „de ſa propre vie, peu de tems auparavant. Et com„me tous ceux qui étoient autour de lui pleuroient, „il leur dit: *qu'il étoit indigne de pleurer un Prince, qui* „*mourroit en la grace des Dieux*. Et puis diſcourant de „l'immortalité de l'ame, avec les Philoſophes *Maximus* „& *Priſcus*, ſa plaie s'étant r'ouverte, & ſes veines qui „s'étoient enflées le ſuffoquant, il but de l'eau fraiche, „qu'il demanda étant fort alteré, & il expira vers le „milieu de la nuit la 31me année de ſon âge."

Eraſme diſoit, qu'il ne liſoit jamais dans *Xenophon* la mort de *Socrate*, qu'il ne fut tenté de dire: „*Saint Socrate priés pour nous!*" *Sancte Socrates ora pro nobis!* Quel eſt le Prince vertueux, & le ſage philoſophe qui ne doive dire, en liſant celle de *Julien*: *Ens entium fac ut ſic vivam & ſic moriar!* „Etre

des

des êtres, faites moi la grace de vivre ainsi & de mourir de même! " On voit bien que je fais abstraction de ce qui regarde le Paganisme, dont nous n'avons rien à craindre dans nôtre siècle. Plaçons ici le latin d'*Ammien Marcellin*, pour constater la fidelité de ma traduction. *Quæ dum ita aguntur, Julianus in tabernaculo jacens circumstantes allocutus est demissos & tristes: Advenit o socii nunc abeundi tempus e vita impendio tempestivum, quam reposcenti naturæ ut debitor bonæ fidei redditurus exsulto: non ut quidam opinantur afflictus & mœrens: Philosophorum sententia generali perdoctus, quantum corpore sit beatior animus, & contemplans quoties conditio melior a deteriore secernitur; lætandum esse potius quam dolendum. Illud quoque advertens, quod etiam Dii cœlestes quibusdam piissimis mortem tanquam summum præmium persolverunt. Munus autem id mihi delatum optime scio, ne difficultatibus succumberem arduis, neve me projiciam unquam aut prosternam: expertus quod dolores omnes ut insultant ignavis, ita persistentibus cedunt. Nec me gestorum pœnitet, aut gravis flagitii recordatio stringit, vel cum in umbram & angulos amandarer, vel post principatum susceptum: quem tamquam a cognatione Cælitum defluentem immaculatum (ut existimo) conservavi, & civilia moderatius regens, & examinatis rationibus bella inferens & repellens: tametsi prosperitas simul utilitasque consultorum non ubique concordent, quoniam cœptorum eventus superæ sibi vindicant potestates. Ruputans autem justi esse finem imperii, obedientium commodum & salutem, ad tranquilliora semper ut nostis propensior fui; licentiam omnem actibus meis exterminans, rerum corruptricem & morum: gaudensque, adeo sciens, quod ubicumque me velut imperiosa parens consideratis periculis objecit Resp. steti fundatus, turbines calcare fortuitorum assuefactus. Nec fateri pudebit, interiturum me ferro dudum didici fide fatidica præcinente.*

te. Ideoque sempiternum veneror numen, quod non clandestinis insidiis, nec longa morborum asperitate, vel damnatorum fine decedo: sed in medio cursu florentium gloriarum hunc merui clarum e mundo digressum. Aequo enim judicio juxta timidus est & ignavus, qui cum non oportet, mori desiderat: & qui refugiat, cum sit oportunum. Hactenus loqui vigore virium labente sufficiat. Super Imperatore vero creando caute reticeo, ne per imprudentiam dignum prœteream: aut nominatum quem habilem reor, ante posito forsitan alio in discrimen ultimum trudam. Ut alumnus autem Reip. frugi, opto bonum post me reperiri rectorem. Post hæc placide dicta, familiares opes junctioribus velut supremo distribuens stilo, Anatolium quæsivit officiorum Magistrum: quem cum beatum fuisse Salustius respondisset Præfectus, intellexit occisum: acriterque amici casum ingemuit, qui elate ante contemserat suum. Et flentes inter hæc omnes qui aderant, auctoritate integra etiam tum increpabat: humile esse, cœlo sideribusque conciliatum lugeri Principem dicens. Quibus ideo jam silentibus, ipse cum Maximo & Prisco philosophis super animorum sublimitate perplexius disputans, hiante latius suffossi lateris vulnere, & spiritum tumore cohibente venarum, epota gelida aqua quam petiit, medio noctis horrore vita facilius est absolutus, anno ætatis altero & tricesimo. Amian. Marcel. L. XXV. c. III. p. 420. Edit. Paris. M.DC.LXXXI.

Au temoignage d'*Ammien Marcellin*, je pourrois joindre celui de *Zozime*, & d'un nombre d'autres historiens. Je me contenterai de citer encore celui d'*Eutrope*, qui après avoir fait un grand éloge de toutes les vertus de *Julien*, en parlant de sa mort, dit, qu'il fut un aussi bon Prince, que *Marc-Antonin*, qu'il avoit pris pour son modele. *Marco Antonino non absimilis; quem etiam æmulari studebat.* Eutrop. Hist. Rom. Lib. X. cap. IX.

Après

Après avoir vu un Prince, auſſi illuſtre que *Julien*, diffamé par tant de Peres de l'Egliſe, & par tant d'Ecrivains eccleſiaſtiques, doit-on s'étonner que dans ces derniers tems, des hiſtoriens Jeſuites & quelques autres Moines aient oſé dire, que *Luther* étoit mort comme un enragé en blaſphemant, & que le Diable avoit tordu le cou à *Calvin?* Ces Theologiens modernes ont imité les anciens; ceux qui viendront dans la ſuite ne feront ni plus moderés ni plus équitables, que ceux qui les auront précédés, peut être deviendront ils plus intolérans.

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

Horat. Od. Lib. III. Od. 6.

Revenons aux Peres. Ils faiſoient, ſi l'on peut ſe ſervir de ces termes, *fléche de tout bois.* Rien ne leur paroiſſoit mauvais, pourvu qu'ils arrivaſſent à leur but; les idées les plus ſingulieres, qui ſe préſentoient à leur eſprit, ils les adoptoient, & s'en ſervoient ſans reflechir, qu'ils aviliſſoient les choſes les plus reſpectables, par la maniere dont ils en parloient. Qui ne ſeroit ſurpris, & même indigné de voir *S. Athanaſe*, ce grand deffenſeur du Miſtere de la Trinité, vouloir l'expliquer par l'exemple des différens vins mêlés enſemble. C'eſt dans un Dialogue entre un Orthodoxe & un Eteredoxe, que ce Pere a placé un morceau de controverſe auſſi ſingulier. Je le traduirai mot à mot. „*L'Orthodoxe dit;* que l'eſſence du Pere, du Fils, & „du S. Eſprit eſt la même. *ὁμοούσιον εἶναι πατέρα καὶ „υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα.* Eandem eſſe eſſentiam Patris, „Filii & Spiritus Sancti. *L'Eterodoxe repond;* Vous „voulez dire, que le Pere, le Fils, & le S. Eſprit ſont „comme le vin mêlé. *Θέλεις ἂν εἰπεῖν, ὅτι ὥσπερ κονδι-*

„τος

„τος οἶνος κεραϛθεὶς, ὥτως ἐςὶ πατὴρ, υἱὸς, καὶ ἅγιον πνεῦ-
„μα. Vis igitur dicere Patrem, Filium, & Spiritum „Sanctum esse instar vini conditi misti. *L'Orthodoxe „replique:* Est-ce que vous ignorés ce que vous affirmés? „Οὐδὲ οἶδας ὅτι σὺ τοῦτο λέγεις. An ignoras te hoc „affirmare. *L'Etérodoxe dit;* comment donc? πῶς? *quo „modo?* Parceque, *repond l'Orthodoxe*, vous dites que „la nature du Pere est une, celle du Fils une autre, „& celle du S. Esprit une autre: comme la nature „du vin est une, celle du miel est une autre, & „celle du poivre est une autre. Nous au contraire, „nous disons, que si le Pere est un vin rejouissant le „cœur, le Fils est aussi un vin rejouissant le cœur, & „le S. Esprit de même un vin rejouissant le cœur, & „surpassant tout autant, que le Pere, la douceur du „miel. C'est donc vous autres qui faites le Pere, le „Fils & le S. Esprit semblables au vin mêlé, puis- „que vous enseignés que leurs natures sont différentes."
Ὅτι ἄλλην φύσιν λέγεις τοῦ πατρὸς, καὶ ἄλλην τοῦ υἱοῦ, καὶ ἄλλην τοῦ ἁγίου πνεύματος ὡς οἴνου, καὶ μέλιτος, καὶ πεπέρεως. Ἡμεῖς δὲ λέγομεν, ἐὰν ἡ ὁ πατὴρ οἶνος εὐφραίνων καρδίαν, καὶ ὁ υἱὸς οἶνος εὐφραίνων καρδίαν, καὶ τὸ πνεῦμα οἶνος εὐφραίνων καρδίαν ἐςὶν, ἢ ὁ πατὴρ ὑπὲρ μέλι καὶ κηρίον. Ὑμεῖς ἄρα, καὶ οὐχ ἡμεῖς, κονδίτῳ παραβάλλετε τὸν πατέρα, καὶ υἱὸν, καὶ τὸ ἅγιον πνεῦμα, οἱ ἀνομοίους τὰς φύσεις εἰσηγούμενοι. *Quia aliam naturam dicis Patris, & aliam Filii, & aliam Spiritus Sancti: ut vini, & mellis, & piperis; nos vero dicimus, si pater est vinum lætificans cor, etiam filius vinum lætificans cor, & spiritus vinum lætificans cor, quatenus Pater dulcedine superat mel & favum. Vos igitur, non nos, condito similem dixistis Patrem, Filium, & Spiritum Sanctum, ut qui dissimiles naturas esse docetis.* Athanas. Dial. I. de S. Trinitate sub finem. Tom. 2. p. 183.

Qu'auroient dit les incredules du Siècle passé, & que diroient ceux d'aujourdhui, si les *Bossuet*, les *Claude*, & les *Arnaud* avoient traité la controverse de cette maniere, qui surement ne peut être que du goût des marchands de vin, des vendeurs de miel & de poivre, qui seroient bien aises de voir leur profession devenir nécessaire, pour expliquer les plus augustes misteres de la Religion?

Les Peres, en général, ont encore eu dans leurs disputes un autre défaut considérable. Les raisons leur manquoient elles? ils inventoient des histoires, qui très souvent ressembloient à nos contes des Fées; & ils n'avoient point de honte, de vouloir se servir de semblables fables pour établir leurs opinions. Falloit-il prouver, que la lecture de *Ciceron* & de *Virgile* étoit criminelle, & qu'une femme ne devoit pas s'en occuper? *S. Jerome* trouvoit dabord une histoire, pour autoriser un sentiment aussi extraordinaire, & il étoit le heros de la fable. „Qu'a de commun, *écrit ce Pere* „*à Eustochie*, Horace avec le Pseautier, Virgile avec les „Evangiles, Ciceron avec les Apotres? Votre frere ne „sera-t-il pas scandalisé, s'il vous voit au milieu du „paganisme? . . . . . Nous ne devons pas boire à la „fois le Calice du Seigneur, & la coupe des Demons. „Je vous rapporterai à ce sujet une histoire malheu„reuse, qui m'est arrivée. Il y a plusieurs années, „qu'après avoir abandonné ma maison, mes parens, ma „sœur, mes amis, pour le Roiaume des Cieux; & ce „qui est plus difficile, toutes sortes de nourriture déli„cate, je vins me retirer à Jerusalem, pour y vivre „dans la pénitence. Je ne pouvois me passer de la „Bibliotheque, que j'avois autrefois formée à Rome, „ainsi je jeunois après avoir lu Ciceron: & après avoir „passé les nuits dans les veilles & dans les larmes,

„pour

„pour obtenir le pardon de mes pêchés passés, je lisois Plaute; lorsque de la lecture de ce poete, je „passois à celle des Prophetes, cette derniere me pa„roissoit dure & désagréable. Et parceque mes yeux „aveuglés ne voioient pas la lumiere, je croiois que „c'étoit la faute du Soleil. Pendant que le serpent me „trompoit ainsi, je devins malade: une fievre dange„reuse me reduisit à l'extremité; je n'avois presque „plus que la peau collée sur les os: on préparoit déja „mes funerailles, ma chaleur vitale étoit éteinte; & à „peine restoit-il, dans la circulation du sang, un foi„ble mouvement vers le cœur. Dans cet état je fus „soudain transporté en esprit au jugement de Dieu: „j'apperçus une si grande clarté, & une si grande lu„miere, dans ceux qui se trouvoient presens à ce juge„ment, que m'étant prosterné à terre, je n'osois pas „lever la tête. Je fus d'abord interrogé sur ma reli„gion. Je repondis, que j'étois Chretien; mais celui „qui présidoit au jugement me dit: vous mentés, vous „êtes Ciceronien, & non pas chretien. A ce discours je „fus penetré de crainte, & au milieu des coups, que je „recevois (car le juge avoit ordonné de me battre avec „des verges), j'étois plus tourmenté par les reproches „de ma conscience, que par le supplice que je rece„vois. Je me ressouvins de ce verset: *qui vous louera „dans l'enfer?* & je m'écriai; Seigneur, aiés pitié de „moi! ma voix resonnoit au milieu du bruit des „coups de fouet. Cependant ceux qui étoient présents „se jetterent aux genoux du juge qui présidoit, & „demanderent pardon pour moi, rejettant ma faute sur „ma jeunesse. Alors, dans un si grand & si doulou„reux embarras, je dis: Seigneur! si jamais je lis à „l'avenir des livres profanes, je serai coupable de vous „avoir manqué de parole. A cette promesse aiant été

„délivré, j'ouvre les yeux remplis de larmes, de forte „que je convainquis, par ma douleur, les plus incre„dules de la verité de ce qui venoit de m'arriver. Au „reste mon malheur n'étoit point un vain songe, c'é„toit une réalité : j'en atteste le tribunal où je fus cité, „le juge qui me condamna, les plaies, & les marques „livides que j'eus après mon sommeil. Je ne lus plus „dans la suite, que les Livres Saints avec autant d'em„pressement, que j'avois lu auparavant les prophanes." *Quid facit cum Psalterio Horatius? cum Evangeliis Maro? cum Apostolo Cicero? Nonne scandalizatur frater, si te viderit in idolis recumbentem? , ... Simul bibere non debemus calicem Christi, & calicem dæmoniorum. Referam tibi meæ infelicitatis historiam. Quum ante annos plurimos domo, parentibus, sorore, cognatis, & quod his difficilius est, consuetudine lautioris cibi, propter cœlorum me regna castrassem, & Jerosolymam militaturus pergerem, Bibliotheca, quam mihi Romæ summo studio ac labore confeceram, carere non poteram. Itaque miser ego lecturus Tullium, jejunabam. Post noctium crebras vigilias, post lachrimas, quas mihi præteritorum recordatio peccatorum ex imis visceribus eruebat, Plautus sumebatur in manus. Si quando in memet reversus, Prophetas legere cœpissem; sermo horrebat incultus. Et quia lumen cæcis oculis non videbam, non oculorum putabam culpam esse, sed solis. Dum ita me antiquus serpens illuderet, in media ferme quadragesima medullis infusa febris, corpus invasit exhaustum : & sine ulla requie (quod dictu quoque incredibile sit) sic infelicia membra depasta est, ut ossibus vix hærerem. Interim parantur exequiæ, & vitalis animæ calor, toto frigescente jam corpore, in solo tantum tepente pectusculo palpitabat : quum subito raptus in spiritu, ad tribunal judicis pertrahor; ubi tantum luminis, & tantum erat ex circumstantium claritate fulgoris, ut projectus*

in

in terram, sursum aspicere non auderem. Interrogatus de conditione, Christianum me esse respondi. Et ille qui præsidebat : Mentiris, ait, Ciceronianus es, non Christianus. Ubi enim thesaurus tuus, ibi & cor tuum. *Illico obmutui, & inter verbera (nam cædi me jusserat) conscientiæ magis igne torquebar, illum mecum versiculum reputans.* In inferno autem quis confitebitur tibi ? *Clamare autem cæpi & ejulans dicere : Miserere mei, Domine, miserere mei. Hæc vox inter flagella resonabat. Tandem ad præsidentis genua provoluti qui adstiterant, precabantur ut veniam tribueret adolescentiæ, & errori locum pænitentiæ commodaret ; exacturus deinde cruciatum, si gentilium litterarum libros aliquando legissem. Ego qui in tanto constrictus articulo, vellem etiam majora promittere, dejerare cæpi, & nomen ejus obtestans, dicere : Domine, si unquam habuero codices sæculares, si legero, te negavi. In hæc sacramenti verba dimissus, revertor ad superos; mirantibus cunctis, oculos aperio, tanto lachrymarum imbre perfusos, ut etiam incredulis fidem facerem ex dolore. Nec vero sopor ille fuerat, aut vana somnia, quibus sæpe deludimur. Testis est tribunal illud, ante quod jacui; testis judicium triste, quod timui : ita mihi nunquam contingat in talem incidere quæstionem : liventes habuisse scapulas, plagas sensisse post somnum, & tanto dehinc studio divina legisse, quanto non ante mortalia legeram.* Hieronim. Epist. 18. ad Eustochium de custodia virginitatis. Opp. Tom. IV. P. II. p. 42.

Si *S. Jerome* a jamais été fouetté par les anges, ce n'est pas surement pour avoir lu *Ciceron* & *Virgile*, mais c'est pour avoir debité une histoire aussi puerile, & qui expose la Religion, & les Peres de l'Eglise, à la plaisanterie des incrédules. La lecture de *Ciceron* & de *Virgile* ne deplait point à Dieu, puisque les Peres du Concile de *Trente* ont permis expressement celle de

tous les auteurs grecs & latins. *Fra-Paolo* ni *Pallavicini* ne nous apprennent pas cependant, qu'aucun de ces Evêques ait essuié la moindre correction des anges, qui fouetterent *S. Jerome*, au point qu'il en conserva longtems les marques.

Le même *S. Jerome* vouloit-il condamner les courses de Char dans le Cirque, & rendre ces jeux criminels; l'enfer venoit d'abord à son secours, & il inventoit un petit conte. „Un conducteur de char, *dit* „*ce Pere*, fut renversé par le demon, il devint tout roi„de, en sorte qu'il ne pouvoit remuer ni pieds ni mains, „& qu'il lui étoit impossible de donner aucun mouve„ment à sa tête. On le porta dans son lit à S. Hila„rion, n'aiant que le seul usage de la langue, dont il „se servoit pour prier le Saint; qui lui dit, qu'il ne le „gueriroit pas qu'il ne crut auparavant en Jesus-Christ, „& qu'il ne promit de renoncer à son metier. Ayant „repondu qu'il croioit en Jesus-Christ, & qu'il aban„donneroit son ancienne profession, il recouvra la san„té, & il sentit plus de joie de la guerison de son „ame, que de celle de son corps.“ *Auriga quoque Gazensis in curru percussus à dæmone, totus obriguit; ita ut nec manum agitare, nec cervicem posset reflectere. Delatus ergo in lecto, quum solam linguam moveret ad preces, audit non prius posse sanari, quam crederet in Jesum; & se sponderet arti pristinæ renunciaturum. Credidit, spopondit, sanatus est: magisque de animæ, quam de corporis salute exultavit.* D. Hieronim. in Vita S. Hilarion. Opp. T. IV. P. II. p. 19.

Pour établir la realité des effets des Talismans, des signes, des paroles magiques, effets purement imaginaires, dont les plus superstitieux, & jusques aux vieilles femmes se moquent aujourdhui, *S. Jerome* avoit dabord un miracle tout prêt. „Un jeune homme, *dit-* „*il*,

„il, voisin d'une vierge, consacrée à Dieu, périssoit „d'amour pour elle, n'aiant pu en rien obtenir par les „jeux, par les flateries, & par toutes les choses qui „sont les commencemens de la perte de la virginité: „il partit pour Memphis, afin de trouver dans cette „ville un secours dans la magie, qui le rendit vainqueur „de la vierge qu'il aimoit. Après avoir été instruit „par les prêtres du Dieu Esculape, qui ne guerit pas „les ames, mais qui les perd, il revint l'esprit rem- „pli du desir d'accomplir son crime. Il mit & cacha, „sous le seuil de la porte de sa maitresse, des carac- „teres, contenans des paroles magiques, & des figu- „res gravées, sur une lame d'airain de Chypre. Sur „le champ la vierge entra en fureur, ses cheveux se „herisserent, elle grinçoit des dents, elle appelloit le „jeune homme par son nom. Les parens la conduisi- „rent à Hilarion, dans son monastere, & la lui livre- „rent. D'abord le demon se mit à hurler, & avoua „confidemment, qu'on lui avoit fait violence. J'ai été „conduit par force, disoit-il, combien me trouvois je „tranquile & heureux à Memphis, où je trompois les „hommes par des songes & des illusions! Quels sont „les supplices, & les tourments que je souffre! vous „me forcés de m'en aller, & je suis retenu, par les „enchantemens magiques, qui sont sous la porte. Je „ne sortirai pas, avant que le jeune homme, qui me „retient, ne m'ordonne de partir. Alors Hilarion lui „dit: la force qui t'empêche de sortir est grande, te „tenant attaché par le charme, qui est sous la porte. „Mais pourquoi as-tu osé entrer dans le corps d'une „vierge, consacrée à Dieu? Pour conserver, repondit „le Demon, cette vierge. Pour la conserver! repliqua „Hilarion, toi qui es un traitre, & un seducteur. „Pourquoi n'es-tu pas plutôt entré dans le corps de

„celui qui t'envoioit? Comment aurois-je pû, reprit „le Demon, me placer dans son corps, puisque mon „Collegue le Demon de l'amour y étoit déja. Cepen„dant le vieillard Hilarion ne voulut point, avant d'a„voir gueri la vierge, ou le jeune homme, faire en„lever les charmes magiques, qui étoient sous la por„te, de peur qu'il ne parut, que le Demon ne s'étoit „retiré, que par la destruction de l'enchantement ma„gique. Hilarion assuroit, que les diables étoient trom„peurs, & fort habiles à feindre, il rendit donc da„bord la santé à la vierge, ensuite il lui reprocha, „qu'elle devoit avoir commis quelque faute, qui avoit „donné le pouvoir au Demon d'entrer dans son corps." *De eodem Gazensis emporii oppido, virginem Dei vicinus juvenis deperibat. Qui quum frequenter tactu, jocis, nutibus, sibilis, & cæteris hujusmodi, quæ solent moriturae virginitatis esse principia, nihil profecisset, perrexit Memphim, ut confesso vulnere suo, magicis artibus rediret armatus ad virginem. Igitur post annum, doctus ab Æsculapii vatibus, non remediantis animas sed perdentis, venit præsumtum animo stuprum gestiens, & subter limen domus puellæ portenta quædam verborum, & portentosas figuras sculptas in æris Cyprii lamina, defodit. Illico insanire virgo, & amictu capitis abjecto, rotare crinem, stridere dentibus, inclamare nomen adolescentis. Magnitudo quippe amoris se in furorem verterat. Perducta ergo a parentibus ad monasterium, seni traditur: ululante statim & confitente Dæmone, vim sustinui, invitus abductus sum: quam bene Memphi somniis homines deludebam! O cruces! o tormenta quæ patior! Exire me cogis, & ligatus subter limen teneor. Non exeo, nisi me adolescens qui tenet, dimiserit. Tunc senex: grandis, ait, fortitudo tua, qui licio & lamina strictus teneris. Dic, quare ausus es ingredi puellam Dei? ut servarem, inquit, eam virginem.*

Tu

Tu servares proditor castitatis? Cur non potius in eum qui te mittebat es ingressus? Ut quid, respondit, intrarem in eum, qui habebat collegam meum amoris dæmonem? Noluit autem sanctus antequam purgaret virginem, vel adolescentem, signa jubere perquiri: ne aut solitis incantationibus recessisse dæmon videretur, aut ipse sermoni ejus accommodasse fidem: asserens fallaces esse dæmones, & ad simulandum esse callidos; & magis reddita sanitate increpuit virginem, cur fecisset talia, per quæ dæmon intrare potuisset. id. ib. pag. 80.

Les Peres de l'Eglise, qui succéderent à *S. Jerome*, ne furent pas plus retenus que lui, sur les histoires fabuleuses: & lorsqu'ils voulurent établir une opinion, le Ciel & l'enfer devinrent à leur disposition. *S. Damascene* soutenoit-il le culte des images, il écrivoit en même tems un gros ouvrage, rempli de miracles, plus ridicules que les contes de l'*Arioste*. Contentons nous d'en placer un, par le quel on pourra juger des autres. „Un solitaire, *dit ce Pere*, étoit souvent tenté par le Demon. Un jour, qu'il en étoit „pressé excessivement, il se mit à pleurer; ensuite s'a„dressant au Demon, il lui dit: Jusques à quand me „perséceuteras-tu? ne te lasseras-tu jamais de me pour„suivre sans cesse? Alors le Demon se rendant visible „aux yeux du solitaire, lui dit: Promets moi, que „tu ne revéleras jamais ce que je te dirai, & je ne „chercherai plus à te séduire. Le solitaire promit, au „nom du Seigneur, qui reside dans les Cieux, qu'il „garderoit le secret. Alors le Demon lui dit, prens „garde de n'adorer jamais cette image, & je te lais„serai tranquile. Or cette image étoit celle de la bien„heureuse Vierge Marie, Mere de Dieu, tenant entre „ses bras nôtre Seigneur Jesus-Christ." *Dicebat Abbas Theodorus Æliotes, quemdam inclusum in monte fuisse oliva-*

varum apprime concertatorem spiritualem. Hanc spiritus nequitiæ & fornicationis oppugnabat. Die igitur quodam cum peracri stimulo eum perurgeret, dequeri cœpit & in lamenta prorumpere. Denique dicit Dæmoni : Quousque tandem ab infestando me nihil remittis ? vel deinceps hinc a me facessito. Ad hanc usque ætatem mecum consenuisti. Ob oculos illi se Dæmon exhibet visendum & conspicuum, respondens : Jura tu mihi, quod tibi sum dicturus nemini esse expromturum, nec te imposterum oppugnabo. Juravit ei senex per eum qui in altissimis habitat, nemini se arcanum ejus revelaturum, quodcumque dixeris mihi. Tunc Dæmon ait : cave hanc adores imaginem, nec te jam oppugnabo. Juravit ei senex. Habebat ea imago effigiem Reginæ nostræ, Sanctæ Mariæ Deiparæ, Dominum nostrum Jesum Christum bajulantis. „ S. Joh. Damascen. „Lib. I. Apologet. pro venerat. Sanctar. Imag. pag. 26. „Edit. Paris. ap. Guillel. Guillard. Anno 1555."

Lorsque les histoires les plus romanesques ne suffisoient pas, pour autoriser leurs sentimens, les Peres plaçoient des passages dans plusieurs livres, qui ne se trouvoient pas dans les veritables originaux de ces mêmes livres. C'est ainsi que *S. Jerome*, au commencement, se contenta de dire, que *Joseph* avoit écrit, dans son histoire, que Jesus avoit été suivi par plusieus disciples, qui avoient cru qu'il étoit le Christ. *Plurimos quoque tam de Judæis quam de gentibus habuit Sectatores, & credebatur esse Christus.* „D. Hieronim. Lib. de „Script. ecclesiast. art. Joseph." *S. Jerome* n'avoit point osé dire, comme l'avoit déja fait *Eusebe*, que *Joseph* avoit reconnu purement & simplement, que Jesus étoit le Christ, *ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν*, *Christus plane hic fuit.* Il voioit bien, que la fraude d'*Eusebe* étoit trop visible. En effet il n'y avoit rien de si ridicule, que de dire, que *Joseph* avoit reconnu, dans ses écrits, que le Messie

étoit

étoit arrivé, qu'il avoit rendu ce temoignage autentique à Jesus Christ; & cependant qu'il avoit dédaigné de se faire chretien. Une telle conduite n'est admissible, que dans la personne d'un insensé, ou d'un homme obsedé d'une legion de Demons. La fraude de *S. Jerome* étoit plus naturelle; car un auteur protestant pourroit fort bien écrire, en parlant du Diacre *Paris*; beaucoup de gens croioient qu'il étoit saint. *Credebatur esse sanctus*. A present, ni dans deux-cens ans d'ici, on ne trouveroit pas ces expressions extraordinaires, quoique l'Ecrivain protestant eut du regarder le Diacre & ses Sectateurs comme des Visionaires.

L'adoucissement de *S. Jerome* n'empeche pas, que l'on ne voie, que tout ce passage a été ajouté au texte de *Joseph*, dans le quel il vient à propos de rien, & où il est placé comme un hors d'œuvre. Mais, dira-t-on, les Livres de *Joseph* étant placés dans toutes les Bibliotheques, *Eusebe* n'auroit osé les altérer en les citant. Pourquoi n'auroit-il pas ôsé faire, ce que tant d'auteurs anciens & modernes ont fait si hardiment? d'ailleurs, il faut que lui, ou *S. Jerome* aient alteré le passage, car l'un fait dire à *Joseph*, *Jesus etoit veritablement le Christ*; & l'autre lui fait écrire, que *quelques gens croioient qu'il étoit le Christ*. Qui ne voit, dans ces deux textes, une différence totale? *Eusebe* franchit le pas, & *S. Jerome* est retenu par un reste de bienséance, qui ne lui permet pas de recevoir entierement, comme autentique, un passage, qu'il connoissoit n'être pas de *Joseph*. Plusieurs Ecrivains, qui vinrent après *S. Jerome*, n'eurent point la même retenue, & marcherent sur les traces d'*Eusebe*. Nous avons vu dans ces derniers tems, le Jesuite *Petau*, falsifier de nouveau ce même passage de *Joseph*. Il est vrai, qu'un habile homme, dans des notes qu'il a faites sur l'ouvra-

ge

ge de cet Hiſtorien grec, le lui a reproché avec beaucoup de politeſſe. „Ce temoignage de Joſeph, *dit-il,* „ſe trouve dans l'ouvrage du Pere Petau, mais il eſt „augmenté par une fraude pieuſe." *Idem hoc teſtimonium legitur in Codice Petavii, ſed auctum pia fraude.* Flav. Joſeph. antiq. L. LXVIII. cap. 3. not. x. ſub fin.

Parmi les modernes, qui par un zele déplacé ont falſifié les auteurs anciens, je n'en connois pas qui l'aient fait avec plus d'indécence, que le Préſident *Couſſin*; il a, dans ſa traduction de l'hiſtoire de *Zozime*, pour ſauver la reputation de *Conſtantin,* rendu un paſſage de cet hiſtorien de maniere, qu'il lui fait non ſeulement dire tout le contraire de ce qu'il a dit, mais qu'il le fait encore parler comme un homme privé du ſens commun, diſant tout à coup, dans un parentheſe, du mal d'une perſonne, qu'il loue avant & après cette parentheſe. Outre cette premiere infidelité, ce même Préſident laiſſe la moitié de cet endroit, ſans le traduire, & le défigure entierement. Je rendrai d'abord mot à mot ce que dit *Zozime*: je rapporterai après cela le texte original de cet hiſtorien. Les lecteurs pourront verifier la fidélité de ma traduction. Je citerai enſuite celle de Mr. *Couſſin*, & l'on verra s'il eſt permis de pouſſer auſſi loin la mauvaiſe foi, & le fanatiſme, qu'il l'a fait; car on ne ſauroit rejetter ſur l'ignorance la faute de Mr. le Préſident *Couſſin*, qui ſavoit fort bien le grec.

„Conſtantin, *dit Zozime,* aiant aſſiegé Licinius, ſon „beau-frere, dans Nicomedie; celui-ci voiant que ſes „affaires étoient déſeſperées, & qu'il ne lui reſtoit plus „aſſés de troupes, pour pouvoir ſe deffendre, ſortit de „la ville, & fut trouver Conſtantin, en qualité de ſup„pliant; il ſe depouilla de la pourpre, l'appella ſon „Empereur, & ſon Seigneur, & lui demanda pardon „de ce qui s'étoit paſſé autrefois. Conſtantin avoit juré à

„ſa

„sa sœur de ne plus attenter à la vie de son mari: „sur ce serment Licinius croioit sa vie assurée. Il fut „donc relegué à Thessalonique, pour y vivre tranquille„ment & en sureté; mais peu de tems après, Constan„tin, violant son serment, ainsi qu'il étoit en usage de „le faire, Licinius fut étranglé par son ordre. Constan„tin étant devenu le seul maitre de l'Empire, ne prit „plus aucune mesure, pour cacher son mauvais natu„rel, mais contentant toutes ses passions, il agit dans „tout ce qu'il fit avec une tirannie outrée." Κωνσαντίνε δὲ τὸν Λικίννιον καὶ ἐν τῇ Νικομηδείᾳ πολιορκοῦντος, ἀπογνοὺς ταῖς ἐλπίσιν, ἐπιστάμενός τε ὡς οὐδεμία δυναμίς ἐστιν αὐτῷ πρὸς μάχην ἀρκοῦσα, τῆς πόλεως προελθὼν, ἱκέτης τῷ Κωνσαντίνῳ καθίσαται, καὶ τὴν ἁλουργίδα προσαγαγὼν βασιλέα τε καὶ δεσπότην ἐβόα, συγγνώμην ἐπὶ τοῖς προλαβοῦσιν αἰτῶν. ἐθάῤῥει γὰρ ὡς βιώσεται, τῆς αὐτοῦ γαμετῆς ὅρκους ἐπὶ τοῦτο παρὰ Κωνσαντίνου λαβούσης· ὁ δὲ Κωνσαντῖνος Μαρτινιανὸν μὲν παρεδίδου τοῖς δορυφόροις ἐπὶ θανάτῳ, Λικίννιον δὲ εἰς τὴν Θεσσαλονίκην, ὡς βιωσόμενον αὐτόθι σὺν ἀσφαλείᾳ, μετ' οὐ πολὺ τοὺς ὅρκους πατήσας (ἦν γὰρ τοῦτο αὐτῷ σύνηθες) ἀγχόνῃ τοῦ ζῆν αὐτὸν ἀφαιρεῖται. Περιστάσης δὲ τῆς πάσης εἰς μόνον Κωνσαντῖνον ἀρχῆς, οὐκέτι τὴν κατὰ φύσιν ἐνοῦσαν αὐτῷ κακοήθειαν ἔκρυπτεν, ἀλλὰ ἐνεδίδου τῷ κατ' ἐξουσίαν ἅπαντα πράττειν. *Quum autem Constantinus etiam Nicomediæ Licinium obsideret, rebus ille desperatis, quod etiam sciret nullas sibi restare justas & satis amplas ad dimicandum copias; egressus urbe supplex Constantino factus est, & adlata purpura, imperatorem ac dominum clamabat, veniamque præteritorum poscebat. Nam vitam sibi certo pollicebatur, cujus nomine jusjurandum uxori ejus à Constantino præstitum fuerat. Martinianum Constantinus satellitibus suis occidendum tradidit, Licinnio Thessalonicam ablegato, velut istic secure victuro: neque*

mul-

multo post ei, violata jurisjurandi religione (quod quidem Constantino non insolens erat) laqueo vitam ademit. Posteaquam universum imperium ad unius Constantini potestatem rediisset, non jam amplius insitam a natura malitiam tegebat: sed indulgens animi libidini, omnia pro imperio agebat. Zosimi Histor. L. II. c. 28.

Voions actuellement la traduction de Mr. *Coussin*: „Licine étant assiegé dans Nicomedie par Constantin, & „désesperant de retablir ses affaires, parcequ'il n'avoit „plus de troupes, mit sa robe imperiale à ses pieds, „& le pria d'oublier le passé, & de lui sauver sa vie, „comme il l'avoit juré à sa femme. Constantin livra „Martinien à ses gardes, pour l'executer à mort, & en„voia Licinius à Thessalonique, pour y vivre en sureté. „Mais Licinius, selon sa coutume, viola bientôt après „ses fermens, & fut étranglé.“ Comment un homme peut-il être assés fanatique, pour oser tronquer, & corrompre aussi fortement un auteur, qui est aujourdhui entre les mains de tous les gens de Lettres? Peut-on rien voir de plus clair que le texte de *Zozime* & de plus précis? *Λικίννιον δὲ εἰς τὴν Θεσσαλονίκην ὡς βιωσόμενον αὐτόθι σὺν ἀσφαλείᾳ, μετ᾽ οὐ πολὺ τοὺς ὅρκους πατήσας (ἦν γὰρ τοῦτο αὐτῷ σύνηθες) ἀγχόνῃ τοῦ ζῆν ἀφαιρεῖται.* Dans toutes les traductions latines ce passage est rendu fidélement, & dans celle du fameux *Leuclavius*, qui est la plus estimée, il est traduit mot à mot. *Neque multo post ei violata jurisjurandi religione, quod quidem Constantino non insolens erat, laqueo vitam ademit.* Dans quels travers l'esprit de fanatisme, & le desir de servir la bonne cause, même aux depends de la verité, ne peuvent-ils pas entrainer! Je remarquerai, que la dissimulation de Mr. *Coussin*, en défigurant le texte de *Zozime*, étoit la chose la plus inutile. Tous les meilleurs historiens se sont re-

recriés, sur le manque de bonne foi de *Constantin* envers *Licinius*. *Eutrope* remarque non seulement la perfidie, dont *Constantin* usa à l'égard de son beau-frere, mais encore toutes les mauvaises manoeuvres, qu'il emploia pour le priver de l'Empire, & pour l'engager à en venir à une guerre. „Constantin, *dit cet Historien*, „homme entreprenant, & qui s'efforcoit d'executer tout „ce qu'il avoit resolu de faire, voulant s'emparer de „l'Empire, déclara la guerre à Licinius quoiqu'il fut „son ami & son parent ; car il avoit épousé Constantia „sa sœur . . . . . Enfin, après avoir vaincu Licinius au„près de Nicomedie, il le fit tuer à Thessalonique, „contre la foi des sermens." *Constantinus tamen vir ingens, & omnia efficere nitens quæ animo præparasset, simul principatum totius orbis affectans, Licinio bellum intulit: quamvis necessitudo illi & affinitas cum eo esset; nam soror ejus Constantia nupta Licinio erat . . . . . Postremo Licinius navali & terrestri prælio victus apud Nicomediam se dedidit: & contra religionem sacramenti Thessalonicæ privatus occisus est.* Eutrop. Hist. Rom.

Les auteurs ecclesiastiques se réunissent, avec les autres Ecrivains, & portent également temoignage, dans cette occasion, contre la mauvaise foi de *Constantin*. *S. Jerome*, en interpretant la Chronique d'*Eusebe*, n'a pas craint de dire: „Licinius, étent devenu particu„lier, fut tué à Thessalonique, contre la foi du ser„ment." *Licinius Thessalonicæ contra jus sacrum sacramenti privatus occiditur.* Mais pourquoi *Constantin* se seroit-il fait un scrupule de faire mourir son beau-frere, lui qui fit perir son fils par rapport à sa femme; & qui pour complaire à sa mere *Helene* fit donner la mort à cette même femme? *At Constantinus, obtento toto romano imperio mira bellorum felicitate regimine, Fausta conjuge, ut putant, suggerente, Crispum filium necari jubet.*

De

Dehinc Faustam uxorem suam in balneas ardentes conjectam interemit ; cum eum mater Helena dolore nimio nepotis increparet. Aurel. Victor. Epitom. p. 130.

Zozime, *Eutrope*, *Artemius*, *Zonare*, *Orose* parlent de ces parricides affreux, & ne les dissimulent pas. *Suidas*, qui vivoit dans un siècle où la superstition triomphoit, & où l'on croioit, que c'étoit une action pieuse de dissimuler, & de cacher les crimes des premiers Empereurs chretiens, n'a pas osé passer ceux de *Constantin* sous silence. Il se contente de dire, qu'il est douteux, si cet Empereur commit ces crimes avant ou après son bapteme. Κρίσπος δὲ, ὄνομα τῦ υἱῦ Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου, ὃν κατακτείνει ἄκριτον, ἤδη τῆς τῦ Καίσαρος ἀξιωθέντα τιμῆς, εἰς ὑποψίαν ἐλθόντα τῦ Φαύστῃ μητρυιᾷ συνεῖναι, τῦ τῆς φύσεως θεσμῦ μηδένα λόγον ποιησάμενος· τῆς δὲ Κωνσταντίνυ μητρὸς Ἑλένης ἐπὶ τηλικύτῳ πάθει δυσχεραινύσης, παραμυθύμενος αὐτὴν ὥσπερ ὁ Κωνσταντῖνος, κακῷ τὸ κακὸν ἰάσατο μείζονι. βαλάνειον γὰρ ὑπὲρ τὸ μέτρον ἐκπυρώσας, τύτῳ τὴν Φαῦσαν ἐναποθέμενος, ἐξήγαγε νεκράν· Ζητητέον δὲ εἰ μετὰ τὸ βαπτισθῆναι ἐποίησε. *Crispus autem, nomen filii Constantini Magni : quem indicta causa occidit, jam Cæsaris dignitate præditum, ob suspicionem consuetudinis cum Fausta noverca : legis naturalis nulla habita ratione. Quem tantum casum matrem Helenam ægre ferentem, ut consolaretur scilicet Constantinus, malum malo majore est medicatus. Balneo enim supra modum calefacto, Faustam in eo collocatam, eduxit mortuam. Quærendum autem, num post baptismum hoc fecerit.* Suidas in art. Constantini.

La cruauté de *Constantin* fut égale, dans tous les tems de sa vie. Il ne se contenta pas de faire mourir *Crispus* son fils, *Fausta* son épouse ; il fit aussi périr son neveu, Prince d'un excellent naturel, & d'une grande espérance, & il ôta la vie à un grand nombre

de

de ses amis. Voici ce que dit *Eutrope*. *Primum necessitudines persecutus, egregium virum & sororis filium, commodæ indolis juvenem interfecit, mox uxorem, post numerosos amicos.* Eutrop. Hist. pag. 150.

Je ne sais pas pourquoi quelques Peres de l'Eglise, venus après *Constantin*, & presque tous les historiens de ces derniers siècles, manquant à la verité & cherchant à falsifier l'histoire, se sont efforcés de vouloir faire passer *Constantin* pour un bon & vertueux Prince, lorsqu'il est évident, qu'il a été un des plus mauvais, & des plus criminels, qu'il y ait eu. Ils ont pensé apparemment qu'il importoit à la religion, que les hommes crussent, que le premier Prince, qui l'avoit professée, avoit été vertueux; mais en cela ils ont été dans un très grande erreur: car outre que pour faire un bien, il n'est jamais permis de mentir, la verité de la religion ne dépend aucunement des mœurs ou du caractere des premiers Princes qui l'ont embrassée. Dieu peut se servir, lorsqu'il lui plait, des plus mauvais sujets, pour opérer les plus grandes & les plus saintes choses; c'est ainsi que *Judas* devint un instrument nécessaire au salut du genre humain; il falloit, quoiqu'au nombre des Apôtres, qu'il fut méchant & traitre à son divin Maitre, *scriptum enim erat ut perderetur ille:* „Il étoit écrit qu'il seroit perdu." Ce n'est pas aux foibles mortels, à vouloir penetrer les profondeurs de Dieu. Il pouvoit choisir, parmi ses Apôtres, des gens savans, qui auroient paru bien plus propres que de pauvres pecheurs à instruire & à éclairer l'esprit des hommes. Cependant ces pecheurs ont fait plus, que n'auroient pu faire les plus grands philosophes. *S. Jerome*, dans son Commentaire sur l'Epitre aux Galates, n'a-t-il pas eu raison de dire? „Qui „est-ce qui lit aujourdhui Aristote? combien y a-t-il

„de gens qui connoissent Platon, & ses ouvrages? „quelques personnes oiseuses les ont dans leur Biblio„theque, mais l'Univers entier parle de nos grossiers „pecheurs, & leur nom est repandu avec gloire dans „tout le monde." *Quotus quisque nunc Aristotelem legit, quanti Platonis vel libros novere, vel nomen? vix in angulis otiosi eos senes recolunt, rusticanos vero & piscatores nostros totus orbis loquitur, universus mundus sonat.* Hieronim. in Epist. ad Galatas Opp. Tom. II. pag. 140.

Dieu opérant donc, comme il lui plait, par des effets, qui paroissent quelquefois aux hommes les plus extraordinaires, les choses les plus grandes; il n'est pas étonnant, que non seulement le premier Empereur chretien ait été un très méchant homme, mais que le premier Roi chretien ait été aussi cruel que lui, & ait commis des actions comparables aux crimes de *Caligula* & de *Domitien*: c'est de *Clovis* dont je veux parler. Je renvoie mes lecteurs, sur cet article, à ce que *Mezerai* & le Pere *Daniel* ont dit des mœurs & des actions de ce Prince. L'on verra, dans ces historiens, que ce premier Roi chretien resolut d'exterminer tous les Princes, qui étoient de sa race, ou qui lui étoient alliés, pour s'emparer de leurs domaines; il commença par *Rancaire.* Ecoutons parler *Mezerai.* „Il ne fut pas difficile à Clovis de corrom„pre ses Capitaines, aux quels il promit des armes tou„tes d'or en recompense. Ils ne manquerent pas, le „jour du combat, de le livrer lié pieds & mains au „Roi, qui le tua lui & son fils à coups de hache, de „sa propre main; leur reprochant outrageusement qu'ils „dèshonoroient sa race, de s'être laissés mettre à la chai„ne comme des coquins; ingrat en leur endroit de „l'assistance, qu'ils lui avoient prêtée contre les Sois„sonnois, & plus juste envers les traitres, qui les lui

„avoi-

„avoient vendu ; car il ne leur donna que des armes
„de laiton doré ; & comme ils se plaignoient de sa
„tromperie, il les renvoia bien rudement. Après cela,
„il se saisit de Cararie & de son fils, prenant pour
„sujet, qu'ils étoient demeurés neutres durant la guer-
„re, qu'il avoit eue contre Siagrius ; & les fit raser,
„pour leur ôter la qualité de Prince. Alors le fils,
„consolant son pere sur cet affront, *ces branches*, dit-il,
„*que l'on taille sur des arbres si verds, & si pleins de
„séve, repousseront, s'il plait à Dieu, au dommage de ce-
„lui qui les fait couper.* Mais les cellules du Monaste-
„re, où ils étoient enfermés, ne furent pas sourdes,
„& rapporterent ce discours à Clovis, qui fit couper
„les arbres par les pieds, (c'est à dire qui fit mourir
„Cararie & son fils.) Sigebert, Prince de Cologne, qui
„l'avoit si généreusement servi dans toutes ses affaires,
„fut surpris après les autres par un étrange artifice.
„Le Roi suborna un flateur, pour dire ces mots à
„Cloderic son fils : *Ton pere Sigebert est appésanti de
„vieillesse, & d'une blessure à la cuisse qui le fait clocher* :
„(il l'avoit reçue à la journée de Tolbiac contre les
„Allemans, dans la quelle il avoit sauvé la vie & l'hon-
„neur à Clovis), *s'il venoit à décéder, je suis assuré de
„bonne part, que le Roi Clovis te rendroit amiablement
„le Roiaume.* Sur cette créance le fils, trompé par la
„convoitise de regner, fait assassiner son pere, en don-
„ne avis au Roi, & s'offre à lui envoyer telle part
„qu'il lui plairoit avoir de ses tresors. Comme il vit
„donc les deputés du Roi, arrivés exprès pour rece-
„voir cet or ; *Voila*, leur dit-il, en leur montrant un
„grand coffre, *où mon pere tenoit ce qu'il avoit de plus
„précieux.* Mettez y la main jusques au fond, lui repon-
„dirent les deputés ; & alors, comme ils le virent courbé,
„ils l'assommerent à coups de hache. Clovis fit semblable-

„ment assassiner Rignomeris, petit Roitelet du Mans, „& beaucoup d'autres princes ses parens, afin de s'em„parer de leurs terres & de leurs tresors; & pour „savoir finement, s'il ne restoit point encore quelqu'un „de sa race, dont il se put délivrer, il avoit coutume „de dire, *qu'il s'estimoit malheureux d'être demeuré par„mi des étrangers, & sans aucun parent qui l'assistât au „besoin*: aussi à vrai dire, ce n'étoit pas sans raison, „quoique ce ne fut pas sa pensée, qu'il se plaignoit de „la sorte." *Mezerai Hist. de France T. I. p. 109. Edit. in fol.*

Quelqu'un demandera peut-être, voiant que les moeurs & les actions de *Constantin* & de *Clovis* montrent évidemment, qu'ils n'avoient aucune des veritables qualités, qui engagent un homme à devenir chretien, par quelle raison ils embrasserent le christianisme? je reponds à cela, que ce fut pour s'acquerir un grand parti. *Constantin* sur tout ne se fit chretien, que par cette raison. Mais, repliquera-t-on, les chretiens n'auroient pas fait la guerre, pour détroner un Prince payen, en faveur d'un Prince chretien. Je trouve la preuve du contraire dans *S. Gregoire de Naziance*, qui fait entendre très clairement, que si *Julien* ne fut pas mort, les chretiens auroient cherché à le chasser du trone; & dit, que les premiers chretiens n'avoient souffert la persécution, que parcequ'ils n'étoient pas encore assés puissants, pour s'y opposer les armes à la main. Ecoutons parler ce Pere de l'Eglise, ce grand ennemi de *Julien*, il s'explique sur cet article si ouvertement, qu'il n'a pas besoin de commentaire. „Julien, *dit-il*, „ce genie sublime & penetrant, cet homme qui se „croioit en état de gouverner le monde, ne sentoit „pas que si les premieres persécutions n'avoient pas „excité de grands troubles, c'étoit parceque la religion „chre-

„chretienne n'avoit point encore acquis le degré de „puiſſance, qu'elle a eue dans la ſuite: mais c'étoit „vouloir renverſer l'Empire, que de s'oppoſer à elle, „lorsqu'elle étoit repandue partout avec tant de gloire, „& qu'elle étoit devenue la religion dominante. En „agiſſant ainſi, Julien expoſoit tous les ſujets de ſes „vaſtes Etats à ſe faire les uns aux autres des maux, „que même nos ennemis ne pouroient nous ſouhaiter. „Rien de ſi funeſte que la guerre, qu'auroit produit „la nouvelle philoſophie de ce grand Empereur, qui „devoit, ſelon ſes partiſans, nous rendre tous heureux, „& ramener le ſiecle d'or, par l'extinction de toutes „ſortes de violences & de troubles." Καὶ οὐδὲ τοῦτο συνεῖδεν ὁ συνετώτατος πάντων, καὶ ἄριστος τοῦ κοινοῦ προστάτης, ὅτι τοῖς μὲν προτέροις διωγμοῖς, ὀλίγον ἦν τὸ συγχεόμενον καὶ παρακινούμενον, οὔπω τοῦ καθ' ἡμᾶς δόγματος ἐπὶ πολλοὺς φθάσαντος, ἀλλ' ἔτ' ἐν ὀλίγοις ἱσταμένης τῆς ἀληθείας, καὶ δεομένης ἐκλάμψεως· νῦν δὲ ἤδη τοῦ σωτηρίου λόγου χεθέντος, καὶ περὶ ἡμᾶς μάλιστα δυναστεύοντος, τὸ πειρᾶσθαι τὰ χριστιανῶν μετατιθέναι καὶ παρακινεῖν, οὐδὲν ἕτερον ἦν, ἢ τὴν ῥωμαίων παρασαλεύειν ἀρχὴν, καὶ τὸ κοινὸν παντὶ κινδυνεύειν· καὶ ὧν οὐδ' ἂν οἱ ἐχθροὶ χεῖρόν τι καθ' ἡμῶν εὔξαιντο, ταῦτα πάσχειν ὑφ' ἡμῶν αὐτῶν, καὶ τῆς νέας ταύτης καὶ θαυμαστῆς φιλοσοφίας, καὶ βασιλείας, ὑφ' ἧς ἡμεῖς εὐδαίμονες· καὶ πρὸς τὴν χρυσῆν ἐκείνην γενεάν τε καὶ πολιτείαν ἐπανεληλύθαμεν, τὴν ἀστασίαστόν τε καὶ ἄμαχον. *Ac ne hoc quidem perſpiciebat vir omnium ſagaciſſimus, optimusque Reipublicæ antiſtes, quod prioribus quidem perſecutionibus idcirco parva perturbatio & convulſio ſequebatur, quia nondum dogma noſtrum ad multos propagatum erat, ſed in paucis adhuc hominibus veritas hærebat, ſplendoremque deſiderabat: nunc autem ſalutari doctrina longe lateque fuſa, & apud nos præſertim domi-*

 nan-

nante, religionem Christianam immutare, atque in diversum movere conari, nihil aliud fuerit, quam Romanorum imperium convellere, ac de rerum summa periclitari, eaque, quibus ne hostes quidem gravius quicquam nobis imprecari possint, a nobis metipsis perpeti, atque ab hac nova admiranda philosophia & principatu: propter quem nos scilicet beati sumus, atque ad auream illam ætatem gerendæque Reipublicæ rationem rediimus, illam, inquam, seditionis & pugnæ omnino expertem. Gregor. Nazian. Orat. IV. adv. Julian. p. 80. Edit. Parif. MDCIX.

Je ne vois rien de plus clair, que ce discours de *S. Gregoire de Naziance*, & si on y fait bien attention, on ne trouvera pas extraordinaire, que *Libanius* ait prétendu, que *Julien* fut tué par un chretien; il est pourtant plus apparent que ce fut par un Perse. *Eutrope* rapporte, ainsi qu'*Ammien*, que *Julien* fut blessé par un Cavalier ennemi, dans le moment qu'il remportoit une entiere victoire. *Remeansque victor, dum se inconsultius prœliis inferit, hostili manu interfectus.* Je cite volontiers *Ammien* & *Eutrope*, lorsque je parle de *Julien*, parceque ces deux historiens se trouverent à l'expédition, où ce Prince perdit la vie. Enfin, quoiqu'il en soit de ce que dit *Libanius* sur la mort de *Julien*, il est certain que dans le tems de ce Prince, malgré qu'il n'y eut ni Dominicains ni Jesuites, il y avoit des *Clemens*, des *Guignards*, & des *Malagridas* parmi les chretiens. Il paroit même, que *Julien* connoissoit tout le mal, qu'ils pouvoient faire. *Ammien Marcellin* nous apprend, que ce Prince, pour éviter les disputes de religion, fit non seulement ce qu'il put, pour engager les chretiens & les payens à vivre bien ensemble, mais qu'il emploia tous ses soins à réunir les chretiens entre eux. Voici un passage d'*Ammien Marcellin*, qui prouve bien la tolerance & la sagesse de *Julien*. „Par

„les

„les Edits qu'il fit exprès, *dit-il*, il ordonna, que les „Temples seroient ouverts, qu'on chargeroit les autels „de victimes, & que le culte des Dieux seroit retabli. „Et pour fortifier d'avantage son dessein, il fit assem-„bler dans son Palais les Evêques des chretiens, qui „étoient divisés avec leur peuple, & entre eux-mêmes, „*pour quelques points de doctrine*, afin qu'aiant assoupi „toutes les discordes civiles, chacun put embrasser la „religion, qui lui sembleroit la meilleure, sans crainte „d'y être troublé par personne. Ce qu'il entreprit d'au-„tant plus volontiers, qu'il craignoit les divisions du „peuple, à cause de la religion, & qu'il avoit bien „éprouvé, qu'il n'y a point de bêtes farouches, qui „soient si contraires aux hommes, que la plus grande „partie des chrêtiens se le sont les uns aux autres. „On a remarqué, qu'il se servoit souvent de cette pa-„role de Marc-Aurele: *Ecoutez-moi vous autres, puis-„que les Allemands & les François m'ont bien écouté.* „Mais il ne prit pas bien garde, qu'il fut en cela mê-„me fort différent de cet Empereur: car comme Marc „Aurele passoit au travers de la Palestine, pour aller „en Egypte, on dit que s'étant senti choqué plusieurs „fois de la puanteur, & des émotions des Juifs, il „s'écria d'un ton élevé: *O Marcomans, O Quades, O „Sarmates; enfin j'en ai trouvé d'autres plus emportés & „plus turbulans que vous!* " Planis absolutisque decretis aperiri templa, arisque hostias admoveri ad Deorum statuit cultum. Utque dispositorum roboraret effectum, diffidentes Christianorum Antistites cum plebe discissa in palatium intromissos monebat, ut civilibus discordiis consopitis quisque nullo vetante religioni suæ serviret intrepidus. Quod agebat ideo obstinate, ut dissensiones augente licentia, non timeret unanimantem postea plebem: nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi feræ

 les

les plerique Christianorum, expertus. Sæpeque dictitabat, audite me, quem Alamanni audierunt & Franci : imitari putans Marci Principis veteris dictum. Sed parum advertit hoc ab eo nimium discrepare. Ille enim cum Palæstinam transiret, Ægyptum petens, fœtentium Judæorum & tumultuantium sæpe tædio percitus, dolenter dicitur exclamasse ; O Marcomanni, O Quadi, O Sarmatæ, tandem alios vobis inertiores inveni. *Ammian. Marcel. L. XXII. C. V. p. 300. Edit. Paris. M. DC. LXXXI.*

Ce passage d'*Ammien*, confirmé par beaucoup d'autres historiens, nous montre combien nous devons ajoûter peu de foi, à tout ce que certains Peres de l'Eglise ont écrit contre les prétendues persécutions de *Julien*. C'est une singuliere façon de penser, que celle de vouloir réunir les gens qu'on persécute : en agir ainsi c'est oublier totalement la maxime fondamentale des politiques, *divide & impera*. *Louis XIII* se garda bien de s'en éloigner, dans la persécution qu'il fit aux Protestans. Ses Ministres mirent tout en usage, pour les diviser, mais ils ne purent gagner que quelques brebis galeuses, qui ne meritoient pas d'être conservées dans le bercail.

C'est assés parler des mensonges officieux des Peres, venons à ceux des modernes. Nous avons déja montré le ridicule & l'impudence des fables des *Jansenistes*, nous parcourerons succintement celles des *Molinistes*. Les Jesuites publioient, toutes les années tant de contes fabuleux de leurs miracles dans les *Indes*, qu'à la fin la Congregation de la *propaganda fide* deffendit, par un décret solemnel, d'imprimer les relations de ces miracles, parceque l'expérience avoit fait voir très souvent, qu'elles contenoient des mensonges évidens. *Relationes quas singulis annis missionarii e Societate, Romam ad suos superiores mittunt, & quas sancta* con-

congregatio de propaganda fide typis vetuit, facto de ea re decreto, quod experientia docuisset eas semper non veritate niti. Hiſt. cultus Sinenſ. pag. 145. Cela n'a pas empeché les Reverends Peres, ſoit diſant de la Compagnie de Jeſus, d'aller toujours leur grand chemin, & de publier leurs *Lettres édifiantes*, qui ſont remplies de contes, dont beaucoup ne ſont pas dignes d'amuſer des enfans de ſix ans. Ils ſont encore pluſieurs autres ouvrages, deſtinés à repandre tous les menſonges, par les quels ils veulent faire illuſion au peuple: & pour mieux y réuſſir, ils ſe ſervent quelquefois de leurs meilleurs Ecrivains. Qui croiroit qu'ils ont emploié le *Pere* d'*Orleans* à écrire l'hiſtoire d'un certain fripon, nommé *Conſtance*, Miniſtre du Roi de *Siam*, dont Mr. de *Fourbin* a ſi bien dépeint la mauvaiſe foi, dans ſes Memoires? Ce *Conſtance*, après avoir appellé les François à *Siam*, dans le deſſein de s'en ſervir, trouvant que l'amitié des Anglois lui convenoit mieux, fit tout ce qu'il put pour faire égorger tous ces pauvres François, que Louis XIV, flaté par l'Ambaſſade du Roi de *Siam*, avoit envoiés au bout du monde ſur la foi & ſur la relation du Jeſuite *Tachard*. Le *Pere* d'*Orleans*, qui ne comptoit pas, de même que ſes confreres, que Mr. de *Fourbin* écriroit un jour des Memoires, qui découvriroient toute l'inutilité, & même, ſi j'oſe le dire, tout le ridicule de l'Ambaſſade de *Siam*, ne manqua pas de jetter du merveilleux dans l'hiſtoire de *Conſtance*, & de faire deſcendre la Vierge du Ciel pour venir l'inſtruire de la conduite, qu'il devoit tenir. „Mr. Conſtance, *dit le Pere d'Orleans*, aiant été jetté „ſur le rivage avec ce debris de ſa fortune, il ſe trouva „ſi fatigué, qu'il ſe coucha pour prendre du repos. „Il a raconté pluſieurs fois lui-même, qu'en ce mo„ment il avoit vu, ſoit en ſonge, ſoit autrement, car

„il n'a jamais bien pu demêler s'il étoit éveillé ou en„dormi, une perſonne d'une figure extraordinaire, & „d'un air plein de majeſté, qui le regardant, en ſou„riant, lui avoit ordonné de retourner d'où il étoit „venu. Ces paroles, qu'il entendit, ou qu'il s'imagina „entendre, lui roulerent longtems dans l'eſprit; & „comme il ſe couchoit, aux approches de la nuit, il „la paſſa toute entiere à réfléchir ſur ce qui lui venoit „d'arriver." *Hiſtoire de M. Conſtance &c. par le Pere d'Orleans. p. 5.*

Mr. *Conſtance* fut obéiſſant à la Vierge. Il retourna à *Siam*, y fit dabord une très grande fortune, & périt enſuite fort malheureuſement. Ce n'étoit pas la peine, que la Mere de Dieu quittat le Ciel, pour opérer un miracle dont la fin fut ſi infructueuſe.

Il eſt ſingulier combien les Jeſuites emploient, dans toutes les occaſions où il s'agit de leurs affaires, les apparitions de la Vierge. *Virgile* n'a pas fait ſi ſouvent intervenir *Venus*, dans l'*Eneide*, pour ſécourir *Enée.* Depuis *S. Ignace* jusqu'au Pere *Malagrida*, on voit toujours la Mere de Dieu avoir un veritable ſoin maternel de ces Reverends Peres. *S. Ignace* ne pouvoit-il pas apprendre la grammaire latine, la ſainte Vierge lui en donnoit les moiens, & fortifioit ſa memoire: craignoit-il de ſuccomber aux tentations, que pouvoit lui cauſer le ſouvenir des plaiſirs criminels, qu'il avoit goutés autrefois, il obtenoit par les prieres de la Vierge envers ſon fils, le don de continence. *Quandoquidem, beatiſſima Virgine deprecante videlicet, ex eo tempore ad extremum usque diem, Ignatius plane omni ſenſu libidinis caruit.* Le même *S. Ignace* formoit-il le deſſein de tuer un Muſulman, parcequ'il avoit dit qu'il ne croioit pas, que la Vierge eut conſervé ſa virginité après l'enfantement, la Mere de Dieu qui ne

trou-

trouvoit pas, que cet assassinat fut nécessaire, conduisoit la mule, que montoit *S. Jgnace* dans un chemin que le maure n'avoit pas suivi. *Hac ille mente processit ad bivium; cumque pagus ille quem diximus abesset diverticulo passuum nom amplius 40. via facili ac spatiosa, plane divinitus factum est, ut sponte sua jumentum angustiore via barcinonem versus iter arriperet.*

Il n'est pas étonnant, que la Vierge ait été si occupée du soin des affaires de *S. Jgnace*; le Jesuite *Premaré* nous apprend, dans le second volume des *Lettres édifiantes* pag. 64, que Jesus-Christ fut si affligé de prévoir la mort de *S. François Xavier*, que ses images en suèrent du sang. „S. Xavier, *dit cet auteur Jesuite*, „precha l'Evangile pendant dix ans dans les Indes. „C'est en memoire de ces dix années, qu'on fait quel„ques prieres, ou quelques autres devotions, dix Ven„dredis de suite en l'honneur de ce grand Saint. On „a fixé cette devotion au Vendredi, non seulement „parceque S. François Xavier mourut en l'Ile de San„cian, un Vendredi 2 Decembre 1552: mais encore „parceque pendant la derniere année de sa vie, le „Crucifix de la petite chapelle du chateau de Xavier „sua du sang en abondance tous les Vendredis. Ce „qui ne cessa qu'à sa mort."

Je ne finirois jamais, si je voulois raconter une très petite partie des miracles, que le Ciel a faits en faveur des Jesuites depuis *S. Jgnace*, comme je l'ai dit, jusqu'au Pere *Malagrida*, qui n'a point voulu se confesser, lorsqu'on le conduisoit à la mort, quoiqu'il fut accompagné d'une douzaine de Franciscains, & d'autant de Dominicains: il a assuré à ces Reverends Peres, qu'il n'avoit point besoin de leur secours, puisque la Sainte Vierge & Jesus-Christ son fils étoient venus le confesser & le communier dans son cachot.

Di-

Difons ici deux mots, en paſſant, ſur la mort de *Malagrida*: les Jeſuites, qui ſont en France, s'efforcent aujourdhui de le faire paſſer pour un fou, parcequ'ils penſent, par ce moien, atenuer & même détruire ſon crime. Les Jeſuites au contraire, qui trouvent de la protection dans certains Etats, & entre autres dans ceux, qui ſont gouvernés par des Ecclésiaſtiques, publient des livres pour prouver, qu'il étoit un ſaint perſonnage, un prophête qui a été la victime du Roi de Portugal, & de ſon Miniſtre. On voit dans cette conduite oppoſée des Jeſuites un des reſſorts de leur politique: ils mettent en uſage, pour juſtifier le *Damien* du Portugal, des moyens qui paroiſſent entierement oppoſés les uns aux autres, & par les quels ils vont cependant également à leur but. Le Parlement de *Rouen* vient de faire bruler, par la main du boureau, l'ouvrage d'un Jeſuite de Liege. L'on ne peut rien dire ni de plus ſenſé, ni de plus veritable que les motifs, que ce Parlement apporte, dans ſon arrêt, pour en établir la juſtice, & la néceſſité. Une des principales *eſt celle d'empecher, que les Jeſuites n'abuſent de la crédulité des peuples, & de celle de la poſterité, ainſi qu'ils ont voulu faire, lors de la condamnation de leur Pere Guignard*, en faveur du quel ils ont publié tant d'ouvrages, & que leur Pere *Bonarſcius* a placé dans le Ciel, comme une étoile brillante. Voici les expreſſions de cet auteur ſur ſon confrere le Jeſuite pendu. „O étoile „brillante au ciel & ſur la terre, derniere expiation „de la Maiſon, qui après cela ne devoit plus recevoir „aucun outrage! aucun jour ne pourra effacer les traces „de ton ſang, ta memoire ſera toujours glorieuſe & „toute la France ſe joindra à mes vœux.“ *Tacebo ego te clarum cœlo terraque ſidus, & ultimum nihil amplius dolituræ domus innocuum! nullius tui ſanguinis veſtigia dies exteret, totaque in hæc vota mea ibit gallia.* Il

Il faut que cet arrêt du Parlement de *Rouen* n'ait pas été connu des auteurs du Journal Encîclopedique, dont je confidere infiniment les talens, & dont j'admire l'impartialité; mais il me paroit qu'ils l'ont pouffée beaucoup trop loin, dans leur Journal du mois de Mars de cette année 1762. „De quelque ignominie „dont on ait couvert le nom de Malagrida, difent-ils, „nous ne craindrons pas d'avouer que cet infortuné „Jefuite ne fembloit point mériter un fort auffi funefte, „que celui qu'il a éprouvé. Il n'eft nullement ques„tion, dans fes procédures, de confpiration contre le „Souverain, quoiqu'on l'eût d'abord cru; & l'on n'au„roit pas manqué d'en faire mention, fi ce malheureux „vieillard fe fut abandonné à un excès auffi coupable; „on ne lui reproche que de pieufes extravagances; „l'imbecillité eft elle un crime qui merite une mort „infame?

Les Journaliftes ont confondu la procedure de l'Inquifition, qui n'a été faite que fur les erreurs theologiques de *Malagrida*, avec celle qui a été publiée par l'ordre de la Cour de *Lisbonne*, dans la quelle il ne s'agit point des fentimens erronés du Jefuite, mais de fa liaifon avec les conjurés, des confeils qu'il leur avoit donnés, & des pratiques qu'il avoit mifes en ufage pour les faire exécuter: apparemment cette derniere procédure n'eft pas venue à la connoiffance des Journaliftes. Ces Ecrivains, occupés du foin de concourir à l'agrandiffement des Lettres, & d'être utiles à l'humanité, fe font fans doute peu embarraffés de lire le jugement & la procédure d'un crime, qui augmente le mépris que tant de gens ont déja pour l'efpece humaine. Il eft prouvé, dans cette procédure, par la dépofition des temoins, que dans les exercices fpirituels, que le Pere *Malagrida* faifoit faire aux principaux con-

jurés, il les assuroit, que non seulement ce n'étoit pas un mal de tuer le Roi de Portugal, mais que c'étoit une action très meritoire devant Dieu. Il est encore prouvé, dans cette même procédure, & dans les différentes pieces que la Cour de *Lisbonne* a publiées, que le General des Jesuites étoit, (quoique demeurant à *Rome*) le Chef de la conspiration, qui se faisoit en Portugal: & la Lettre originale, qu'on a trouvée de ce General, dans les papiers de *Malagrida*, en est une preuve convainquante; ce Chef d'Ordre disoit à son subalterne, *quod vis facere fac cito* „faites promptement ce que vous voulez faire." Pour connoitre parfaitement le crime de *Malagrida*, il ne faut que lire les pieces, publiées par l'ordre du Roi, qui a été la victime de ceux contre les quels elles ont été écrites. On voit même, par les Lettres originales du Pape au Roi de Portugal, que ce souverain Pontife ne nie pas l'atrocité du crime des accusés; il les regarde comme en étant convaincus, il les recommande à la clemence & à la misericorde du Roi, le priant de ne pas faire mourir, par des supplices trop rigoureux, les Prêtres qui seront condamnés à la mort. Enfin s'il y eut jamais crime prouvé, c'est celui de *Malagrida*. Premierement, aveux des différents complices, ratifiés, & confirmés en allant au supplice; secondement, procédures faites de la maniere la plus autentique, par les premiers Juges du Roiaume; troisiemement, pièces publiées par l'ordre de la Cour de *Lisbonne*, distribuées à tous les Ministres étrangers; quatriemement, demande du Roi de Portugal au Pape, pour que le General des Jesuites soit puni, comme l'auteur principal de la conjuration: enfin rupture entre la Cour de Rome, & celle de Lisbonne, qui dure encore, & qui selon toutes les apparences n'est pas prête à finir. Les *Atheniens* aiant outra-

tragé sensiblement *Xerxes*, Roi de Perse, ce Prince ordonna, que toutes les fois qu'il se mettroit à table, un homme lui diroit: O *Xerxes*, *souvenés-vous des Atheniens!* Le Roi de Portugal n'a pas besoin, pour se souvenir de *Malagrida* & des Jesuites, d'un pareil avis; tant qu'il vivra son bras fracassé, & les cicatrices de ses blessures le feront assés souvenir des Jesuites, & les pièces, que ce Roi a publiées contre eux, ne périront point, tandis qu'il y aura des Princes catholiques, qui voudront garantir leurs personnes des catastrophes, arrivées à Henri III, à Henri IV, & au Roi de Portugal.

Les Journalistes disent, que si *Malagrida* eut conspiré contre son Souverain, l'on n'auroit pas manqué d'en faire mention: en peut-on faire plus de mention que de publier trois volumes de procédures, de différentes pieces, & de lettres qui le prouvent? c'est ce qu'a fait la Cour de Portugal. Mais, replique-t-on, la condamnation de l'Inquisition ne parle point de conspiration. C'est parceque le Roi de Portugal n'a pas voulu, que ce tribunal, purement ecclésiastique, prononça sur un crime d'Etat, dont il avoit reservé la connoissance à ses Ministres, & a ses Conseillers. L'on sait assés, que la principale question de la dispute entre la Cour de *Rome* & celle de *Lisbonne*, n'a pas été d'empêcher *Malagrida*, quelques autres Jesuites, & quelques prêtres, d'être condamnés à la mort; mais cette dispute a roulé, & roule encore sur les personnes qui ont du les juger. Le Roi de Portugal voulant que ce fut des juges laiques, attendu l'énormité du crime de léze-Majesté, & le Pape exigeant que ce fut purement & simplement des ecclésiastiques, dont il pretendoit même nommer une partie; voila pourquoi le Roi n'a pas voulu, que l'Inquisition put prendre aucune connoissance du crime de léze-Majesté; car si elle l'eut

fait,

fait, c'étoit donner gain de cauſe à la Cour de Rome. Ainſi, les Inquiſiteurs, en faiſant mourir *Malagrida*, peuvent bien avoir voulu tacitement vanger le Roi de Portugal, mais cette raiſon n'a été qu'acceſſoire & n'a point fondé leur jugement. D'ailleurs le Pere *Malagrida* étoit dans le cas de ceux, que l'Inquiſition fait mourir impitoiablement, puiſqu'il perſiſtoit dans ſes erreurs, & qu'il n'imploroit pas la clémence du *S. Office*, en abjurant les ſentimens que ce Tribunal condamne.

Sans avoir trempé dans la conſpiration contre le Roi de Portugal, le Pere *Malagrida* eut été puni de mort en Eſpagne & en Italie, s'il n'avoit pas voulu retracter ſes erreurs; en France, & dans les païs Autrichiens il eut été décreté de priſe de corps, & renfermé pour le reſte de ſa vie dans une étroite priſon.

L'eſprit d'intolérance n'eſt pas le partage de la ſeule Inquiſition, il eſt partout le même: & s'il n'allume pas des buchers, comme en Eſpagne & en Portugal, il emploie l'éxil, les priſons, la privation perpétuelle de la liberté, la ſuppreſſion des emplois contre tous ceux qu'il perſécute, ſoit qu'ils ſoient coupables ſoit qu'ils ſoient innocents.

Lorsque je refléchis aux perſécutions, qu'ont ſouffert en dernier lieu tant de gens de Lettres très eſtimables, je ne puis aſſés m'étonner de la fantaiſie, qu'ont pluſieurs auteurs, de parler perpétuellement, dans leurs écrits, de ce ſiecle philoſophe. Il y a en France une ſoixantaine de perſonnes, qui ſe voient tous les jours, qui forment les mêmes ſocietés: elles ſe ſont élevées au deſſus de bien des préjugés, & elles ſe perſuadent, ou du moins elles veulent ſe perſuader, que tout le monde penſe comme elles, & qu'elles vivent par conſéquent dans un ſiecle philoſophe, & bien plus éclairé que tous les precedens.

Ces

Ces gens ressemblent à des hommes qui habitant dans un pais, où l'on ne comprendroit absolument que la langue que l'on y parleroit, soutiendroient qu'il n'y en a pas d'autres dans tout l'Univers, & qu'elle est la seule qui y soit en usage. Si ces Ecrivains, qui louent avec tant d'emphase ce siècle philosophe, vouloient une fois sortir du petit cercle qui les entoure, & considérer ce qui se passe hors de ce cercle, ils verroient que ce siècle ne merite pas d'avantage le nom de philosophe, que ceux qui l'ont precédé. Il y a en France peut être cinq ou six mille personnes, en Angleterre environ le double, en Allemagne dans les pais protestans approchant autant qu'en France, (car l'ignorance dans les Etats catholiques de l'Empire marche d'un pas égal avec le fanatisme) : enfin sur la surface entiere de l'Italie huit ou neuf cens personnes, qui pensent comme ces Ecrivains : une partie de ces gens là lit leurs ouvrages, l'autre partie, quoiqu'aiant les mêmes idées qu'eux, ne les connoit pas, ou du moins n'en connoit que quelques uns. Qu'est-ce que cette petite troupe d'Etres pensants vis-à-vis de l'immense multitude, qui ignore que ces hommes de Lettres existent, & qui les persécute lorsqu'elle les connoit ?

Quand je réfléchis aux désagrémens qu'ont eu, il y a trois ans, les auteurs de l'Enciclopedie, dont l'ouvrage a été deffendu, tranchons le mot, fletri par un arrêt du premier Tribunal de la Nation, comme un ouvrage dangereux ; quand je vois les chagrins, les peines qu'essuient les philosophes les plus illustres & leur parti : je ne puis comprendre, comment le bandeau, qui leur cache le fanatisme de leur siècle, ne tombe pas ! ces Ecrivains ressemblent à un *Leibnitzien*, qui accablé des douleurs aigues de la goute & de la gravelle, gémissant dans son lit, & souhaitant que la mort

le délivre de ses tourments, ne laisse pas d'écrire, dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, qu'il vit dans le meilleur des mondes possibles. Il n'y a rien de si singulier, que de voir un homme, qui rencontre, à chaque pas qu'il fait, un caillou qui le blesse, & qui assure qu'il marche dans un chemin égal & sans pierres. Voila précisément les discours & la conduite des principaux panégiristes de ce siècle philosophe. Vont-ils à l'Académie, Mr. *Le Franc de Pompignan* leur dit beaucoup d'injures, à l'occasion d'un auteur qui, plus singulier qu'ingénieux, aussi bizarre que savant, après avoir promené son inquiétude & sa vanité dans plusieurs pais, va enfin mourir à *Bâle* entre deux Moines Franciscains. Les injures de Mr. *Le Franc* sont fort approuvées, non seulement de la multitude, mais encore de la Cour & des Ministres. Suivons nos panégiristes du siècle: sortent-ils de l'Académie pour aller à l'Eglise, ils y rencontrent Mr. l'Abbé de *Vauxelles*, qui fait à tous les Académiciens un beau sermon, contre l'esprit philosophique; qui leur dit, que *c'est la multitude des Sages, & non pas celle des Savans, qui cause le bonheur de la terre; que l'esprit philosophique a déja fait trop de progrès, & qu'il est dangereux d'ouvrir à la multitude le sanctuaire intime de la philosophie.* Le peuple doit donc rester dans l'ignorance, & les hommes en général sont nés pour être aveugles. Le Pere *Canet* Jesuite avoit déja établi ce sentiment, lorsqu'il disoit à Mr. le Marechal d'*Hoquincourt*, „Point de raison, Monseigneur, c'est la vraie religion cela; point de raison. „Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace! „*estote sicut infantes*: soiés comme des enfans. Les en„fans ont encore leur innocence, & pourquoi? parce„qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes Spiritu*, „bienheureux sont les pauvres d'esprit: ils ne pêchent

„pas,

„pas, la raiſon eſt, qu'ils n'ont point de raiſon. *Point „de raiſon, je ne ſaurois que vous dire, je ne ſais pourquoi.* „Les beaux mots ! ils devroient être écrits en lettres „d'or. Ce n'eſt pas, que j'y vois plus de raiſon, au con„traire moins que jamais: en verité cela eſt divin pour „ceux qui ont le goût du Ciel. *Point de raiſon*, que „Dieu vous a fait, Monſeigneur, une grande grace. *Oeuvres de Saint-Evremond Tom. IV. p. 210. Edit. de Paris.*

Continuons de ſuivre nos panégiriſtes; injuriés à l'Académie, ſermonés à l'Egliſe, ils vont au Palais pour leurs affaires; ils y voient affichés les arrets, qui flétriſſent leurs écrits, & leurs perſonnes. Ils croient du moins être tranquiles au ſpectacle : en entrant dans la Sale de la Comedie, ils trouvent qu'on les immole à la riſée publique, ils ſont les principaux perſonnages d'une piece que la police protege, que le gouvernement approuve, & qui proſtitue également & la philoſophie & ceux qui la profeſſent; indignés d'un procedé odieux, ils s'en plaignent: Themis eſt ſourde, & les loix n'ont plus de force, c'eſt en vain qu'ils les reclament : au lieu des reparations, qu'ils devroient avoir, on laiſſe imprimer contre eux trente brochures: le peuple les lit en France avec avidité, le reſte de l'Europe a la foibleſſe & l'imbecillité de ſuivre cet exemple. Voila en verité un plaiſant ſiècle philoſophe ! & qu'auroit-on donc pu faire de pis dans ceux, où, pour ſavoir ſi un homme étoit ſorcier, on le jettoit dans la riviere ? les exorciſmes de *Madelaine de la Palu*, celui des Religieuſes de *Laudun;* les prétendus ſortileges du *Pere Gerard* pour ſéduire *la Cadiere;* ne ſont pas des écarts plus honteux de l'eſprit humain, que celui de regarder comme une action pieuſe, de proſtituer aux yeux du peuple, les ſeules gens peut être capables de l'inſtruire, s'il pouvoit jamais l'être.

Bb 2 Pour

Pour connoitre évidemment que ce ſiècle n'eſt ni plus éclairé, ni plus philoſophe, que ceux qui l'ont precedé; il ne faut que jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe actuellement en France, entre les deux partis qui la diviſent: les Parlements attaquent les Jeſuites, ſous le pretexte qu'ils ont fait aſſaſſiner le Roi de Portugal; qu'ils prêtent une obéiſſance aveugle à leur General, qui les diſpenſe de celle qu'ils doivent à leur Souverain. Rien n'eſt mieux prouvé que ces deux accuſations. Cependant la moitié de la nation protege, par ſuperſtition, des Prêtres auſſi dangereux, & l'autre, qui veut les détruire, ne les hait pas pour ce dont on les accuſe, mais parcequ'ils ont été les principaux adverſaires des Convulſionaires de *S. Medard*, & qu'ils ont ſoutenu *qu'une grace ſuffiſante doit donc être ſuffiſante.* Si l'on examine, dans toutes les autres nations de l'Europe, les diſputes theologiques, qui y troublent la tranquilité publique, l'on verra toujours, que la veritable cauſe eſt entierement différente de celle, qui ne ſert que de pretexte. Voila, je le repete encore, un ſiècle plaiſamment philoſophe! Mais, dira-t-on, on lui donne ce titre eu égard aux autres, parcequ'il y a pluſieurs Savans diſtingués qui ne laiſſent pas, malgre ceux qui leur ſont oppoſés, d'avoir un nombre de partiſans & d'approbateurs. Ce n'eſt pas là une raiſon, pour mettre ce ſiècle au deſſus de pluſieurs autres, qui l'ont precedé, & qui ont eu le même avantege. Il y a eu dans tous les tems des gens ſenſés, qui ont eſtimé les veritables philoſophes, qui étoient leurs contemporains. *Montagne*, que nous liſons encore avec tant de plaiſir, n'eut-il pas beaucoup d'approbateurs, & de lecteurs dans ſon ſiècle? *Charon* n'eut-il pas le même avantage que *Montagne?* cependant ces deux auteurs ſe garderent bien d'appeller leur ſiècle un ſiècle philoſophe; car ils

es-

essuierent, ainsi que les Savans qui vivent aujourdhui, les attaques du fanatisme. *Des Cartes*, qui eut tant de disciples, vecut il dans un siècle philosophe, lui qui fut obligé de se retirer dans le fond de la Hollande? & *Bayle*, persécuté par *Jurieu* & par tant d'autres adversaires, privé de sa pension, reduit à vivre du profit de ses veilles, vivoit-il dans un siècle philosophe, quoique les Editions multipliées de ses ouvrages prouvassent, combien il avoit de lecteurs & d'admirateurs? Les partisans de ces différents grands hommes formoient à peine un point, au milieu de la vaste étendue de l'Europe, & ceux des philosophes qui vivent aujourdhui, ne sont ni plus nombreux, ni plus puissants, ni plus considerés.

Voila à quoi se reduit ce prétendu siècle philosophe, où le crime emprunta le langage de la vertu, le vice celui de la décence, dont les disputes litteraires paroitront méprisables à nos descendans, dont les découvertes seront trouvées plus curieuses qu'utiles, & dont le génie paroitra moins ressemblant au siècle d'*Auguste*, qu'à celui qui le suivit: où l'on prit souvent pour éloquent ce qui n'étoit que recherché, pour philosophique ce qui n'étoit que singulier, pour instructif ce qui n'étoit que décisif; ajoutons, en parlant de notre siècle, & dont les demêlés theologiques serviront de leçon aux gens sages, pour n'y prendre jamais aucune part, dans quelques tems qu'ils arrivent.

J'oserai prédire, sans craindre d'être démenti par l'événement, que tous les arrets des Parlements contre les Jesuites, & le soulevement presque général de la nation contre eux, ne produiront qu'un feu passager, dont les cendres seront un jour bien douloureuses, pour ceux qui l'ont allumé. Les Jesuites retournés dans leur premier état, malgré qu'ils paroissent dé-

truits & dissipés en France, se vengeront jusqu'à la dixieme génération sur les enfans de ceux, qui les attaquent aujourdhui. J'ai vu déja un exemple frappant de leur haine, & de leur vengeance, à l'égard d'un des principaux Parlemens du Royaume. Pendant la durée du procès du *Pere Gerard* avec la *Cadiere*, la Cour parut ne prendre aucune part à l'affaire de ce Jesuite: après qu'elle fut jugée, le Ministere donna quatre-vingt-trois Lettres de cachet, contre les principaux citoiens d'*Aix* & de *Marseille*; ces Lettres de cachet occasionnerent plusieurs banqueroutes dans cette derniere ville; on accusoit ceux qui furent exilés, d'avoir pris part à une affaire, qui ne les regardoit pas: mais ce qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la ruine d'une partie des familles assés malheureuses pour avoir dans le Parlement des parents, qui avoient été contre le Pere *Gerard*; elles furent persécutées comme si elles avoient été coupables d'un crime d'Etat. Le Marquis de *Brue*, Président au Mortier, fut contraint de se défaire de sa charge, le Président de *Bandol*, premier Président de la chambre de la Tournelle, essuia tous les désagrémens, que la Cour put lui donner, & fut enfin obligé, après plusieurs années de persécution, de vendre sa charge pour vivre tranquille. J'ai déja remarqué, dans un autre endroit de cet ouvrage, que les enfans de tous les Magistrats, qui avoient condamné *Gerard*, ne purent jamais avoir de provisions pour aucune charge. Enfin les Jesuites pousserent la vengeance, jusqu'à faire supprimer le College des Peres de la Doctrine, qui étoit le seul où les Ecoliers fissent de bonnes études: ils prétendirent, que la plupart des Magistrats, qui avoient été favorables à la *Cadiere*, aiant été élevés pendant leur jeunesse dans ce College, y avoient puisé des sentiments contraires aux Jesuites. Cette raison,

fon, quelque pitoiable qu'elle fut, suffit pour procurer l'ordre de la Cour, qui supprima le seul College utile dans une grande province.

Si l'on pense, que les Jesuites ne se releveront pas du coup, qu'on cherche à leur porter, l'on n'a aucune veritable connoissance du pouvoir de leur Societé, qui malgré ses ennemis, & malgré qu'elle paroisse bannie de la France, y est encore toute puissante. Les Jesuites tiennent, & tiendront par le moien de leurs Confreres, qui sous l'habit de prêtre resteront à la Cour, les portes du Ciel ouvertes ou fermées à la Famille Roiale, & aux premieres Maisons du Roiaume: ils seront toujours, malgré leur exil passager, sous des noms différents les Confesseurs du Roi, de la Reine, des Princes & des Princesses du sang; des premiers Seigneurs & des plus grandes Dames de la Cour: comment peut-on se persuader, que des gens dans de pareils postes deviennent jamais sujets aux loix générales, dont ils ont tant de fois obtenu d'être dispensés? Le Conseil d'Etat n'a-t-il pas déja voulu interdire le cours de la justice ordinaire, & les Parlemens n'ont-ils pas eu ordre d'enregistrer un Edit, qui annulloit tacitement tout ce qu'ils avoient fait? Cela est vrai, dira-t-on peut-être, mais les Parlemens ont fait les remontrances les plus fortes, pour ne pas être obligés, d'enregistrer cet Edit: ils ont non seulement obtenu ce qu'ils demandoient à ce sujet, mais encore la permission de faire executer les arrêts, qui détruisent la Societé dans le Roiaume. Je souhaite pour le bonheur de la France, & pour celui de ces mêmes Parlemens, qu'ils reussissent dans leur démarche; mais je suis malheureusement assuré du contraire, & ceux qu'ils appellent aujourdhui *les soit disant de la Compagnie de Jesus* seront plus grands, plus puissants, plus redou-

 ta-

tables dans vingt ans, qu'ils ne l'ont jamais été; ils feront par leur crédit & par leurs partisans, plus de maux aux Parlemens, que ceux-ci n'ont voulu leur en faire. Supposons que ce qui arrive actuellement eut eu lieu sous un regne, qui eut été suivi de celui de *Louis* XIV, le Pere *la Chaise* auroit bien rendu à tous les Parlements l'équivalent de ce que la Societé en eut reçu: il les auroit traités comme il traita le respectable Cardinal de *Noailles*. Enfin, quand je vois les Jesuites, chassés de France, pour avoir eu part à l'assassinat de *Henri* IV, que je les considere sous ce même Roi plus puissants qu'auparavant; que je vois le Pere *Coton*, Confesseur du Roi, préparant la gloire & la puissance des autres Confesseurs, qui sont venus sous les regnes suivans: je ne regarde qu'avec pitié tous les mouvements des Parlemens & du peuple, & je n'apperçois dans tout cela, que la montagne jettant les plus hauts cris, & accouchant d'une souris. Nouvelle preuve en faveur de ce siecle philosophique si vanté.

Τοῖς ἐνδιατρίβεν σὺν αὐταρκείᾳ τε ποτ' ἀνθρώπεια, καὶ συνεργίᾳ ἐπὶ τὸν σύμμετρον βίω χρόνον, εὔδαιμόν ἐστιν. La connoissance des choses rend heureux ceux, qui l'aiant acquise, sont contents de leur sort dans ce qui regarde les biens temporels, & en font un usage sensé pendant le tems entier de leur vie. Chapitre V. §. 15.

Lucrece a embelli cette pensée de *Timée de Locres*. „Il n'y a rien, *dit-il*, de plus satisfaisant, que d'être „reçu dans les temples élevés des sages, dont les pre„ceptes donnent à l'esprit la plus parfaite tranquilité. „C'est de là que l'on considere les foibles mortels, „vi-

„vivant dans une erreur continuelle & dans les dere-„glemens d'une vie incertaine, se ravissant mutuelle-„ment les avantages de l'esprit, disputant de l'ancien-„neté de leur noblesse: enfin passant les jours & les „nuits dans l'esclavage du travail & de l'inquietude, „pour contenter leur sordide avarice, & pour satisfaire „leur ambition. Miserables mortels, hommes aveugles! „pourquoi laissés vous écouler une vie si courte dans „les perils & les tenebres? ne sentez-vous pas, que „la nature ne demande que d'éviter la douleur du corps, „& que le seul moien pour acquerir la satisfaction de „l'esprit, qui fait la tranquillité des sens, c'est d'être „exempt de crainte & d'inquietude?"

Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena:
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes, o pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcumque est! nonne videre,
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota, metuque?

T. Lucret. v. 7. lib. II.

Voila de belles & sages instructions pour tous les hommes, mais surtout pour les gens de Lettres. S'ils vouloient penser serieusement au peu de besoins, qu'exige la nature, on n'en verroit plus un aussi grand nombre déshonorer leur état, pour contenter une vanité, qui loin de les élever au dessus des autres hommes, les rend souvent les esclaves les plus méprisables. Que

faut-il pour être heureux ? presque aucune de ces commodités superflues, aux quelles les hommes sacrifient souvent les veritables. Qu'importe à un philosophe de porter des étoffes de soie pendant l'été, & du velour pendant l'hiver: l'étamine dans la chaleur, & le gros drap pendant le froid, ne font-ils pas aussi utiles? il ne faut pour les obtenir ni bassesse ni complaisance déplacée. Si un auteur a de quoi vivre frugalement, pourquoi se fait-il lachement le parasite d'un riche Fermier général, ou d'un autre Cresus dont il achete les presents, par un esclavage qui doit paroitre, à un esprit sage, un joug aussi odieux que penible ?

Lorsque je vois qu'un homme de Lettres, qui n'est pas obligé par l'état qu'il a de porter des habits riches, est vêtu comme un petit maître de la Cour; je pense que je rencontre aux Thuilleries un Capucin, se promenant la tête rase avec un robe de Président au Mortier: l'un ne me semble pas plus ridicule que l'autre; le premier s'est engagé, en s'attachant à la philosophie, à pratiquer les vertus d'une conduite également simple & modeste; le second, en embrassant l'état monastique, s'est obligé par des vœux à une pauvreté volontaire. Est-ce que l'amour de la vertu ne doit pas avoir autant de pouvoir sur l'esprit d'un philosophe, que les sermens sur celui d'un moine? *Epicure* pensoit-il à la somptuosité des habits? *Gassendi*, *Descartes*, étoient ils mis magnifiquement? *Bayle*, qui fut toujours vetu de la plus grande simplicité, en étoit-il moins pour cela la gloire de l'esprit humain?

Je place la frugalité dans le même rang que la modestie, & les veritables philosophes doivent également pratiquer ces deux vertus. Le Pere *Malebranche*, mangeant tous les jours sa petite portion dans le Re-

fec-

fectoire des Peres de l'Oratoire, & les Peres *Petau* & *Sirmond* la leur dans celui de la *Maison professe*, n'étoient ils pas plus estimables, que tant de gens de Lettres se rassassiant des mets delicats de la table d'un riche ignorant, qui admet des savants à ses repas, comme un General de Cavallerie estropié a des chevaux par vanité, dans son écurie, dont il ne peut faire aucun usage.

L'esprit, après la vertu, est le don le plus beau que la nature fasse aux hommes. Combien n'est-ce pas le dégrader, que de s'en servir pour contenter des passions, qui avilissent un état aussi noble, que celui d'un homme de Lettres, lorsqu'on en remplit les devoirs. Au reste, en exigeant qu'un philosophe soit modeste & frugal, je ne demande pas, que si la naissance ou les événemens l'ont placé dans certains postes, qui exigent qu'il vive d'une maniere plus somptueuse, que celle qui convient en général aux gens de Lettres, il manque à son rang, à son emploi, à sa naissance. Le Duc de la *Rochefoucaut* & le Président de *Montesquieu* auroient peché contre les regles de l'ordre, s'ils avoient vecu comme Mr. *Rousseau* de *Geneve:* mais ce même Mr. *Rousseau*, dont la conduite & la probité ne peuvent être assés louées, deviendroit blamable s'il sacrifioit sa liberté à l'ambition, & son esprit à la bonne chere. Il y a des bornes qu'un homme sage ne passe jamais, *est modus in rebus, sunt certi denique fines, quos ultra citraque nequit consistere rectum.* C'est dans l'espace de ces bornes, qu'il faut que les gens sages, de quelque condition, de quelque rang qu'ils soient, se tiennent renfermés. Un homme de Lettres n'est-il pas, par sa naissance ou par ses emplois, appellé à un autre état qu'au sien, il doit cherir la simplicité, & la frugalité, comme les deux vertus les

plus

plus essentiellement attachées à la philosophie. Est-il obligé de remplir les fonctions d'une profession différente de celle, qu'il a choisie par goût & par discernement? il faut qu'il s'acquitte des davoirs, que la bienseance exige, qu'il vive comme il convient à son rang, à sa dignité, sans oublier jamais que la frugalité, & la modestie s'allient avec toutes les conditions. Un esprit sage conserve la sobrieté au milieu des festins, la simplicité dans les postes les plus éminents, & la modestie dans le plus grand credit.

J'ai connu particulierement un homme de Lettres, dont la memoire me sera éternellement chere, qui aimé d'un Roi, dont la gloire égale celle de *Trajan*, & de *Marc-Aurele*, vivant plutôt en ami, qu'en sujet avec ce Prince illustre, conserva pendant toute sa vie la plus grande simplicité. Sans faste au milieu de la Cour, sans ostentation dans la faveur, sans dissipation au sein des plaisirs, sans orgueil avec ses inférieurs, sans bassesse parmi ses superieurs: enfin tel qu'il eut été, si chez lui le caractere de favori d'un grand Roi n'eut point été allié à celui d'un homme de Lettres. C'est de feu Mr. *Jordan*, dont je parle, en qui l'esprit & les connoissances égaloient la bonté du cœur. Il donna quelques ouvrages au public, dans les quels il y a beaucoup de choses très instructives: s'il eut vecu d'avantage, il les auroit portés à un plus grand degré de perfection. Il sentoit mieux, que les critiques qui l'ont attaqué indécemment, ce qu'il y manquoit, & il avoit resolu de ne leur repondre, qu'en corrigeant les fautes qui pouvoient s'y trouver. Le Roi, qui connoissoit combien cet homme rare étoit estimable par sa probité, amusant par son esprit, utile par ses services assidus, l'honora à sa mort de ses regrets publics, & joignit sa douleur à celle de tous les gens de merite,

qui

qui avoient vecu avec Mr. *Jordan*. Il laiſſa des biens mediocrés, (parcequ'il ne voulut jamais en acquerir de grands) à deux filles qui heriterent de ſon eſprit & de ſa probité; l'ainée a épouſé Mr. de *Merian*, ſi juſtement eſtimé dans la Republique des Lettres, par une ſage philoſophie, à la quelle eſt jointe la plus profonde, & la plus ſpirituelle érudition. Depuis la perte de Mr. *Jordan*, le Roi a éprouvé, dans pluſieurs occaſions, qu'il eſt plus aiſé de ſouhaiter un homme de ſon caractere, que de le rencontrer.

Καὶ τἄλλα ὅσα ἐπαινέω τὸν Ἰωνικὸν ποιητὰν, ἐκ παλαιᾶς (μνήμης) ποιεῦντα τὼς ἐναγέας. ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσώδεσι πόκα ὑγιάζομες, (pro ὑγιάζομεν) εἴκα μὴ εἴκη τοῖς ὑγιεινοτάτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπείργομες (pro ἀπείργομεν) ψευδέσι λόγοις, εἴ κα μὴ ἄγηται ἀλαθέσι. λέγοιντο δ' ἀναγκαίως καὶ τιμωρίαι ξέναι, ὡς μετενδυομέναν τᾶν ψυχᾶν, &c. *Je loue beaucoup le poete Jonien* (Homere), *d'avoir rendu les hommes religieux par des fables anciennes & utiles; car de même que nous guériſſons quelquefois les corps par des remedes forts, s'ils ne cédent pas aux remedes les plus ſains, de même nous reprimons les ames par des diſcours faux, ſi elles ne ſe laiſſent pas conduire par les veritables. C'eſt par la même raiſon, qu'il faut établir des peines paſſageres, fondées ſur la croiance de la tranſmigration des ames*, &c. *Chapitre V. §.* 17.

Il

Il est évident par ce passage, que *Timée de Locres* ne croioit pas à la metempsycose, & qu'il vouloit, que les philosophes ne l'enseignassent que pour tenir le peuple dans la crainte. Voila une preuve, qu'ils avoient deux doctrines: l'une publique, pour le vulgaire; & l'autre pour ceux qui étoient initiés dans les principes de la veritable philosophie. Mr. *Dacier* a donc eu tort & raison tout à la fois, lorsqu'il a soutenu, que *Pythagore* n'avoit jamais soutenu la metempsycose. Il a eu tort, parcequ'il est certain, que *Pythagore* enseigna ce dogme publiquement, & que ses Disciples l'admirent dans leurs Ecoles, ainsi que leur maitre; Mais il peut avoir eu raison en ce que *Pythagore* pouvoit fort bien, de même que *Timée de Locres*, ne point ajoûter foi à ce dogme, qu'il n'enseignoit, que pour contenir le peuple par la crainte des punitions dans une autre vie; la reflexion, que Mr. *Dacier* fait à ce sujet, n'est pas à mépriser. „Une marque sûre, *dit-il*, „que Pythagore n'a jamais eu l'opinion, qu'on lui attri-„bue, c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans „les simboles, qui nous restent de lui, ni dans les „preceptes, que son disciple Lisis a recueillis, & qu'il „a laissés comme un précis de sa doctrine.“ *Vie de Pythagore par Mr. Dacier Tom I. pag. 82.*

Si Mr. *Dacier* s'étoit donc contenté de dire, que quoique *Pythagore* enseignat le dogme de la metempsycose, il ne le croioit pas, on auroit eu de la peine à lui prouver le contraire; parcequ'à tout ce qu'on auroit objecté, même aux prétendus changemens des différents corps, que *Pythagore* disoit se ressouvenir d'avoir animés, Mr. *Dacier* eut pû toujours opposer la nécessité de tromper le peuple, pour le contenir par la crainte. Or, plus *Pythagore* auroit inventé de mensonges, pour parvenir à son but, plus il auroit agi conséquemment à son idée.

idée. Mais lorsque Mr. *Dacier*, par un zele outré pour la memoire de *Pythagore*, s'éleve contre toute l'Antiquité, & veut que tous les auteurs, soit philosophes, soit poetes, soit historiens, lui aient attribué mal à propos l'opinion d'une metempsycose réelle, il soutient un sentiment, qui est détruit par le temoignage de tous les ouvrages, qui nous restent des plus anciens disciples de *Pythagore*, & de tous les Philosophes, qui, comme *Socrate* & *Platon*, admirent le dogme de la transmigration des ames, qu'ils avoient puisé dans l'Ecole des Pythagoriciens. D'ailleurs je suis convaincu, que non seulement *Pythagore*, mais que tous les autres philosophes, qui enseignerent publiquement la metempsycose, & qui la soutinrent dans leurs écrits, se moquerent toujours de ce dogme, dans le fond de leur cœur. Ils ressembloient aux Theologiens Ultramontains, qui font de gros livres pour deffendre, & pour établir l'infaillibilite du Pape.

L'on demandera peut-être ce que les philosophes, qui admettoient l'immortalité de l'ame, pensoient de sa demeure après sa séparation d'avec le corps. Je reponds, qu'ils n'avoient sur cela aucun sentiment stable: ceux qui n'enseignoient la metempsycose, que pour contenir le peuple par la crainte des chatimens après la mort, convenoient, quand ils raisonnoient avec les autres philosophes qui croioient l'ame mortelle, qu'ils n'avoient aucune idée de ce qu'elle devenoit après la mort, & du lieu où elle alloit. *Ciceron*, qui a tant parlé de l'ame, & qui a fait dire beaucoup de choses à *Caton*, dans son *Traité de la vieillesse*, pour en établir l'immortalié, bien loin de nous apprendre, d'une maniere certaine, ce qu'elle devient, finit par ces paroles la Dissertation de *Caton*. „Si je suis dans l'erreur, quand je crois l'ame immortelle, c'est une er-

„reur

„reur que j'aime, & que je serois bien faché qu'on „m'ôtat. En tout cas s'il est vrai, qu'il ne nous reste „aucun sentiment après la mort, comme des philoso„phes, qui me paroissent peu éclairés, l'ont prétendu, „je ne crains pas, qu'ils me reprochent mon erreur „dans ce tems la: Enfin quand nos ames ne seroient „pas éternelles, il est un certain age dans la vie, où „l'on doit trouver bon de finir; puisque toutes les cho„ses ont leur terme, dans l'ordre de la nature, la vie „doit aussi avoir le sien.“ Voila une façon de parler, qui marque bien de l'incertitude, & qui ne prouve rien. *Quod si in hoc erro, quod animos hominum immortales esse credam, lubenter erro: nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus (ut quidam minuti philosophi censent) nihil sentiam, non vereor, ne hunc errorem meum mortui philosophi irrideant. Quod si non sumus immortales futuri, tamen extingui homini suo tempore optabile est. Nam habet natura, ut aliarum omnium rerum, sic vivendi modum.* Cicer. de Senectut. cap. XXIII.

L'opinion la plus générale des philosophes, qui admettoient l'immortalité de l'ame, étoit celle, qui faisoit réunir les ames à la Divinité, dont elles étoient des parties, & cette Divinité étoit elle même l'ame du monde. C'étoit là la doctrine des Stoiciens. „Il n'existe rien, *dit Balbus*, qui ne soit portion de „l'univers; nous voions de ces portions, qui ont du „sentiment & de la raison: il faut donc que la partie „supérieure de l'univers ait ces mêmes qualités, & les „ait éminemment: l'univers est donc non seulement „animé, mais sage & éclairé.“ *Videmus autem in partibus mundi (nihil est enim in omni mundo, quod non pars universi sit) inesse sensum & rationem. In ea parte igitur, in qua mundi inest principatus, hæc inesse necesse est,*

est, & acriora quidem ac majora. quo circa sapientem esse mundum necesse est. Cic. de Nat. Deor. L. II. C. 11.

Ce sentiment, en admettant l'immortalité de l'ame, la détruit; car ces ames, ou si l'on veut, ces portions de l'ame générale, rejointes à leur premier principe, sont absorbées dans le tout, & ne forment plus d'êtres particuliers. Les Stoiciens avoient pris cette opinion des Pythagoriciens. „Pythagore & ses Disciples, *dit* „*Ciceron*, que nous pouvons appeller nos compatrio- „tes, & à qui l'on a donné anciennement le nom de „philosophes italiques, n'ont jamais douté que nos „ames ne fussent des portions de cette Intelligence „universelle, que nous appellons Dieu." *Audiebam Pythagoram, Pythagoreosque, incolas pæne nostros, qui essent Italici philosophi quondam nominati, numquam dubitasse, quin ex universa mente divina delibatos animos haberemus.* Cic. de Senectute, C. 21.

Ce sisteme étoit au fond le même, que celui de *Spinosa*, & l'immortalité de l'ame n'étoit pas mieux établie, par les Pythagoriciens & par les Stoiciens, que par ce savant Juif, qui la détruisoit entierement.

Pline prétend, que tous les discours, que les philosophes faisoient sur l'immortalité de l'ame, ne partoient que de leur vanité, & qu'il n'y avoit rien de solide, dans tout ce qu'ils disoient. „On fait beau- „coup de contes, *dit cet Ecrivain*, sur ce qu'il arrive „à nôtre ame, lorsque nous sommes morts. Mais il „est évident, que le trépas fait retourner les hommes „dans le même état, où ils étoient avant de naître. Le „corps & l'ame n'ont pas plus de sentiment après „la mort, qu'ils n'en avoient avant qu'ils fussent. Ce „sont la vanité, & la folie de l'homme, qui l'induisent à penser, qu'il existe après son decès: il se

„ſlate encore,au milieu de la mort, & ſe promet une nou-„velle vie. Pluſieurs perſonnes prétendent donc, que „l'ame eſt immortelle; quelques unes diſent, qu'elle ſe „transforme & paſſe dans d'autres corps. Il y a des „gens aſſés crédules pour ſe figurer, que les manes „conſervent le ſentiment dans les enfers: ils les reve-„rent, & regardent comme des Dieux, des hommes „qui n'ont pû ſe garantir de la mort. La reſpiration „de l'homme, qui eſt la ſource de ſa vie, n'eſt pas diffé-„rente de celle des autres animaux; la durée de ſes jours „n'eſt pas plus longue, & même ſi longue, que celle „de pluſieurs bêtes, à l'ame des quelles on n'a jamais „ſongé d'accorder l'immortalité. A-t-on jamais vu, „que la matiere d'un corps ait ſuivi la nature d'une „ame? où ſe trouve donc ſa penſée? où eſt ſa vue? „où eſt ſon ouie? que fait ce corps? à quoi s'occupe-„t-il? privée de tous ces avantages, de quel bien peut „jouir l'ame à ſon tour? que devient-elle elle même, „où reſide-t-elle? quelle quantité n'y auroit-il pas „d'ames, depuis que le monde exiſte? Convenons „donc, que tout ce que l'on dit de l'immortalité de „l'ame, ne ſont que des contes pour amuſer les pe-„tits enfans, & des reveries d'hommes vains & or-„gueilleux, qui ne voudroient jamais finir. . . . . . „Quelle folie n'eſt-ce pas de penſer, que par la mort „on entre dans une ſeconde vie: & que les hommes, „même après le trépas, ne pourront jouir d'aucun „repos parceque la matiere, qui cauſoit les ſens & „les idées de leur ame, étant encore ſur la terre, leurs „manes ſeront cependant dans les enfers. Ce ſiſteme „ridicule, qui n'eſt fondé que ſur de vains & frivo-„les diſcours, détruit toute la douceur du principal „bien de la nature, qui eſt la mort; & rend la peine „du trépas double à celui, qui vit dans l'incertitude „de

„de ce qui doit lui arriver dans une vie future." *Post sepulturam aliæ atque aliæ Manium ambages. Omnibus a suprema die eadem, quæ ante primum: nec magis a morte sensus ullus aut corpori aut animæ, quam ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam se propagat, & in mortis quoque tempora ipsa sibi vitam mentitur: alias immortalitatem animæ, alias transfigurationem, alias sensum inferis dando, & manes colendo, Deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit. ceu vero ullo modo spirandi ratio homini a cæteris animalibus distet, aut non diuturniora in vita multa reperiantur, quibus nemo similem divinat immortalitatem. Quod autem corpus animæ persequitur materiam? ubi cogitatio illi? quomodo visus, auditus, aut quid agit? qui usus ejus? aut quod sine his bonum? quæ deinde sedes, quantave multitudo tot seculis animarum velut umbrarum? Puerilium ista deliramentorum, avidaeque nunquam desinere mortalitatis commenta sunt . . . . . Quæ (malum) ista dementia est, iterari vita morte? quæve genitis quies unquam, si in sublimi sensus animæ manet. Inter inferos umbræ? Perdit profecto ista dulcedo credulitasque præcipuum naturæ bonum, mortem, ac duplicat obitus, si dolere etiam post futuri æstimationem evenit.* Plin. Hist. Nat. L. VII. C. 55.

Les sentiments de *Pline* sont ceux, que soutenoient les Epicuriens; il se sert, pour appuier son opinion, des mêmes raisons, qu'emploient ces philosophes; mais ils établissoient un dogme également faux & dangereux: faux, parcequ'il n'est rien de plus certain, que l'immortalité de l'ame dont la philosophie montre la nécessité, & dont la revelation nous a donné la veritable certitude: dangereux, à cause de l'abus, que le peuple peut faire d'une croiance, qui rompt le lien qui le tient attaché à la vertu, par la crainte des supplices après la mort.

Il faudroit être aujourdhui, (où Dieu nous a instruit lui-même, sur l'état de l'ame après la mort,) bien aveuglé, ou bien peu raisonnable, pour se laisser séduire aux écrits des philosophes anciens, & aux discours des esprits forts modernes. Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse. *Nonne ambo incident in foveam.* Matth. chap. XV. vers 14. Un homme éclairé ne doit donc avoir aucun égard à tout ce qui peut l'écarter des dogmes établis, & fondés sur la certitude de la foi. Il faut qu'il suive, s'il est sage, l'avis de S. *Augustin*, & qu'il rejette tous les mensonges des philosophes, qui ne sont que les suites de leur peu de discernement, ou de leur vanité. *Abiiciamus, obsecro te, falsorum Philosophorum vanitates, & inanias & insanias mendaces.* D. August. ad Macedonium pag. 180.

„Laissons, *dit S. Ambroise*, aux philosophes leurs „disputes, & leurs dogmes, sur les quels il ne peuvent „s'accorder. Quant à nous, contentons-nous de rece„voir des opinions, qui sont nôtre salut, sans nous „embarasser de controverses inutiles. Suivons les pre„ceptes de la verité, qui sont ceux de la foi, au lieu „de nous attacher aux subtilités d'une philosophie „trompeuse." *Philosophos suis relinquamus contentionibus, qui mutuis disputationibus sese refellunt. Nobis autem satis est ad salutem, non disputationum controversia, sed præceptorum veritas; non argumentationum astutia, sed fides mentis.* Div. Ambrosius in Hexamer. p. 273.

Finissons ces reflexions par celles de *S. Augustin*, qui devroient être écrites au commencement, & à la fin de tous les livres de philosophie. „Il n'est rien de „si dangereux, *dit ce savant Pere de l'Eglise*, que de „vouloir discuter & mettre en doute les matieres de „la foi, après les oracles des prophetes, le temoignage „des

„des Apôtres, & les ſuplices des martyrs, qui en ont „établi la verité!“ *Magni periculi eſt res, ſi poſt Prophetarum oracula, poſt Apoſtolorum teſtimonia, poſt Martyrum vulnera, veterem fidem, quaſi novellam, diſcutere præſumas.* D. Auguſt. Coment. in Johannem.



à BERLIN,
imprimé chez George Louïs Winter.

ERREURS.

Pag. 36.	lig. 11.	vous repondrés, *lisés* vous repondriés.
— 52.	— 14.	mourreroit, *lisés* mouroit.
— 120.	— 32.	l'ours, *lisés* l'ourse.
— 166.	— 13.	S. Marc, *lisés* S. Matthieu.
— 243.	— 22.	ceux qui sont entierement privés, *lisés* ceux qui en sont entierement privés.
— 251.	— 9.	il y eut cinq, *lisés* il y eut un.
— 303.	— 1.	les la-Moignon, *lisés* les Lamoignon.
— 315.	— *derniere.*	les planchers, *lisés* les planches.
— 318.	— 30.	les planchers, *lisés* les planches.
— 334.	— 12.	& de Virgile, *lisés* & Virgile.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

C'eſt avec la plus grande ſurpriſe que j'ai vu, que dans un petit Dictionnaire, intitulé *La France Litteraire*, on m'a attribué un grand nombre de Livres, où non ſeulement je n'ai aucune part, mais que je n'ai jamais lûs, & dont je ne connois pas même les auteurs. Voici quels ſont ces ouvrages: *Anecdotes hiſtoriques, galantes & litteraires du tems préſent : Lettres d'un ſauvage dépaiſé ; Anecdotes Venitiennes & Turques, ou Memoires du Comte de Bonneval; Avantures de la Ducheſſe de Vaujour ; Lettres amuſantes, ou delaſſement de l'eſprit ; Les Avantures de Donna Bella.* Les Libraires, qui ont imprimé ces ouvrages, doivent en connoître les veritables Auteurs, & auroient pû donner à celui de *La France litteraire* des éclairciſſemens, qui l'euſſent empêché de ſe tromper. Quant aux autres livres, qu'on m'attribue dans ce Dictionaire, je reconnois en être l'auteur, excepté des pieces, qui dans les *Memoires de l'eſprit & du cœur* ne ſont pas ſous mon nom, aux quelles je n'ai veritablement aucune part. Mr. Formey, mon Confrere à l'Académie, doit avoir remarqué dans quelqu'un de ſes ouvrages, que l'auteur des *Lettres d'un ſauvage dépaiſé* vivoit à Amſterdam, & qu'il avoit compoſé quelques autres livres. Si lorſque Mr. Formey donna une nouvelle Edition de la *France litteraire*, il m'eut fait la grace de me conſulter ſur mon article, je l'aurois prié d'y mettre la déclaration que je fais ici ; & s'il trouve à la placer dans quelque journal, dont il connoiſſe les auteurs, je lui en ſerai très obligé.

